

**Joubert, Laurent. Traité du ris, contenant son essance, ses causes, et mervelheus effais, curieusement recherchés, raisonnés et observés, par M. Laur. Joubert, Conseiller et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier Docteur regeant, Chancelier et Juge de l'université an Medecine de Mompelier. Item la cause morale du Ris de Democrite, expliquee et temoignee par Hippocras. Plus un Dialogue sur la Cacographie Française, avec des Annotations sur l'orthographe de M. Joubert**

*A Paris, chez Nicolas Chesneau, 1579.  
Cote : 32084*



# TRAITE' DV RIS, CONTENANT SON

ESSANCE, SES CAUSES, ET  
mervelheus effais, curieuse-  
mant recherchés, raison-  
nés & observés,

Par M. LAVR. LOBERT, Conseiller & Me-  
decin ordinaire du Roy, & du Roy de Navarre,  
premier Docteur regent, Chancelier & Juge  
de l'université en Medecine de Mompelien.

ITEM,

*La cause morale du Ris de Democrite, expliquée  
et témoinnée par Hippocrate.*

De V.S.

32084

Un Dialogue entre Cataphorpe Française, avec  
des Annotations sur l'orthographe  
M. LOBERT.



A PARIS,

Chez Nicolas CHESNEAU, rue S.  
laques, au Chesne verd.

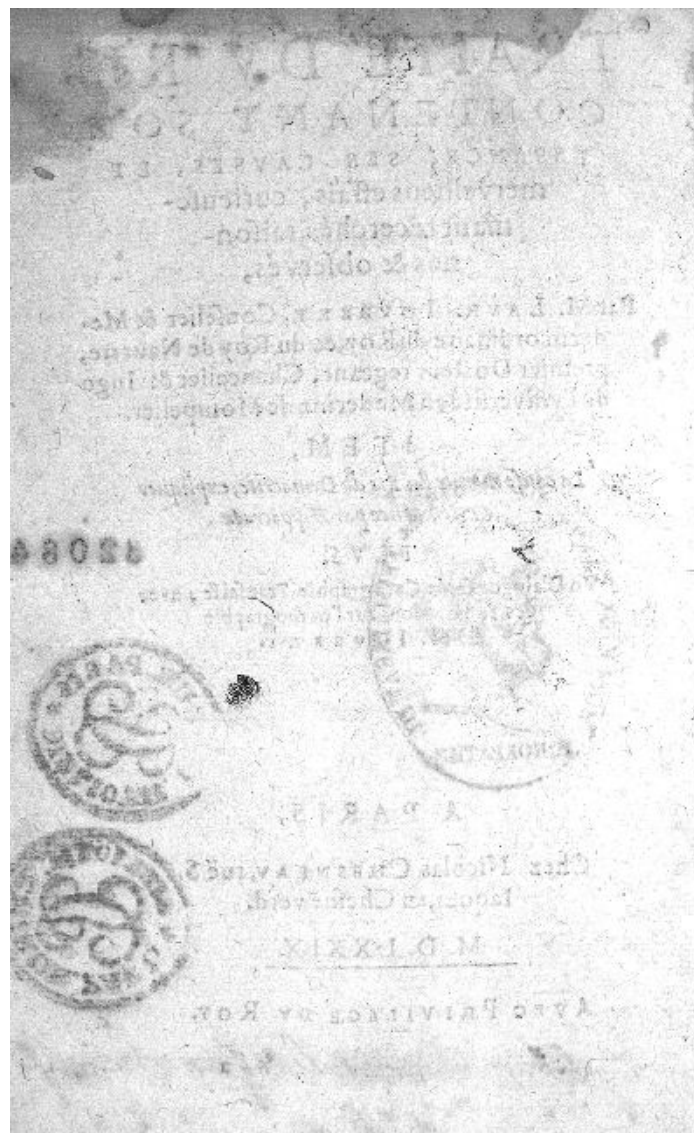
M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

*Extrait de l'original de l'ouvrage*









A TRES-AVGVSTE,  
TRÆ-EXCELLANTE ET  
vertueuse Princesse, Margarite  
de France, Royne de Nauarre,  
filhe, sœur vnique, & fame de  
Roy, Laur. IOVBERT son  
tres-humble & træ-affection-  
né seruiteur, santé & toute  
prosperité.



ADAME, i'ay  
quelque fois discoursu sur  
la dignité des parties du  
cors humain, le plus par-  
fait de tous: & laissant  
à-part le cœur ( estimé  
cōmuneant le Prince de  
nos mēbres ) ie met-  
tois en contestacion le cerveau & la main. Je  
disois pour le cerveau, qu'il méritoit le premier lieu,  
cōm'il est au plus haut: & ancor plus, de ce qu'il dōne  
au reste du cors mouuement & sentimant: dequoy  
nous differons des plantes. & puis, un sentimant  
à y

Qui est plus  
digne, le cer-  
veau, ou la  
main.  
Raisōs pour  
le cerveau.

Raisōs pour  
la main.

rationel, qui nous fait devancer les bêtes de bien loin. Pour la main i allegois, que le seul homme en ait dolié, excepté le Singe, qui le contrefait. Mais ce n'est pas une parfaite main. Quant au cerveau, il est commun à tous animaux, s'ils ne sont tres-imparfaits & fort petis: ancor leur est il donnee quelque chose qui y repond. La differance peut estre, en ce que l'homme ha le cerveau plus grand, que aucun autre animal de sa grandeur: mais le plus & le moins ne font pas differer d'espece. C'est toujours un cerveau de parelle substance, consistance, forme, figure, couleur, distinction des parties: & tout tel en un beuf; en un cheval, une pourceau mouton, chien &c. que en l'homme: sauf la trāpe, qui est le principal. Mais de mains, ces bêtes n'en ont point. Car la main estoit deuë au plus sage animal, pour expliquer, exprimer, & effectuer les conceptions, desseins & entreprises de son ame. Aussi nous disons avec Aristote, que la main est l'instrument qui precede tous instrumens. Je faisais repliquer au cerveau, que la main n'est que sa servante. car c'est luy qui la meut, & la fait entreprendre ce qu'il luy dicte de son invancion, ou de son aprantissage. L'art est beaucoup plus digne, que l'instrument: comme la musique est plus excellēte qu'une harpe, la peinture qu'un pinceau, & la sculpture qu'un ciseau. Or la raison qui habite au cerveau, est comme l'art de tous les ars, autant qu'elle les ha tous invantés. Donques le cerveau sera plus excellent que la main, qui n'est que l'instrument des ars. Anaxagore se falloit grandement quand il disoit, que l'homme est tres-sage, par ce qu'il ha des mains. Car

Gal. liu. i. de  
l'v. des part.

ce n'est pas des mains qu'il est plus sage: ains au con-



EPITRE.

traire, il ha à des mains, comme il appartenoit au plus sage animal. Voire-mais, ce sont les mains qui donter & accommodet au service de l'homme toutes bastes, les plus fortes & farouches du monde: qui rader la terre fertile, & recultet ses fruits: qui sont les instrumans de tous metiers, convenables à la nécessité, commodité, ou recreation de l'homme. La main fait les instrumans geometriques & astronomiques, dequels on mesure le ciel & la terre fort loin de nous. Elle peind, elle grave, ell'ecrit, & fait antandre pres & loin ce qui seroit autrement inconnu. Elle nous fait parler aux mors, qui nous ont precedé de plusieurs mill'annees: & à ceus qui nous suivront apres, iusqu'à la fin du monde, par le moyen des livres. La main manie tout: tout passe par les mains, connus & inconnus. Mais il faut toujours revenir à ce point, que le cerveau commande, & la main obeyt. Dors le cerveau doit estre tenu pour plus excellante partie: combien qu'il soit fort commun, & plus samblable de l'homme aux bastes, que n'est la main. Isint que la main n'est pas de grand fasson, comparee au cerveau: lequel represente un merveleus artifice en la diversité de ses parties, d'un ouvrage tres-admirable. Ajoutés y! (s'il vous plait) que l'homme ne peut vivre sans cerveau, & il vit bien sans mains. Item, que les maus du cerveau offencet tout le cors: ceus de la main n'ont pas grand' suite. Ainsi le cerveau gagne sa cause. Mais il ne demeure pas long tans paisible possesseur de la primauté des parties. Car le visage son voisin, semet soudain à la traverse, & y forme opposition. Cety-cy

Replique  
pour la  
main.

Duplique  
pour le cer-  
veau.

Santancee  
pour le cer-  
veau.

Opposition ha de grans raisons pour soy, dequelles i'an touche-  
formee, de ray quelques vnes. Premierement, nul animal que  
la part du vi- l'homme, ha visage proprement dit: & il l'ha de  
sage. la plus parfaite figure qui soit, savoir et, ronde. Puis,  
1. Raison de la dignité le seul homme le porte haut eleué, regardant vers le  
du visage, Ciel, comme dans son miroir. car il s'y void & re-  
pour zirc counoit: ce que n'appartient pas aus baïtes. D'avan-  
tage, la face de l'homme et tre-excellante, de ce  
11. pour xtre qu'elle n'at pas couverte de poil, decalhe, ou de plu-  
decouuert, me: comme ce qu'on dit improprement le visage d'u-  
& indice des ne baïte. Et pourtant la face at propre à tout chan-  
passions. gement, comme un Chamaleon, pour manifester &  
mettre en euidance les passions & mouuemans in-  
ternes: condicion vrayement: humaine & loüable.  
Car l'homme etant animal sociable & politic, ne de-  
voit pas avoir ses affections tant cachees, qu'on n'an  
decouvrit rien: dequoy sa conversacion seroit plus à  
craindre, comme etant trop fin, dissimulé, fraudu-  
lant, traître, & de mauvaise convanction. Mais  
comm'il at à face decouverte, & relevee, il n'at possi-  
ble qu'il cele totalement ce qu'il ha sur le cœur, tant  
soit il habil' homme, feind, accort, rusé, & cauteleux.  
C'est au visage, que toutes affections imprimet quel-  
que marque & sinification de leur emente: etant  
comme la montre d'un horologe, où les heures sont  
marquees & indiquees de son egulhe: les rouës &  
mouuemans etans cachees au dedans. Et qui at (ie vous  
supplie) le Protee, qui sache tant bien se contrefaire,  
qu'il ne demoure aucunement au son visage la ioye,  
la tristesse, l'espoir, la des fiance, l'amitié, la haine, l'an-  
vic, la malice, la compassion, la ialousie, la crainte, la



honte, la colere, le despit, le dedain, &c. quand le cœur  
 an est fort agité, ou le cerveau martelé? Il est impossi-  
 ble, que ces affections etant vehemantes, ne soient ou  
 peu ou prou demoutrees par quelque changemant  
 imprimé au visage. Dequoy cette partie est plus à  
 estimer & cherir, que null' autre: tout ainsi que l'on  
 ayme, & prise infiniment, une personne ouuerte  
 naïve, sans feintise & simulation. Et où git la beau-  
 té, qui nous rend humainement amoureux, & tant  
 epris les uns des autres, que l'on en souhaite l'union  
 de l'Androgyne Platonique? An quoy l'homme dif-  
 fere singulierement des autres animaux, qui sans aucu-  
 ne discrecion ou choix, de beau & laid, s'amusent  
 de la premiere partie qu'ils rencontrent, aussi tôt que  
 ils sont stimulés & incités de nature à la copulation.  
 Mais l'homme etant rationnel, qui doit reigler &  
 compasser toutes ses actions d'une droite mesure &  
 bon ordre, avecques iugement, avoir besoin de divers  
 suais, sur lesquels il amploya son choix & sa discre-  
 cion. A quoy revient la differante beauté amprain-  
 te en visages principalement, qui rend les hommes  
 & les femmes reciproquement amoureux, de telle sorte  
 que chacun pense avoir rencontré le plus beau. Qui est  
 un tres-grand artifice, cōduit d'un ouvrier admirable,  
 lequel ha posé en cette partie quelque secret, de con-  
 senter ou un ou autre an tout le monde: secret sans  
 cōparaison plus merveilheux, que de ceus qui peignent  
 les yeus d'une image regardans à tous androis, com-  
 me s'ils ne vissoient qu'à un de ceus qui la contemplet,  
 an le suivat toujours. On n'est pas ainsi amoureux du  
 cerveau, de la main, ou d'autre partie du cors. Aussi  
 combien y a-il de faison au visage, de parti an grand

111. De la  
 beauté, qui  
 nous rend  
 amoureux.

1111  
 11111  
 111111  
 1111111  
 11111111  
 111111111  
 1111111111

111. Que  
c'est le chief  
d'œuvre du  
Createur  
pour sa  
grāde diuer-  
sité.

nombre de diverses parties en toutes lesquelles on re-  
marque des beautés particulieres, qui crochétet (par  
maniere de dire) subtilment, derobet & ravissent le  
cœur de ceux qui l'ont tandre à l'amour. Un grand  
front large & carré, sans du, clair, & serain: les sour-  
cils bien rangés menus & deliés, comme un petit  
trait de pinceau: l'œil bien sans du, gay, & brillant:  
le nez bien vuide, la petite bouche aus lèvres co-  
rallines, le manton court & forchu, les jouës re-  
levées, & le plaisant Gelasin au milieu: l'oreille  
ronde & bien trouffée: tout cela accompagné d'un  
teint vif, blanc & vermeil, n'a il pas plus de for-  
ce d'émouvoir un cœur, & l'attacher à cet objet,  
que n'a l'eyant de ravier à soy le fer, par un ad-  
mirable sympathie? En cette noble partie et la  
principale differance des belles & laides personnes:  
car le visage caché, tout le reste est presque sam-  
blable: combien que Paris voulut voir les trois Dees-  
ses toutes nues, pour mieux juger de leurs beautés.  
Et aussi pourquoy on tient volontiers la face de-  
couverte, comme il est bien raisonnable, quand ce ne  
seroit que pour s'entreconnoître. car de la main (la-  
quelle souvent on decouvre) ou des autres parties, on  
n'est point reconnu. N'est ce pas un chief d'œuvre du  
Createur, d'avoir fait les visages infiniment diffe-  
ras les uns des autres? Les cerveaux, les cœurs, les pou-  
mons, les foyes, les estomachs, & autres parties inter-  
nes: les pieds, les mains, les epaules, la poitrine, les cotins  
&c. peuvent estre samblables en diverses personnes, sāt  
qu'on n'y sauroit trouver aucune differace: mais des  
visages, ou s'en trouvera il deux qui se rapportet de

tout au tout? Et si on les rancôtre tels, n'estime on pas  
 cela une chose fort admirable? Aus bautes de la ter-  
 re, de l'eau, de l'air (il n'y a point au feu) ce qui  
 repôd au visage, et tout samblable au chaque espee,  
 ou peu s'en faut. Dont à bon droit, je dis estre un chief  
 d'œuvre du Créateur, d'avoir infinimât diversifié les  
 visages de l'homme, pour moutre l'excellance de cet-  
 te creature, modelle de tout le monde. Aussi l'art qui  
 imite Nature, ne se soucie guieres des autres parties,  
 quand il veut bien représenter ou retraire une per-  
 sonne. On se contente de peindre ou talher le visage,  
 pour la totale ou principale marque de cet indivi-  
 du. Car vous lisez-là qui c'est, non-moins que s'il estoit  
 écrit. Ce n'est pas toutes fois d'où est venu le commun  
 dire, on lit l'homme au visage; car il faut tant an-  
 dre cecy proprement, des affections & des meurs.  
 Quant aus affections, nous avons remoustre qu'elles  
 sont fort remarquées au visage. Dont S. Hierome ha  
 très-bien dit, que la face est le miroir de la pensee;  
 car bien souvent sans que l'on dise mot, les yeus de-  
 celet le secret, & confesser la daitte. Touchant aus  
 meurs, on ne doit mepriser ou reietter ce qui an diset  
 les physionomiens: lesquels s'arretet plus aus traits  
 & parties du visage, que d'aucun autre membre.  
 Et que ce ne soient observations de tout vaines &  
 frivoles (comme peuvet estre dittes celles qu'on prend  
 de la main, an la Chiromantie) l'autorité du grād  
 Aristote, qui an ha bien voulu écrire, suffit à les  
 verifier, an quoy de rechef la main cede au visage.  
 Donques il ha esté fort raisonnable, que le visage fut  
 decouvert, & haut elevé, tant à cause de son excel-

Les crees le  
 nommet à  
 railon de  
 celà, Micro-  
 cosme.

In facie le-  
 gitur homo.

V. de ce que  
 les meurs  
 sont mar-  
 quées au vi-  
 sage.



Recapitulation des dignités du visage. lance (comme l'on fait volontiers moutre de ce qu'on ha le plus beau) que pour repondre mieus à la condition humaine, sociable & politique, non farouche, ne fraudulante: afin qu'on peut reconnoitre les complexions, meurs & affections des personnes. Les autres parties devoient estre couvertes, & la plus part tellement cachees, qu'on ha grand honte de les moutrer, voire d'en parler seulement, que bien à propos, & par necessité. Les baïes n'ont rien à cacher, comme elles n'ont point de vergogne: ou pour mieus dire, elles ont tout couvert (car le poil, l'écalhe, ou la plume cachet tout) & n'ont pas mai mes decouverte la partie qui repôd au visage. Comme aussi les hommes sauvages, sont tous velus de face: & à bon droit. car n'estans pas animaux sociables, ils n'avoient à moutrer par le changemant de leur face, leurs affections internes. Ce que le poil ampeche, couvrant toute la peau, de sorte que l'on n'y connoit aucune mutacio de couleur, & de trais, par leur joye, tristesse, courroux, malice, rage, ou autre passion. Comme aussi on ne remarque guieres les affections, aus personnes qui ont le teint fort gros, suivant une complexion rude, rustique & sauvagine. Nous appellôs yci Teint, la petite peau (au Grec ditte Epiderme, & au Latin Cuticule, autrement nommee fleur & efflorescence du cuir, au visage communement plus delicate, que n'est ailleurs) laquelle ressoit & represente les couleurs des humeurs qui sont au dessous quand ell' est fraiche, delice & nette. Car les humeurs la taignent aysemant de leurs couleurs, au rouge, bleu ou blasard, pale, citrin, plôbin, noiratre, changeant à tout propos comme la crate d'un coq d'Inde.

Reiteration des louages du visage decouvert.

Du teint.

Au cōtraire la peau epaisse & rude (que l'on dit, le  
 teint gros) ou sale & crasseuse, ou noire & brulée,  
 comme celle des Mores, ne represente pas la couleur  
 des divers humeurs & ne change aucunement pour  
 les diverses passions ou affections, nom plus que si elle  
 estoit couverte d'ecaille, de plume, ou de poil. Parquoy  
 on ne voit point de changemant en telles personnes,  
 quant au visage, nom plus qu'aus bêtes brutes. Mais  
 ceus qui ont le teint fort delié & transparent, pour  
 avoir la peau bien tannée (comm' ell' et volontiers  
 aus personnes grasses) tels sont fort Journaliers, c'est  
 à dire, leur teint change souvent pour peu d'occasion:  
 dequoy on estime les fames communement plus bel-  
 les. C'est aussi en elles, que nous observons & prions  
 plus le teint delicat, que aus hommes: ainsi qu'il ap-  
 partient. Car l'homme né au travail de la ville &  
 des chams, à l'exercice de la pais, de la guerre, & de  
 tous metiers penibles, est sujet au Soleil, au serain, au  
 vent & à la pluye, par mer, par terre, & à toute  
 sorte de mal-aise. Le fame est née au repos, & à  
 l'ombre, au couvert de sa maison, qu'elle doit porter  
 comme fait le Tymasson, ou la Tortue. Et il luy est bie  
 seant, d'estre soigneuse de sa beauté naturelle, pour  
 en donner honnêtement plaisir à son mary: lequel  
 prenant recreation de sa compagnie & accointance,  
 en diminue & efface les sacheries ressuës de ses pei-  
 nes & labeurs, relachant doucement la tension de  
 son esprit. C'est pourquoy Dieu ha créé la fame, com-  
 pagnie de l'homme, plus jolie, & mignarde, luy im-  
 primant un desir curieux de conserver sa beauté,  
 afin d'en estre plus agreable. Or sa beauté consiste en  
 cela principalemant, qu'ell' ha son visage bien décou-

Le teint plus  
 delicat aus  
 fames, &  
 pourquoy.

La fame plus  
 belle que  
 l'homme,  
 pour avoir  
 la face plus  
 decouverte.



vert, representāt toutes ses parties à noꝝ yeux. L'homme quād il parviēt à l'age de virilité, perd la grace de ses jouēs, de sa bouche, du mantō, & de la gorge jusques à la poitrine, à raison du poil qui les couvre. En la fame ces parties cōtinuēt toujours agreablement l'œil & glabres, & à dire sans poil: excepté à quelques vnes de teint grossiere & rude, qu'on appelle hōmales:

**Le Latin dit** lesquelles on trouve si étranges, quād leur barbe et un peu avācée, qu'on dit en erreur populaire, Fame bar

**virage.**

buē de loin la saluē, avec trois pierres an la main. Donques si le seul hōme d'antre tous les animaux, ha la face biē decouverte, & il en est plus beau, plus frāc & sociable: la fame qui l'ha ancor plus nuē, et jugee plus belle, plus frāche & naïve à demotrēr & declarer par la ses diverses affecciōs: & cōsequēmt ell est plus sociable, accostable, acompagnable, & gracieuse, moins fēnte, simulee & couverte, moins tropense, cauteleuse, malicieuse, traîtreuse, & mechāte. Qui sont qualitez & cōdiciōs tres-humaines, traversuēses & aimables, procedantes d'vne sincerité, simplicité, facilité, mollesse, & tandreur delicate. Voilà, M A D A M E, de grandes dignitez & preeminances pour le visage: qui luy font meriter le premier lieu de toutes les parties du cors humain: ne deplaise pas au cerueau, ne à la main. J'outera y-je à cela,

Que les plus grādes maladies sōt remarquees au visage.

que non seulemāt les sudittes passiōs ou affecciōs, lesquelles sont nōmees autremāt perturbaciōs de l'ame, & maladies de l'esprit, ains aussi (chose plus difficile) les plus grādes maladies du cors, sont remarquees au visage: Telle est l'Elephantie, vulgairēmāt nōmee Ladrerie, qui ha ses signes les plus certains (nous les appelōs vniuoques) an la face. Parellhemāt les fieures ardātes, colliquatiues, les hectiques & autres

misérables ruines du cors, marquent les pauvres mala-  
 des d'une face Hippocratique. Les medecins n'omet ain-  
 si le visage decrit par Hippocras, de celui qui par la  
 vehemence ou longueur du mal, ha le nez aigu, les yeux  
 enfoncez, les rases abas, les oreilles froides & retirees,  
 legierement recoquillees d'ambas: la peau du front du-  
 re, tannée, & seiche: la couleur de tout le visage, noire,  
 pale, blasarde ou plombée. Mais sur toutes parties, les  
 yeux donnent certain indice de la vivacité, ou langueur  
 de nos forces. Dör le vulgaire mairme espere bien du ma-  
 lade, tat qu'il ha bon cul, c'est à dire, clair & bien vis.  
 Et pour revenir au propos de la grace, beauté & jacta-  
 lesse, qui at en cette partie icy, entre & par dessus tout-  
 tes les autres de la face, qu'y ha il au mode tat gracieus  
 & plaisant à voir, qu'un bel cul, nait, etincelant, &  
 jettat plus de feul (sans comparaison) que le plus fin diamant  
 oriental? Ta-il diamant de si belle eau, qu'un cul plein  
 d'espris fretilhans, qui se parpillent & voltigent de tous  
 costés? Ta-il emeraude, ou turquoise, plus belle à noutre  
 veüe, qu'un cul verd, ou bleu, quand il at joyeu & gay?  
 Toutes pierres orientales perdront facilement leur lustre  
 comparees aus beaux yeux, si un esprit non sordide, ne bi-  
 zarre an fait le jugement. Et quand tels yeux servent à un  
 ame, qui les fait bien mouvoir, ores joyeusement, ores pi-  
 teusement, honteusement, modestement, ou lascivement,  
 pour declarer ses intrinseques affectios, y a il chose qui  
 ravisse plus l'homme, & le contraigne au vouloir de cett'  
 Ame. Et le Ris quoy? il at mesmuy sans qu'on an dise  
 un mot. Ou ha il son principal siege? N'est ce pas au  
 visage, & sur tout aus yeux, qu'il emeut si ouvertement  
 que rien plus? N'est ce pas là qu'il se presente & qu'il  
 parait le mieus, quand ces parties sont agreables? Cer-  
 tainement il n'y ha rien qui donne plus de contentement

Que les  
 yeux donent  
 certain te-  
 moignage  
 de la vivaci-  
 té, ou lan-  
 gueur.

Excellante  
 beauté de  
 l'cul.

Que le Ris  
 ha son princi-  
 pal siege au  
 visage & sur  
 tout aus  
 yeux.

La grace du visage n'est. Et recreation, qu'un visage riant, où l'on voit le front tendu; poly, clair & serain: les yeux brillans, replandissans de tous costés, & jectans feu comme diamans: les jouës vermelhes, & incarnates: la bouche applatie, des lèvres jolymant retirees (dont sont formés les petis creus, qu'on nomme Gelasins, au beau milieu des jouës) le manton raccourcy, elargy, & un peu anfoncé. Tout cecy et an la moindre Ressee, & au sou-ris favorisant un rancontre de bonne grace, parmy les salutations, caresses & aqueuls. Et le baiser, qui est le plus expres symbole d'amitié, le plus agreable des honnates fruis de l'amour, & par lequel se fait come une conjonction des Ames, n'est il pas du visage? On baise la main, le genoul, & le pié, par honneur & respect, signifiaint submissio & servitude: mais antre pareils, familiers & amis on ha toujours baisé le front, les yeux & la bouche, parties du visage. Sus donc, le visage ha gagné de toutes pars, & amporte la principauté des membres du cors humain. il n'an faut plus debatre. Mais si les autres an appelleit, je m'an rapporteray toujours à V. M. M A D A M E, qui ha le iugement non moins solide & parfait qu'a eu le sage Salomon: sous lequel ie diray soulemant pour resoudre mon propos, & le rapporter aus fins & conclusions que j'ay pretendües par ce discours, qu'il n'y a partie an nostre cors tant excellante & admirable, que le visage: & que le Ris (effait de la plus humaine passion qui soit) y est tra bien representé: comme an l'indice & moustre de toutes affections. Dequoy le visage est fort illustré, & merveilheusement bien pare. Aussi est il tra-raisonnable, que l'acte propre à

Du baiser  
qui appar-  
tient au vi-  
sage.

Arrait pour  
le visage.

Resolucion  
de tout le  
discours.



l'homme en la quatrième sorte (comme parlet les Dialecticiens) qui le fait evidamment differer de tous autres animaux, soit logé en la partie qui est particulière à l'homme, à parler proprement. Or comme le visage est ordinairement plus beau en la femme, que en l'homme (car ainsi que chante du Bartas, poète & philosophe divin,

Le Ris estant propre à l'homme, et representé en la partie qui luy est propre.

—ell' ha l'eul plus riant,

Le teint plus delicat, le front plus attrayant,

Le mâton net de poil, la parole moins forte)

Et que sa complexion est plus delicate, molle, & passionnable, ses mœurs plus faciles, benignes & amiables, sa condition plus gayer, joyeuse & mignarde: le Ris aussi luy est plus convenable, mieus seant & de meulheure grace, declarant sa grand' douceur & humanité. Ce que me pourroit aucunement inviter, à dedier cet ouvrage au sexe féminin, pour la convenance du naturel: mais j'ay plus grand' raison de la consacrer particulièrement à V. M. M. A D A M E, d'autant que ce sujet excède la commune capacité des femmes, & (i'ose bien dire) des hommes, qui ne savent que mediocrement. L'argument du Ris est si haut & profond, que peu de philosophes y ont atteint, & nul ha gagné le pris de l'avoir su bien manier. J'ay passé un peu plus avant, toutesfois ie ne me vante pas, d'avoir satisfait à moy-mesme, tant s'en faut que ie puisse contenter les autres plus curieux. Je suis bien ampeché, seulement d'expliquer les causes de ce grand changement que le Ris excite au visage. Dont ie suis mesmes contraint an

La femme est plus belle de visage, le Ris luy est plus convenable que à l'homme.

A qui peut estre bien dédié le traité du Ris.

Dedication  
de l'œuvre  
à S. M.

Que S. M. ait  
comme le vi-  
sage de Fi-  
cc.

fin de remettre cette besogne à quelque esprit d'excellence perfection, anchaissé dans un cors de telle composition & temperature, que le divin esprit n'en soit rien ampeché. Il convient employer à cecy un esprit angelique plus que humain, studieux, invantif, de ingemant exquis, & heureuse memoire: lequel sache plus delicatemant antalher, buriner & graver, ce que j'ay ebauché. Et à qui pourrois ie mieus remettre cette belle matiere, que à V. M. de candicion sublime & heroïque: à laquelle je la presante antres-humble reverance, comme à la personne de ce monde, la plus parfaite & accomplie des condicions requises à eplucher & resoudre toutte grand' difficulté? L'assiduél etude an philosophie & sciances mathematiques (votre grand' recreation) ha tellement eclarcy votre ame, chassant les communes tenebres d'erreur & ignorance, que les choses les plus obscures & cachees, sont par vous facilemant decouvertes & arachees du profond puits de verité: Ce sujet samble legier, mais il at bien grave, & digne d'estre mieus traité, que de mon esprit assés lourd, pour penetrer avant an ses difficultés. Il an faut un mieus purifié, plus sutil & aigu, tant de Nature, que par la discipline: & sur tout d'une personne de grand' autorité, à persuader ce qu'ell' an conclurra: comm' at celuy de V. M. Aussi quand je figure & contample la nation Fransaise, comprenant tant hommes que fames, & specialemant ceus & celles qui sont de nottre tans an reputation de grand etude, savoir & jugement: m'aimé d'antre les Princes & Princesses, seigneurs & dames, qui sont pour le jourd'huy un bon nombre an ce royaume (mercy votre grand' paire,

Madame,



Madame, FRANÇOIS LE GRAND, in-  
 stemant surnommé pair des ars & sciences, qui ha  
 chassé l'ignorance des lettres, bien loin de sa maison) Comman-  
 il me semble que vous ayez la face, la plus agréa-  
 ble partie de tout le cors, ainsi que j'ay deduit. Le Roy  
 votre frain (mon souverain seigneur & bñ maître,  
 le plus bñ, clément, humain, magnifique & libe-  
 ral qui fut jamais) et le chief de ce cors figuré. La Rei-  
 ne votre maire soit le Cerveau, qui ha conduit ses  
 ansans Rois, avec leurs septres & couronnes, de telle  
 prudence, vigilance, aigleance, dextérité, fidélité &  
 magnanimité, que sa magesté an ha aquis un los per-  
 petuel, recommandant a toutes les provinces du mō-  
 de l'heureux succès de ses tres-héroïques antreprises,  
 aut, uns le plus calamiteux que jamais troubla ce roy-  
 aume. Mon seigneur (votre frain) soit la main,  
 à qui le Roy donne tout pouvoir & maniamant.  
 Et la face ait dū le Ris, tres-exultant, tres-certain &  
 propre indice de l'humanité. Car donc a M. de ex-  
 cellante face de la nation Française, la plus admi-  
 rable partie du cors, que se doit presenter ce petit cō-  
 mantaire du Ris, an luy faisant hommage de ce que  
 luy appartient. Madame, vous avez la reputation  
 d'etre des plus belles princesses de la Chrestienté; mais  
 ie n'ay à toucher icy, que les vert<sup>s</sup> qui répondent aus di-  
 vins traits de votre beau visage: daquelles si j'osor,  
 à an cōposerois un spirituel, tel que ie l'imagine. Mais  
 ie crains d'etre taxé de superfluité, an chose qui ne re-  
 quierit ne preuves, ne temoins. Car la serenité & cle-  
 mance de votre magesté royalle, sa beninité tres-  
 humble, la splendeur & vivacité de son esprit, illu-  
 strant ce royaume, & etincellant aus quatre coins

ce traité cō-  
 vient mieus  
 à S. M. qu'à  
 autre person-  
 ne de France.

Vertus re-  
 pondantes  
 austrais d'un  
 beau vilage:  
 au front, la  
 serenité &  
 clemence: aus  
 sourcils, la  
 beninité &  
 humilité: aus  
 yeux, la  
 splendeur &  
 vivacité: au  
 nez, la grace  
 & generosi-  
 té: la bou-  
 che, l'elo-  
 quance, fa-  
 conde &  
 douceur: au  
 mātō, jouēs  
 & oreilles, la  
 rondeur: au  
 teint, la pure-  
 tetteré in-  
 noſſace & cā-  
 deur, avec la  
 vermeille  
 verconde.

## ÉPIGRAMME.

du monde sa grace & generosité tres-heroïque,  
font celebrer le nom de la troisieme MARGARITE  
DE FRANCE (perles de valeur inestimable)  
jusques aux Antipodes. L'eloquence, & douceur  
faconde, accompagnée d'un profond savoir & juge-  
mant solide, declairés par ses graves propos, d'ad-  
mirable prudence (l'ornement du bon sens naturel) la  
rondeur de conscience, procedante de Zele, pieté &  
devotion trai-Chretienne, produisant infinies eu-  
ures de charité: la pureté, sincerité, & innocence de  
vie, la candeur & naïve veracite, rendet parfait-  
temant belle voutre Ame. Je me tais des autres ver-  
tus, qui toutes jusques à une vous font la Cour, soit de  
voſ affaires, voſ ſavories, voſ gardés. O tres-heu-  
Benedictiōs reus le Roy de Navarre, d'avoir si bien rancontré sa  
au Roy & moitié! Bien-heureux ses royaume & pays, qui se-  
Reyne de ront deſormais regis & maintenus par ces deux A-  
Navarre. mes, si bien conjointes & unies, qu'elles ne ressam-  
blet qu'à une: comme il n'y ha qu'un vouloir &  
un reſſus, avec reciproque affection au devoir  
mutuel du ſacré mariage. O bien-heureux liē (com-  
me chante le jantil du Bartas)

O pudique amitié, qui fons par tō ardeur,  
Deus ames an vn' ame, | & deus cœurs an  
vn cœur.

Dieu vous ramplisse de ſes graces, & ſaintes be-  
nedictions, vous donnant belle lignee & ſucceſſion  
tra-deſiree,

Renaiffans an vos fis: læquels ayet  
moyen

D'eternizer ſa baſe ſang Navarrien.

MADAME ie feray ſin, apres qua l'aury un

peu excusé la rudesse du langage, que vous trouverés an ce traité du Ris : duquel le stile sort epineux. & raboutus, pourroit samblér étrange. & que ce fut chose inepte, de le presanter ainsi à V. M. Vous saurés donc s'il vous plaît que cette-cy est la premiere besogne que i'ay fait de ma vie. An quoy i'imitay Xorastre, lequel venant an lumiere, comencea par le Ris an naissant, comme ie fis an écrivant. Or ie le copay an latin, an me joiant à Mombrison. M. Louys Papon (fis puzné du grand Papon, lumiere de ce rans an la Iurispudance) traduit le premier livre, comme à la derobee, & le fit imprimer y a plus de vint ans. Les autres deus demeuroidnt negligés parmy mes commantaires, jusques à tant que M. Ian Paul Zangmaistre (jeune Allemand, de noble maison d'Ausbourg, mon familier disciple) les trouvant dans ma Bibliothèque, les amprunt a secrettement, pour s'exercer à les traduire. Ce que m'ayant depuis communiqué, i'ay loüé son antreprise: laquelle m'a invité de les reconnoître, & ne les tenir plus cachés. I'ay trouue sa version fidelle, & bien conforme à mon usacion, mais un peu scabreuse & rude, quant au langage: lequel toutesfois ie n'ay voulu changer, pour luy donner toujours plus de courage & hardiesse, quand il verroit ces livres publiés de sa translacion. Aussi il m'a souvenü de ce que dit Horace,

La chose ne veut estre ornee.

Il suffit que soit anseignée.

C'est pourquoy ie n'ay craind de le presanter ainsi à V. M. M A D A M E, qui antand bien celà: vous eant la Princesse, qui m'a samblé plus propre, à estimer & priser dignement ce beau sujet: comme

Excuse du langage rude, par la traduction d'un Allemand.

Cette-cy est la premiere œuvre de M. Ioubert. L. Papé traduit le premier livre.

Zangmaistre traduit le second & le troisieme.

Ioubert n'a voulu changer le stile du traducteur.

Ornati res ipsa negat, contra docet.



aussi vous et iustement due la singuliere marque de  
 toute humanité. J'ay toujours desiré, d'avoir moyé de  
 luy faire treshübles services, honorât sa tres-illustre  
 memoire de quelque mie labour, qui luy fut agrea-  
 ble. Si i ay bie rancotré an cetuy-cy, i an loué Dieu: le  
 priant toujours plus devotement, qu'il me fasse la  
 grace de repondre an suffisance, à la grandeur de mon  
 affection. Donné à Paris, ce premier iour de l'an  
 1579. suivant l'astronomie, qui le commence de  
 l'antree du Soleil an sa maison Arieine.

**P R E S A G E, D E C E Q U E M.**

*Ioubers ha commencé d'escrire par le Ris.*

**N**ature, de ce Tout sage mere & nourrice,  
 Enfantant l'heritier pour qui ce Tout est fait,  
 Veut qu'il pleure y entrant: & d'un contraire effait  
 Le rend seul prompt au Ris, balancant son office.  
 Zoroastre promist la Magie propice,  
 Par son Ris an baissant. Nature ne defait  
 Sa loy de pleur, sinon produisant un parfait:  
 Car le Ris de son bien est plaisir & indice.  
 Ainsi, docte L O V A S T, voyant que ton ouvrage  
 Commanée par le Ris, nous donne telmoignage  
 Que de Nature amy excellant il sera tant  
 Et tes conceptions, de semence immortelle,  
 De leur pere Apollon auront la gloire telle,  
 Que ton esprit secon d'heureux anfantera.

## D. GELOTI S.

**H**UMANITATIS PRAECIPVAE NO  
 TAE RISVS SCRVTATOR PRAE-  
 CIPVVS LAVR. IOVBERTVS AD-  
 MIRANDAS ILLIVS CAVSAS MI-  
 RANDOSQ. EFFECTVS DVM EX OB-  
 SCVRISS. SACRAE VERITATIS LA-  
 TEBRA SEDVLO ERVIT SVMMAM  
 DEMOCRITI PHILOSOPHIAM VE-  
 NERATVS SVPERATA OMNI HY-  
 MANITATIS GRATIA SVMMOQ.  
 CHARITVM III. CONSENSV AE-  
 TERNVM SACRAE MEMORIAE  
 SEMPITERNAE SVVM NO-  
 MEN MAXIMO MARGARI-  
 TAE FRANCICAE REG.  
 NAVARRAE PR.  
 HVMANISS.

AC DN.

SVAE

CLEMENTISS. OR-  
 NAMENTO.

GERALD. BOISSONAD. AGENN. MED. FAC.



## IN D. LAVR. IOVBERTI, REGVM

Galliz & Nauarra Medici doctissimi, libros  
tres de Riso: I. Liebaultius Medicus Parisiēsis.

**R**isum ridiculus proprium mortalibus esse,  
Lacrima quoties dant documenta sua:  
Quodque humana nihil nisi Ritus vita sit omnis,  
Etatis prisca nos docuere sopher,  
Sed qui ridendi causas cognosceret omnes,  
Qui ve omnes posset scribere, nemo fuit:  
Donec IOVBERTVS fecundi excussit acumen  
Ingenij, & proprias ore profudit opes,  
Scilicet huius erat naturam inquirere Ritus,  
Quidque sit argutis commemorare libris,  
Cui placidum risit puerili Pallas ab æuo,  
Risere & Charites, Pieridumque cohors.

NICOLE ESTIENNE, A MON-  
sieur Ioubert, tresdocte Medecin.

**L**E beau Ris amoureux se couronne de fleurs,  
Et d'orage le pleur ennuyeux se couronne:  
L'allegresse au Printemps, la langueur en Au-  
tomne,  
Conceut de feu le Ris, & d'eau conceut les  
pleurs.  
Le ciel rid, en voyant la terre des couleurs  
Superbe se pater, que le Printemps luy done:  
Le ciel pleure en voyant que la terre abandonne  
Ses despouilles aux vents, & plaine à ses dou-  
leurs.  
Autant donc que l'amour à l'ennuy preferable,  
Et l'allegresse plus que la langueur prisable,  
Et du Printemps les fleurs, que d'Automne  
l'orage;

Aurant sus Heraclit est sage Democrit:  
 Et roy plus sage encor, dont l'esprit, & l'escrit  
 Sçait, & monstre, pourquoy Democrit est plus  
 sage.

AD D. L. IOVBERTVM, ME-  
 dicum regium præstantissimum, I. Dacier  
 Barathalbulanus.

**H**unc (IOVBERTE) tuum doctum lepidumque  
 libellum,

Quo longè superas te, veteresque sophos,  
 Tartara Mercurius nuper portavit ad ima,  
 Cunctorum veluti fama per ora volat:  
 Manibus ut doctis dixisse ostenderet unum,  
 Id quod nec cuncti sic potuere loqui.  
 Transarat Stygiæ dens aliger equora ponti,  
 Ingressus campos iamque erat Elysios.  
 Afficit errantes, extollentisque cachinnum  
 Democriti manes, quæ ita verba facit:  
 Semper habes aliquam Rîsus (Democrite) causam,  
 Mortuus & rides tu quoque plus solito.  
 Ridebisne etiam tres hos (Democrite) libros,  
 Quævis risus ratio, verâque causa patet?  
 Oblatus capit arridens, legit atque papyros  
 Democritus, lectis talia deinde refert:  
 Ille ego qui humana ridebam singula vitæ  
 Facta, cui rerum nulla probata fuit,  
 Hunc unum vidi tandem, legique libellum,  
 Quo ridenda meus nulla cachinnus habet.  
 Cinge comam, IOVBERTE: geras hunc solus honorem:  
 Quem non riderem, tu nisi, nemo fuit.

## IDEM, DE EISDEM.

**H**os doctos lepidosque tres libellos,  
 Quos mysteria sunt aperta Risus,  
 Ne mersa in tenebris adhuc laterent,  
 Hos nullus legat histrio libellos,  
 Nullus garrulus impudensque scurræ:  
 Hinc vulgus procul omne sit profanum.  
 Vulgi nil opus hoc habet nugarum.  
 Hic ridet liber, hic liber iocatur:  
 Sed ridet lepidum, atticum, facetium.



# INDICE DES MATIERES

contenues au traité du Ris, distingué par livres & chapitres.

## LE PREMIER LIVRE DV RIS, CONTENANT ses causes, & de tous ses accidans.

Prologue.	pag.1.
i. Quelle est la matiere du Ris.	pag.15.
ii. Des fais ridicules.	pag.16.
iii. Des propos ridicules.	pag.29.
iiii. Observations aus ridicules.	pag.35.
v. Quelle partie du cors resloit premiere l'objet du Ris.	pag.40.
vi. Division des puissances de l'ame.	pag.45.
vii. Des autres parties de l'ame.	pag.56.
viii. A quelle puissance de l'ame, il faut attribuer le Ris.	pag.61.
ix. Que le Ris provient d'une affection du cœur, & non pas du cerveau.	pag.63.
x. Que l'affection mouvante à rire, n'est simplemât de joye.	pag.71.
xi. Ce qu'ayient de la joye particulieremât.	pag.74.
xii. Ce qu'ayient de la tristesse particulieremât.	pag.81.
xiii. An quoy conviener la liesse, & le Ris.	pag.83.
xiiii. Que le Ris est fait de contraires mouvemens, empruntés de joye & de tristesse.	pag.87.
xv. De ql mouvemât le cœur se meut au Ris.	pag.90.
xvi. Comment le diaphragme est ebranlé par le Ris.	pag.93.

- xvii. Que le Ris peut estre declairé à l'exemple  
des soufflers, & des parties tréblantes. pag. 96.
- xviii. Comment par le Ris se agitee la poitrine:  
& d'où vient la vois antre rompue. pag. 100.
- xix. D'où procede l'ouverture de bouche, l'a-  
longissement des laivres, & l'elargissement du  
manton. pag. 103.
- xx. Comment par le Ris se font des rides au  
visage, mæmemant à l'antour des yeus. pag. 114.
- xxi. D'où procede que les yeus etinceller &  
pleurer. pag. 117.
- xxii. Pourquoi le visage an rougir, avec anflu-  
re des veines du front & du cou. pag. 119.
- xxiii. Cômment le Ris ment la rous, & fait sortir  
par le nez ce qui estoit an la bouche. pag. 121.
- xxiiii. D'où viêt que les bras, les epaules, cuisses,  
piés, & tout le cors peuvet estre emens à force  
de rire. pag. 123.
- xxv. De la douleur qu'on sant au vautre par trop  
rire. pag. 125.
- xxvi. D'où vient qu'on pisse, fiente & sue, à force  
de rire. pag. 127.
- xxvii. Qu'on peut evanoüir de rire, & si on an  
pourroit mourir. pag. 130.
- Recapitulaciõ, concluât le premier livre. pag. 134.
- LE SECOND LIVRE DV RIS, CONTE-**  
*nant sa definition, ses especes, differances,  
& divers epithetes.*
- Preface. pag. 140.
1. Quelle est la vraye definition du Ris. pag. 163.

11. Des especes & differances du Ris. pag. 171.  
 111. Du Ris mal-sain & batard. pag. 175.  
 1111. Du Ris qui accôpaigne le diaphragme blef-  
 sé. pag. 183.  
 v. A sçavoir, si c'est vn vray Ris, celui du chatoulhe-  
 mant. pag. 189.  
 vi. Sis problemes du chatoulhemant. pag. 201.  
 vii. Des autres differances du Ris, & de ses epithe-  
 tes. pag. 210.

**LE TROISIEME LIVRE DV RIS, CON-**  
*tenant les problemes & demandes principales*  
*qu'on peut faire du Ris.*

- Proeme. pag. 220.  
 i. A sçavoir-mon si le seul homme rit, & pourquoy. pag. 231.  
 ii. Sçavoir-mô si le seul homme pleure, comme  
 luy seul peut rire. pag. 240.  
 111. De ceus qui n'ont iamais, ou fort peu souvant  
 ry: & d'où vient celà. pag. 249.  
 1111. D'où vient que les vns riet plus souvant &  
 soudain, que les autres. pag. 262.  
 v. Pourquoi est-ce, que du vin les vns riet, & les  
 autres pleurer. pag. 267.  
 vi. Que des melancholiques les vns riet, les au-  
 tres pleurer. pag. 277.  
 vii. Sçavoir-mon, si quelqu'un au se doulant peut  
 rire. pag. 277.  
 viii. Pourquoi dit-on, que la rate fait rire. pa. 282.  
 ix. Sçavoir-mon si l'enfant rid, avant le quaratieme  
 iour de sa nativité. pag. 288.



- x. Savoir-mon, si quelqu'un peut rire an dormant.  
pag. 302.
- xi. D'où vient que le Ris echappe fort soudain, &  
qu'on ne le peut retenir. pag. 309.
- xii. Savoir-mon, si le mouvemant naturel des ar-  
teres est changé par le Ris, & quel il est. pag. 318.
- xiii. Pourquoi est-ce, que les grans rieurs devien-  
nent aisement gras. pag. 324.
- xiiii. Quels biens apporte le Ris : & si quelque  
malade peut guerir à force de rire. pag. 330.
- xv. Quels maus cause le Ris prodigue, & trop cō-  
tinué. pag. 336.
- xvi. Savoir-mon, si quelqu'un peut mourir de  
rire. pag. 345.

La cause morale du Ris de Democrite, expliquée  
& remognee par Hippocras. pag. 355.

Dialogue sur la cacographie Française, expliquant  
la cause de sa corruption. pag. 376.

Annotaciōs sur l'orthographie de M. I O V B E R T.  
pag. 390.

**AVTEVRS HEBRIEVS, ARABES, Grecs, Latins, & vulgaires, allegués  
an ce traité du Ris.**

<b>HEBRIEVS.</b>	Moyse medecin.
David.	Rhais.
Moyse.	<b>GRECS.</b>
<b>ARABES.</b>	Aëce.
Avicenne.	Aristote.
Avenzoar.	Alexandre Aphrodisie.
Isaac.	Chæremon.

Cleomene.  
 Democrite.  
 Epicharme.  
 Eustathie.  
 Galen.  
 Heraclite.  
 Herodote.  
 Hesode.  
 Hippocras.  
 Lycurge.  
 Melet.  
 Paul Aginete.  
 Pausanie.  
 Philostrat.  
 Platon.  
 Plutarque.  
 Pollux.  
 Theomneste.  
 Theophraste.  
 Timee historien.  
 Zeno.  
**L A T I N S.**  
 Alexandre d'Alexandre.  
 Andre Vesal.  
 Ange Polician.  
 Appian Alexandrin.  
 Aule Gelle.  
 Caron Moral.  
 Christoffle à Vega.  
 Cicero.  
 Erasme.  
 Flore.  
 Francois Valeriole.  
 Gabriel de Tarrega.  
 Guilhaume Josulan.  
 Guilhaume Rondelet.  
 Hierome Cardan.  
 Hierome Fracastorio.  
 Jaques Hollier.  
 Jules Cesar Scaliger.  
 Jun Philargyre.  
 Lucrece.  
 Martial.  
 Nicole Florantin.  
 Ovide.  
 Pline.  
 Poge Florantin.  
 Quintilien.  
 Quint Serain.  
 S. Augustin.  
 Saluste.  
 Scribone Large.  
 Servius Grammaire.  
 Solin.  
 Strabo.  
 Tertullian.  
 Theodorit.  
 Valere le grand.  
 Verrius.  
**V R G A I N E S.**  
 Hierome Garimbert.  
 Ian Bocace.  
 Ian Papon.

## CORRECTION DES PLYS NOTABLES

fautes. Le premier nombre signifie la page,  
& le second la ligne.

4. 25. Calamité. 5. 1. pêcheur. 6. 12. invantés. Mais. 9. 22. marri. 14. 4. ancres & 25. quelles. 15. 16. Les mieus connues. 21. 26. ou samblable. 31. 4. allegorie. 37. 9. mourant. 38. 20. y ha l'errent. 40. 14. siffonner. 44. 21. qu'ils. 48. 27. qu'ils. & 28. qu'elle. 59. 10. ne peuvet. 60. 18. que ceus-cy. 62. 16. l'objait de l'appetit sansuel. 62. 21. C H A P. 11. 69. 18. mesuriques. 74. 21. dilatation. 75. 15. couloure. & 23. ambellis aus. 76. 9. bien-veigner. 80. 20. à la face, par sa. 91. 1. tous ses accidans. 94. 3. Panatomie. 95. 8. antandre. & 27. luy dit. 96. 11. d'avantage. Et 25. vray. samblable. & au marge abdomen. 105. 22. deuiene. 110. au marge probl. 9. 112. 12. membre. 113. 21. tiré. 115. 15. c flacés tirés tous vers le haut. 116. 13. dessèche. 119. au marge Aphrodisien. 134. 8. pourquoy on dit. 138. 20. tombant. 149. 27. quelcun. 158. 24. Protee, ou d'un Chamaleon. 173. 13. naturel & salubre. 176. 1. basse. 177. 17. procathartiques) faufantes. Et 23. appelle. 188. 3. que par attouchemēt. 206. 5. quelques vnes. 211. 17. manieres. 217. 8. il l'attribue. 222. 27. infinimant. 225. 26. autres parties. 229. 23. que ne pourvons. 233. 1. les affections. & 19. & la vielhe. 246. 15. ordonne l'ordure. 254. 26. effacés, qui at autant que dire, le cœur an reste emen. 258. 21. emūs des. 268. 10. quelques vns. & 16. cetuy-cy. 274. 1. affaire. ce sont. 275. 23. l'ardeur cesse, l'homme. 283. 15. du monde an. 286. 21. l'esprit. 294. 27. là où il dit. 295. 27. void rire, mais il ne rid. 320. 9. tres-expert. 322. 26. respect. 323. 11. dōt. 331. 18. plu-part. 333. 24. avint au nostre. 336. 26. que les ridicules. 338. 27. provienet. 350. 5. effacés Or que cela, jusques à Deques. 355. 3. tres-renommé. 357. 27. anatomisces. 358. 21. qu'il cessoit. 366. 22. leur diset. 367. 2. la servite. 368. 28. suffiroit. 369. 27. de voz vices. 378. 1. certains. 383. 22. an ans. 386. 23. qu'il leur at. 390. 25. au Baif. 393. 23. l'ecrive.

Les punctuations, & autres plus legieres fautes, sont remises au jugemēt & à la discreciō du Lecteur benin, & de bon antanemēt. lequel ne doit jamais commencer la lecture d'aucū livre, qu'il ne l'ait au prealable corrigé: suivant l'avon qu'on luy an donne, par le recueil des fautes qu'on a remarquees, apres que l'œuvre at achevee d'imprimer. Cens qui meprisēs ou ignoret cela, an plusieurs androis sont frustres du sens de l'auteur: ou s'ils peuvēt deviner ce qu'il veut dire, ils luy attribuent sinistremēt & injustemēt la faute, de ne l'avoir su bie exprimer Et represanter. L'imprimeur aussi doit estre favorablemēt excusē, d'aucū que s'ouvāt telles fautes sont an la copie: & on les reconnoit mieus an relisāt, qu'à la premiere fois, cōme les segōdes pāsées sont les pl<sup>s</sup> sages.





PREMIER LIVRE  
DU RIS, CONTENANT SES  
causes, & de tous les accidans.

PROLOGVE.



ESIODE <sup>a</sup> auteur <sup>a</sup> Hesiodé  
des fabuleuses inuā-  
cions, & diuin Philo-  
sophe, voulant signi-  
fier que l'admiració  
des effets de nature,  
angeādre inquisicion, & an fin co-  
gnoissance des causes, ha feint <sup>b</sup> inge-  
nieusemant, que Iris <sup>c</sup> estoit la filhe de  
Thaumas: pour demontrer, que qui  
ne seroit epris d'un ebahissement & cu-  
rieus desir, iamais ne s'anquerroit, &  
par consequant il n'inuenteroit rien:  
vū que de la perplexité & frequante  
meditacion, nous paruenons à l'intel-  
ligeance & facilité, moyennāt l'indu-  
strieus, continuēl & excessif labeur.

<sup>a</sup> Hesiodé  
ha escrit la  
race des  
Dieux, in-  
terpretant  
par fables  
la Theolo-  
gie.

<sup>b</sup> Hesiodé  
au 16. vers  
de la Theo-  
gonie.

<sup>c</sup> Iris signi-  
fie contem-  
placion, &  
Thaumas  
admiració.

A

Car l'ignorance an l'ame est naturel-  
le, quoy que die Platon, <sup>d</sup> & n'an est  
chassée que par doctrine : à laquelle  
dōnet antree les sans exterieurs: dont  
nous disons, que la substance & com-  
pleccion du cors, la rād plus ou moins  
docile, puis qu'elle est contrainte de  
s'an seruir à toutes antreprises. De là  
procede, que les mieus condicionnes  
à randre leur ame sauante, ont natu-  
relle affection de cognoitre l'essance  
des choses, meuz de louable curiosité,  
par les doutes qui se presentet, & soli-  
citet leur esprit. Ceus qui sont plus  
grossiers, pour l'ampechemāt du cors,  
n'y antret pas si auant, ains s'arretet à  
l'ecorce, que leur santimant <sup>e</sup> ne fait  
outrepasser. D'autres y an ha, qui affe-  
ctueusement desiret sauoir : mais n'e-  
tans institues an la Philosophie, n'y  
peuet auenir. Car c'est le seul moyen  
de resoudre toute difficulté: don de  
Dieu, ottroyé aus hommes, & heureu-  
se accion de l'ame (cōme souloit dire  
Platō) surpassār les charnelles occupa-  
ciōs. Dōcques à tous l'ignorāce est cō-  
mune dés la natiuité: & ceus sont les

\* Le sās in-  
terieur doit  
penetrer,  
dans ce que  
l'exterieur  
luy présente.

plus dignes, lesquels doute & inquisition incessamment eguillonnet, pour vouloir toujours apprendre : & tres-heureux à qui la grace de bien philosopher, & savoir cōtampler, est departie. Les ignares presomptueux, qui cōme ladres nē santet leur imperfectiō, outrecuidet, & de iugement precipité n'ont aucū doute, qui les inuite à vouloir discourir par raison. Parquoy on tiēt leur mal <sup>f</sup> pour incurable, comme <sup>f</sup> L'arrogā-  
 brouillé de telle contrariété, qui ne <sup>ce fait qu'ils</sup>  
 reffoit aucun remede. Au contraire, <sup>ne cognois-</sup>  
 les bons & beaus esprits, craintifs, do- <sup>set leur i-</sup>  
 ciles, & deja bien institues, ne cesset de <sup>gnorāce, &</sup>  
 profiler & vouloir penetrer aus pl<sup>o</sup> <sup>que ne veu-</sup>  
 obscurs secretes de nature: tāt pour leur <sup>ler rien ap-</sup>  
 contantemant, que pour auoir mieus <sup>prandir.</sup>  
 dequoy louer le Createur, <sup>g</sup> mōtrāt sa <sup>La fin de</sup>  
 grādeur par meruelhe<sup>o</sup> effets, qui no<sup>9</sup> <sup>toute con-</sup>  
 retiret à cōtemplacion. Il est biē vray, <sup>teplacion,</sup>  
 qu'il y ha des choses tant difficiles & <sup>doit estre</sup>  
 cachees, que nous cōfessons libremāt <sup>Dieu.</sup>  
 estre <sup>h</sup> incogneues à l'homme : & qu'il <sup>h</sup> Causes in-  
 ne peut decouurir leur cause, tant soit <sup>cogneues à</sup>  
 elle diligeammāt & methodiquemāt <sup>l'homme.</sup>  
 recherchee: comme du foudre, & des



choses qui miraculeusement an auient. Ainsi est-il de tout ce que nous rapportons communement, à la propriété de l'essence & incomprehensible nature: attôdu que ce sôit les principales actions de leurs formes, propres à la chacune. La cause de ces vertus, facultés, pouuoirs, ou efficaces, nous appellons tamperament & complexion, qui (procedant de certaine proportiô, & diuers melage des quatre elemans, d'une si peculiere condition, qui ne se rancontre i jamais telle an vn autre) ne peut estre iustement cōprinse de nostre entendement. Lors nous disons, estre impossible de rendre plus euidate cause de leur effet, que la propriété naturelle. Car elle nait de la qualité des simples & premiers<sup>k</sup> cors, desquels pour la foiblesse de nostre esprit, nous ne pouuons comprendre, quelle portion il y an ha d'un chacun, an ce qui an est cōposé. Voyla pourquoy nous émerueilhons, de voir que l'Aymât ou Calamité tire à soy le fer, comme l'ambre le fetu: & que la Torpille<sup>l</sup> ou Tramble angourdit la main

i Les Grecs  
apeller celà  
idioyncrasie:  
que Galien  
cōfesse estre  
incognuë  
aux hommes.

k Les premiers cors,  
ce sont les  
quatre elemans.

l La vertu  
andormif-  
sante de la  
Torpille,  
penetre ius-  
qu'à la main  
du pecheur,  
à trauers la  
ligne.

du pecheur, voire sans le toucher. La Remore, fort petit poisson, ne retarde pas seulemât (comme signifie le nom) vn nauire poullé de vans galhars, & de puillans vogueurs, ains le detient & arreste tout court. La lamproye au fait de meisme, si nous croyôs Aristote, & l'experiance qu'an a vû Rondelet.<sup>m</sup> Mais laissons ces effets, desquels peuuet douter ceus qui n'an voyet rien: & prenons des plus familiers, qui n'ont pas moins d'admirable & estrange condicion. D'où vient que par le dechirement du drap, ou l'antrebriquer des pierres, ou pour tirer à reuers les arrestes d'un épy, nous tantôs grinsemât aus dâs? Pourquoi est-ce, que si quel qu'un viêt à baalher, à peine les voyâs fan peuuet contenir? Comment peut le fruit agacer les dans, & le pourpier y estre remede? Et il pl<sup>e</sup> admirable, que le fer soit tiré de l'Aymant, que l'humour ° choleric de la Scammonee, ou l'aliment de chaque partie du cors? Tous ces effets sont merueilleus, & qui ont bien trauailhé les plus subtils de nos philosophes medecins: lesquels

A iij

p An me-  
decine scho-  
lastique, on  
appelle ce-  
là, le pont  
aux anes.  
q Le Philo-  
sophe dit  
tresbiē, q̄ le  
scibile (c'est  
à dire, ce  
qu'on peut  
sauoir) ha  
plus grand  
etādue que  
la science.  
r No<sup>s</sup> som-  
mes cōme  
les enfans  
au col du  
grant, qui  
voyons ce  
que le g<sup>at</sup>,  
& vn peu  
d'auantage.  
s Aussi fal-  
loit-il qu'il  
fût tel, pour  
estre propre  
au pi<sup>s</sup> ami-  
rable des a-  
nimaux.  
t La qualité  
de ce plai-  
sir, sera de-  
crite au ch.  
14.

pour fin de conte sont contrains, fac-  
corder au commun<sup>p</sup> arrest de la pro-  
prieté. Dont nous pouuons comprā-  
dre, que nature ha voulu cacher quel-  
que chose, pour se faire plus estimer,  
où noz esprits trop lourz, épaissis de ce  
cors, ne peuuet ancrer. Si est-il bien  
louable de san vouloir<sup>q</sup> antremeler,  
& ne laisser rien à sonder, suiuant les  
traces des anciē, vsās de leurs moyēs,  
& y aioutans les nostres de nouueau  
muantes. Mais comme nous prisons  
ceus, qui de telle curiosité nous ont  
fort profité, amployans leur etude à  
eplucher diligemment les occasions  
de si grandes merueilles: aussi m'eba-  
hi-ie, que nul de ces rares auteurs qui  
nous ont precedé, se soit amusé à re-  
chercher les causes mouuantes à rire;  
vū que c'est vne des plus amirables  
accions de l'hōme, si on y veut bien  
regarder. Et qui ne s'etonneroit, an  
voyāt tout le cors à vn instāt se mou-  
uoir, & ebranler d'vne indicible con-  
tenance, pour le<sup>t</sup> plaisir de l'ame (cō-  
me il est vray-samblable) fil ne nous  
estoit deja tant coutumier, qu'à peine



on l'an auise? Si faut-il que ce soit  
 quelque grád cas, puis que d'un vio-  
 lant effort, il peut exciter si veheman-  
 tes & soudaines emociens. Dont di-  
 soit Quintilien: Le rire ha tref-grád  
 pouuoir de commander, & auquel  
 on ne fait resister. Il nous echappe  
 bien souuant, qu'il n'est possible le  
 retenir: & non seulement contraint  
 le visage à confesser, & presse la vois  
 à declarer l'affection, ains de sa vio-  
 lance secout & eueut tout le cors,  
 maintefois diuertit & ranuerse l'im-  
 portance des affaires, dissipât la hai-  
 ne, & mitigant le courroux. Il remet  
 l'esprit trauallhé de soucy, le detour-  
 ne des profons pâsemâs, le rassasie &  
 renouuelle quelquefois apres vn  
 grand & annuyeus toutmant, quâd  
 il chasse toute melancholie. On ha  
 vû des malades guerir par ce seul re-  
 mede. Voyla de merueilleus effets,  
 & to' produis d'une inclinaciõ si pro-  
 pre à l'homme, que sa description \* la  
 ressoit volontiers. Le cõfesse bien, leur  
 premiere y occasion estre vaine & le-  
 giere: d'autât que bateleurs & badins,

u La gran-  
 deur des ef-  
 fets, repond  
 à la gran-  
 deur des  
 causes.

x La defini-  
 ciõ de l'hõ-  
 me ( selon  
 quelques  
 vns) est, ani-  
 mal risible,  
 raisonnable  
 & mortel.

y La pre-  
 miere occa-  
 sion, est la  
 chose ridi-  
 cule. La se-  
 cõde est in-  
 trinsèque,  
 cy apres de-  
 clarée.

A iiij

z Rejouif  
fâce est pri-  
uatiô d'an-  
nuy & fa-  
cherie, la-  
quelle nous  
tachons par  
tous moyës  
d'euirer.

a Gelot, en  
grec, signi-  
fie le ris, ou  
vn rieur. a.  
puleie an  
l'afne d'or,  
sur la fin du  
2. li. receire,  
q les Theſ-  
ſaliens ado-  
roient le  
Dieu Ris.

n'ot autre but q de no<sup>s</sup> faire rire. Mais  
l'acte nous est fort agreable, & le sou-  
haitons fort affectueusement, pour le  
plaisir qu'il denote. Car nous auons  
naturellemēt telle affecciō à<sup>z</sup> reiouif-  
sance, que tous nos desseins y pretan-  
det, cōme à vn souuerain bien. Dont  
nous voyons, qu'on cherche mille  
fortes de passetams, & que chacun les  
ressoit volontiers. De là est venuē l'in-  
uantiō des ieus publics & priués, des  
triōphes, banquets, farces, comedies,  
morisques, mascarades, dantes, musi-  
que, & toute autre maniere de sebau-  
dir. Aussi l'hōme plaisant & facécieux,  
montre qu'il ha l'esprit habile, avec  
grand auantage an la ciuilité & grace  
de parler. C'est pourquoy Lycurge,  
autremant fort seuerē an ses ordonā-  
ces, ha non seulement permis aus La-  
cedemoniens, l'usage des honnestes  
ieus, ains les ha commandé expresse-  
ment, & ha dressé vne statuē au Dieu  
Gelot: <sup>a</sup> estimant estre biē necessaire,  
de recreer modestement, & reposer  
l'ardante viuacité des esprits. Cleome-  
nes pareillemant, qui iamais ne receut

an sa Republique bateleurs, bouffons, farseurs, ne musiciens, trouuoit bon toutefois, que les citoyés entre eus se reioussent d'honnestes passe-tans, risces, brocars & mocqueries, qui habilitent l'esprit. Et quoy? Democrite, etât si parfait en sagesse, comme le tesmoigne Hippocras) que luy seul pouuoit rendre sages & prudans tous les hommes du monde, estoit ordinairement. Et si on l'estime fol, de se estre creué les yeus, ie repondray, qu'il le fit, pour mieus s'adonner à la contemplacion, come dit Aule Gelle: ou pour ne voir les fumes, & estre detourné de charnelle cōcupissance, ainsi qu'ecrit Tertullian. Et parauanture qu'il auoit opinion d'an deuenir plus gras, <sup>b</sup> qui sert bien fort au rire. Quoy que ce soit, il véquit 109. ans, ne prenant de plaisir à rien. Au contraire, le pleureur Heraclite, toujours courroucé & mari, fréquentoit les desers, viuoit d'herbes & autres viâdes qui ne font qu'affamer: de sorte qu'an fin tout defait & transi, mourut ethique dans vne peau de beuf: où il fut deuoré des loups an cct

si b n O e  
-nummoe  
sup, annt  
sile & eir  
ma, au qd  
de anoe  
sineob  
auot

b ainsi pour  
engraisser  
mieus les  
chappons,  
on leur cre-  
ue ou bade  
les yeus.

si b n O e  
-nummoe  
sup, annt  
sile & eir  
ma, au qd  
de anoe  
sineob  
auot



c On dit  
commune-  
ment, que  
rire & estre  
joyeux, am-  
peche de  
devenir  
vieux.

etat, trouué parmi les chams, & non  
cognu pour homme. Donq puis que  
le Ris est principal signe, de ce folatre  
plaisir que nous aymons tant, qui re-  
tarde la vicillesse, <sup>c</sup> est commú à tous,  
& propre aus hommes, ie suis fort e-  
tonné, que les anciens diligens scru-  
tateurs des causes, aye omise l'inue-  
stigation de son origine: s'etans bien  
trauailhés à trouuer les raisons des  
choses qui nous attouchet moins, &  
sont de beaucoup moindre estime.  
Que ne farreste l'on plustost aus do-  
mestiqs & familiers miracles, que no<sup>s</sup>  
portons, & pouuons à loisir finement  
examiner? Que n'ont ils essayé, de co-  
gnoitre le motif & cause faisant rire,  
autant secrette que nulle autre? Pour-  
ce, par auanture, qu'elle ne peut estre  
cognuë, etát trop prochaine de sa for-  
me, & (comme diset les Philosophes)  
prouenant d'icelle immediatement.  
Dont ils font d'auis, & en font cette  
resolution, qu'on n'en peut affiner au-  
tre raison: <sup>d</sup> estimans presque friuole  
telle inquisition, voyát que la source  
est cachée deffous l'espece mesme, qui

d C'est à di-  
re, que c'est  
vne proprie-  
té occulte.

la fait meriter nom d'occulte propriété. L'auteur du liure des apparans & secrets mouuemans (qu'on attribue faussement à Galen) proteste de n'y faire voir riē, quād il dit: Je n'antās point d'oū le Ris vient à semouuoir, quād on chatouille les aisselles, & l'on oit, ou void quelque chose ridicule. Je ne say comment cela meut & agite tout le cors, de telle violence, qu'il n'est possible de s'en deffaire, quoy que l'on sache faire au contraire. Alexandre Aphrodisien s'accorde à ce propos, ccriuant au Prologue de ses Problemes, q c'est vne question inexplicable, pourquoy on rit d'estre chatoullé sous les bras, aus coutés, plâtes des piés, &c. Cicero (qu'on n'a pas moins prisé de sa Philosophie, que de sa voir eloquamment persuader) au segōd liure de l'Orateur, est de la mesme opinion, disant: Qu'est-ce que du Ris, qui le meut, où il est, & de quel naturel, que si promptement il se déborde, de sorte que voulāns ne le pouuons retenir, & comment tout à coup il saisit les flācs, la bouche, les

e par ce  
qu'il faisoit  
profession  
de rire.

„veines, le visage, & les yeus, Demo-  
„crite y auisera: car cela n'appartient  
„rien à nostre propos, & quād il y ap-  
„partiendrait, ie n'aurois pas honte  
„de l'ignorer, vū que ceus-là mesmes  
„qui le prometoint, n'y pourroient a-  
„uenir. moyse Iuif medecin, au penul-  
„tieme & dernier cha. de son liure, s'ap-  
„puyant sur l'autorité de Galen, est d'a-  
„uis, qu'on ne fauroit randre raison, du  
„Ris qui auient de l'obiet des choses  
„vaines, ny de quelcōque autre: moins  
„de ecluy qui est fait par le chatoulhe-  
„mant des aisselles, & plantes des piés.  
„Par ces temoignages on voit euidam-  
„ment, combien cet ouurage ha sam-  
„blé difficile aus anciens, voire impos-  
„sible d'an venir à-bout: tellement que  
„si nous auions vn peu moins de cou-  
„rage, n'oserions antreprādre de nous  
„an anquerir plus auant. Mais pour-  
„quoy ne sauriōs nous trouuer les cau-  
„ses de ses effets, qui ont leur source &  
„fondemant an nous? Celā est-il plus  
„mal-aisé, que de comprandre par rai-  
„son naturelle, l'essance de nostre ame?  
„Non pas à mon auis: & toute fois ses



facultés, acciōs, & ouurages nous demōtrent sa nature, quād d'icelles nous sommes conduis, comme de main an main, à la notice de ses mysteres, <sup>f</sup> secrets & intimes, que nul santimant n'apperçoit. Ainsi i'estime qu'on peut antandre la condicion, force, & affection du Ris, puis qu'il nous est intrinseque, se manifestant au dehors. Car il n'y a chose an nous, qui, apres vne sondeuse, & bien sondee inquisition, ne vienne an euidance. A quoy me confiant, i'ay constamment deliberé, vouloir traitter <sup>s</sup> argument de telle excellence: esperant que si ie n'an peus rapporter grand honneur, au-moins feray-ie excusé de ceus, qui cognoitrōt combien il est difficile, tāt que les anciens n'y ont osé toucher. Quant à ceus de nostre aage, Iules Cæsar Scalliger escriuant contre les subtilités de Hierome Cardan, & Fracastorio au liure de l'accord & desaccord naturel, tous deus grans Philosophes & excellans Medecins, suiuan autre propos, an ont dit quelque chose. François Valeriole, tres-docte, elegāt & humain

Des choses  
visibles,  
& autres  
sacra-  
mentelles, no-  
venons an  
cognoissā-  
ce des inui-  
sibles & se-  
crets.

On dit an  
cōmū pro-  
uerbe, ez  
grās choses  
suffit d'a-  
uoir voulu,  
ou de s'y e-  
fforcer.

h Enarr. 4.  
lia. 2.

i Bien sou-  
uant la le-  
cture de-  
tourne quel-  
que bonne  
imaginatiō:  
autrefois el-  
le amuse  
trop, & rōt  
vn meil-  
leur dis-  
cours.

k Le moyē  
pour trou-  
uer les cau-  
ses du Ris,  
& de ro<sup>s</sup> ses  
accidans.

personnage, qui ha biē meritē de no-  
stre medecine, deduit ce fait plus au-  
long, an vne de ses Enarratiōs. <sup>h</sup> Mais  
ancote n'anfonce-il pas affés la ma-  
tiere, pour satisfaire de raison à tous  
les effets, & aus soudains mouuemās,  
qui de grand ebahissement ont fait  
dés long-tams naitre an moy ce de-  
sir, de chercher tout par le menu, &  
passer plus outre que n'ont les funō-  
mes. Le m'etois proposé cet œuure, a-  
uant que voir leurs ecrits: & depuis y  
mettant la main, ie n'ay rien amprun-  
té <sup>i</sup> du leur, ne methode, ne inuanciō,  
pour y auenir (si ie peus) de moy-mes-  
me, an essayant de faire mieus. Je ne  
me vanteray d'autre chose, que de te-  
nir an cete queste, vn chemin tant  
droit, tant seur, & tant facile, que ie  
ne m'y perdray point, Dieu aidant,  
m'asseurant de rancōtrier tout ce que  
ie demande. Car d'antree <sup>k</sup> ie m'an-  
querray de la matiere, ou de quoy no<sup>s</sup>  
rions: puis de cet obiet ie cognoitray,  
qu'elles parties sont premieres à rece-  
voir son effet. Sachant où donnet les  
ridicules, & où sied l'affeccion, cause

interne de tous ses accidans, ie pourray aysemant discourir, par les mutations particulieres qui se montrer exterieurement, pour en fanoir l'occasion. Et lors ie me verray à-bout de mon antreprise, obtenir la fin pretendue, qu'on se propose à tout cōmancement.

*Quelle est la matiere du Ris.*

CHAP. I.

**T**OUTE inquisition biē ordōnee, commence des choses plus cognuës: & de là cōme par degrés, des basses aux hautes, elle nous conduit à l'intelligence des plus arduës & difficiles. Les moins cognuës sont, celles que chacun antād & accorde, receuës du populaire, & telles qu'on ne peut iamaïs nier. Celà fait beaucoup à prouuer quelque chose, de mettre auant des propositions tant euidātes, qu'on ne les puisse refuser, & d'icelles deduire le surplus. Ainsi est-il de ce que nous pretendons: c'est, mōtrer d'un cōmun auis, quelle est la matiere

Toute sciz  
ces die le  
philosophe  
est faite de  
ce q est au-  
parauāt co-  
gnu.

m Il faut  
touious  
prādre fon-  
dement, sur  
ce qu'on  
ressoit libre-  
ment, & an  
quoy on est  
d'accord.



du Ris. On appelle communemāt an cecy matiere l'obiet mesme, & ce qui meut tel effet: cōme si on veut signifier, qu'il n'y ha point d'occasion, on dit vulgairement, il n'y ha pas matiere pour rire. Or cet obiet, subiet, occasiō, ou matiere du Ris, se rapporte à deus fantimans, qui sont l'ouïe & la vuë: car tout ce qui est ridicule, se trouue an fait, ou an dit: & est, quelque chose laide, ou melleâte, indigne toutefois de pitié & compassion. Cecy est vn peu

n Voyla  
qu'il faut  
premiere-  
ment mon-  
trer & ensei-  
gner: car on  
nel accorde  
pas de pri-  
ue face.

obscur: mais par indueciō & exam-  
ples nous le rendrons facile, an decla-  
rant ce geantre par ses especes parti-  
culierement.

*Des fais ridicules.*

CHAP. II.

**C**E que nous voyons de laid, dif-  
forme, des-honneste, indeffiant,  
mal-seant, & peu conuenable, excite  
an nous le ris, pourueu que nous n'an  
foyons meus à compassion. Exemple:  
Si on vient à decouurir les parties hō-  
teuses, lesquelles par nature, ou publi-  
que honnesteté nous sommes coutu-  
miers

miers de cacher, pour ce qu'il est laid, toutesfois indigne de pitié, incite les voyans à rire. Car rien ne nous induit à commiseracion, que ce qui ha espee de dōmage: & an cela il n'y ha aucun mal, ou danger, qui donne lieu à compassion. Si on decouvre la poitrine, les bras, ou les piés, il n'y aura pas moyen de rire: par ce qu'on ne trouue pas laid, ne indellāt, d'exposer à l'œil ces parties-là. Aussi le Ris ne nous surprandra pas, d'une chose laide, suivie de commiseracion: comme si on veut oter le membre viril à vn homme, ou maugré luy, ou de son consentement, pour cūiter vn plus grand mal, il n'est possible qu'on an riē, à cause du malheur qui ansuit vn tel acte: dont pitié nous surprand & arrete, pour an déplaisir etonnēs cōtamplir tell' opération. Il est parelhemant des-hōnete, de moutrer le cu: & quand il n'y ha aucun domage qui nous cōtraigne à misericorde, nous ne pouuons ampecher le Ris. Mais si vn autre luy met à l'impouruē vn fer rouge de feu, le Ris cede à cōpassion: sinon que

B

• Leger,  
comme s'il  
n'y ha qu'e-  
chaudure,  
& que le  
mal n'y ap-  
paroisse.

le mal-fait nous sambla leger<sup>o</sup> & pe-  
tit: car cela rāforce le Ris, voyāt qu'il  
est deuēmant puny d'vne sottise, &  
mal-plaisante villainie. Tous ces actes  
sont difformes, sans aucune neccessité  
ou contrainte decouurir les parties  
honteuses: & si l n'y ha point de dom-  
mage, nous an faisons risec. Si on y est  
forcé, & q de ce on an rapporte mal,  
si d'auanture an premier nous rions,  
ignorans le dommage, finalement de  
telle cognoissance frappés à compas-  
sion, nous quittons le Ris antieremāt,  
& disons an repantance, il n'y ha pas  
dequoy rire: tant sont neccessairemāt  
iointes ces deus condicions, laideur  
& faute de pitié. Par mesme raison,  
voyāt quelqu'vn tomber an la fange,  
nous an prenōs à rire: car cela est fort  
laid, & sans aucun danger qui nous ti-  
re à commiseracion: tellemant que  
tant plus indeffante sera la cheute, tāt  
plus grande la risec. Le l'appelle indeff-  
fante, quand elle n'est pas contumie-  
re, ne prestanduē: car la nouuelleté y  
fait beaucoup. Qu'ainsi soit, les anfas  
& yutongnes tombet ordinairement,



& nous an font rire: mais nous rirons  
 fans comparaifon plus, fi vn grand &  
 notable perfônage, qui fetudie à mar-  
 cher d'un pas fort graue & compaffé,  
 chopant contre vne pierre lourde-  
 mant, tombe foudain an vn boubier.  
 Cela eft bien laid, & n'a lieu de pitié:  
 finon qu'il fut notre parant, allié, ou  
 grand amy: car nous an aurions hon-  
 te & cōpaffion. Ancor feroit-ce plus  
 def-honnefte, fi cela luy auenoit an  
 groffe compagnie: & d'auantage, fil  
 etoit vetu d'un tref-riche habillemât,  
 pourueu qu'il an fut odieus. Mais il  
 n'y hà rien tant difforme, & qui faffe  
 moins de pitié, que fi ce mefme per-  
 fonnage eft indigne du rāg qu'il tiēt,  
 & de l'hōneur qu'ō luy fait: fil et hay  
 de chacun pour fa fierté, & exceffive  
 boubāce, reflāblāt à vn finge vetu d'e-  
 carlate, cōme dit le prouerbe. Et qui,  
 voyant vn tel homme trebucher fot-  
 temant, fe pourroit abftenir de rire?  
 Si on choit de fort haut an la fange, à  
 peine <sup>P</sup> an rions nous: pour ce que de  
 telle cheute nous viēt vn foupçon de  
 dāger: car on craint qu'il y ait bleffe-  
 ment.

<sup>P</sup> Deptime  
 face on i-  
 magine,  
 que de la  
 cheute on  
 reffoit mal:  
 dont il n'y  
 hà lieu de  
 rire.

B ij

re. ou si nous an rions soudain, nous ne panfons point à son mal, ains à la cheute, qu'on ne fait plaindre: attâdu qu'il est indeslant & ridicule, ne se fauoir tenir an quelque lieu qu'on soit, ains tomber comme vn yurongne. Il fera ancor plus laid, si la cheute et an la bouë, à cause de la saleté qui aggrave telle meffiance: toutesfois si quelque räs apres, il nous appert d'vn dömage receu, le rire cesse, & luy succede misericorde. Tels & samblables accidans sont vüs iournellemant: & cöuiénet tous an ce, qu'ils auiennet sans y panfer, ou sans le vouloir. La cheute le moutre bié: car si quelqu'vn se laisse choir de son gré, ou se veautre dans la fange, il donnera vn maigre passetams. Aussi chacun ne rit pas de voir les parties honteuses: mesmes les plus seueres reprendront aigremant celuy, qui deshonté les decouure à son esciant. Il faut que cela auienne sans y panfer: comme si on les voit par quelque decousure des chausses. Apres cötte espee de ridicules, viét l'autre, de ce qu'on fait sciammant, & de pan-

rr. Seconde  
espee de  
ridicules.

see expresse, qui est mal seant, & de la nouuelleté recreât nous fait rire, tout ainsi que indessant & indigne de pitié. Comme, si vn vielhard se iouë par les ruës an maniere d'anfât: ou si quelqu'un, autrement fort notable & d'apparence, apres auoir bien beu, se disguise an estrange faſſon: si vn fou contrefait le sage, d'habit, de gestes, & de parole. Tout cela nous fait rire, pour ne conuenir aus personnes & estre laid, & de ce qu'il ny ha point de mal, qui merite cōpaſſion. Samblablement si vn homme deueni phrenetique, ou maniaque, dit & fait quelques folies, on ne se peut tenir de rire: sinon qu'ad depuis on l'auise, de la grand<sup>e</sup> perte qu'il ha faite de son ſans & tantandemant. Lors nous an receuons cōpaſſion. car cela est fort miserable: & plus ancor, si ce mal-heur ne prouient de sa faute. Vne autre sorte de ridicules et, des legers dommages, receus par sottise, ou peu auisee garde: comme qui se plaindroit d'auoir perdu vn passereau, des nois, epingles, ou sablable chose, dōt les anfans cōmunemāt

La perte des biens n'est rien, au pris de la perte de la santé, & sur tout de l'esprit.

111.

De la faulx, et, qu'ad cet par mauvais regimē. Ainsi on plaind d'auantage celuy qui est veroulé, sans auoir palhardé.

Troisième espece de ridicules.

B iij



se facher. aussi telle espece der dicul-  
 les, est pl<sup>o</sup> du naïf an fâtilhage, l'ignorâ  
 ce duquel nous meut à rire, quand ils  
 font grand' plainte de peu de chose:  
 car cela est trouué laid, sans nous e-  
 mouuoir à pitié. Pareillemant on se  
 rira de celuy qui aura rôpu vn verre:  
 pource que le dommage est petit, la  
 sottise plus grâde. La sottise est indef-  
 fante & laide, le dommage ne merite  
 cōpassion: voyla dequoy on rit. Mais  
 si ce verre, ou autre chose qu'on ha  
 rompuë, estoit de grand' valeur, on rira  
 du cōmancemant, & iusqu'à ce qu'on  
 estime la perte: deslors cesse le ris,  
 tant pour ce que nous plaignons le  
 fort, de celuy qui ha fait la faute (s'il  
 est an dâger d'an estre puni) que pour  
 le deplaisir que naturellemant on ha,  
 de voir vne chose de pris & rare, lour-  
 demât mise an pieces. tout ceey nous  
 peut faire tristes, & mouuoir à com-  
 passion. De ceus-là approchet fort, les  
 tours q nous faisons pour nous mo-  
 quer ou andômager autruy, mais c'est  
 de chose qui n'importe, & qui est an  
 ieu. Comme si à vn qui n'y panse pas,

Quatrieme  
 espece des  
 ridicules.

on decout sa robbe: si nous iettons  
d'eau sus vn qui ne s'an auise pas: si  
nous mettons vn autre an peine de  
chercher quelque chose de petite im-  
portâce, laquelle nous auons cachée:  
& sâblables infinies bourdes, dequoy  
nous ioüons facecieusemant avec les  
autres, & si à propos, qu'il n'y ha point  
de vray outrage, deplaisir, ou domma-  
ge, combien que l'apparance y soit.  
Elles seroient mal-faites, & comme de  
malice, si elles etoint à bon esciant:  
mais la legereté les maintient ridicu-  
les. Non-pourtant de ces ieus, souuât  
fortet de grans & dangereux debas,  
pour ce que ceus à qui ils s'adresset,  
les premet an mal. Lors cesse le Ris,  
quand il nous sâble y auoir offanse  
& grief. Dôt celuy qui l'ha receu, me-  
rite cōpassion, n'étât point tel qui doi-  
ue andurer cet outrage. De suite  
viennet toutes les impostures, affrons  
ou trōperies qu'on fait: où il faut sâm-  
blablemant auoir egard au lieu, & aus  
personnes: autremât elles ne sont pas  
ridicules, mais sont malignes & me-  
chantes, ptincipalemât si la deceptiō

B iij

et an choses importantes : comme si quelqu'un vand du letton pour or, etain pour argeât. La deception que nous auoions ridicule, et plus legere, & telle qu'on ne peut interpreter an mauuaise partie, faite antre familiers & compagnons, ou bien inferieurs, qui n'an peuuet effectuellement estre marris, ne demander vengeance. Voila pourquoy il faut bien auoir choisis des personnes. Or les tröperies se font ordinairement à tous les fantimans : & nous meuet à rire, pour ce qu'il est fort laid, fâs discours & iugement, se voir lourdement abusé, vu que si on y pansoit quelque peu, on les pourroit bié euitier. Comme si quelqu'un veut toucher un fer, qu'il ne fait pas estre chaud, & il s'y brule: ou si la glace romt sous les pies, de celuy qui follemât la cuidoit estre ferme: si on prend merde pour miel. Toutes ces choses sont ridicules, pour ce qu'il est aisé d'eprouuer & cognoitre, si noz fantimans iugent bié. Le gout pareillement et deceu an plusieurs sortes, & cōme espeece d'at-

Deception  
à l'atou-  
chemant.

Deception  
au gout.



touchement, & comme organe des faueurs: dont nous rions de celuy, qui se brule la langue du potage trop chaud, ou du morceau qu'il luy faut reietter: car il nous sâble laid, de n'auoir autrement & auparauant éprouué la chaleur (nompas comme celuy qui crachoit dans sa soupe) ains se ruër indiscrettemât sur les viandes, & deuorer à l'etourdie, an fassô de gourmand. Le gout aussi et trompe, quâd on fait manger quelque chose amere, ou d'autre mauuaïse qualité, ayant toutefois apparâce ou couuerture de douceur & bonté. On abuse la vuë, sur tout de vaines promesses: & la laidur ridicule consiste an l'imprudance ou sottise, de croire si facillemât & fermement à toute personne, aioutât grand foy aus propos desq̃ls on pourroit aisément douter. On n'a pas pitié de cela, quand la tromperie est sans dommage, & simplement ridicule. Comme si on nous promet, de moutrer vne fort belle & ieune femme: & nous y voyans tresaffectionnes, on no<sup>e</sup> presâte vne vielhe ridee, barbuë,

Deception  
à la vue.

Ce n'est de-  
cevoir le  
sans ( car il  
juge bien  
de ce que  
luy et pro-  
pose)ains  
l'expecta-  
cion & at-  
tante.  
Deception  
à l'odore-  
mant.

veluë, frisee, borgne, chassieuse, ena-  
see, punaise, puante, morueuse, baueu-  
se, edantee, rogneuse, poulheuse, orde  
& sale, bossuë, tortuë, ecropionnee, &  
plus difforme que la mesme laideur:  
il y ha bien de quoy rire, de nous voir  
ainsi moqués. On vse d'infinies sam-  
blables impostures, fondees an cre-  
dulité, laquelle y fait la laideur ou dif-  
formité, requise an tout ridicule. car  
de tromper autrement le sans, cela ne  
nous emeut à rire: mesmes ce n'est  
propremât decevoir, ains plutot n'ap-  
percevoir & sâtir ce qu'on auoit pre-  
tandu, à quelque santimant qu'il auie-  
ne. L'odorer et propremant abusé, si  
on luy suppose odeurs puantes pour  
suaues: & impropremant aussi, quand  
on presante à flairer vn bouquet par-  
fumé d'euphorbe, ou d'ellebore, com-  
me si c'estoit de la poudre violette, ou  
de cypre. Car de la fanteur, on se prâd  
si fort & longuemant à eternuër, que  
c'est pour rire. On et samblablemant  
trompé an matiere de fleurs, quand  
ou y cache quelque chose pointuë,  
qui vient à piquer le nez au premier

rancontre, dequoy nous rions bien fort. Car il nous samble absurde & indeffiant, d'estre comme que ce soit affronté: mesmes an ce qu'on pourroit euitier, pour peu qu'oy auisat: & cela ne merite point, qu'on ait cōpassion. L'ouye sera an erreur, d'attandre long tams pour la promesse d'autrui, vne ioyeuse & plaisante chançon, ou le son de quelque instrumant delectable (qui luy sont choses agreables) si depuis il n'y ha propos ne son qui valhe l'ecouter. Nous pourrions bié rapporter à ce sans, toutes les especes de credulité, pour ce que la persuasion y prend son antree: mais les autres erreurs n'auient pas à l'ouye, comme à instrumāt des sons, ains echeet proprement à la partie de l'ame qui fait l'opinion, ne plus ne moins que les precedātes impostures, si on veut parler bien corret. Car les sans ne faillet pas à recognoitre leur obiet: nous rions seulement de l'imaginaciō faulsemāt persuadee, ce que nous estimōs laid & indigne de pitié, quand c'est de chose qui n'importe grand cas: telle-

Deception  
à l'ouye.

C ainsi la  
foy est par  
l'ouye, cō-  
me diti-  
Theologię.



mât que les affectiōs vaines & fortes, reuiēnet à ce propos: cōme les badineries que fōt an leurs caresses les lourdaus amoureux, les vâs espoirs dōt ils nourrisset leurs ames, la folle tristesse q̄ quelques vns se dōnet: & telles passios procedâtes d'opiniō abusee, sans autre persuasiō q̄ de soy-mesme. Cela prouient d'vne imperfection naturelle, imbecilité d'esprit ou de courage: cōme on voit an ceus, qui de pusillanimité sōt trop craintifs, & n'oset aller de nuit, craignâs les ombres & fantomes: d'autres sanfuiet d'un rat: les autres n'oseroient auoir touché vn ver, de peur d'etre mordus. Voyât ces mines, nous riōs de leur couardise (chose inepte, & non pitoyable) quand il n'y ha pas matiere de vraye crainte.

Je pense auoir colligé & reduit an somme, tout ce q̄ nous voyōs de ridicule: sinō qu'ō y peut aiouter la grace, les cōtenances, & gestes, qui meuet souuât à rire. Ce que j'ay discouru, sur les autres fantimâs qui ressoiuet impostures, et tout de choses faites & vuës, que ie comprans an vn chapi-

tre. La grand varieté des matieres m'a contrainct à prolixité : & voulant par exâples diuers, plus familièremât expliquer, commant la chose laide, indigne de cômiseracion, et ce dequoy nous rions, j'ay epargné les étroites reigles de Logique an mes diuisions. C'et assés d'auoir le premier anseigné & deduit, qui et le geantre de tous les ridicules.

*Des propos ridicules.*

CHAP. III.

**L'**O V Y E ressoit des ridicules propres à soy, & d'autres communs à la vuë. l'apelle icy communs, ceus qu'on recite auoir eté fais & vus, qui durant la narration samblet etre deuant les yeus: dont il auiet, qu'on n'an rid pas moins, que si on les voyoit. Tels sont tous les actes ecris au prece-dant chapitre, ou peu s'an faut. car soint abus, erreurs, tromperies, affrontemans, fallaces, sottises, ou autres œuures mal-seantes, pouruû qu'on les raconte naïuemant, nous an rions presque autant, que si on les faisoit

deuant nous. Acecy donc appartient  
net les fables & contes facecieus, cō-  
me de Poge Florâtin, & les nouuelles  
de Bocace: desquelles nous plaïset  
mieux pour rire, celles qui diet les trō-  
perles faites des fames à leurs maris:  
par ce qu'il nous samble laid, sans an  
auoir compassion, qu'un homme soit  
ainſi moqué. La propre matiere des  
propos ridicules, qui particulieremāt  
se raportet à l'ouye, et de ceus qu'on  
appelle brocars, lardons, irrifions,  
moqueries, mots piquans, mordans,  
equiuoques, ambigus, & qui retîret à  
deceptiō, de quelle faſſon que ce ſoit.  
Leur commun geandre, & à quoy tous  
conuiennet, et le mepris ou derifion:  
laquelle etant plus graue & de con-  
ſequance, deuîet iniurieufe: la legere,  
demeure ridicule. Or il y ha mille  
moyens de rancontrer, qui naiſſet des  
perſonnes, lieux, tams, & auantures  
fort diuerſes: & ſont an propos deſ-  
honetes, laſcifs, facecieus, outrageus,  
facheus, niais, ou volages & indiſcres.  
Leur forme principale et, des figu-  
res d'oraïſon, ou manieres de parler



communes aus Poëtes & Orateurs: comme d'amphibologie, énigme, cōparaifon, metaphore, ficciō, hyperbole, feintife, allegoric, emphafe, beau-sembiant, diffimulation, & autres que mettet les Rhetoriciens: desquelles i'estime la plus facecieufe, de fauoir randre manfonge pour manfonge, & pour le ridicule vn famblable bien à-propos. Quāt à l'vfage, nous faisons qu'on se rid, ou des autres, ou de nous mefmes: des autres, si an moquerie nous reprenons, refutons, meprifons, ou rabbatons leur dire: de nous mefmes, quand nous difons quelque chofe vn peu absurde, ou à notre eciant, ou fans y panfer: & quand nous deceuons l'expectacion des ecoutās, ou que nous prenons les propos à rebours. On diroit, qu'an cela il n'y ha point d'artifice, & que tout (aumoins le principal) git au naturel, & à l'occafion prefante. De-vray Nature ne fait pas feulemant, qu'on foit habile ou subtil à l'inuancion, ains quelques vns se treuuet de telle grace & contenance à leur parler, qu vn autre difant

le mesme, ne seroit trouué si plaisant. Touchant à l'occasion, & aus choses qui se presantent, il y ha telle efficace, qu'auec cela vn lourdaut pourra bien rancontrer, an piquant celuy qui premier l'ha irrité. Aussi tout et plus iâtil an defance, qu'au prouoquer: nonobstant qu'on ne sache rié dire an brocard, q̄ ne soit fort bõ an repõce. Mais dequoy nous meuet à rire ces moqueries, rancontres, mots piquás, & lardons? Non d'autre chose, que de certaine laideur ou difformité, indigne de pitie: & d'autant plus deuient ils ridicules, qu'on respecte le lieu, le tams & les personnes, comme nous auõs dit. Outre ce, l'assuree contenance du diseur, y peut donner grand lustre: mesme souuant le propos n'est ridicule, sinon de ce que l'auteur n'an rid pas. Dauantage, si on rancontre promptement, & que le mot ne samble préparé, ou apporté de la maison, fil n'est impudique, ne hautain, ne messeant au tams & lieu. Car il y faut bien auiser, vù qu'aus banquets & familiers deuis, les folatres propos cõuiennet

Comme il est permis de repousser l'ioire, aussi y ha plaisir de voir rander la pareille à quelqu'un, non pas à nous.

uiennet à ians de basse condicion, & les ioyeus à chacun. On ne doit point irriter, ceus qu'il et dâgereus d'offancer, pour les querelles qui fan ansuiuet, ou vne honteuse reparacion: car il n'y ha dequoy rire, quand le danger imminent nous tire à compassion. Il n'est pas aussi plaisant, de se moquer d'un souffreteus & miserable (sinon qu'an telle calamité il fut mauuais & arrogant) ains et grand' inhumanité, vser de gaudifferie auers le miserable<sup>u</sup> qui nous deuroit faire pitié. Dō-  
u a l'affligé  
ne faut dō-  
ner afflic-  
cion, cōme  
dit le Sage.  
 ques, les propos ridicules sont petites subtilités, ralheries, rancontres, & quiuoques, & samblables qu'on dit an recitāt, ou an reprenāt autrui, sans toucher affaire d'importance, ne à l'honneur. Tous ont quelque difformité: car nous estimōs laid d'etre moqués, & d'auoir fait ou dit chose reprehensible. On ne rid pas seulemant des parolles subtilemant piquātes, ains aussi de toutes autres naïuemant prononcees, follemant dittes, naïsement, an cholere, depit, ou sorte couardise: desquelles il n'est besoin amener exâples,

C



nom plus que des précédâtes especes, pour estre si communes à noltre parler, que chacû de soy-mesmes les peut bien recognoitre. C'est assés d'auoir moustré aus fais, par induction familiere, que tous les ridicules conuiennent an vn point: fauoir et, qu'il n'y ha aucun mal, danger, dam, ne outrage, combien que de prime face il nous le samble, ains sont de quelque mesfiance & laideur, indigne de misericorde. Ce que j'ay ainsi déclaré par raisons & exemples, \* Cicero le cõfirme de son autorité, quand il dit: que la risée procede de certaine vilanie ou difformité, comme y ayant siege, de sorte qu'il n'y ha pas grand' differâce du Ris, à la moquerie. Et de vray, bié souuant on ne sauroit cognoitre aisemât, si le Ris et simplemant d'une gayeté, ou si on rid d'un autre an se moquât. Que toute derision y conuienne à chose deshonnete, il n'an faut point de preuue: on l'antand assés, si on y prend garde. Il ne reste pl<sup>s</sup>, q̃ noter certaines cõditions necessaires à ce propos des choses ridicules, & nous aurõs fort auâcés

\* Liu. 2. de l'Orateur.

Si la derision et bié fondee, c'est vne iustere prehanfion.

nottre besogne, d'auoir sū trouuer le  
vray obiet & matiere du Ris.

*Observation aus ridicules.*

CHAP. IIII.

**L**Es actes, & propos ridicules, ne fōt  
pas toujours rite, ou pour ce qu'ils  
perdet leur grace, autrement biē plai-  
sans, ou qu'ils ne penetret an nos sās.  
Le plaisir & bōne grace se perd, quād  
ils ne vienet à propos, an tās & lieu: ou  
ils sont tāt reïterés, qu'on fā ennuïe:  
ou ne sont prōts & soudains. condi-  
ciō sur toutes requise an matiere de  
jaserie: car la <sup>2</sup> vitesse y donne aiance-  
mant. Or an tout ridicule il faut, qu'il  
y ait quelque chose à l'improuiste &  
de nouueau, outre ce qu'on espere  
bien attantiuemant. Car l'esprit sus-  
pand & an doute, panse sogneusemāt  
à ce qu'il an auindra: & aus choses  
facecieuses, communemant la fin et  
toute autre de ce qu'on s'imaginoit:  
dont nous venons à rire. Voire quand  
on auroit preuū ou predict tel euene-  
mant, ou biē si quelquefois on l'auoit

<sup>2</sup> La vitesse  
et comme  
la sauce, qui  
dōne l'appe-  
tit de rire.

« C'est l'autre partie de la diuision, des conditions requises.

ouy ou vñ, si et-ce qu'au reciter & refaire, nous an rions: par ce que la reiteration le nous propose, comme fait ou dit fraichement. Ils ne<sup>a</sup> penetret an noz sans, ou que no<sup>o</sup> n'y sōmes attātifs, ayant l'esprit ailleurs: ou q̄ no<sup>o</sup> ne les antandons pas. On ne fan peut auiser sans les voir faire, ou ouyr dire, ancor qu'on soit presant, mais pāsant à autre chose. Cōme si vne forte douleur nous presse, elle retirera de son couté l'apprehension, & aura plus de pouuoir que la matiere du Ris. Autāt an auicendra-il par vn chagrigneus fouci, qui martellera la ceruelle. Dont nous voyons, qu'an vain on presante de quoy rire aus tristes, graues & seueres Catons, à Heraclite le pleureur, & fāblables chiche-faces. Car rudesse et la poison, qui amortit & etaind les ridicules. On ne les antand pas, quand ils ne sont euidans. comme si on parle fort bas, ou an langage incognu. Et commāt voulés vous qu'on an rie, sans comprendre le fait? Si le propos et couuert & ambigu, ceus qui l'antādet riront, les autres nō. Si quelqu'vn

et antre Allemans, Basques, ou Bretôs bretonans, ignorât leur langage, il les pourra ouïr iaser, & voir rire à gorge deployee, sans qu'il soit inuité à faire de maimé, par ce qu'il n'antand pas le dequoy. Et si d'auanture il se met à rire, ce sera bien à credit, & d'un accord

b naturel, qui souuant nous incite b Côme de  
(mouuans les appetis) à imiter noz sã voir bal-  
blables: ou, pour mieus dire, il an rira her on bal-  
sans sauoir l'occasion, par ce que ne la he: & quel-  
sachant pas, toutesfois voyant les au- quefois on  
tres rire, comme si c'estoit de rien( car pisse par  
pour tel nous prenons l'incognu) il se cõpagnie.  
moq̃ de ces rieurs. On peut aussi repõ-  
dre, que nous trouuons laid vn ris dis-  
solu & demesuré: & de cete laideur  
les autres nous font ridicules: attâdu  
que de voir rire modestement, & sans  
trop continuer, à-peine rions nous  
comme eus, tant qu'on n'an declare  
la cause. Quelquefois le Ris ne vient  
pas soudain, pour ce qu'on et tardif à  
comprendre le fait ou ditõ. obscur,  
difficile, couuert, ambigu, & qui amu-  
se quelque tams l'esprit réuant apres  
l'intelligence: ou si nous an rions, c'est



bien froidemāt:mais à la fin cognoissant le dequoy, on recommence à rire du passé. Cecy et fort samblable à vne occasiō de rire, qu'ō ha pour la souuenance de quelque chose ridicule, delà à plusieurs mois. Car la recordaion met deuāt les yeüs, ce qu'on ha autrefois vü, & il peut emouuoir les sās cōme la chose presante. Donques, ce sōt les deus principales occurrances, qui ne permettet le Ris estre meu de ses obiets: sauoir et, ne les cōceuoir, & ne les antandre pas. Au contraire, nous riōs quelquefois de ce qui n'est point ridicule, mais il nous samble tel. Et de fait il auient bien souuant, que nōz yeüs se trompet lourdemāt, dont il sement vn faus rire, lequel finit aussi tost qu'on decouure le vray. Samblablemāt aus propos ambigus, y ha l'etleur qui nō fait rire, ancor qu'ils soient graues & serieus: par ce que nous les prenōs mal, & an equiuoque, ou qu'il nous plait ainsi detourner la santāce. Parquoy on peut bien rire, de ce qui n'est pas ridicule: & on ne rira pas toujours, quād la matiere se presante.

Iusques icy nous auons deduit, & par plusieurs moyens remoutré, que l'obiet du Ris n'est sinon vne chose indésirable, laide & sotte, sans aucun mal, danger, ou incommodité, dont nous soyons emus à pitié. Car les graues & serieus actes, qui sont difformes, pour ce qu'ils font pitié, ils ne sont estimés ridicules: & ce qui est seulement laid, ne nous fait iamais rire, s'il n'est accompagné de quelque gayeté. Ayant ainsi limité & compris toute la matiere du Ris, moutrant son vray & seul obiet, il est tams de s'informer, comment le Ris en est causé, & quelle partie de l'ame en est premier emue. Car tous les mouuemans du cors, tant secrets qu'euidans, sont l'ouvrage de l'ame, qui le regit & manie. Depuis nous verrons en quels instrumens il se forme, & d'où procedent ces merueils effets, de la passion risolier.

c L'ame et l'ouurier, le cors est l'instrumant de toutes actions, fors de la contemplation.

C. liij

*Quelle partie du cors ressoit premiere l'obiet  
du Ris.*

CHAP. V.

Cela est an-  
seigner par  
ait & me-  
thode, quād  
on use de  
diuision &  
collection.

**S'**il y ha eu peine à trouuer le gean-  
re & les especes de tous les ridicu-  
les, il y an aura beaucoup plus main-  
tenāt à cercher la partie du cors qu'ils  
touchet premieremant. Car an cela  
nous n'auions besoin d'aouer nottre  
dire, etant receu & approuué du vul-  
gaire, & ians ignares, qui recognoi-  
tront pour ridicule tout ce que no<sup>s</sup> a-  
uons proposé. Dont il n'a fallu que les  
mettre an auant, & pour fasonner le  
discours, remontrer an quoy tous cō-  
uienct & s'accordet. Mais an cecy, il  
faudra vser de parfait iugemāt, à l'an-  
queter diligeamment de ce qui n'et  
ancor bien resolu, mames antré les  
plus sauans: c'et, quelle partie du cors  
ressoit premiere les ridicules. Voilà  
où il faut trauualher. il y ha bien de la  
besogne, & grand' difficulté. Ce n'et  
plus des folatres & vains propos qui  
font rire. cecy et graue, serieus, & tel  
qu'à-peine y auiendrons nous, apres

vne lōgue recherche. car l'effet et fort merueilleus, ayant sa cause profondement cachee. Parquoy si an cette matiere ie ne satisfay antierement aus esprits delicats, pouruū que mes propos soient au-moins vray-samblables, la grandeur de l'antreprise me seruira d'excuse. Le <sup>e</sup> principal doute git an cela, que l'obiet du Ris s'able mieus <sup>e Cause du doute, & difficulté proposee.</sup> toucher & appartenir au cerueau (cōme à la partie qui ressoit, tout ce que requiert l'esprit attātif) que à null' autre: vū qu'il et fondemāt, base, & source de tous les santimans, qui ressoiuet telle matiere. Au contraire le cœur an veut faire son propre, & se l'attribuer de droit, etāt siege des passions: pour ce que le Ris s'able naitre de quelque affection. Or pour mieus eclarcir le doute, & y proceder plus methodiquement, il faudra cōmancer derechef à ce que tous <sup>f</sup> confesset & accorder, <sup>fil faut toujours estre appuyé sur ce que rous ou les plus sages & sçauans, accordent.</sup> & de là dresser vn sātier pour s'acheminer peu à peu aus difficultés, cōcluāt les incognuēs des choses assés vulgaires: tāt q̄ paruenus à la fin, nous ayons l'intelligence de ce qu'auons tāt de-



firé. Chacun void bien, que pour le  
 Ris, soudain le visage et emu, la bou-  
 che s'elargit, les yeus etincellet & pleu-  
 ret, les iouës rougisset, la poitrine et  
 secouffe, la vois antrerompue: & quād  
 il se deborde continué long-tams, les  
 veines du cou s'anflet, les bras trāblet,  
 & les iambes trepignet, le vātre se re-  
 tire & sant grand douleur: on touffit,  
 on suë, on pisse, on fiente à force de  
 rire, & quelquefois on an euanouit.  
 Cela ne requiert point de probacion:  
 ie le prans pour certain & approuué  
 de tous: maines c'et ce q̄ nous meut à  
 l'anquete, qu'il conuient ainsi degrof-  
 ser. L'affectiō causant les su-dis mou-  
 uemens tāt diuers & soudains, ne peut  
 estre que d'vne partie bien notable,  
 ayāt au cors principauté. car les mois  
 nobles, particulieres, & qui ne tiēnet  
 ranc honorable, n'ont pas ce pouuoir  
 de contraindre, & faire constantir les  
 autres à leurs propres affecciōs: ains  
 seruet aus plus dignes, d'vn comman-  
 demāt de nature, qui l'a ordonné cō-  
 me il luy sambloit & bon & raisonna-  
 ble. Les maitresses parties sont, le cer-

g Il ne faut  
 rien prou-  
 uer, de ce  
 qui est san-  
 s'uel: il ne  
 faut que  
 l'observer.

ueau, le cœur, & le foye. <sup>h</sup> Quant au cerueau, il est de telle autorité, que les parties sensibles & mouuantes tiennent de luy, & en recognoissent leurs ners. Ce sont les muscles (qu'on appelle) seuls instrumens & organes du mouuement qui pendent de notre volonté, laquelle reside au cerueau. Si donc les ners & muscles luy sont obeissans, tous mouuemens fais en nous par l'ordonnance du vouloir, luy appartiennent de bon droit. Il y a d'autres mouuemens qui sont naturels, & n'ont pas volontaires: comme celui du cœur, & des arteres qui se meuvent de luy. Le cœur ne doit qu'à Nature, ce mouuement continuel & indefatigable, duquel il se remue avec ses arteres. Le foye ne bouge d'un lieu, mais il a bien pouuoir de faire mouuement, comme par attraction, expulsion, & distribution des humeurs: en quoy ils changent de place, & n'ont pas celui qui les meut. Parquoy il n'y a que les deux premiers <sup>i</sup> membres, auxquels sont rapportés les mouuemens d'un lieu à autre, & qui puissent debatre ou que-

<sup>h</sup> On ajoute les resticules: mais ils ne sont nécessaires à la vie, & au simple estre de l'homme.

<sup>i</sup> Les deux premiers, ce sont le cerueau & le cœur.

reler de la preeminance, sur les mutations qui nous causet le Ris. Je ne say commandant les adiuger au cœur, puis qu'il ne gouuerne les muscles. car l'elargir des laivres, la secousse des bras, de la poitrine, & les autres mouuemés ne peuuet estre fais, que par les ners, qui n'obeisset qu'au cerueau. Les arteres n'an sôt pas cause: biē q̄ (par auature) elles soint pour lors agitees outre leur ordinaire: mais nous an dirōs noltre auis au troisieme liure. Dōques c'et au cerueau qu'appartiennet telles agitations, par le moyen de ses ners inserés an to<sup>r</sup> les muscles. Voire mais, ses mouuemans ne sont que volontaires, & ceus qu'on voit au Ris auient maugré nous: Car il n'et possible de les ampecher, quād on ha de quoy rire: ne quelquefois les arreter, depuis qu'il sont an train, si non à grand difficulté, combien que raison le commande. D'auantage nous assignons au cœur, & nō pas au cerueau, toutes affections, au nombre desquelles si le Ris ne peut estre, au-moīs il an signifie vne, qu'il decouure soudain. Maimes

Chap. 12.

Obiection.



i'oserois bien dire, que cette accion  
 suit & declare vne des passions, tout  
 ainsi que la reioissance temoigne le  
 plaisir. car peut <sup>k</sup> estre que no<sup>r</sup> remet-  
 trons sous vne autre sorte d'affecciō, <sup>k</sup> Peut estre,  
 la cause des mouuemans du Ris. Mais <sup>dit-il: car le</sup>  
 pour mieus deduire ce fait, nous ex- <sup>Ris n'est de</sup>  
 pliquerons briueuant les puissan- <sup>seule reiois-</sup>  
 ces de l'ame, desquelles procedet <sup>issance, ains</sup>  
 toutes noz accions: & par ce moyen <sup>y ha du de-</sup>  
 nous trouuerōs, à laquelle de ses par- <sup>plaisir melé.</sup>  
 ties, il faut assigner toutes les passiōs. <sup>Toutefois</sup>  
 Lors, & ayāt prouué commāt le Ris, <sup>la passion</sup>  
 cōme accidant, suit quelques passiōs <sup>qui l'emue</sup>  
 ou affections, on ne doutera plus du <sup>reire plus à</sup>  
 principal lieu. <sup>la reiois-</sup>  
 de son occasion, que <sup>sance.</sup>  
 nous voulons trouuer.

*Division des puissances de l'ame.*

CHAP. VI.

**L**Es medecins departet les vertus,  
 facultés, ou puissance de l'ame, an  
 trois: sauoir et, animale, vitale & na-  
 turelle: ordonnans à chacune distin-  
 ctēmāt vne partie de notre cors, pour  
 son siege & regimāt. La naturelle do-  
 mine au foye, la vitale a u cœur, & l'a-  
 nimale au cerueau. Cela n'est autre



autre chose, que fils disoient; l'ame (autre-  
 mant toute d'une façon) exercer  
 principalemant telles actions au dis-  
 androis: comme ainsi soit qu'elle ne  
 peut rien<sup>m</sup> faire, sans les instrumans  
 corporels. Les Physiciens metent d'au-  
 tres puissances, qu'on peut réduire aus  
 precedantes: ce sont la vegetante, la  
 sensitue, la conuoiteuse, la mouuante,  
 & l'intellectiue. La vegetante, qui est  
 vnique aus plantes, l'autre aus ani-  
 maux dessous la naturelle. Nous rap-  
 portons à la vitale, la conuoiteuse ou  
 desirieuse, la sensitue & la motiue. L'a-  
 nimale cōprend l'intellectiue, la quel-  
 le est propre à l'homme. Voila com-  
 mant les cinq reuiennet à noz trois:  
 & n'ont autre auantage, que d'expli-  
 quer & declarer plus distinctemant  
 l'essence & les œuvres de l'ame. Par-  
 quoy voulant bien decouurir mon  
 fait, ie vais poursuiure cette diuision.

<sup>n</sup> La faculté vegetatiue est cause de  
 trois choses: de nourrir, croître, & an-  
 geandrer. La sensitue ha deus manie-  
 res d'actions: l'une par les extérieurs,  
 l'autre par les intérieurs sensitifs.

En Rien fai-  
 re, excepté  
 la contem-  
 platiō, l'an-  
 rand tancor  
 ha elle eu  
 besoin des  
 instrumans  
 corporels:  
 vñ que il  
 n'y ha rien  
 au l'autan-  
 demāt, qui  
 n'ayt esté  
 au sans, cō-  
 me dit le  
 philosophe.

n Cette di-  
 uision, et  
 la plus ex-  
 presse, &  
 suiuant les  
 Physiciens.

Les extérieurs sont au nombre cinq: voir, ouyr, flairer, goûter, & sentir par attouchemant. Les intérieurs, selon les medecins, pour le moins s'ont trois: le sans commun, la cogitation ou discours, & la memoire. Ceus qui auentureroient ordonner d'auantage, ne font qu'expliquer plus au long les dites facultés: ajoutans au sans commun l'imaginatiue, au discours la speculatiue, & retenans pour cinquieme le souuenir. Ces sentimens intérieurs sont dedans le cerueau: les extérieurs ont de là mairies leur efficace, par le passage des ners, qui sont comme tuyaus. La troisieme <sup>o</sup> partie de l'ame, et la desirreuse, conuoiteuse, ou appetitiue, comme nous auons dit: Elle fait beaucoup plus que les autres à nostre propos: dont il nous faudra longuement arrester à son epluchement. Pour la bien denoter, on dit que c'est celle qui pourchasse ou refuit les objets, accompagnée de cognoissance. On luy assigne trois condicions: l'une naturelle, l'autre sensitiue, & la tierce volontaire. Ce desir naturel pourroit estre re-

o Il dit partie, comme on parle communement anPhysique & an medecine, pour dire vertu ou faculté. Car proprement parlant, l'ame n'a point de parties, et est indiuisible.

duit (comme il samble) à la fudite vegetatiue: mais il le faut prandre autrement là qu'icy: c'est assauoir, pour la seule inclinacion sans effet. car l'affection naturelle, que nous traitons maintenant, vient apres la cognoissance, & peut estre aucunemāt guidee de raison. Le desir sansitif et avec fantimant, comme porte le nom: & et de deus fassōs, l'vne par attouchemāt, & l'autre sās iceluy. de la premiere naisset plaisir ou delectation, & douleur ou deplaisir, toutes deus par le moyen des ners: combien qu'elles ne procedet d'aucū discours, & n'obeisset à la raison. Car pansēs tant qu'il vous plaira, qu'vn de voz mambres soit bleffē, pour cela vous n'aures pas douleur: tout ainsi qu'il n'est possible d'estre ioyeus, quand on fant le mal, iasoit que <sup>P</sup> raison le suade. Les desirs ou appetis qui prouienet sans attouchemant, suiuet necessairement la pāsēe ou cogitatio: & ne sont que mouuemans du cœur, par lesquels nous pourchassons les choses aperceuēs. Le dy, qu'il vienet de la cogitacion: vū qu'elles

p Lors tout  
ce qu'on  
peut faire  
pour la rai-  
son, et de se  
contraindre  
& dissimu-  
ler, ne fai-  
sant aucun  
samblant,  
nom plus  
que si on ne  
santoit le  
mal.



qu'elle soit vraye, soit fausse, nous an-  
seigne d'eviter ce que nous deplait, &  
de poursuivre l'agrecable. Tels motifs  
sont proprement, & de noms bien res-  
sus, nommés affections: dequels les  
principaux sont, ioye, tristesse, espoir,  
crainte, amitié, hayne, ire, compassiō,  
honte, effrontement, zele, an vie &  
malice. <sup>1</sup> On les appelle aussi passions,  
troubles, ou perturbacions de l'ame, <sup>q Il dit ma-  
lice, ce que</sup>  
pour estre d'un appetit qui ne proce- <sup>les Grecs</sup>  
de de raison. Quant à leur instrument <sup>appelle e-</sup>  
ou siege, les auteurs ne s'accordent pas <sup>pichaireca-</sup>  
biē. car Platō les met toutes au cœur, <sup>cie, quand</sup>  
excepté l'amitié, qu'il reserve au foye, <sup>on grand</sup>  
pour la ranger sous la vegetative: d'oū <sup>plaisir au</sup>  
et pris ce qu'on dit, le foye contraint <sup>mal, & de-</sup>  
à aimer. Mais il s'abuse: si l'n'usurpe <sup>plaisir au</sup>  
improprement ce nom d'amour, pour <sup>bien d'au-</sup>  
la seule inclinacion & naturel appetit <sup>truy.</sup>  
d'angeandrer son semblable. car l'au- <sup>Certain-</sup>  
tre et mouvant du cœur, nō-mois <sup>clinatio na-</sup>  
que la haine son contraire: laquelle <sup>turelle et</sup>  
(sans doute) provient de là, & non du <sup>de la faculté</sup>  
foye. Or les contraires ont toujours <sup>vegetative,</sup>  
maime lieu: à raison dequoy ils sont <sup>(comme il</sup>  
incompatibles, tellement que l'un <sup>ha dit au pa-</sup>  
D <sup>rauant) qui</sup>  
<sup>et seule aus</sup>  
<sup>plâtes, les-</sup>  
<sup>quelles aus-</sup>  
<sup>si angēdēt</sup>  
<sup>leur s'abla-</sup>  
<sup>ble.</sup>



Il faut bien  
que soient  
à l'un de ces  
trois, ou des  
testicules,  
qui sont re-  
nus pour  
parties pri-  
cipales, &  
servent à  
quelques  
affections.  
Mais cela  
et cōprins  
sous la ve-  
getative

ampeche ou chasse l'autre. Parquoy  
il vaut mieus dōner l'amour au cœur,  
& suivre l'opinion commune, que  
toute affeccion luy et deuë. Nous le  
pourriōs ancor prouver de telle pro-  
cedure. Si les affeccions ne sont pas  
au cerveau, ne ez antralhes qui seruet  
à la vegetative, on les trouvera dans  
le cœur. Si elles étoient au cerveau, ne  
pourroint pas cōtrevenir à ses autres  
accions : mais nous voyons souvant,  
que le sain jugement reprouve telles  
passiōs, & ne les peut arreter. c'est pour  
ce qu'un autre ouvrier les fait, & sont  
causees an lieu assez loin du cerveau.  
Voila pourquoy Medec disoit,

*Je cognoy bien le melheur, & l'appren ve:  
Mais ce pendant i'ansuis la mau vaise  
œuvr.*

Par maimme raison il n'est possible, de  
les trouver sous la vegetative, puis  
que les naturels desirs, comme faim  
& soif, ne s'appaisent du jugement ou  
discours, auquel les affeccions quel-  
quefois obeïssent. Mais quoy ? le sans  
nous montre bien, que elles sont pro-  
pres au cœur, quand par icelles nous

le fantons mouvoir euidamment. An  
la ioye il s'elargit souëfvement, com-  
me voulât recevoir & ambrasser l'ob-  
iet presant: dont avient qu'il epand  
d'allegresse son sang & ses esprits. Par  
l'esperoir il n'an fait gueres moins: car il  
y ha presque tel mouvemant à l'ima-  
gination du bien avenir, que du pre-  
sant. La tristesse & la crainte, comme  
contraires aus precedantes, troublet  
le cœur de contraire fasson. L'amour  
ha quelque affinité avec espoir, toute-  
fois c'et vne plus ardante affeccion:  
par laquelle il samble, que le cœur  
fretille, attalanté de retirer à foy vn  
bien (ou vrayemant tel, ou an apparā-  
ce) pour an iouir & avoir fruition. Au  
courroux y a deus mouvemens: car an  
vn mesme instant, le cœur se fache de  
l'offance, & voudroit chatier l'auteur  
de telle injure. Hayne et vn courroux  
inveteré. Ces deus derniers sont con-  
traires à l'amoureuse passion. Honte  
ha le mouvemant samblable à ire: car  
le coupable honteus, se tanse à foy-  
mame de la faute, sottise, ou vilainie  
qu'il ha fait: & samble qu'il s'an punit,

Le mouve-  
ment du  
cœur au  
joye.

Cela et  
temogné  
de la cou-  
leur qui an  
vient au vi-  
sage.

Es-  
poir.  
Tristesse &  
crainte.  
Amour.

Courroux.

Hayne.

Honte.

D. ij

au-moins il se condamne, craignant  
 le jugemāt d'autrui. Sous telle passiō  
 nous rangeons la vergongne, ou ve-  
 reconde, qui signifie vn naturel ou ac-  
 coutumance de craindre à mal faire,  
 se reprenant an depit, quand on l'a  
 commis. Son opposite et l'effronte-  
 mant. Anvie n'est que tristesse ou de-  
 plaisir del'autrui prosperité. Cōpas-  
 sion & pitié reuienet à tristesse, mais  
 c'est pour le mal-heur des autres. Zele  
 et affection melec d'amitié & de  
 courroux, à laquelle ressamble jalou-  
 sie. La malice, composee de hayne &  
 de joye, contraire du tout à zeles, cō-  
 uient proprement à ceus qui se jouis-  
 set du mal venu aus bons, & du bien  
 echeu aus mauvais. Or an tous ces  
 troubles ou perturbations, on sent  
 bien manifestement le cœur emeu,  
 pressé, ou tressalant, ores se retirant  
 ores s'elargissant, selon que porte l'af-  
 feccion. D'avantage le mouuement  
 du sang qui auient an la plus-part de  
 ces troubles, nous moutre claiement  
 que cela touche au cœur. Que dirons  
 nous du commun parler, qui luy at-  
 tribue toutes ces condiciōs, & nom-

Verecōde.  
 Effrōtemāt.  
 Anvie.  
 Cōpassiō.

u Elle est  
 melec d'a-  
 mitié &  
 courroux,  
 d'autātqu'ō  
 hayt gran-  
 demāt que  
 vn autre ait  
 part de telle  
 chose.  
 Zele.  
 jalouisie,  
 Malice.



pas au cerueau, comme appris de nature, ou de la docte anciēneté? On dit vulgairement, il et d'un cœur joyeus, triste, timide, honteus, amoureux, pitoyable, misericordieus, malin, & nō pas de cerueau tel. Donques on peut d'ores an-auāt adjuger tous ces mouuemans & affecciōns au cœur: & de là cōclurre, qu'il se meut de deus faſſōs, l'une et aus affecciōns que nous venons de trouver par nottre anquete: l'autre et l'ordinaire, <sup>x</sup> qu'il continuē toujours an ſelargissant & ſerrāt. Tous <sup>x</sup> Son mouuemant ordinaire, est la cōtinuelle pulſatiō.

deus luy ſont propres & naturels: ie dis propres, de ce qu'on ne les trouve es autres parties, & ſont d'un instinct naturel, fais de ſes propres filamās. Ce ſont les fibres du cœur, fort diffamblables aus fibres musculeuſes, <sup>y</sup> Il et ap- tant an matiere, que an vertu: par leſ- pris de nature, comme re, comme

quelles luy <sup>z</sup> appris de nature se meut, <sup>re, comme</sup> tous autres & ſes arteres, ſans que la volōté y mouuemās qui ne de- pandet de la

commāde. Pour cela maimes ils ſont dits naturels: car il n'y ha point de volōté ou violance, ains ſont comme acciōns qui ſōt d'une inclina- ne inclina- ciou ſans

ou effais produis naturellemant de ſoy-maime. Et commant ne ſerofnt doctrine.

D iij

Le seul  
cœur et a-  
gissant,  
quand la  
passion ne  
produit au-  
cun effort  
extérieur.

\* Ignoti  
nulla cupi-  
do, dit le  
philosophe

ils bien nommés de la sorte, quand  
aus emotions plus modérées le seul  
cœur et <sup>2</sup> agissant? Du mouvement  
ordinaire, il n'en faut autre probatiō.  
car nul an doute, que cela ne soit son  
propre & naturel. Il ne faut nom plus  
douter de ses affections: car nous l'a-  
vons assés prouvé, remoutrons que le  
mouvemāt des passions ha son com-  
mancemant & source de nature. Mais  
pour ce qu'elles procedet (comme no<sup>o</sup>  
avons dit) de la vertu sanstitive desi-  
reuse, accompagnée de cognoissance  
ou imaginaciō, cette faculté precede  
necessairement les mouvemens du  
cœur. Et pourtant nous disons, qu'on  
n'a <sup>2</sup> couvoitise de l'incognu, car ima-  
ginant quelque chose, & l'estimant  
bonne ou mauvaise, les esprits agités  
de sa notice, donnent au cœur: lequel  
comme frappé & heurté s'emeut, an  
desirant ou dedaignant l'objet. C'est  
l'alliance des forces naturelles, qu'in-  
cite ces mouvemens d'ansuivre la co-  
gnoissance, d'oū les causes d'affectiō,  
que l'on appelle efficiantes, seront les  
objets & le cœur, puis que ces pertur-  
batiōs naissent du cœur, & y sont cōme

an leur suiet, ayant chacune quelque  
 b matiere propre à l'emouvoir. A-  
 mour hâ la beauté, ou vraye, ou ag-  
 greable: le courroux, vne injure: la  
 crainte, quelque danger: & les autres,  
 vne autre, selon leur differance.

Nous auôs mis fin à la dispute des  
 affections, qui prouienet du pouvoir  
 sensitif desirous: c'est de l'appetit san-  
 suel, duquel il samble que le Ris pré-  
 ne source. Le m'y deurois <sup>c</sup> arreter, si  
 n'estoit qu'il faut mieus fonder ce  
 propos: ce q̄ m'inuite à continuer le  
 surplus des puissances de l'ame. Car si  
 nous an oublions la moindre, quel-  
 que soubsonneus pourra calomnier,  
 disant que la cause du Ris (la principa-  
 le que nous allons cherchât) y demeu-  
 re cachee. Expliquons <sup>c</sup> donques de  
 l'ordre que nous auons tenu, le reste  
 des facultés: à fin qu'on ne se doute  
 point, d'une fausse persuasion ou so-  
 phistique tromperie. Et quand à l'e-  
 plucher des autres, nous ne trouue-  
 rons rien, qui puisse estre chef princi-  
 pal de cet affaire ( nous an pourrons  
 toutesfois extraire quelque chose,

b La matie-  
 re, c'est l'ob-  
 jet mame,  
 come il ex-  
 plique in-  
 continant.

c Il s'y pou-  
 roit arreter,  
 vñ qu'il ha  
 trouué ce  
 qu'il cher-  
 choit.

d C'est le  
 meilleur de  
 poursuivre  
 toute la di-  
 uision, à fin  
 qu'on repre-  
 sente antie-  
 remant le  
 geâre.

D iij

servant à nostre matiere) finalement nous reviendrons aus premiers: comme on retourne au chemin qu'on ha laissé, pour suivre quelque sentier, où l'on pansoit trouver meilleur passage.

*Des autres parties de l'ame.*

#### CHAP. VII.

**N**Ous avons dit, que la troisieme espece du pouvoir desirous, et celle qui raisonne, fait les discours, accompagne l'antademât. Ce n'est proprement autre chose, que la volonté si ce n'est mame. Or l'antademant et si fort attaché aus sans interieurs, qu'il ne peut sans leur aide, <sup>f</sup> exercer son office. Pareillemant la volonté se trouvant imbecille, et souvant cōtrainte de consentir au mouvemât du cœur:

ia soit qu'elle ait vn choix particulier, & quelque pouvoir assés foible, de commander l'arret aus mambres exterieurs. Tellemant qu'au respet du cœur, elle et comme vn anfant monté sus vn cheval farouche, qui l'amporte sà & là impetueusement, nonobstât que l'anfant aucunefois le de-

<sup>g</sup> Elle commande l'arrest, & que l'exécution ne s'ensuive quand elle est instruite de philosophie, laquelle an quelques uns est naturelle.



tourne quelque peu, & maniât la bride le remet au chemin. Pour mieus comprendre ce discours, il faut presupposer, qu'il y ha deus moyens de gouverner: l'un et an maitre, qui simplement commande: l'autre ciuil ou politic, qui avec autorité remoutre le devoir. La raison gouverne le cœur de cette derniere faſſon, quād de son conseil elle emeut ou appaiſe l'affection. & ſi le cœur reſiſte au frain, elle ha recours à la premiere, qui peut cōtraindre les mambres exterieurs de faire ſon commandemāt. C'et le pouvoir ſouverain, duquel raiſon ou volonte maitriſe la faculté mouvante: deſandant aus yeus, à la langue, aus piés, aus mains & autres parties, de n'obeir aucunemant aus ſous & mechans deſirs. Elle et donq libre de ſoy-maime, & peut vouloir ou reſuſer la choſe honnete, ayant deus facultés an ſon obeiffance, le deſir ſanſuel ( qui fait demeure au cœur ) & la puiſſance de <sup>h</sup> mouvoir. Cette cy iamaſ ne reſuſe vn de ſes mandemens: l'autre n'obeit pas ſoudain, & ſouvāt luy cō-

<sup>h</sup> Les mou-  
uemans vo-  
lontaires,  
ſont faiſpat  
les muſcles  
& ners, qui  
cotalement  
obeiffent  
à la volonte  
ſoit raiſon-  
nable ou  
deraiſon-  
nable.

credit, vſant de long diſcours & di-  
uerſes panſees: apres lesquelles on ver-  
ra aucunesfois, que le vouloir detour-  
né conſant aus affecciions. Car il n'eſt  
pas ainſi contraire au cœur (nonob-  
ſtāt quelq̃ repugnāce) qu'il le deſavoue  
de tout. Le quatrieme pouvoir de  
l'ame, et (comme nous diſiōs) de mou-  
voir tous les mēbres, & remuēr d'vn  
lieu à autre: duquel les inſtrumēts ſont  
ners, muſcles & tādōs. Il ha deus cau-  
ſes prochaines: ſauoir et, la deliberée  
imaginaciō & le deſir: auxquelles ſont  
obeiſſans les ners, d'vne admirable  
confederacion naturelle, ſccous des  
eſpris qui ſont emeus & agiēs. Les  
animaus ont triple mouuement, l'vn  
naturel, l'autre volontaire, & le tiers  
qui tient de tous deus. Le naturel ne  
commāce & ne ceſſe à nōtre veul,  
ſouhait, ou fantaſie: ains dès que l'ob-  
iet ſe preſente, ſi nature et robuſte, ces  
mouuemans ſe font d'vn ordinaire,  
de la propre vertu des ſilamans, & de  
la chaleur naturelle. Ainſi l'eſtomac  
tire les viandes, & le cœur et emeu  
des eſpris. Le volontaire finit & re-

commāce à noltre plaisir, suivant l'imagination. Le tiers qui et melé, se trouve au rejet des excremans de la vessie & des boyaus: nompas an la respiration, laquelle et simplemant volontaire, cōme Calen a prouvé. Les quatre avant-dittes puissances de l'ame, ont necessairemant besoin d'instrumans corporels, sans lesquels elles ne se peuvet rien faire. La cinquieme et des Physiciens nommee Inorganique, comme pouvāt operer sans organe, cōbien que les sās interieurs luy servet, presantās leurs obiers. Car elle ha quelque accion k propre, & quelques mouvemās separee du cors. On an fait deus parties: l'une et l'autrandemāt, & l'autre le vouloir. Les effais de l'autandemant sont trois: le premier et nommē, apprehansiō des choses patticulieres: le segōd, discours deliberacion & jugemant: le tiers, souvenance & memoire. Cette faculté ha pour objet, tout l ce qui et. Le nom de vouloir est ambigu: nous le prenons icy pour vne puissance, ou partie de l'ame cognoissante desireu-

i C'est au segōd liure du mouuemant des muscles, où il recite, que vn seruiteur mou-rut volontairemāt retenant son haleine.

k Voila pourquoy ell'et recog-nue pour immortelle. Car les autres ames ne peuvet du tout riē sans le cors. l Tout ce qui et au ciel, an la terre, & antre-deus: & mai-me ce qui et vniuersel, separe; des choses patticulieres, et l'obier de l'autandemant.

se, plus digne que l'appetit sensuel, souveraine & libre an ses operacions, lors que l'antandemant luy presante de-quoy. Ses euvres sont, accord, refus, & l'antredeus, quand on et suspād ou an doute. Outre ce, le vouloir ha deus accions: l'vne et ditte inclination, quand luy de foy-maime, sans se feindre, & sans commander, dedaigne ou couvoite ardammāt quelque chose: comme l'avaricieus n'appete rien plus que l'argent, & y ha tout son esprit. Sous telle espee il samble qu'on pourroit mettre aussi toutes affecciions (ie dy, sous le haut pouvoir desireus) & non seulement antre les sensibiles appetis: mais voyāt que ceus-cy meuet evidamment le cœur, & vienet presque au depourveu & que les effais du vouloir anclin ou ardāt, procedet peu à peu, sans qu'on y sante mouvemant: il y ha gtāde difference, & il ne convient pas cōfondre ces desirs. L'autre acciō de la volonté, et vn commandemant fait aus facultés inferieures, & à foy: mais nō pas d'vne maimē sorte. Car le feбри-



citant pressé de soif, ne souhaite qu'à boire : la volonté ne s'y accorde pas, & commande à la vertu motrice, de ne présenter ce que l'autre desire. An l'homme hardy, valiant & magnanime, le cœur ha crainte de la mort, de forte qu'il abbat aucunement le vouloir de son entreprise: toutefois depuis que l'objet de vertu le redresse, il flechit quelque peu le cœur à estre emeu d'un tel bien, & perdre ce mouvemāt, qui estoit de couardise. A ces accions comādées, on rapporte aussi les feintises & dissimulacions. Voila ce qui m'a samblé necessaire, de traiter des puissances de l'ame : à l'explication desquelles j'ay esté maugré moy prolix, pource qu'il nous en faut extraire ce que nous traiterōs du pouvoir faisant rire: & si les fondemās ne sont bien asseurés, tout l'edifice aisément se ranverse.

*A quelle puissance de l'ame il faut attribuer le Ris.*

#### CHAP. VIII.

**L**Es puissances de l'ame, cōme elles sont diverses, causet grāde variété

an Et plus  
du sentir,  
que du mou-  
voir. car  
il y ha des  
animaus  
an mer. du  
mouvemāt  
dequels on  
doute.

d'operacions aus animaus : lesquels differet des plātes, du sentir<sup>m</sup> & mouvoir. Et pource que le Ris veut ces deus accions, & les plantes an sont priuees, le Ris convient aus seuls animaus. Donques ayant banny & forclos d'icy la vertu vegetante, à l'vne des quatre autres necessairemant cōviēdra cet effet. Or il ne peut estre du pouvoir sensitif, puis que tout ce que on voit, oit, flaire, goute, & attouche, ne les sans intérieurs d'eus-mêmes, ne nous menvet à rire. Ne faudroit-il pas que nous rissions toujours, & fussons Democrites, si le ridicule estoit l'obiet de la vertu sensitive? Ouy, sinō qu'on le prenne pour vn membre du pouvoir desireus. Car nous avons cy-dessus proposé trois faššōs d'appetit: savoir et naturel, sensible & raisonnable: desquels le premier samble mieus approcher de la vegetante (que nous avons releguee an exil) sauf qu'il et an plus grand<sup>n</sup> dignité. Il ne peut aussi estre deffous le raisonnable, c'est à dire, la faculté sensible intelligeante: parce que biē souvat le Ris et contre la vo-

n L'appetit  
naturel aus  
animaus, et  
plus digne  
que aus plā-  
tes: aussi la  
vegetative  
ha pl<sup>s</sup> d'in-  
strumans à  
estre exercee  
és animaus.

lonté,quād on ne le peut ampecher,  
ne retenir. Parquoy il sera propre à  
l'appetit sanſible, qui convient aus  
ſeuls animaux, principalement à l'an-  
droit qui cauſe les affecciōs, ioye,  
trifteſſe, & autres. Car on ne cuydera  
iamais, q̄ le Ris ſoit de l'inorganique  
antandement ( combien qu'il et ap-  
proprié à l'homme, tout ainſi que le  
Ris) s'il ne peut ſeulement etre reduit  
à l'intelligence ſanſible: d'autant que  
bien ſouvent il contrarie à la volōté.  
donques nous affirmerōs, que la prin-  
cipale occaſion du Ris, et contenuē  
ſous le deſir, qui ſans attouchement  
ſuit l'imaginacion, & agite evidam-  
ment le cœur, l'incitant à diuerſes af-  
fecciōs.

*Que le Ris pro vient d'une affection du cœur,  
& n'ompas du cerueau.*

CHAP. IX.

CY-deuāt nous tachions de prou-  
uer, que la puissance de rire meri-  
toit, etre miſe antre les paſſions du  
cœur: mais nous le cōfirmerōs mieus

par les raisons qui s'ensuivent. Premierement, de ce qu'on la pourroit loger dessous jouissance, vù qu'elle l'ansuit ou accompagne. Car on ne void pas rire le triste & deplaisant: comme si le Ris estoit vn' espece de ioye. Vn autre argumant plus vrgeant et, que du Ris on fait bié fort le cœur emeu: chose propre aux affections.

On peut aussi alleguer la maniere de parler vulgaire, qui sert maintefois de probacion vray-semblable an choses de grand'importance: ayant autorité pour l'ancienne observacion, venue de main an main iusques à notre tās, prisé des plus savās, qui premiers ont instruit les peuples, faisonnans leur langage, & l'accordans à vn sans naturel, qui est d'instinct. Car il faut bien croire, que le populaire et appris ordinairement des jans doctes, par la mutuelle conversation: & qu'il an retient prou de choses, qu'on ne daigne mettre par escrit, les voyant deja publiques. Or on dit vulgairement, il rit de bon cœur, & nompas de bon cerveau, denotant le lieu d'où procede l'affection

o Il y a fa-  
voir natu-  
rel, qui ne  
s'apprend  
aus ecoles:  
mais de co-  
mune con-  
versation  
avec les sa-  
vants.



l'affection risoire. Toutes ces raisons  
 preuuet bien, que le Ris ne prouient  
 pas d'alheurs. Quelqu'un (par-avanture)  
 nous objectera. Et quoy? au com-  
 mandement de ce livre, vous avez  
 moustré, que le ridicule n'aura point  
 d'efficace, si on ne le cognoit. Dont il  
 s'ensuit, que le cœur n'an et pas le pre-  
 mier touché. Car la matiere du Ris, et  
 plus-tot apperceuë des sens exte-  
 rieurs, qu'elle viene à notre cognois-  
 sance: depuis ell'et ressuë au cœur. Or  
 vne telle notice et de l'office du cer-  
 veau. Parquoy nous dirons, qu'il fant  
 premier l'affection, & cause l'emociõ  
 du Ris (vù maimement qu'il ha tous  
 mouuemans, par le moyen des ners,  
 à son commandement) & qu'apres  
 luy le cœur an et touché: dequoy il  
 s'ejouit: n'ompas qu'il s'an avise devât  
 tous les autres, comme de sa passion  
 propre. C'et le doute qu'on pourroit  
 amener: auquel nous repondrõs sou-  
 dain, que toutes affections doivet e-  
 tre connuës: ce neâtmoins il P. conste  
 qu'elles sont propres au cœur, & nō-  
 pas au cerveau, qui n'an et rien emû.

Objection.

Reponse.

p Il conste  
 c'et par l'a-  
 vis de tous  
 philosophes  
 & Medecins

E

Et comment? ne faut-il pas cunnoi-  
tre l'injure, avant que le cœur se meu-  
ve à courroux? Les sans apperçoivent  
premierement leurs objets, qui de là  
cœur sollicitent les facultés qui sont  
en diverses parties: comme au cœur  
la courrouceuse, la ioyeuse, la triste, &  
semblables. Car l'objet emeut la puis-  
sance. Il est vray que tout aborde au  
cerveau, qui est le premier & commu-  
nant: mais les objets des facul-  
tés présidées au cœur, se transportent  
au cœur soudain en un moment. Nous  
ne rions jamais, sans cunnoître le fait,  
ou le dit: & nous ne le cognoissons  
plus-tost, que ne nous mettions à ri-  
re: tant et vite <sup>q</sup> le consentement des  
parties de notre cors. Donques l'ac-  
tion du cerveau appercevant telles  
choses, n'est que cognoissance com-  
mune, vù qu'il ne prend le ridicule  
pour ridicule: ce qu'appartient plus  
proprement au cœur. Ainsi la joye  
n'est du cerveau, bien qu'il ressoive a-  
vant toute autre ce qui la peut exci-  
ter. mais il n'en est rien emeu, parce  
qu'il ne le comprend d'antrec, ne de

Objectum  
mouet po-  
tentiam, dit  
le Philoso-  
phe.

q C'est com-  
me les rou-  
es d'un or-  
loge, qui  
vont toutes  
ensemble,  
mais diuer-  
sement, &  
toutes d'un  
premier qui  
meut le re-  
ste.

foy-maime, comme jouïssant. Le dis  
 (d'antree & de foy-maime) signifiant,  
 que quelque rams apres il le peut di-  
 cerner, & cōnoître pour tel, quand  
 il fant le cœur s'emouvoir. Car de-là  
 il apprend, que ce à quoy il a donné  
 passage, sans en avoir autrement cou-  
 noissance, et cas jouïssant. Que le  
 cerveau soit le dernier cōnoissant, il  
 et aisé à prouver, mairies de ce qu'on  
 n'y assied point jugemant, mais que  
 le cœur soit meu d'affection. Car la  
 matiere des passions, coule seulemant  
 à travers les instrumans du cerveau,  
 comme par ses tuyaus, & penetre si  
 vite au cœur, que l'autre en peut estre  
 ignorant, & ne s'en aviser, avant que  
 l'affection & le mouvemāt du cœur  
 ayt commencemant. L'emocion ja  
 faite, ne peut estre incōnuē au cer-  
 veau: qui des-lors commence à dis-  
 courir, s'il et raisonnable que le cœur  
 soit ainsi emū. S'il luy samble hōnete,  
 il vsc de consantemant, & y ha part:  
 sinon, il conseilhe d'arreter ce mouve-  
 mant. A cette suasion quelquefois le  
 cœur flechit, & appaise l'affection, o-

rains, c'est à  
 dire plus  
 tost que.  
 aussi les sās  
 exerieurs,  
 quise rādet  
 au sans cō-  
 mū, ne sont  
 que tuyaus,  
 donnans  
 passage à  
 l'espece des  
 objets.

E ij

beïssant de faïsson politique. D'autres fois il n'y ha raison qui le puisse tenir d'etre ravy & transporté d'affeccion brutale: bien souvant tant violante, qu'elle contraint la volonté d'y venir quant & quant. Cela provient de la grand' vehemance de noz affeccions, & de l'estroite alliance des puissances de l'ame: tellemant qu'on dir volontiers, que les premiers <sup>f</sup> mouvemens ne sont au pouvoir de l'homme. Or quand la raison se void desobeyc (si ne veut consantir au cœur) elle cōmande an maitresse à vne des autres puissances, qu'elle n'ait à suivre tels mouvemens. C'est la faculté motrice, qui la sert an esclaue, & ne contredit onq à ses commandemens.

f Les premiers mouvemens, sont d'une surprise, quand l'objet et vehemant & soudain.

Par ces raisons & exemples nous avons allés déclaré, que le Ris doit naitre d'une affeccio propre au cœur: ia-soit que l'espece des ridicules, de prime <sup>t</sup> face touche le sans commun. On ne peut inferer de-là, que l'ouvrage de sa faculté soit dedans le cerveau: ce que no<sup>s</sup> pourrōs ancor mieus faire antādre, par vne chose fort fam.

t De prime face, ou d'un premier rancore, suivāt ce qu'a été dit.



blable: c'est an l'ouvrage d'un des autres pouvoirs. Il est tenu pour certain, que le principal & propre office du foye, est de faire le sang: à quoy il ne fait avénir, sans que d'ailleurs luy soit apportée matiere convenable à son metier. car ne bougeant d'un lieu, il ne la peut aller querir. Pource nature ha posé des tuyaus, par lesquels y est conduit le chyle de l'estomac: ce sont les veines mesaraïques. Or si quelqu'un me de cela, vouloit attribuer la sanguificacion aus veines, pour autant qu'elles sont premieres à recevoir la matiere du sang, ne trouveroit-on pas cela étrange? C'est ancores plus, de balher au cerueu les affections peculieres du cœur. car les mesaraqueïs veines peuvent au moins taindre grossierement le chyle an sanguine couleur. & par avature toutes les veines du cors ont appris de nature à sanguifier, toutesfois le foye y avient mieus. Mais le cerueu ressoit la matiere du Ris, sans an estre emû, & sans la trāsmuer ou changer. car de la mame sorte que luy est presantée,

u l'auteur  
ha depuis  
suivy cette  
opinion, &  
an ha fait  
un Parado-  
xe en sa  
premiere  
Decade.  
Mais il ha  
biē de plus  
fors argu-  
mans que  
celuy-cy.

E iij

au chap. 6.

à vn instant elle parvient tout droit au cœur. Il n'y ha donq raison qui valhe, à prouuer le cerueau etre premier qui appërsoit les ridicules. Mais pour revenir à ce qui ha été demoustré, le faisant servir & antretenir au presant discours, nous cōcluons qu'il y ha deus causes de toute affeccion: e't l'objet porté au cœur parmy les organes du sans, tout ainsi que par des tuyans: et le cœur-maine, de la force duquel ysset tous ces mouuemans, & y sont comme an leur sujet. Ce qu'et dit an general de toutes passions, il doit particulieremāt etre accommodé à l'affeccion qui fait rire. car elle ha ses propres objets, dont le cœur et emū. Ce n'et pas la simple lieffe, comme an joye: ne la chose seulemant annuyeuse, comme an tristesse: ains ce qu'on dit propremant, ridicule. Cecy n'a besoin d'autre probacion: & ne faut plus qu'aviser, si telle affeccion sera espeece de joye (comme an passant nous auons dit au commācemant du chapitre) ou si elle tiendra son ranc à part des autres.

*Que l'affection mondante à rire, n'est simple-  
mant de joye.*

## CHAP. X.

**N**Otre propos commace à anta-  
mer ce qui et le pl<sup>r</sup> ytile, touchât  
au melheur de l'affaire. Le passé nous  
ha anseigné, quels sont les ridicules,  
x prouoquas an l'ame certaine facul-  
té, qui et ouvriere du Ris. Nous a-  
vons aussi dit, qu'elle sied au cœur cō-  
me les autres passions. Il ne reste plus  
que de savoir que c'est, & comment il  
la faut nommer. Je ne doute point,  
qu'elle ne soit vne de celles que nous  
avons macionnees, joye, tristesse, es-  
poir, crainte, amitié, hayne, courroux,  
pitié, vergogne, effrontement, zele,  
anvie, ou malice: car les voila toutes.  
ou qu'elle ne soit comprise dessous  
l'une d'icelles, ou qu'elle tiene de plu-  
sieurs. Elle n'est pas simplemant joye,  
comme nous deduirons apres: tou te-  
fois ell' an approche mieus, que de  
nulle autre. Car on ne rid point de tri-  
stesse, espoir, crainte, amitié, &c. ains  
les choses facecieuses, qui samblet

x Prouo-  
quer signi-  
fie emou-  
voir, exciter  
& comme  
aguilhoner.  
Ainsi nous  
disons que  
les objets  
emouvent la  
puissance.

E iij



joyeuses, plaisantes & agreables  
 soient vuës, soient ouïes, an rejouissant  
 nous font rire. Tellement que l'affec-  
 tion risique, pourroit bië estre espe-  
 ce de joye: mairies on diroit que c'est  
 tout-vne, puis que la matiere et tât sa-  
 blable. Mais voyant que sans rire on  
 peut estre joyeux, & le rieur ne peut  
 estre sans joye, il faut que ce soient af-  
 feccions diverses, ou que l'une s'etan-  
 de plus que l'autre. Qu'elles soient cõ-  
 traïres, il est impossible, puis que leurs  
 œuvres sont conformes. Il vaut mieus  
 confesser, que joye ha plus grande  
 etendue: car elle contient  
 sous soy le deus, avec l'emocion faite au cœur,  
 Ris, & il sont samblables quant au geäre: mais  
 faut que le au particulier, la chacune a son objet  
 contenant soit plus & propre mouvant: ce qu'on an-  
 grand quele tandra facilement, si nous les compa-  
 rons ansamble. L'objet ou matiere de  
 la rejouissance, et chose serieuse qui  
 apporte plaisir, gain, prouffit, commo-  
 dité, ou autre vray contentement. La  
 matiere de l'affeccion faisant rire, n'est  
 que follatre, badine, vaine, & souvant  
 manfongero, d'affaires de nulle im-



portance. Qui voudra de pres aviser, il y verra cette differance: au reste, ils sont quelquefois tant mélez & confus, qu'an vn maimé objet, seront les deus matieres, sans qu'on les puisse discerner, sinon du rejouir plus ou moins serieus. De là on peut aussi cōprendre leur grand affinité, puis que ils differet tant seulement an ce, que joye et d'un affaire plus serieus & grave, le Ris d'un plus leger & vain. Tellemant que nous pourrons ordonner deus sortes de rejouissance, pour rendre plus aisé nōtre discours: l'une sera de chose serieuse, l'effait de laquelle et nommē joye, comme l'affection: & l'autre de follatrerie, d'oū viēt le Ris. Cette-cy n'ha point de nom propre, l'autre et simple rejouissance, qui ha grande modestie an tous ses mouvemens: car la follatre et dissoluē, debauchee, & lascive. Tellemāt que, outre la differance des objets, il y ha ancora diversité aus émotions du cœur: & an cela particulieremant sont dissimblables ces deus affections, comme nous auons dit. Aussi puis que le

z Elle et dissoluē & immodeste au Ris cachin, duquel souvāt ne peuuer abstenir les pl<sup>s</sup> sages & attrapés.

Ris et emeu de chose laide, il ne provient de pure joye, ains ha quelque peu de tristesse: de sorte qu'il suit deus contraires, l'un à l'autre superieur, quant à leur efficace. Pour faire mieus antandre mon opinion, fondemant de tout ce discours, il faudra à-part de clarer ce que fait la simple joye, ce qu'avient par la tristesse, & finalement les effais de la risifique puissance, laquelle nous cuidons participer des deus. car les simples doivent estre epluchés, avant que leur <sup>a</sup> melange & confusion.

<sup>a</sup> C'est l'ordre de doctrine, que l'on appelle Cōpositio-  
re.

*Ce qui a vient de la joye particulièrement.*

#### CHAP. XI.

**A**N la vraye & simple joye, le cœur frappé de ce qui luy samble agreable, s'elargit souësvemant, comme pour embrasser l'objet presanté. An cette dilation, il ne se peut tenir d'epandre beaucoup de sang, & ancor plus d'espris: d'où viennent au visage les signes evidans de la rejouissance: c'est <sup>b</sup> vne chere ouuerte, le frôt

<sup>b</sup> Signes de joye representés au visage.

poly, cler & tandu, les yeus etincelās,  
 les iouēs rougissantes, avec quelque  
 retiremant des laivres applaties: To-  
 ces accidans temoignent biē, que grā-  
 de quantité d'espris couret an haut,  
 & retenus de la peau sont cause de ce  
 changemant. Car c'est le propre du  
 cœur emū, de poser<sup>e</sup> an la face quel-  
 que marque de son affection: Les  
 yeus replādissans luyset de tous cou-  
 rēs, etincellet & iettet feu comme  
 diamans, pour estre pleins de tāt d'es-  
 pris qui montet an ce lieu. Le visage  
 s'etand, s'anfe, & amboutit, devenant  
 mieus coulourē des vapeurs sangui-  
 nes & de l'amas des esprits, que la peau  
 y arrete. car si n'etoit l'epaisseur de la  
 peau qui les ampeche de soudain pas-  
 ser outre, ils seroient biē-toft dissipēs,  
 & ne causeroient ces effets. La mame  
 raison demoutre, pourquoy le front  
 et plus tandu, cler & poly. Brief tout  
 le visage ambellitaus joyeus & con-  
 tans, pour certaine lueur & agreable  
 vivacité, que y randet les esprits vol-  
 tigeans dans la peau. La bouche et  
 vn peu retiree, fassonnant aus deus



Gelafin, de  
mot à mot  
signifie tiāt  
On furnō-  
me de mai-  
me les dans  
de deuant  
parce qu'e-  
les se mou-  
uent an tiāt.

Et Met plus  
vray-sam-  
blable cer-  
tainement,  
car si c'est  
pour aller  
audevāt, le  
cœur ne se-  
roit seule-  
ment une  
partie, ains  
vn animal  
raisonnable  
& ciuil.

Liu. 2. des  
cauf. des  
symp. ch. 5.

iouēs certains petis iolis creus, qu'on  
nomme d Gelafins: & c'est d'une con-  
traccion, que les muscles andurent par  
la replecion, etant le visage ramplly  
des esprits & vapeurs sanguines, qui  
s'y amassent quand le cœur se dilate.

Car le cœur elargy, ne les peut rete-  
nir: ou de son gré il les anvoye au de-  
hors, bñe-nveigner l'objet agreable.

Mais il est pl<sup>us</sup> vray-samblable, que le  
cœur ne les peut arreter, à cause de  
son ouverture trop grande, vñ qu'il  
n'vñe pas de raison: autrement, il pan-  
seroit mieus au salut de la vie, & ne  
permettroit onques à son grand pre-  
judice, tel gast & depāse d'espris, qu'il  
convient andurer à ceus qui de joye  
se meurent. Car la force du cœur s'ab-  
bat de telle prodigalité, quand s'epa-  
nouissant trop, il n'an peut retenir  
pour sa provision. Dont Galen disoit,

„ La vertu des animaux ne sort pas de  
„ si grand' violence ou ardeur par la  
„ joye, comme par le courroux: ains au  
„ contraire, si elle ha eu au-parauant  
„ quelque viuacité, pour lors elle se



„ perd du tout: vñ que lachee d'une  
 „ extreme lieffe, abandonnât le cœur  
 „ elle se dissipe & evanouit. Pource  
 „ (dit-il) quelques vns trop pusillani-  
 „ mes, & de peu de courage, s'ont mors  
 „ de grande rejouissance. Luy maine  
 „ interprete ce defect de courage, an  
 „ autre lieu, disant. Aucuns meurent  
 „ de foiblesse & evanouissent, pro-  
 „ cedant de la bouche de l'estomac  
 „ malade: les autres d'apre douleur,  
 „ d'etrange peur, ou plaisir excessif.  
 „ Car l'ame et aïsemât dissipée, an ceus  
 „ qui n'ont pas grand vigueur, & qui  
 „ etans ignorans ne savent resister,  
 „ mitiguer & derôpre les vehemâtes  
 „ affecciōs de l'esprit. De tels person-  
 „ nages aucuns meurent de tristesse, mais  
 „ non-pas tout soudain, comme des  
 „ autres choses. Le magnanime n'est  
 „ iamais accablé d'annuy, ou autre  
 „ trouble d'esprit plus fort que la tri-  
 „ stesse: pource qu'il hales forces de s'ō  
 „ ame, puissantes & assurees, & ses pas-  
 „ sions n'ont grande vehemance, &c.  
 „ La faïson du cœur importe de beau-

Liv. 5. des  
lieux afflig.  
chap. 1.

coup an ce fait: car le cœur rare, lache  
& fort ample, n'est pas si convenable à  
retenir les esprits, quād il y ha du trou-  
ble. dont il avient, que ceus qui l'ont  
tel, sont volontiers couars. Au cōtrai-  
re, les hardis & valhais ont le cœur  
petit, epais, nerueus, ferré & amassé,  
qui facilemāt contregarde anfermés  
les esprits. Tels sont le chien, le lion,  
& autres animaüs courageus. C'est l'o-

Liu. 3. des  
part. des ani-  
maüs. ch. 4.

Il faut sup-  
poser, que  
la chaleur  
naturelle  
soit petite,  
comme aus  
animaüs  
melācoliqs.  
Car l'hōme  
qui ha fort  
grand cha-  
leur natu-  
relle, empe-  
rec, ha aus-  
si plus grād  
cœur que  
autre ani-  
mal de sa  
talhe.

Liu. 7. cha-  
32. & 33.

pinion d'Aristote qui dit: Les bestes  
peureuses, sont celles qui ont grand  
cœur: les hardies & assurees, qui l'ont  
mediocre ou petit. Car l'affeccion q̄  
par accidāt viēt de crainte, et natu-  
rellemant au cœur enorme: vū qu'il,  
pour sa grādeur, n'aassés de f chaleur  
& ce peu devient froid an si ample  
vaisseau. Il est donc vray samblable,  
que tels furet les cœurs de ceus qu'on  
affirme, estre mors d'vne soudaine & i-  
nopinee joye: comme escrit Plin de  
Chilon Lacedemonien, qui mourut  
de liesse, voyant venir son fis des O-  
lympiques jeus, où il auoit triomphé.  
Sophocle & Denys le tyran de Sicile,  
moururent aussi de joye, ayans ouy

nouvelles de leur victoire an tragedies. Vne mere voyant son fis apres la batalhe de Cannas, revenir sain, cōtre le faus rapport qu'on luy an auoit fait, expira de grand'joye. De notteretams, la Iugesse de Vic-fezensac, an la conté d'Armagnac, agee de soixante ans, à laquelle on auoit dit (pour la restirer de quelque companie) que sa filhe se mouroit, etāt arriuee, & la trouuant saine & galharde, mourut foudain. On dit aussi que Polycrite, noble fame, trespassa d'un plaisir inopiné: & Phillipide faiseur de comedies, pour auoir outre son pretādu, gagné le pris an vn jeu poétique. AuleGelle raconte, qu'un nommé Diagore, randit l'ame deuant les yeus, & es mains de ses fis, ayant trois iouuāceaus, l'un pugil, l'autre pancratiaſte, & le dernier luyteur, les voyant tous trois victorieus, & estre couronnés vn maime iour Olympique. Le grand Valere escrit, que deus fames moururent, la chacune ayant vū son fis contre toute esperance, revenir sauf d'une batalhe. Mais il n'est pas fort admirable, qu'on perde

Li. 3. cha. 6

Li. 9. ch. 13.



g C'est deli-  
cateſſe et  
molleſſe  
propremât,  
dont les  
fames y ſôt  
beaucoup  
plus ſubiet-  
tes que les  
hommes.

la vie pour vn ſemblable cōtatemâr,  
puis qu'on void tous les jours d'une  
aſſés petite lieſſe. evanouir jans fort  
ſ delicateſſe: car cet evanouir et vne de-  
my-mort. Je panſe auoir ſuffiſammât  
prouvé, q̄ par la joye on diſſipe grand  
quantité d'eſpris & du ſang plus ſutil,  
qui ſont au viſage moutrer l'affeccion  
du cœur. Si on demâde, d'où proviêt  
tel accord: nous repondrons, que c'est  
de la molleſſe, rarité ou delicateſſe du  
viſage, qui ſouffre aiſemant toute mu-  
tacion: avec ce qu'il ha grand diverſi-  
té de parties, eſquelles ſe ſont divers  
changemens: & pource les indices &  
marques de l'affeccion, y ſont plus ap-  
parantes qu'alheurs. L'accorde bien q̄  
les eſpris verſet de tous coutés parmy  
le cors: mais la plus grand' partie mō-  
te à la, face par ſa legiereté. Là retenūs  
quelque tams de la peau, ils l'ambou-  
tiſſet, retiret joliamât les laivres, ſont  
les yeus etincelās, les jouës rougiſſan-  
tes, & autres accidans qui repreſantet  
evidammant la joye.

Ce qui



*Ce qui a vient de la tristesse parti-  
culierement.*

CHAP. XII.

**T**Out le contraire de ce que nous  
avons deduit provenir de la joye,  
finisse tristesse: laquelle chasse les es-  
pris, & les amasse au dedans, là où se  
retiret aussi ceus qui estoient epars  
aus yeus, & par tout le visage. Dont il  
avient, que le visage <sup>h</sup> s'etreslit & <sup>h</sup> sines de  
retire (cōme s'il s'anfuyoit) & devient <sup>tristesse, im-</sup>  
pale: le nez samble alongir, la bouche <sup>primés au</sup>  
et avācée des laivres qui angrossisset,  
s'anflet, & ravalet, à cause de l'absan-  
ce des matières qui rāplissoit les mus-  
cles, lesquels aiancet, & tienet les lai-  
vres an leur point. Le front et tout ri-  
dé, le sourcil pesant, gros & epais, par  
la maimme raison. Les yeus abbatus &  
tenebreus, ont perdu leur lueur &  
gaye vivacité, demeurans fermes & <sup>i</sup> Ce sont  
arretés d'une grande pesanteur, ayans <sup>les esprits &</sup>  
perdu ce qui les randoit <sup>la chaleur</sup> <sup>i</sup> luisans & <sup>naturelle,</sup>  
remüans. Ce changemant et cause <sup>qui rande</sup>  
de la retraite des esprits vers le cœur, <sup>le cors fre-</sup>  
où ils s'amassent comme pour le recō- <sup>tilbant, cō-</sup>  
me en l'em- <sup>bompoint.</sup>

F

k Amette,  
diminutif  
d'ame, cō-  
me on dit  
en Latin  
animula,  
pour signi-  
fier sa deli-  
careſſe &  
foibleſſe,

forter & aſſurer : ou plus-tot ils ont  
an dedain & horreur, haïſſet & fuyet  
l'occafion de l'annuy. Et pour-ce tout  
ainſi que de la joye, pluſieurs meurent  
ſoudain d'une grand' marrifſon, quād  
leur <sup>k</sup> amette, de ſoy-maime debile,  
preſſee de forte paſſion, et à vn coup  
etainte & ſuffoquee . car l'extinction  
proprement ditte, imite le naturel de  
cette affection, provenante de froid:  
la ſuffocation vient de l'affluance du  
ſang, qui recourt au principe de vie.  
Ces deus manieres de mouvemant ſe  
treuvent aucunemant an la joye, auſſi  
biē qu'an la triſteſſe: car la chaleur na-  
turelle pour etre antretenuē, ha be-  
ſoin de toujours prandre & randre  
l'air, duquel iouyt le cœur, ores s'clar-  
giſſant, ores ſe retirant . Si le cœur et  
par trop dilaté, il ne ſe peut retraiſſir  
à tams: dont il garde longuemāt ſon  
epeſſe fumee, laquelle etouffe la cha-  
leur. Quand il ſe ſerre outre meſure,  
il ne peut aſſēs tot ſe recouvrir pour  
attirer le frais, & ainſi la chaleur s'e-  
taint. Car il ne ſuffit pas de ietter l'e-  
chauffé, ou de prandre le frais, il faut

aussi que ces deus accions succedet l'une à l'autre. Si l'une occupe trop de tams, il s'anansuit evanouissement: & si ancor d'avantage, la mort. A ces effais de joye & de tristesse, aide beaucoup la substâce du cœur, car le cœur mol, tandre & lache, quand survient vn grand plaisir, il s'ouvre de mesure, parce qu'il praitte facilement. & tel syncopise plutot de la ioye, d'un bain, ou de l'air chaud. Au contraire le cœur bien dur et amassé, evanouira moins de liesse mais de facherie promptement. Car la dureté (mائمement jointe à pesanteur) resiste au lacher, & favorise à l'excessif retraindre.

*An quoy con vienet la liesse & le Ris.*

CHAP. XIII.

**L**Es effais de joye & de tristesse sont bien tant evidés, qu'ils n'ont besoin que d'être recités, sans autre preuve. Aussi nous n'avons eu peine, qu'à randre les raisons de leurs principaux accidans: qui sont les notes de ces affecciions, marquées au visage.

F ij

! Car les accidans du Ris sont plus notables & vehemens.

Maintenant il faut sçavoir, comment le Ris est formé : quel propre mouvement il a, repondant à son propre objet: qu'il et ce qu'il tient de liesse, & quoy de tristesse: s'il est vray qu'il participe des deus, comme nous avons predict. Quant au changemant de la face, le Ris<sup>1</sup> exprime mieus les traits de joyeuseté, que la ioye mame: tellement qu'on pourroit dire, qu'il montre plus grand' affecciō & sine de cōtanteinant, que ne fait pas la simple joye. Car il ne retire pas tant seulement la bouche, ains decouvre les dans, & fait ouvrir la gorge: elargit, anfle & rougit extremement la face, profondant les Gelasins (qui sont les creus des jouës) bien autrement que la joye: & rāplit si fort les yeus d'espris, qu'ils etincellet parfaitement, & an pleurent. Dequoy nous pouvons comprendre, que par le Ris le cœur est fort emū, beaucoup plus qu'an liesse, & toutesfois de la mame faison. On le sçait tres-evidāment debattre an riant: & q ce soit an s'elargissant, comme par la joye, les effais samblables le temo-



gnet affés: car tous procèdent des esprits & vapeurs sanguines, qui du cœur montent au visage. La grandeur des accidans, qui s'en ensuivent, montre bien manifestement, que l'agitation est fort vite & vehemente, puis que outre les dessus-dits (qui sont plus insignes au Ris, que au la joye) le Ris en a de peculiers à soy, excités de grand violence: comme la voix antreroüpe, la poitrine agitée, les muscles du ventre extremement tendus: les bras, iâbes, & tout le cors demenés, secous, & tampetés, avec autres effais estranges, que nous reciterons apres. Si d'oc

*Objection.*

l'ouverture du cœur par le Ris et si notable, qu'il y a demesurée perte d'espris, comment ne meurt-on plus du Ris, que d'une soudaine lieffe? A la moindre risée on consume plus d'espris, que au la plus grand' jouissance: s'il est ainsi, que les indices marqués au visage, qui signifient & l'un & l'autre, proviennent du cœur elargy, d'où sort leur cause materielle. Mais quoy? ceus qui meurent de joye perdent tous leurs esprits, ce neantmoins on ne

*m s'il y a plus d'elargissement il y a plus grand perte d'espris. d'oc il s'ensuivra qu'il mourra plustost de rire q de la simple joye.*

les void pas rire. Il n'y ha pas faute de matiere, qui puisse imprimer an la face les grans caracteres du Ris. Donques si on ne meurt de rire longuemant, & ceus qui meurent de plaisir ne vienent pas à rire, combien que leur cœur se dilate an toute extrémité, & perd tous ses esprits: il faut qu'il auiene autre chose pour emouvoir le Ris, outre ces deus occasions: lequelles étant seules, font plustost randre l'ame qu'une risce. Cccy no<sup>9</sup> guidera à l'autre differace, laquelle separe l'essance du Ris, de la joye pure & simple. La premiere et de l'objet, comme nous avons demoutre: la seconde sera du mouuement, qui ansuit la diversité des matieres, & est tant propre au Ris, que ie l'estime la principale entre ses differances. Il nait de deus contraires, dequels l'un ampesche l'autre d'estre excessif, & sont<sup>n</sup> cause que l'on ne meurt facilemât du Ris. Mais ce propos merite bié d'estre mieus anfoncé, à cause de sa difficulté: ce que nous reservons au chapitre suivant.

m Pour-  
quoy on  
ne meurt  
facilemât  
du Ris.

*Que le Ris et fait de contraires mou-*

*uemans, empruntés de joye &*

*de tristesse.*

CHAP. XIII.

**L'**Affeccion du Ris, comme nous a-  
vons remoutré, provient d'une  
lieffe vaine & follatre: dequoy nous  
avons conclu, que le cœur et emû des  
choses ridicules, d'un autre mouve-  
mant qu'an la vraye & simple joye.  
Car an cette-cy, il n'y ha qu'un dila-  
ter, avec grande perte d'espris: an la  
risée, ce mouvemant et retenu d'un  
autre, lequel ampeche que tous les es-  
pris ne se vuidet incontinant. Ces  
deus mouvemens ansamble, feront  
celuy que nous voulôs estre la propre  
differance du Ris: pource que etant  
joint aus condicions de sa matiere, &  
aus accidans, il parfait son essance. Il  
faut bien que ce mouvemant soit cõ-  
posé, puis qu'il procede de double af-  
feccion, ° tout ainsi que la cause an et  
double. Car la chose ridicule nous  
donne plaisir & tristesse: plaisir, de ce  
qu'on la trouve indigne de pitié, &

n Il faut  
bien que  
l'affeccion  
soit double  
ou melee,  
tout ainsi  
que son  
objet.

F iiij

qu'il n'y ha point de dommage, ne mal qu'on estime d'importance. Dõt le cœur s'an rejouit, & s'elargit comme an la vraye joye. Il y ha aussi de la tristesse, pour ce que tout ridicule provient de laideur & messeance: le cœur marry de telle vilainie, comme tantat douleur, s'estreffit & resserre. Ce deplaisir est fort leger: car nous ne sommes gueres faches de ce qu'aviët aus autres, quand l'occasion est petite. La joye que nous avons, sachans qu'il n'y ha de quoy plaindre (sinon d'une fausse apparance) ha plus de force au cœur, que n'a la legiere tristesse. Si cela maines, ou moindre cas nous aue-  
noit, nous an ferions beaucoup plus marris, & pourtant ne saurions pas rire (car il faut que au Ris, le plaisir sur-  
monte la tristesse) mais pour vn autre nous an soucions moins. Voila com-  
mant le Ris est fait, de la cōtrarietē ou  
debat de P deus affecciōs, tenant le  
milieu antre joye & tristesse, qui peu-  
vet de leur extremitē faire perdre la  
vie. Le Ris dōc peut estre dit, vne faus-  
se lieffe, avec faus deplaisir, cōme par-

p La chacu-  
ne de ces  
deus passio-  
ns joye & tri-  
stesse a part  
cians extre-  
mes font  
perdre la  
vie,



ticipant de deus, & ne retenant le naïf q L'homme  
 ne de l'un, ne de l'autre. De cela il re- et le plus  
 cree l'homme, luy étant donné pour tamperé de  
 grande volupté: parce qu'il et loing te<sup>9</sup> animaus  
 des<sup>9</sup> extremes, & nature se plait an & cōme au  
 mediocrité. Pour cela maimé on ne milieu de  
 meurt pas<sup>r</sup> de rire, car il n'y ha pas toutes extre-  
 tel elargissement au Ris, que an l'ex- mités, dont  
 treme lieffe (ne par conséquent, telle aussi il fal-  
 perte d'espris) parce qu'il et surpris hoit, qu'il  
 tout soudain de l'estraissement. Ces s'emut seul  
 emociions contraires, qui assurent le d'une passio<sup>n</sup>  
 cœur de la foiblesse & dissipacio trop lointaine  
 grande, succedet promptement l'une de toutes ex-  
 à l'autre: & s'antretienet an cet etat, tremités.  
 autāt que dure la matiere du Ris, soit Il dit cecy  
 dit, soit fait, soit pansée. ainsi le rire comme an  
 cōtinue. Nottre sans ne distingue pas passant, ou  
 ces mouvemens contraires, pource cōme chose  
 qu'ils s'antrefuiver d'une telle vitesse, plus vulgai-  
 qu'on ne les peut compradre que par re. Car à la  
 seule raison: de laquelle aussi nous ap- fin du troi-  
 prenons, que le Ris dure tant, que sieme liure  
 l'objet presanté ha ses deus cōdiciōs: il montrera  
 & cesse, quād ce qui etoit au premier q quelques  
 ridicule, change de qualité. Car si la vns an soit  
 laideur passe, & il nous an reste quel- mors.  
 La raison  
 nous apprad  
 que deus cō-  
 traires mou-  
 vemans ne  
 peuvent etre  
 fais assiable;  
 ains il faut  
 que l'un ces-  
 se avant que  
 l'autre com-  
 mance.

que compassion, le cœur n'aura plus que le mouvement appartenant au deul, qui et la seule contraccion.

Il faut maintenant voir comment le cœur se meut, & fait de son mouvement les cas si estranges que nous voyons au Ris. Ce sera le commencement de l'explication des causes que nous allons cherchant.

*De quel mouvement le cœur se meut*

*au Ris.*

CHAP. XV.

**N**Ous avons rompu la noix, comme on dit au proverbe: nous ataignons le noyau, et ans sur le traitté du plus beau de nostre matiere. Nous avons declaré tout ce qui precede l'acte du Ris: c'est la matiere ridicule, portee au cœur par les tuyaus des sās, & qui premier le touche: lequel emù d'icelle, et agité alternativemāt de cōtraires & soudains mouvemās. Maintēāt il faut dire ce qui an provient, cōmant nous an rions, quels instrumans formet le Ris, qui et la cause de

tous ces accidans, mairmes du changemant an la face, plus grand que par les autres affecciōs. Car toutes y ont leur marque. la peur & la tristesse vne paleur, le courroux, la joye, & la hôte, vne rougeur: & ainsi des autres. Le Ris l'ha si euidante, qu'on ne la peut dissimuler, tant pour la grandeur notable des indices, que par la vehemance de son emociō. Mais venons à l'occasion. Quand vn objet plaisant de facecie, & triste de laideur, à vn instant se presante, le cœur se meut fort vite & inegalemāt: pource qu'il veut ansemble faire deus mouuemans contraires, celui de joye particulieremāt, & l'autre de tristesse. Le chacun et court, pour estre soudain rompu de son contraire, qui luy coupe chemin: toutefois la dilatacion passe la contraction, comme an tout ridicule y ha plus de plaisir, que d'annuy. L'vn suit l'autre autant de pres, qu'il est possible au cœur se remuer soudain. & pour autāt qu'à peine ils se veulet attandre, ains se debattet qui ira le plus vite, ou qui sera maitre du lieu, an pri-

Il se rōper  
reciproque-  
ment & se  
melet ansā-  
ble, comme  
au melange  
des elemas,  
par manie-  
re de dire.



vant son adversaire ( dont il avient, qu'ils se confondent anſemble ) on ne les ſauroit dicerner, ſi la raiſon n'y mettoit diſtinction. Car deus contraires ne peuvent estre anſemble, anſams & lieu, retenans leurs forces & qualitez antieres. Quant au ſans, il n'y apperſoit qu'un grand ebranlement qui pourmeine le cœur. Il ne peut auſſi voir l'emocion du Pericarde, qui et agité outre ſa coutume. C'est l'etuy ou couverture du cœur, qui l'antourne de tous coutés, ſans le preſſer, ou luy estre adherant: ſi ample & ſi large, que le cœur ſe remue à ſon aiſe dedàs, faiſant ſon ordinaire ſyſtole<sup>m</sup> & diſtole. Mais quand il et fort emu, il ne peut epargner ſon etuy, qu'il ne ſoit battu & agité de maimes, côme il et vrayſemblable. Qui le voudra eprouver, il ne faut que ouvrir la poitrine à une beſte viue: là on pourra ſoudain voir, comment il ſe travaille. Car ce n'est pas le cœur, qui premier ſe preſſe aus yeus: il et caché dedàs ſon pericarde, \* le quel ſeul nous voyons pour lors ſe mouvoir, ebranlé du dedans.

<sup>m</sup> Siftole et  
le reſſerre.  
mant, dia-  
ſtole la dila-  
tation du  
cœur, tout  
ainſi que  
aus pous  
des artères.

\* Pericarde  
vaut autant  
à dire, que  
autour le  
cœur, c'est  
ſon etuy  
ou capſule  
& boîte.



Paravanture aussi, que naturellemant  
& sans contrainte, le cœur & sa boi-  
telette vôt ainsi: mais la vuë n'an peut  
juger. Nous comprenons seulemant  
par raison & discours, que le cœur ha  
son pericarde assés ample, sans luy e-  
tre attaché, afin qu'il s'y remuë dedàs  
an pleine liberté. Quand il et fort emù,  
comme an la baite à qui on ouvre la  
poitrine, tout et an branle. <sup>y</sup> N'et-il  
pas raisonnable, qu'il an avienne au-  
tant d'une affeccion, qui trouble le <sup>Tout et  
an branle,  
savour et le  
cœur & sō  
etuy.</sup> mouvemant du cœur, d'une contra-  
rieté que cause le Ris: Donques le pe-  
ricarde sera mù & secous, d'un mou-  
vemant du cœur inegal & frequent.  
Voila d'où commance tout le trou-  
ble qu'ō voit an la risée: c'et, du cœur  
debauché & sautelant, qui comme  
chef fait sentir aus autres parties sa  
follatre passion.

*Comment le diaphragme et ebrulé par le Ris.*

CHAP. XVI.

**L**E pericarde mù du cœur, tire le  
diaphragme, où il et attaché d'une

z Principal  
instrument  
du Ris, du-  
quel sont  
frustrés les  
autres ani-  
maux: d'au-  
tant qu'ils  
n'en auoient  
besoin, et  
aussi frus-  
trés de la  
faculté rî-  
sique.

grande largeur aus hommes, biẽ au-  
trement qu'aus<sup>z</sup> betes, comme on  
voit par l'anatonie. Et c'est (à mon a-  
vis) la raison pourquoy le seul hom-  
me et risible, au moins l'une des prin-  
cipales. Il est donc tres-facile au cœur  
de forcer le diaphragme, & le con-  
traindre à son affeccion, puis qu'il luy  
est tant conjoint par le moyen du pe-  
ricarde. Ce diaphragme et l'instrumẽt  
de la respiration libre, qui iamais ne  
cesse, non-pas mairies quand les au-  
tres se reposent. Sa matiere, figure & si-  
tuacion demoutret, combien il est  
cõvenable & prompt aus mouvemens:  
dont facilement il se laisse tirer, con-  
stant & obeit au cœur. Aussi cela estoit  
necessaire au cœur, qu'il ne fut lié si  
fort à aucune partie, sinon que lâche  
& suspenduë, accommodee au mou-  
vement, & qui pretat aisement, pour  
n'amecher ou retenir le cœur tant  
soit peu, en ces grãs troubles & mou-  
vemans. Nature ha bien mis la raison  
au dessus, qui commande aus passioẽs:  
toutesfois ell'ha voulu, que le cœur  
n'eut aucune contrainte dans la poi-

trine. Il falloit donques le mettre an liberté, ou l'attacher à d'autres parties qui peussent vitemant suivre son mouvemant, quand besoin an seroit. A quoy elle ha bien provu, fassonnât le diaphragme de fasson qu'il se meut au plaisir du cœur, mais non-pas de maimé sorte. Pour mieus attendre ce point, il faut savoir l'usage du diaphragme, lequel nous apprâdrôs des manieres & especes de la respiration. Galé an met deus: l'une et l'inspiraciô & expiraciô libres, ou sâs effort: & l'autre et violante. La violâte proviét des muscles antrecoutaus (dequels les internes expiret, & les exterieurs in-

spiret) avec autres ordonnés pour la poitrine, & le vautre inferieur. L'aisee inspiraciô et causée du seul diaphragme, qui peut assés elargir la poitrine pour recevoir de l'air, quand il n'an et grande necessité. La facile expiraciô n'ha besoin d'aucús muscles: elle aviét quâd tous cesset, & la pesanteur<sup>a</sup> seule rabaisse la poitrine. C'est l'opinion de Galen, qui toutefois an vn autre lieu dit, que les muscles de l'epigastre

aCe n'est pas à dire, que l'expiration ne soit que décidée, ou que la poitrine se remette comme elle estoit: mais le mouvement volontaire et fort aidé de la pesanteur du cors elargit.

y befognet. mais cela nous sert de biē  
 peu maintenāt: on l'epluchera mieus  
 cy apres. Pour le prefant nous con-  
 tantōns de fāvoir, que durant l'expira-  
 tion le diaphragme se repose, & ne  
 fait rien de fon propre mouvemant.  
 Lors il devient beaucoup plus lache:  
 car pour elargir la poitrine, & faire  
 l'inspiracion (qui et son propre office)  
 il s'etand de tous cōtēs, & devient  
 fort tandu. Quant il ne le peut d'aaā-  
 tage, il commāce à se retirer, & serrer  
 an foy-maine, pour an apres s'etādre  
 de rechef. Le retraiffiffemant, avient  
 an l'expiracion, pour le rabbais de la  
 poitrine, ou de l'accion des<sup>b</sup> muscles  
 epigastrins. Le diaphragme se trou-  
 vant ainfi lache, ne peut pas resister  
 au mouvemant du cœur, qu'il ne soit  
 auffi ebranlé. Quand il et bien tandu,  
 le cœur n'an peut jouir, ou difficile-  
 mant: mairmes failant le diaphragme  
 vne befogne tant neceffaire à tout le  
 cors, comme et l'inspiracion: & et  
 vray-fambable qu'il y refiste de gran-  
 de vehemance. Dōques fi le Ris nait  
 de ces mouuemans, il ne fera iamais  
 formé

<sup>b</sup> Ce sōt les  
 muscles que  
 on appelle  
 de l'abdomē  
 & font an  
 nombre 8.  
 ou 10. ils  
 seruent à la  
 respiracion,  
 & au rejet  
 des excres-  
 mans. Dont  
 il aviēt, que  
 aucune fois  
 on pisse &  
 fiāt de rir.



formé qu'an expirant. Aussi l'expéri-  
ce confirme ce discours : car nous ne  
rions iamais qu'au resserrer de la poi-  
trine : & quand on ha tout vuydé l'air  
qui se depand au Ris, on se hate pour  
an inspirer d'autre. Durant ce tams il  
n'et possible de rire, si ce n'et an pei-  
ne, & comme par trōsons : ains il faut  
attandre l'expiration incontīnāt sui-  
vante, an laquelle continuē le Ris. Et  
ainsi d'vne suite, ez inspiracions le  
diaphragme ne cede point au cœur:  
an toutes expiracions, il et à son com-  
mandemant. Le cœur donc agité de  
contrarieté, causée de la follatre joye,  
conceuē des ridicules, comme il peut  
mouvoir le diaphragme derandu &  
lache, il le secout. c'et, quand le dia-  
phragme peu à peu se retire, & ramaf-  
se vers son milieu. Lors la tramblante  
emocion du cœur, pourmeine le dia-  
phragme: de sorte qu'il et contraint  
de tirer apres soy la poitrine de mai-  
me <sup>c</sup> alure (combien qu'elle retombe  
ainsi qu'ainsi, deualāt de son gré) pour  
luy etre attachée tout à l'antour. De  
là aussi procede, q̄ le poumon et pres-

<sup>c</sup>De maine  
alure, c'et  
qu'il l'a fait  
aler de mai-  
me, & mar-  
cher son  
train.

G

se de samblable faſſon, laquelle il exprime du ſon de l'air, qui an et vuidé: comme nous voulons declarer par quelques familiers exemples.

*Que le Ris peut estre declaré à l'exemple  
des soufflets, & des parties  
ramblantes.*

CHAP. XVII.

POurce que les exemples declairet  
facilemât ce qu'on veut, & q̄ d'un  
samblable<sup>d</sup> on vient mieus à la cou-  
noissance de l'autre, afin que nous cō-  
tinuôs cet ouvrage, du melheur moyé  
d'anſeigner, qui nous ſera poſſible, &  
expliquions bien noltre avis: ie m'an-  
hardiray de moutrer par familiers  
exemples, ce que j'ay propoſé. On vſe  
des ſoufflets pour allumer le feu, an  
clargiffant leurs coutés, y laiſſant vn  
vuide antre deus, lequel par neceſſité  
naturelle ſe ramplit d'air. Il y vient  
par certains pertuis faiſ à vn androit,  
lequel ha contre & par dedans vne  
peau lache, luy refusant l'iſſuë, apres  
qu'il et vne fois angouffré. Quand il

<sup>d</sup>L'argumât  
du ſambla-  
ble ne preſ-  
ſe pas, mais  
il anſeigne  
familiere-  
mant: & rād-  
idoine l'au-  
diteur à  
mieus cō-  
prendre le  
principal.

nous plait de vuider l'air, an pressant les deus flans du soufflet, nous le contrainsons à sortir par vn seul trou, de telle violance qu'il fait vāt. Et si nous voulons que cet air soit pressé par secouffes, comme l'antrebrisant, il an fortira decoupé, & rendra vn son de maim. Les soufflets sont fais à la sâblance de la poitrine: & tout ainsi qu'elle ne bouge, si ce n'et par le moyē des muscles: aussi les soufflets ne peuuet rien sans nos mains, qui les clariffet & presset. An l'aisée inspiraciō, le diaphragme repond aus mains: an la violante, les autres muscles qui s'y aidet. Parquoy, comme les mains tramblantes à leur eciant, <sup>e</sup> antrerōpet le presser des soufflets, d'oū proviēt vn sō decoupé, ainsi le diaphragme agité du trablemant du cœur, comprime les poumons & la poitrine. C'est ce que ie disois au precedant chapitre, que l'exemple nous declaireroit. Mais puis que par cy-deuant nous avōs parlé de treneur, à laquelle on pourroit comparer l'affeccion du diaphragme, il faut expliquer cō-

e C'est à leur eciant, quand le font expressement.

La faculté,  
vertu ou  
puissance  
mouvante,  
ampechée  
de la presan-  
teur, qu'elle  
ne peut re-  
gir libre-  
ment.

La puissan-  
ce ou facul-  
té domine,  
quand cō-  
me que ce  
soit, e'le re-  
mue le mē-  
bre sà & là.

mant nous l'antandons. Le tramble-  
mant viét, par la foiblesse du pouvoir  
qui fait le mouvement: <sup>f</sup> la faculté  
hausse le membre tant qu'elle peut,  
mais le grand fais l'amporte etant  
foible. Ce debat et le tramble-  
mant, auquel le plus souvant la puis-  
sance <sup>s</sup> domine. De fasson presque  
samblable nousd sons, que le mou-  
vement du cœur sautelant, ampeche  
le diaphragme de se retirer librement:  
& an telle retraite, il et comme tram-  
blant. Car le cœur s'efforce, de retenir  
le diaphragme an tel mouvement qu'et  
le sien, l'autre pretād achever son an-  
treprise, qui et d'etraisir la poitrine.  
Finalement la victoire an demeure au  
diaphragme, duquel la vertu compri-  
mante ha vn plus grand pouvoir: vū  
que non-obstāt le travail que luy dōne  
le cœur, il se retire de peu à peu. An  
l'elargissement, le cœur n'a aucune  
puissance de le flechir, tant et l'inspi-  
rer necessaire.

Nous avons beaucoup avancé &  
proufité, d'avoir trouvé le siege de la  
faculté risifique: moutrant par raisons



evidantes commant le cœur et meu de telle affection, agitât le diaphragme quât & soy. Car ce sont les principaus instrumans de l'acte nommé Ris, ou risée. toutesfois le cœur sant mieus à son maitre faiseur, & auteur de tous les accidans : le diaphragme et coadjuteur, ou l'organe par le moyen duquel ils se font : comme je declareray deormais par le menu, de l'ordre qu'ils sont produis : ayant cet egard de mettre les premiers ceus qui sont de l'essance, & qu'on trouve an tout Ris, comme ordinaires, plus simples & faciles. Depuis nous poursuivrons de point an point les autres, qui provienet de plus grand' violance, & ne se treuuet qu'au rire dissolu. Car il faut toujours commencer aus choses plus communes, & de-là passer outre aus moins frequantes, & qui avienet raremant.

G iij

*Comment par le Ris et agitée la poitrine,*

*Et d'où vient la Vois antre-*

*rompue.*

CHAP. XVIII.

Lin. 2.

Lin. de l'y-  
sage de la  
respiration.

**G**Alen au traité du mouvemât des muscles dit, que la poitrine de sa pesanteur seule, & sans estre tiree, s'abaisse, etraissit, & remet au premier point, quand le diaphragme (apres l'avoir dilatee, pour succer doucemât l'air) se retire peu à peu. An vn autre lieu il enseigne, que les muscles du ventre gouvernet ce fait, vù qu'on les fant evidamment retirer an toute expiration. Le dernier avis samble melheur. mais quoy qu'il an soit, il n'y ha que les muscles epigastriens qui y besognet, quâd le cœur n'a rien de nouveau, qui augmante la necessité, ou mette ampechemant aus libres mouvemens de la respiration: ce qu'aviét an la rîsee. Car le diaphragme tiré du cœur, perd sa liberté & pouvoir de s'amasser bellemât, quâd la poitrine devalle: & agité d'un mouvemât derceiglé, bô-gré mau-gré retire aussi la poi-

trine à secouffes. Il ne se faut pas eba-  
hir, de ce que le diaphragme (qu'on  
fant pour lors anfoncé plus que de  
coutume)forcé du cœur, violante de  
maime la poitrine, qui luy obeït. Car  
sans cela il seroit an grand danger, ou  
de rōpre, ou de trop s'etirer. Parquoy  
outre les muscles du vantre, les antre-  
coutaus interieurs servet à ce besoin:  
& font tant pour le diaphragme, que  
la poitrine suit bien facilement, & ne  
luy donne aucun facheus ampeche-  
mant de resistance. Au moindre Ris,  
où le diaphragme n'et guieres secous,  
& peu de retrainie suffit à la poitrine,  
peu de muscles s'an melet aussi. mais  
quant aus epigastrians, ils ne cesset ja-  
mais, pour petit que soit le Ris. Don-  
ques il et certain, que le besoin de res-  
pirer augmante par le Ris, & par con-  
sequant il faut que la poitrine soit pl<sup>9</sup>  
emuë. De là viët, que la vois an et trā-  
blante: à sauoir quand le poumon ce-  
de, pressé des coutés qui se resserret.  
car an toute contraccion, le poumon  
vuide l'air qu'il avoit pris. Si la com-

G iiii;

pression et continuë , & sans reprise, on n'an oyt rië, ou ce n'et qu'une vois fort bien antretenuë. Si elle et antre-rōpuë, le son ou lavois seront de mai-me decoupés : comme nous avōs de moutré par l'exemple de noz soufflets. Vn petit Ris seulemāt de demy-secouffe, ne fait pas ouvrir la bouche, ne randre vois dechiquetee, il n'y ha que quelque son passant par les narilles: qui et causé de la roideur & impetuositë , qui pousse l'air plus pressé qu'an la cōmune expiration . Cet accidant et vn des principaus, aussi bië que le precedant: car comme le Ris n'et iamaïs sans agitation de poitrine, aussi ne peut-il etre qu'on n'oye sortir de la bouche (ou pour le moins du nez) l'air faisant vn bruit decoupé. Voila que luy fait avoir l'epithete de tramblant, tresconvenable à sa naturelle condicion.



*D'où procede l'ouverture de bouche, l'allongissement des laivres, & l'elargissement du manton.*

CHAP. XIX.

**L**E troisieme des accidás inseparables du Ris, et l'allongissement des laivres aplaties, avec elargissement du manton: qui ne manquet jamais, jusques à la moindre risée. La plus grande, ou plus cōtinuée, ha outre ce l'ouverture de bouche. car aussi quant aus causes, elles n'ont autre differâce, q̄ de pl<sup>r</sup> ou de moins. Elles ne sont pas fort aisées à trouver: & voicy le plus difficile de nōtre affaire, mais nous avōs quelques principes, qui serviront de fondement à nos probacions. Ce sōt les conclusions prises, apres avoir biē debatū de l'applatissement des bou-  
ches, qui proviēt de la joye. car cōme ces deus<sup>h</sup> affecciōs ont grād' affinité ansamble, aussi elles cōvienet an cela. Or nous avōs prouvé, que la joye fait vn mediocre allongissement des laivres, à cause des esprits & vapeurs sanguines, qui verset du cœur, & vienet à

*h Ces deus  
affecciōs  
s'antand  
la joye & le  
Ris.*

se repandre aus muscles du visage. An la rîsee, outre cet allongiffement, il y ha du rechigner : qui necessairemant temogne vne occasion plus efficace, comme il et an son mouvemant de plus grand vehemance. A l'ouvir du cœur pour le Ris, il se perd grâd' quantité de matiere futile, qui gagnant le haut, réplit les muscles de nos jouës, & y fait certaine convulsion, de laquelle parle Galen, an disant: Comme  
 „ le mouvemant volontaire se fait,  
 „ quelquefois par les muscles tandus  
 „ & retirés vers leur source, quel-  
 „ quefois étans pleins des esprits qui  
 „ y accouret : ainsi la convulsion  
 „ vient ordinairement. Car il s'y peut  
 „ angeâdrer air, vapeur, ou esprit, qui  
 „ les anfle, &c. Ces paroles nous signifiet biē manifestemât, que les muscles ramplis d'espris, peuvet avoir cō-  
 „ vulsion. Mais d'où se rampliront-ils  
 au Ris, quand la soudaine contraction ampeche l'effusion des esprits: an quoy git la grand' assurance, que no<sup>9</sup> avons predict? Ce que la dilatacion surprise de compression ne peut à vne

Li. 2. des  
caus. des  
sympt. ch. 2.

Question.

Reponse.

fois, par frequante reiteration elle accomplit an plusieurs : & paravanture il ne se fait moïdre perte d'espris pour le Ris, que pour la lieffe : vray-et, que <sup>i</sup> Venāt ain-  
venant <sup>i</sup> ainsi, ne lasse pas tāt le cœur <sup>si par moyē</sup>  
cōme fait an la joye, où ils se perdet <sup>autrerōpu,</sup>  
tous à-coup. Mais cette raison ne suf- <sup>car cela son</sup>  
fit point, à prouver <sup>ce</sup> que nous pre- <sup>lage beau-</sup>  
tandons : ains plutot sera suspette, & <sup>coup.</sup>  
samblera contraire à ce qu'avons deja  
moutré. Il an faut avoir d'autres pri-  
ses de l'anatomic, puis que ces mines  
sont ouvrage de muscles, qui se meu-  
vet durāt le Ris à nōtre desceu, mau-  
gré nous, sans que volōté le com-  
mande : car ils suivet l'impetuosité  
d'une affeccion qui et naturelle, & nō-  
pas volōtaire. Les jouēs ont leur  
mouvemāt de quatre muscles à cha-  
quelais. Le premier et formé de la  
membrane charnuē, tant garnie de  
filamans, qu'elle an deivēt musculeu-  
se. Sa principale source et au deuant  
du cou, de l'os qu'ō appelle clauettes,  
& de la haute jointe du bras, d'où il  
s'etand jusques aus pommettes du vi-  
sage. C'et le maitre gouverneur des

mouuemās qui se font aus jouēs, aus laivres, & an l'antérieure peau du cou. C'et luy qui peut aplatir le manton, & le tirer ambas (où il et de sa pesanteur assés anclin) quand la poitrine agitée du Ris, l'ebrière & fait mouvoir. Ou s'il n'a le pouvoir d'ouvrir de tout la bouche, au moins fera-il applatir quelque peu les bolievres par sa contraction. Mais quoy? dira quelqu'un: an la moindre risée, où la poitrine n'et si fort demence, qu'elle puisse ravir ce muscle, il y ha du rechignemāt, lequel ne sauroit avenir par le moyen dudit muscle, sans notable attracciō. <sup>k</sup> D'auantage aus fievres continuēs, pleurefies, asthmes, & plusieurs autres maus, où et requise grande respiration, il faut que la poitrine se meuve de tout son pouvoir. Aussi nous la voyons adonc lever & abaisser evidamment, secousse de penible violence, avec les epaules & bras, qui anduret peine & ahan. Or il et vray-samblable, que le muscle sudit naissant du haut de la poitrine, et aussi attiré, ce neantmoins on n'y voit point de ce rechignemāt.

Obiection.

<sup>k</sup> Notable attraction, dit il, que ce muscle fait violētemēt attiré, & nō seulement ramplly de vapeurs.



Si les malades tienet la bouche ouverte, le plus souvant c'est de leur gré, pour halener mieus à leur aise : non pas fans y panser, comme violante le Ris. toutesfois nous pouvôs affirmer, que ledit muscle large a cela de bon & propre, qu'étant vn coup tiré pour rire, il demeure an tel estat (comme an convulsio, tât que l'acciô dure, <sup>1</sup> pour quelque necessité. C'est, qu'il faut toujours respirer: & pource que au Ris l'air et poullé roidemant, & depuis fort vite repris, il valoit mieus pour noltre aisance, que la bouche se tint ouverte. Car par l'estroit passage des narilhes, ne peut commodemât sortir à-coup tant de matiere, & an revenir soudain provisiô de nouvelle. Voilà pourquoy ce muscle antretient la bouche beante, comme balhante iusqu'à la fin du Ris: & il et emû tiré de la poitrine, ou rampli d'espris & vapeurs, ou par ces deus causes ansamble. Ce premier <sup>m</sup> muscle mouvât les jouës, ne suffiroit à tel office, fans etre secouru des autres. Le second vient de la haute mâchoire sur les pommettes, & s'attache

Reponce.

<sup>1</sup> Le Ris contraint de tenir la bouche ouverte assez long-temps: & pourquoy.

<sup>m</sup> Enumeration des muscles des jouës & des jouës.

111.

à la haute bolievre. Le troisieme provient de la machoire basse, & se rand à la basse laivre, par le moyen duquel le manton et fort applati. Le quatri-

1111.

me se trouve aus jouës, an la partie que nous anflons, rāforcé d'vne portion du muscle qui tire le nez an dehors. Il faut bien que l'ouverture de la bouche, & des laivres, proviene de ces muscles, qui les meuvet quand il nous plait hors du Ris: & an cetuy-cy maugré nous, quelquefois la machoire abaissée, & quelquefois serrée. Au grād Ris & dissolu, qu'on appelle Cachin, la gorge et deployee tant qu'elle se peut etandre: au mediocre, il y ha moyenne ouverture: au plus petit les dans se touchet, & ne sont que decouvertes, ou les laivres bien applaties sont par dessus. Tout celā proviēt d'vne musculeuse contraccion grande ou petite, à laquelle repondet les effais: & de là procede le Gelasin, biē seant aus iouës des modestes rieurs. On appelle Gelasin, ce ioly petit creus duquel Martial dit:

n Gelan an  
Grec, signi-  
fie rire. de  
la viēt Gela-  
sin, qui et  
marque du  
Ris.

*Le visage et moins gracieus,  
Qui n'ha le Gelasin ioyeus.*

Par maimme moyen se fait l'elargissement du manton, ou à quelques vns il s'y voit grand' anfonfure . Outre les fudittes raisons, les causes de balher nous moutret, que l'affluance des esprits & vapeurs, ez parties d'antour la bouche, peut non seulement retirer les bolievres, ains les ouvrir bien amplemant, dilatant les machoires . Car on balhe (comme dit Galen) quand il y ha continuëlle distanfion avec ou <sup>Li. 3. de diff. respiration.</sup> verture, pour certain esprit vaporeus & epais, retenu dans les muscles . Si donq nous sommes cōtrains d'avoir la bouche ouverte au balhant, jusqu'à la dissipacion de telle vapeur: au Ris, qui fait maimme accidant, conviendra bien la maimme cause: sinon que les esprits qui ramplisset les muscles aus rieurs sont plus sutils, que les vapeurs, faisant balher, dont viédra cette differance, que le moindre bálher ouvrira bien autant de bouche, que la plus grand' risee . Outre les fudittes

causes, on an peut amener vne prise del'experiance, qui moutre bien evidamment d'où provient ce minois. Quand on s'efforce vn peu d'aller à selle, ou si on ha douleur devâtre, pour ce que le diaphragme se retire tout cōtre les boyaus (qui sont aussi pressés de part des<sup>o</sup> des muscles epigastriques) on rechigne tout ainsi qu'an riât. D'où vient celà? du retiremât diaphragmique. car quand il s'amasse pour mieus pousser cōtre les boyaus, & an vuider ce qui nuit & deplait, la poitrine demeure basse & contrainte, la respiration vague, & il se fait vn grincement aus dans, avec etandue de laivres, comme si on rioit. Il an avient autât par les autres douleurs, an quelle partie que ce soit, si on ne veut crier, ains andurer patiamment l'asperité du mal. Lors on fait de maim, que par les douleurs intestines: car le diaphragme s'etraisit, retenant la respiration, <sup>P</sup> comme s'il pansoit de sa constriccion repousser ce qui no<sup>o</sup> fait mal. Le pleur excessif de quelque grand deplaisir, fait pareilhe contenâ-

ce,

<sup>P</sup> Pour-  
quoy ayant  
quelque  
douleur, on  
retient son  
haleine,  
voyés Ari-  
stote, prou.  
9. du liu. 27.



ce: tellemât que qui verroit seulemât & n'orroit, à peine sauroit-il distinguer si on pleure, ou si on rit. Voyés deus hommes an peinture, desquels l'un rie si fort, qu'il se defaïssonne tout: l'autre se debate estrangemant, se plaigne, & pleure à grosses larmes: pour peu que l'ouvrage soit grossier, vous ne saurés auquel assigner le plaisir, & auquel la tristesse, tant se ressamblet les visages an ces deus passions. De ce propos nous colligeons premieremât, que la risée participe d'annuy (comme nous avons toujours dit) puis que le rechigner sert à l'un & à l'autre. Secondemant, que la grieve douleur & la tristesse sôt retirer le diaphragme, etraïssir la poitrine, anfoncer le vautre, & suspendre la respiracion: qui sont les ordinaires accidans du Ris. Ces effais sont notoires, mais leurs causes bien fort obscures. On peut dire, que le diafragme emû du cœur (car c'est l'auteur<sup>q</sup> des mouvemens, qui suivet quelque affection) fait accorder à sō<sup>q</sup> c'est le cœur, son ministre et le dia-  
branle plusieurs autres muscles, qui ont amitié ou intelligence avec luy. phragme.

H

r Il y ha  
double cō-  
santement,  
commun &  
particulier.

f la machoi-  
re basse s'a-  
tand. car la  
haute et im-  
mobile presq  
an tous ani-  
maux, exce-  
pté le Cro-  
codil.

L'anatomie no<sup>e</sup> enseigne, que les parties empruntent les vnes des autres, & celles qui sont antretenuës ou cōjointes de commune liaison, ont mutuel consantemāt. Car toutes les parties de nostre cors se ressentent du bien & du mal qui est au foye, au cœur, & au cerveau, par le moyen des veines, arteres & ners, qui en procedent : mais en particulier, la bouche de l'estomac compatit au cerveau, plus que mēbres hors de la teste : & le cerveau à elle, pour cause des grās & fort sensibles ners qui la couronnent. Or les ners qui meuvent le diaphragme, sortent tous du cou, & sont la plus part de la quatrieme couple (augmātee & rāforcee de la sisième) d'où procedent aussi ceus qui meuvent la machoire. Voilà pourquoy le diaphragme étant blessé, communiquant soudain le spasme aus ners du quatrieme pareil, fait retirer les laivres, & ouvrir la bouche en convulsion, moutrant vn faus samblāt de rire, qu'on appelle Canin. Par mēme moyē nous prouvōs, que les bras sont secous au Ris demesuré :

¶

pour autant que le settieme pair des ners de la nuque, leur et tout dispâsé, hors-mis quelques filamans qui s'étandent jusques à la teste, au cou, & au diaphragme. Donques par vn accord de la copulacion faite des ners motifs, le diaphragme agité & emû, peut mouvoir d'autres muscles à son consantement, & faire le rechigner qu'on voit tant au plêur, que au Ris. C'est l'accidant plus merueilleux qu'y soit, & duquel la cause est pl<sup>us</sup> obscure: mais nous en avons tant allegué, que si l'une ou l'autre ne suffit, toutes ensemble pourront bien faire vn si grâd mouvemant.

Nous avons trouvé la cause de tout ce qui ensuit le mediocre Ris, choses inseparables, & communs accidans: sçavoir et, l'agitation du diaphragme tité du cœur, le demenemât de la poitrine, la compression pulmonique, la vois ou son antre-rôpus, qui en dependet. Finalement l'etandue des laivres, & l'ouverture de bouche, quand le Ris continuë plus que petit. Le Ris ne peut être aucunemant

H ij



sans tous ces accidans: car ils sont de son essence, propres, l'accompagnans toujours, & augmentans en grandeur évidante, comme la risée et plus dissolue, approchant du Cachin. Outre les fudis, en survient plusieurs, qui procedent de plus grand' vehemance, dequels nous traiterons deormais.

*Comment par le Ris se font des rides au visage, maimement à l'entour des yeus.*

#### CHAP. XX.

**Q**Uand le Ris est modeste, né de legiere occasion, les bolievres s'etandent en moyenne ouverture: quand il est dissolu, ou de longue duree, la gorge ouverte, les laivres se retirent en toute extremité. Car l'agitacion du cœur, suit en grandeur la force de l'objet: & tous les accidans du Ris sont plus notables, quand il dure bien longuement. Aussi le Ris en devient laid, des-honneste, & lascif, lachant trop & lassant les muscles, qui ne peuvent fermer la bouche, & la remettre en son

*Sans grand objet quel-ques uns sont dissolus au Ris: ce que provient d'une impuissance & imbecillité.*



point: dont elle demeure indeffam-  
mant ouverte. Celà auſuit vrayement  
le Cachin, non-moins que les plis au  
viſage, maimemât à l'antour des yeus.  
Car ils vienent communemât an ceus  
& celles qui riet volôtiers graſſemât:  
quâd les muſcles du deſſus de la bou-  
che, ſe retirent an haut, & les autres an  
bas: tellement que pour rire, on mou-  
tre qui ha plus belles dans. Par ce re-  
tirement, il faut que la peau fronceſſe  
aus jouës, & aus deus coins des yeus.  
Car les muſcles (qui ſont aſſés epais,  
& an grand nombre) preſſés & reſſer-  
rés an pluſieurs androis, tirans tous  
vers le haut, ſont diuers plis, dequels  
et le beau Gelafin. Au coin des yeus  
exterieur, les rides ſont plus commu-  
nes & aiſées qu'alheurs, pour la min-  
cereté & molleſſe du cuir: outre ce que  
la fronceſſure des jouës termine là, au-  
rancontre de celle du front, quand ſa  
peau ſe rabaiſſe pour le randre mieus  
etandu. An cet androit ſe joignant  
toutes deus, ſont vne infinité de rides  
bien fort voyables, & (moyennant  
la ſiccité) perdurables: dont ceus qui

H iij

Pourquoy  
on defand  
aus filhes de  
trop rire.

anviehiffet, y marquet les premieres.  
De ce discours nous pouuons antan-  
dre, pourquoy on avertit les jeunes  
filhes, de ne rire follatremant, les me-  
nassant qu'elles en seront plutot viel-  
hes. C'est pour autant que le Ris disso-  
lu & trop continué, cause vne laide  
mine de telle ouverture de bouche,  
d'où se font mains plis au visage. Aus  
ansans pour la tandreur, ils sont aussi  
tôt perdus que fais: ils ne durent point:  
mais à la longue, comme la peau se  
deseché, la continuacion du plier an  
misme lieu, retient imprimees les ri-  
des. Dont il auient que les personnes  
grasses devienent plus ridees an la viel-  
hessé que les autres: non seulemant  
pource q la graisse perdue, leur peau  
se retiré, ains aussi pour avoir ryl<sup>e</sup> vo-  
lontiers & demesurémât. Car les gras  
sont fort sanguins (si l'ambompoint  
comme nous croyons, vient d'abon-  
dance de sang) & tels<sup>e</sup> sont de natu-  
re joyeus, follatres & rians. Parquoy  
il n'est pas estrange, que ceus qui vie-  
net plus aisemant aus rides, par trop

Il demon-  
strera cecy  
au troisiem<sup>e</sup>  
liu. cha. 4.

la rictie) perdus piez: dont ceus qui

(ii) 11

rire y'accouret plutot, & an rapporter  
melheur part.

*D'où procede que les yeus etincellet*

*& pleurent.*

CHAP. XXI.

**L**Es yeus etincellet an joye (côme  
nous avons dit cy-dessus) parce  
qu'ils sont plains d'espris clairs & luy-  
sans, lesquels fretilhet de s'an voler,  
cherchans l'yssue de tous coutés, cō-  
me vn oiseau an cage. Au petit Ris il  
an avient de maimé, & par maimé rai-  
son. car les esprits emeus d'agilité, ran-  
det aus yeus riens vne splendeur joy-  
euse: mais non pas si decouverte, que  
à la lōgue ou lascive risée: pource que  
la grandeur des causes aggrandit les  
effais. Cette lueur et le principal fine  
de joye & liesse. car on peut bien feindre  
d'etre joyeus, an faisonnāt sa bou-  
che, & tout le visage, an mine de con-  
tantement, par l'usage des muscles  
qui l'ajancet, seruans à nostre volōté.  
mais l'etinceler des yeus ne peut estre  
bonnemāt imité à nostre veul, pour

H iiij



z Bōnemāt  
dit il, car il y  
ha notable  
différance de  
la joye feinte,  
à lavraye.

ce qu'il suit l'elargissement du cœur,  
& l'effusion des esprits, qui ne giset à  
notre pouvoir, si l'occasion n'est pre-  
sente. Partant ie l'ay nommé prin-  
cipale note de joye, comme ne pou-  
vant estre dissimulée, ne falsifiée, etant  
plus de nature que d'artifice. Maimes  
quelques vns ont les yeus fort luisās,  
gays & lascifs naturellemant, qui sont  
tant pleins d'espris, que la tristesse ne  
les peut obscurcir. Donq l'eul etince-  
lant, n'infere pas toujours le cœur  
joyeus, puis qu'il peut estre tel d'ordi-  
naire: toutesfois il arguē bien (ce me  
samble) que l'ame est galharde, joyeu-  
se & ancline à plaisir, aimant toute  
recreation. Et de fait, ces personnes  
qui ont l'eul gay & vif, sont volōtiers  
plaisantes, ebaudies, joviales, & qui  
n'angendret melancholie d'eus-mai-  
mes. Touchant aus larmes que jettet  
les tieurs, il faut savoir qu'on pleure  
de marrisson, quand la douleur presse  
de contrainte les yeus, & les parties  
circunvoisines, epraignant leur hu-  
midité. Au contraire, la joye dilare  
& ouvre leurs pores, d'où peuvet cou-

y Voyés les  
raisons d'A-  
lexandre A-  
phrodosien,  
probl. 29. li.  
1. pourquoy  
on pleure, &  
de joye, &  
de tristesse.



ler & choir les humeurs an maniere de pleur. Ou (qui et la principale raison) les larmes s'angeandret des vapeurs & esprits, que ce lieu par sa mollesse estoit abondant, & depuis les epaissit an eau par sa froideur, tout ainsi q le cerveau fait ses distillaciōs. car les yeus sont evidamment<sup>z</sup> frois. Toutes ces causes ansamble font larmoyer les rians, si nous avons bien demoustré, qu'ils participet de plaisir & d'annuy. Il y an ha qui pleuret de la moindre risée, comme ie fais: & tels ont la teste fort aisée à suer, avec grand municion d'humeur aus yeus. Les autres y sont tardifs & mal aisés, ne pleurerā si tot du Ris, de plaisir ou de tristesse: toutesfois on n'an voit guieres, qui ne iettent quelques larmes apres vne longue risée.

<sup>z</sup> L'auteur ha change d'avis, car il tiēt aujour d'huy, que le cerueau & les yeus sont chaus, cōme toute autre partie spermatique & que l'eau s'y angeandre comme la graisse ailleurs, par la densité des mēbranes.

*Pourquoy le visage an rougit, avec anflure des veines du front & du cou.*

CHAP. XXII.

**P**Our vne ou deus risées, on ne charge pas de couleur, sinō qu'on rou-

gisse facilement: mais quand le Ris dure long tams, les plus pales devien-  
 net rouges, à raison de la quantité  
 des esprits & vapeurs sanguines, qui  
 monter peu à peu an-haut. Les parties  
 du visage emuës, augmentet sa tein-  
 ture de leur agitatiõ. Outre ce, la pei-  
 ne du respirer, lequel samble ampe-  
 ché, & fort antre-rompu, fait rougir  
 le visage: comme chacun peut eprou-  
 ver an retenant son halaine. Ces  
 maimes causes fõt, que les veines s'ã-  
 flet au frõt & au cou, plus que de cou-  
 tume, an ceus qui les ont apparantes  
 & riet longuemant. Car les vapeurs  
 & les esprits, ramplissans les tuyaus  
 a qui leur donnet passage, les elargif-  
 set fort, si de grand' presse ils s'y trou-  
 vet ampeschés. La difficile respiraciõ  
 le cause aussi evidamment: dõt à quel-  
 ques vns tout le cou angrossit mer-  
 velheusemant, & à cause du Ris & de  
 la peine d'halener.

Ces tuyaus  
 sont les vei-  
 nes, où le  
 sang pressé  
 fait ceste  
 tansion.

IIIXX. LA HO

Outre que ces causes ont une autre  
 cause, qui est le Ris, qui est une

*Comment le Ris ment la tous, & fait sortir  
par le nez ce qui estoit dans la  
bouche.*

## CHAP. XXIII.

**B**ien-souuant on rit si long tams, & de si grande vehemance, que les poumons echauffés fondet leur pituite: laquelle depuis les chatoulhe, pique, irrite, & contraint à toussir pour la rejeter D'autrefois cela provient de quelque goutte, qui tombe d'an-haut aus poumons, lors que la teste se ressalt de la chaleur, & qu'il y ha quantité d'humeur nouvellemant angeandré des vapeurs, & que ceus qui y etoint deja, devienet plus sutils. C'est par maimie raison qu'on toussit de rire, ayant quelque chose dans la bouche, laquelle par ce desordre chet au tuyau pulmonique. La tous an viét fort annuyeuse, & dure tant que cela soit hors du passage de la respiraciõ. La canne du poumon nommee Cependant elle trauaille la poitrine, trachee artere, ne peut durer ebranle tout le cors, secoüant le cerueau, & l'emouvant de sorte, que qu'aucune chose occupe la racine des yeus an deul, ils pleuret, pe sç. canal



s'anflet, & samblet qu'ils doivent sortir de la tette. Si l'estomach et plein de viande, pour peu qu'on soit prompt à vomir, ce grand trouble met tout dehors. Tels accidans vienent communement à ceus, qui an humât ou beuvant, sont cōtrains de rire: parce qu'il et bien aisé aus choses liquides, de couler dans le gargamelle. Outre les

Il n'est propre au Ris, mais à la to<sup>e</sup> qui an et emuë de la premiere se-couffe. dont la tous se fait immediate-ment. On appelle celà du vin de nezareth, d'auant qu'il viët du nez.

fudis accidans, il y an ha vn fort famulier (si non propre) à ce fait, qui et de randre par les narilhes ce qu'on boit: <sup>d</sup> ou si la bouche n'a rien ancores pris, le seul excremant du nez. La raison de cecy et, qu'on hume an susant & tirant à soy l'humeur: lequel passant par la bouche, va droit à l'estomac du long de l'œsophage. Durât cet acte, l'inspiraciō se fait par les naseaus, & tant qu'on peut avoir d'halaine, le trait de boire cōtinuë. car on ne peut souffler ou expirer, & suser tout ansemble, comme dit le proverbe. <sup>e</sup> Dōques si ce pandât le Ris nous presse, il faut cesser l'inspiracion tout court: vù que le Ris n'avient jamais qu'an expirant, comme nous avons

Nemo potest simul flere & sorbere, dit le Latin.



suffisamment prouvé. Il faut donc sou- An chap. 16.  
 dain rendre l'air, & à grand tas. S'il  
 trouve la bouche ampechée, il saute  
 an haut contre le nez, qui et le plus  
 prochain passage: & sort de telle im-  
 petuosité, à raison de l'estroitesse du  
 lieu, que tout ce qu'il rancontre an et  
 vuide.

*D'où vient que les bras, les epaules, cuisses,  
 piés, & tout le cors peu vent estre  
 emens à force de rire.*

CHAP. XXIII.

**A**V dis-&-neuvieme chapitre no<sup>o</sup>  
 difions, que les bras sont agités  
 & secous au kis demesuré, pour ce  
 que le settieme pareil des ners de la  
 nuque, leur et tout dispancé, hors-mis  
 quelques filets qui s'etandet jusqu'à  
 la teste, au cou, & au diaphragme.  
 Telle comunicacion peut asles fai-  
 re consantir les bras, & les epaules  
 (qui s'antretienet fort etroitement)  
 à l'emotion diaphragmique. Mais il y  
 ha d'abondant d'autres occasiōs, qui  
 ne sont an rié moindres: c'est des mus-

Muscles  
mouvans  
le bras, qui  
naissent de la  
poitrine.

cles mouvans les bras, qui vienent de la poitrine. Le premier nait du sterné & de la moitié de la clavette qui le touche. Le second procede de l'autre moitié, & de la teste du bras, & de l'épine de l'épaule. Le quatrieme sort de la pointe des vertebres pectorales, depuis la sisième an-bas. Les épaules sáblablement, de lesquelles pádet les bras. ont certains muscles venans de la poitrine. Il est donq aisé d'antandre, comment la poitrine étant ebranlee par le Ris dissolu, on voit branler de mames bras & épaules: voire branler de forte, qu'on ne les peut retenir. Et quoy? les cuisses an anduret bien secousse, les piés an trepignet, & le cors s'amoncelle tout, par le constant des muscles de toutes pars forcés & retirés. Car aussi tout s'antretient, & est lié ansamble par ners, ligamans, & tandon.

De la douleur qu'on fant au vautre par  
trop rire.

## CHAP. XXV.

**L'**Agitacion du diaphragme, & le  
travail des muscles epigastriques, qui  
s'etirent fort & dru, cause souvant qu'à-  
pres vne loque rusee on fant douleur  
au vautre, comme de grans coups de  
baton. Car le diaphragme presque  
tout nerveux, et delicatement sensi-  
ble, ayant de tres-notables ners du si-  
steme pareil, qui le font si tanderment  
santir, qu'estant malade il ha les mai-  
mes accidans que le <sup>f</sup> cerveau. Outre  
le diaphragme, il y ha plusieurs mem-  
branes & peaus au vautre, qui ont fan-  
timant exquis. Tout cela s'antretient  
& et tandu par vne mame cause au  
Ris, d'une tansion si grande, qu'elle  
approche du dechirement. Le foye  
pand du diaphragme, & de sa lourde  
pesanteur travailhe beaucoup an telle  
emocion, & done peine à l'autre. <sup>h</sup> De  
douleur le foye n'an ha gueres, non  
plus que de santiment. La ratte, les  
boyaus, & samblables antralhes de la

<sup>f</sup> Aussi les  
anciens  
Grecs ont  
appellé le  
diaphragme  
Phrenes, c'est  
à dire, pāsée  
& antande-  
mant.

<sup>h</sup> Le foye  
done pei-  
ne au dia-  
phragme,  
de sa lourde  
pesanteur.

cuisine du cors, anduret les secouffes des parties voisines. Brief, tout et an grand branle, demené si vivemât, que le ventre cuide crever, & s'an deult bien fort. Mais le principal de la douleur, et à l'androit de la ceinture, au lieu du diaphragme, lequel souffre plus de tourmant, & le fant beaucoup mieus que les autres parties. Voilà pourquoy, contre cette douleur, nous pressons des deus mains le ventre, cōme pour retenir l'agitation du diaphragme, cause de tel desordre. Et de fait, celà y sert: car il arrete les boyaus, ampechant qu'ils ne cedet ainsi facilement au diaphragme qui les pousse. Il bat contre eus an se serrant, & s'ils ne prestet, à faute de place il et contraint d'amoindrir son mouvemant. Ainsi nous eprouvōs que le rire s'apaise, aumoins que la douleur du vātre (provenant de la continuacion du Ris) diminue & se passe, quand on y presse fort: car celà donne grand repos à toutes les antralhes. Samblable douleur, & par samblable cause, vient à ceus qui couret longuemant à pié ou à



ou à cheval : lesquels n'ont aussi meilleur remede, que d'vser de bandage, & serrer fort le ventre.

*D'où vient qu'on pisse, fiante, & suë à force de rire.*

CHAP. XXVI.

**A**V cou de la vessie il y ha vn muscle rond, qui le ceint à l'antour comme vn anneau, serrant le passage à l'vrine quand il est retiré : dont il est nommé <sup>c</sup> Sphinctere. Le boyau culier an ha vn samblable, & de mame appellation, qui defand l'yssuë aus matieres fecales, tant qu'il nous plait les retenir. Pour vider ces excremans, il faut cōtraindre tels muscles à s'ouvrir, par le moyen d'autres qui ayent plus de force, & obeissent à nostre volonté. Ce sont les epigastrins, au nombre <sup>d</sup> huit, outre le diaphragme : qui tous ansamble, de tous costés pressent & pouffent contre les boyaus, & la vessie, de telle vehemance, que les Sphincteres lachet, ne pouuans empêcher de leur contraction, que les

<sup>c</sup> Sphinctere signifie cōprimant, serrant & retraignant.

<sup>d</sup> Quelque fois on antrouve dix, avec les deux petis, qu'on nomme appendices des drois.

all's'an fa-  
chet, quand  
les excres-  
mens com-  
mencent à de-  
plaire par  
leur qualité  
qu'auant, ou  
tout deus.

vaisseaus ordonnés à recevoir & gar-  
der par quelque tams ces superflui-  
tes, ne s'an descharge (si nous y vou-  
lons cōsantir) aussi tot qu'ils s'an<sup>a</sup> fa-  
chet. Car il git an nostre volonté, de  
faire que les Sphyncteres cesset leur  
cōtraccio: qui et leur ynique office,  
institué pour la retencion: & l'expul-  
sion des excremans et faite, par la  
vertu naturelle de la vessie & des  
boyaus, favorisee toutesfois de la cō-  
pression que font les muscles epiga-  
strins, avec le diaphragme. Il et donq  
vray-semblable, que quand ceus-cy  
presset long tams d'vne grand' vio-  
lance, sollicitās les boyaus & la vessie  
de randre leur contenu (comme il a-  
vient par le Ris) s'il y ha quantité de  
matiere liquide, tout nous echappe  
vilainement. Car leur agitation & se-  
couffe et tant forte, que les Sphyncté-  
res n'y peuvēt resister: maimies quand  
d'vne longue duree, ils an deviennet  
laches & vains, comme tout le reste  
du cors, perdant toute sa force: Quāt  
à la sueur (troisieme espece des ex-  
cremās, que le Ris provoque à sortir)

elle et plus aisee à mouvoir que les sudis : toutesfois je la mets, derniere, pour venir comme par degrez, jusques à la foiblesse d'evanouissement, & à la mort, si elle peut avenir de rire. Car ces accidans suivet communement vne insigne evacuation. Or la sueur vient apres vne longue risee; ou par tout le cors, ou an la face tant seulemant, aus vns plus-tôt & aisément, aus autres tard & difficilement. Elle est causee de l'agitation & ebranlement vniuersel, qui echauffe les humeurs, & dilate les pores du cuir, ne plus ne moins que le trauail.

Mais sur tout, le visage suë <sup>b</sup> fort <sup>b</sup> Pourquoi  
d'vne grande risee, pour la moiteur <sup>on suë plus</sup>  
de ce lieu là, qui est fort voisin du <sup>du visage,</sup>  
cerveau, & pour la molle rarité de sa <sup>cōbien que</sup>  
peau, avec l'affluance des esprits & va- <sup>soit partie</sup>  
peurs du sang qui y montent, & peu- <sup>mince &</sup>  
vet beaucoup à faire d'eau, ou de soy <sup>peu char-</sup>  
ou des humeurs. <sup>nue, Aristo-</sup>  
<sup>te le debat</sup>  
<sup>au 2. probl.</sup>  
<sup>du 36. liure,</sup>

Iij

*Qu'on peut évanouir de rire, & si on en  
pourroit mourir.*

## CHAP. XXVII.

**A**V C V N E S F O I S le Ris dure si  
longuemât, que de grand' emo-  
cion & peine, il semble que le pou-  
mon se doive rōpre, & qu'il ne puisse  
baster à la respiracion: par ce qu'il ne  
peut aller si vite que le cœur. Le dia-  
phragme aussi ne peut bonnement  
fournir à l'attraccion de l'air, & tous  
les muscles de la poitrine sont déjà  
bien lassés. Vous diriez que tout est  
brisé, fracassé, déchiré: les coutés &  
le ventre se deulet. Dont il aviét sou-  
vant, que les muscles ainsi troublés,  
perdans leur vigueur, & laches du lōg  
travail, ne peuvent soutenir le cors:  
tellement que de tant rire on est con-  
traint de s'appuyer, craignāt de choir  
à terre, ou de tōber à l'anvers: car on  
n'a plus de force: le Ris desplait, & on  
creve. An celà y a bien allés de quoy  
évanouir, avec la perte des esprits, &  
la faute de respirer. Car de telle emo-  
cion, le cœur s'échauffe outre mesu-



re: & le poumō ne fuffit au rafraichif-  
 femant, quand il et fans comparaifon  
 plus tardif que <sup>a</sup> l'autre à femouvoir:  
 de forte qu'on et pres d'etouffer, fi le  
 Ris continue. Et voila d'où provient  
 la mort, fi elle peut anſuyure le Ris.  
 Ce que ien'ay voulu ancores accor-  
 der: combien que i'aye demoutré, cō-  
 māt il et poſſible mourir de joye, par  
 la dilatacion du cœur, & vn gaſt d'eſ-  
 pris ſi grād, qu'il n'an reſte aſſes pour  
 maintenir la vie. Mais par le Ris la  
 contraccion ſurprenant de viteſſe la  
 dilataciō, fait au cœur diſpanſer plus  
 bellemant (nompas tout à coup) ſes  
 eſpris & vapeurs: an quoy conſiſte la  
<sup>b</sup> ſauveté. Mais ne peut-il ainſi quel-  
 quefois avenir, que augmantees les  
 cauſes de l'evanouyr par vne vehé-  
 mance du Ris continué, la mort ſ'an-  
 anſuive tout à fait? Avec la peine de  
 respirer, n'y aura-il pas grande perte  
 d'eſpris, ſi elle dure long tams, ſans  
 que le cœur ait lojſir deles renouve-  
 ler? Ce qu'à vne fois ſe diſſipe par  
 l'extreme rejouyſſance, devroit etre  
 perdu an pluſieurs ſouvent reïterees

<sup>a</sup> Plus que  
 l'autre, c'et à  
 dire, le cœur  
 Auſſi ſon-  
 etre an per-  
 pandicule,  
 le rand plus  
 mobile ſans  
 cōparaifon.  
 Chap. II.

<sup>b</sup> La ſauve-  
 té cōſiſte à la  
 perte qui ſe  
 fait belle-  
 māt. Car de-  
 quoy que ce  
 ſoit, nature  
 ne peut an-  
 durer ſou-  
 daine eva-  
 cuacion.

dilatacions. lesquelles nonobstant les succedantes compressions alternatiues, gatet beaucoup d'espris & de chaleur naturelle : qui cause le soudain trepas, à ceus qui ont le lien de l'ame bien fort aisé à rompre. Toutesfois

*c Voyés ce  
qu'auons dit  
en la 3. au-  
notaci6, sur  
le 14. chap.  
Histoire.* nous ne voi6s guieres, qu'on <sup>e</sup> meure d'une grand' rilee, si ce n'est pour le chatoulher. J'ay ouy parler d'un jeune homme, que deux garces chatoulherent importunement, jusqu'à tant qu'il ne dit plus mot. Elles pansoint qu'il fut euanouy, qu'ad ebahies le cōnuret mort etouffé. Mais je ne veus pas ancor admettre, que du chatoulherement procede vn vray Ris, tel que nous l'auons decrit : & moins ecluy qui provient de la blessure du diaphragme, comme temoignet Hippocras, Aristote, Pline, & autres bons auteurs. Tels Ris sont d'une autre faison, que nous declairerons (si plait à Dieu) au segond livre, où nous mouterons toutes ses differāces. Ce premier et asses long, auquel sans courir sa ne là, d'un fil continué nous auons moutré la matiere, faculté, forme, &

tous les accidans du Ris, expliqués par leurs causes. le panse n'avoir rien omis de ce qui touche à son essence. Mais pour la comprendre mieux, & an peu de termes, je suis d'avis de recapituler & remettre an memoire pour la fin de ce livre, tout ce que nous y avons dit. Car de là nous prādrons le sujet de la définiciō du Ris, laquelle donnera commencement au livre qui s'ensuit: auquel nous repondrons à plusieurs obieccions ou reprehensions, qu'on pourroit faire sur ce qu'avons mis an-avant, le tout de nostre invancion. Là aussi nous traiterons amplement du chatoulher, & s'il est propre à l'homme comme le Ris: où nous expliquerons sis problemes du chatoulhermant. Et autre autres divers propos dignes d'annotacion, nous dirons comment le saffran peut faire mourir an riant. Puis an troisieme i'epelucheray plusieurs difficultés, & fort belles questions: comme, pourquoy le seul homme peut rire: d'où vient que les vns rient plus que les autres, & quelques vns an

Ce qu'il  
traitera aus  
deus liures  
suyvans.

Chap. 2. & 3.

Chap. 1.

Chap. 4.



Chap. 10.  
Chap. 14.  
Chap. 9.  
Chap. 4.  
Chap. 17.  
Chap. 17.

Chap. 2.

dormant: que les plus gras riet plus volontiers: pourquoy le Ris n'avient devant le quaratieme jour de nostre natiuité: où nous parlerôs aussi, d'un qui naquit en riant, d'autres qui ne riet jamais, & de ceus qu'on dit estre mors de rire sans qu'on les touchat. Là nous verrons, pourquoy on dit, la rate fait rire, & plusieurs autres jantils propos qui feront fort agreables.

*Recapitulacion, concludant le premier liyre.*

Chap. 1. 2. & 3.

Chap. 4.

Chap. 9.

**D**Onques le Ris et meü des fais ou dis, qui ont apparance de laidur, & ne sont pitoyables, sinon (peut estre) de prime face. Il faut qu'on y prene garde, & qu'ils soient counus: autrement les ridicules n'ont pas leur efficace: & ne peuvet toucher à l'ame, s'ils ne penetret au sans commun. Là ils ne sont recounus pour tels, ains seulement reffus comme tous les autres objets. Car les sans ne sont que portes ou fenestres, par lesquelles on antre



vers l'ame, cachee au dedans. L'ame et toute d'une faſſon, ſimple, indiuiſible, & ſans diſtinction de parties: dōt les objets l'emeuuer toute. mais pour autāt qu'elle peut faire diuerſes choſes, on luy attribue pluſieurs facultés ou uiſſances, qu'elle pratique & exerce de fait, aus inſtrumans cōuenables à la chacune. Et de-là vient, que les Philoſophes assignet à tel membre tel pouuoir: cōme ſ'ils vouloint dire, que l'ame touchee, tantee, ou emuē des objets (paruenus à elle par les fenetres du cors) demoutre ſà & là an diuerſes parties, ce qu'elle ha uiſſance de faire, operant diuerſemant par diuerſ inſtrumans, ainſi qu'il auient mieus au chacū. Elle donques emuē de la matiere ridicule, agit le membre plus accommodé à exprimer ſa Chap. 9. paſſion: qui et le cœur, vray ſiege des affections. Cettuy-cy peu ſouuant obeit à raiſon, ains ordinairement cōtre la volonté, & notre jugement, il ſe trouble comme vne beſte. La faculté Chap. 6. qui y preſide, et nommee deſir ſanſuel privé d'attouchemāt, lequel n'et

Chap. 10.

du cerveau, ja-soit que le cerveau res-  
soive son objet. L'affection risique  
approche fort de la joye: toutesfois  
il y ha differance, tant an leur matiere  
que an l'emocion du cœur: parce q̄ la  
joye vient d'une chose serieuse, & ne  
fait que dilatacion: le Ris naît de fol-  
latrerie, dont il y ajoute constriccion.

Chap. 14.

Desorte que le Ris ha deus mouve-  
mans contraires: l'un et fait de liesse,  
& l'autre de tristesse. mais toujours la  
dilatacion surmonte au Ris, comme  
le fait et plus plaissant, que miserable.  
Le cœur ebranlé de telle sorte, l'ame  
santant passion agreable, ne peut  
(à-peine) dissiper tant d'espris, que la  
mort s'an ansuive: ce que par joye  
souvāt et avenu. La coutume du cœur  
et, de decouvrir toutes affections par  
quelque changement au visage. Du-  
rant la joye il an balhe de fort voya-  
bles & apparans indices: car des es-  
pris & sanguines vapeurs qui gaignet  
le haut, la part qui ramplit les yeus, y  
rand vne claire lueur: le surplus de-  
meure an la peau, amboutissant &  
coulourant la face. Les bolievres s'e-

Chap. 11.

Chap. 11. 21.  
& 22.

tandet joliment, par les muscles retirés quasi de convulsion, faite d'abondance d'espris. Le Ris ha tous ces accidans communs avecques joye. Ses propres sont, les mairmes augmantés, ja-soit qu'il n'y ha pas plus grand' dissipation des matieres sutes : mais d'autres choses y aydet. Car le cœur riant, mû impetueusement d'alternative contrariété, agite sa couverture, nommée Pericarde. Cettuy-cy ne faut pas à tirer brusquement le diaphragme, auquel il est attaché d'un fort lien. Le diaphragme vacillant & emû, secout de mairmes la poitrine : dequoy s'ensuit vne semblable compression de poumon, qui rend la vois antretrouée. Tout cela n'avient guieres, qu'an l'expiration, etant pour-lors le diaphragme detandu. Par le Ris la bouche et bâlante des muscles retirés d'une replecion de vapeurs ou esprits, tout ainsi qu'au vray bâlher. C'est aussi pour le grand besoin de frequente respiration, qui fait tenir la bouche ouverte : & pour l'agitation de la poitrine, laquelle tire à soy le muscle lar-

Chap. 13.

Chap. 14. &amp;

15.

Chap. 16.

Chap. 18.

Chap. 19.



ge, abbatant la machoire. Quelquefois on ne fait que decouvrir les dás, & comme rechigner: ce que provient desdites causes plus legieres, & de la contraction du diaphragme, qui rád toujours cet effet an diverses occasions. Le Ris fait rider le visage ( mais sur tout au coin des yeus) à cause des plis que ses muscles reïteret souvant. Les yeus pleurent de rire, pource qu'ils sont pleins de vapeurs, & les pores sont adonc fort ouvers, cōme par la lieffe: ansamble pour l'eprainte des humeurs, causée de tristesse. car nous disons, que le Ris tient de ces deus affections. Les veines s'anflet au frōt & au cou, de ce qu'amboutit le visage. La tous vient à force de rire, quād les poumons sont irrités de leur humeur futil, ou d'vn autre tōbat d'an haut. La tous viēt aussi, de rire an mágant ou beuvāt, parce que de la bouche quelque brisette ou goutte va dedans la gargamelle. Quelquefois on rand par le nez, quand la bouche et ampeehee, & le Ris nous contraint d'expirer. Les bras, les jambes & tout

Chap. 20.

Chap. 21.

Chap. 22.

Chap. 23.

Chap. 24.



le cors s'emeut, quand la poitrine et tourmantee: parce que d'elle fortet des muscles qui vôt à tous quartiers. Le ventre deult bié fort de la fréquã-<sup>Chap. 25.</sup>te, vehemante, & longue concussion-ou batterie qu'anduret les antralhes, peaus, & mébranes, que le diaphragme tourmante, luy etant ancor plus tourmanté. On pisse & fiente de rire,<sup>Chap. 26.</sup> pource que la vessie & le boyau culier, sont pressés des muscles epigastrins, & du diaphragme, à la force dequels ne peuet resister les deus Sphincteres: lesquels pour lors sont autrement bien laches de telle agitation, cōme tout le reste du cors. La sueur vient de peine d'halener, & du trauail qui echauffe. Elle sort plus abōdammât au visage, pour la rarité de sa peau, pour la mollesse & humidité de ses parties, voisines du cerveau. La notable perte d'espris, avec telle<sup>Chap. 27.</sup> difficulté de respiracion, qu'on an et pres d'etouffer, peuet assés causer l'evanouïssement, an ceus qui riet de trop grand' vehemâce. Quant à mourir de tel excès, il n'et pas fort aisé:

car la contraction ampeche la prodigieuse dissipation d'espris. toutesfois quelques vns en sont mors, comme l'on dit: mais nous verrons si ce Ris est d'une autre faſſon, aus livres qui s'enſuivent.

## LE SECOND LIVRE

DU RIS, CONTENANT

ſa definition, ſes eſpeces,

differentes, & divers

epithetes.

### PREFACE.



V batimât du cors humain, pluſieurs choſes ſe preſentent dignes de ſinguliere admiraciôn: leſquelles ſi on vouloit expliquer & pourſuivre curieusement, à peine en viendroit-on a-bout. Car ce qui est de cõmun avec les beſtes, ha la faſſon de tât plus exquiſe au cors humain, que celui à bon droit ſera iugé impie, qui

peſera d'un injuſte balāce, la tref-excellante ſageſſe de leur ouvrier. Je ne confidere pas maintenant, de quel angin & de combien notable commodité & convenance, noz cors ſont affermis des os, attachés anſemble d'une lieſon nerveuſe & forte, neantmoins tref-aiſee à tout mouvemant, ſoit pour courir an avant, ou pour ſe cōtourner, marcher de tous coutés, ramper & ſe trainer ſur le vātre: avec maimme facilité de monter & deſſandre habilemant par des degrés & echelles, grimper ou gravir, ſauter, voltiger de mille ſortes: & tout celà avec telle dexterité, qu'il n'y ha comme point de peine. Je laiſſe à-part ceus qui de meruelheuſe, & preque incroyable agilité paſſet & repaſſet le cors dans vn cerceau, ſe plians comme vn oſier an tant de ſortes, que la cire n'et pas pl<sup>o</sup> maniable. Mais quelle et cette louange à l'ouvrier, que an la face de l'homme on reconnoiſſe telle varieté, que antre tant de millia-ces d'hommes, ils ne ſe treuyet deus viſages, qui n'ayet quelque differan-

ce: ou celà et bien fort rare, & estimé  
entre les grans merueilles? Que dira  
l'on de la grand' diversité du parler,  
quant à la vois seulement, tellement  
differante l'une de l'autre, que sans  
voir la personne, on la peut cōme de-  
viner & recounoitre au son de la pa-  
role, pour peu qu'on l'aye frequâtée?  
Quant au langage si divers, que dans  
vn pays, voire dans vne ville, le ma-  
ternel & vulgaire se trouvera differât  
l'un de l'autre (ja-soit que au commā-  
cement du monde, & jusques à l'an-  
treprise de la tour de Babel, il n'y eut  
qu'une langue par tout) celà et d'une  
autre consideracion. Mais il n'y a riē  
de plus merueilleus que le Ris, lequel  
Dieu a dōné au seul homme, d'entre  
tous les animaux, comme étant le pl<sup>r</sup>  
admirable. Car si le Ris estoit moins  
frequant, il sambleroit vn miracle,  
quand on voit tout le cors emū si  
soudain, & avec telle impetuosité,  
pour ouïr ou voir quelque chose de-  
neant, & du tout ridicule. Or il faut  
bien que celà avienne, de la puissan-  
ce que l'ame ha sur le cors. duquel ar-  
gumant



gumant et ranforcee la fantance des plus doctes & pies personages, que l'ame raisonnable ( la plus excellante des formes) peut estre separee du cors, & subsister an soy, n'ayant par tout besoin d'adminicule estrangier, & de quelque sujet. dont l'ame et declaree de nature immortelle. Car il est trop evident, que la forme qui ha existance par le cors, ne peut avoir sur luy si notable pouvoir. Il y ha beaucoup de choses qui anseignent, combien le cors humain est anclin & prompt à suivre les mouvemens de l'ame: voire qu'il an et quelquefois resolu & deffait, comme quand l'esprit est transporté de grand impetuosité. Aristote au premier de ses grandes Morales anseigne, que les parties ou puissances de nostre ame, sont deus principales: savoir et, la raisonnable, & celle qui n'vse de raison. De la raisonnable procedet la prudance, habilité d'esprit, sapiance, memoire, invansion, discours, & samblables. Celle qui n'est raisonnable, se divise an deus: l'une, qui nullement obcit à rai-

Comment  
du Ris on  
peut com-  
pradre, que  
l'ame est im-  
mortelle.

inobesit  
muc ob q il  
modiq

K

du ris  
est  
du ris  
est  
du ris  
est  
du ris  
est  
du ris  
est

son, comme et la vegetative : l'autre qui obeit quelquefois, comme celle du courroux & de la concupissance: toutes deux fort commodés à l'homme. Car la concupissance maintient la vie, & conserve l'espece : d'autant que au moyé d'icelle nous mangeôs, beuvons & faisons des ans. Le courroux ou dedain, & l'indignacion luy et balhé pour compagne (néanmoins étant son contraire) à celle fin de reprimer la trop grand' cupidité. Car comme le froid & le chaud mêlés ansamble, font vne bone trampe, ainsi la cōvoitise & le dedain ou courroux, s'antrerompās l'un l'autre, font vn très-bon melinge de modestie & vertu. La couvoiteuse puissance de l'ame, et au plaisir ou volupté, & de plaisir, qu'on nomme aussi douleur. Ces deux passiōs sont precedees, volupté d'un desir, & douleur d'une crainte. Dont les affections qui suivent la phantasie & l'imaginaciō, sont au nombre de quatre: savoir et, desir ou appetit, volupté, crainte, & de plaisir. lesquelles quelquefois excessives,

Theodorit  
li. 5. de cura  
pathem.

X

non seulement emeuvent leur cors propre, ains aussi l'étranger. On fait bien manifestement le trouble & l'impetueux mouvement, que la bouillie de colere fait au cœur: & de quel chatouillement la chanelle concupissance emeut le foye, outre la chaleur & rougeur qu'elle excite aux oreilles: je ne dis rien de ce qu'elle remue aux parties honteuses. Voire même le desir amoureux altere le mouvement naturel des artères: comme nous lisons qu'Erasistrate (tres-ingenieux medecin) aperçut du pous élançé & tramblant, l'ardante amour du Roy Antioche à l'endroit de Stratonice sa marâtre, comme Appian le recite. Vn semblable conte fait messire Jean Boccace en son Decamerō, qui est la huitieme nouvelle de la seconde journée. Que dirons nous, de ceux auxquels la semence genitale est copieuse & chaude, se polluer & corrompet en dormant, pour songer seulement, & avoir l'esprit attentif à quelque femme qu'ils auroient veüe de jout. Ne croit on pas, que l'eul du fourcier

K ij

regardant ferme, avec vn desir d'of-  
fanfer & nuyre, peut anforceler le  
cors tandre d'vn anfant? Duquel an-  
forceleman le betal maim n'et pas  
examt: comme tresbien annote Vir-  
gile, an disant,

Eglog. 3.

*Je ne say pas quel regard mal veulhant,  
Va mes agneaus tandres anforcelant.*

Mais qu' y ha-il plus euidant, que  
les appetis des fames grosses, à railon  
dequels bien souvant le cors de l'an-  
fant porté au vantre et taché, & luy  
et tandremant imprimee la marque  
de ce que la maire ha desiré? Quoy?  
l'imaginacion de l'homme ou de la  
fame, durant leur copulacion, n'et  
elle pas cause de la samblâce à la plus

Liu. 7. cha.  
22.

„ part des anfans? Pour cette raison  
„ (dit Plinc) il y ha plus grand' diver-  
„ sité an la seule espeece des hommes,  
„ qu'an tous les autres animaux. Car  
„ la viteffe & legereté de l'esprit &  
„ des pansees, imprime diverses no-  
„ tes. Mais les esprits des autres ani-  
„ maus sont immobiles (ou tardifs &  
„ pesans) & samblables an tous, cha-  
„ cun an son espeece. Dont Ciceron

Liure 2.  
Tuscul.



„dit bien, que la samblance appert  
„mieus aus bestes, qui ont l'esprit fās  
„raison. Ce neantmoins on observe,  
que certains animaus naissent blancs,  
de leurs paires & maires qui ont  
imaginé le blanc : cōme nous savons  
estre fait des paons, & des counils, qui  
sont anfermés an lieu fort blanc. Ia-  
cob aussi mit des verges de diverse  
couleur, au devant des brebis de La-  
ban, dedans les auges és decours des  
caus, là où s'assambloient les troupeaus  
pour boire: afin que s'echauffant au  
regard desdites verges, elles fissent  
leurs agneaus tachettés & grivelés: Genes. 30.  
Vers. 38.  
dequoy Moyse et tref-fidele auteur.  
Nous lisons aussi, celà avoir esté fait  
an Espagne, ez haraz des jumans. Ou-  
tre plusieurs autres graves auteurs,  
Quintilien preuve telle estre la force  
de nature, an la controverse & pro-  
cés, où il s'agissoit de la matrone Ro-  
maine, qui avoit anfanté vn More. Et  
nottre Hippocras delivra vne fame  
du supplice, qui estoit accusée d'adul-  
tere, de ce qu'elle avoit fait vn fort  
bel anfant, qui ne ressembloit à ses

K iij

parans: Hippocras ayant donné avis, que l'on regarda si dans la chambre y avoit quelque telle peinture. ce que ayant été trouvé, il n'y eut plus de doute & suspicion. Je me rais de ceus-là, qui sont si addonnés & asservis à leur vautre, que bien souvent de la seule imaginacion & conception de quelque friandise, il leur semble qu'ils en mangent: dont la salive & saveur leur anviét à la bouche. Plusieurs ayas en tresgrand horreur les medecines, comme on les leur presante (maimes avant qu'ils les flairent, ou gouter) ont mal de cœur, & appetit de vomir: voire avant qu'ils aient tâté l'amertume, ils la fanter à la bouche. Il y en a qui vont à la selle, d'avoir seulement vu prendre medecine à un autre, ou l'apothicaire qui l'apporte. ce que fait la forte imaginacion. Car il y en a de si delicats & mous, que de voir seulement, ou d'ouyr parler d'une chose puante ou sale, randet leur gorge, ou en ont mal de cœur. Or toutes ces choses appartiennent à l'ame, & non au cors, ainsi que tres-veritablement

tiennent les Philosophes : vñ que c'est l'ame qui exerce toutes les funcções de la vie. L'ame void & oyt, dit Epicharme : le reste est sourd & muet. Ce que pourra facilement entendre, celui qui contempera vn cors fraîchement mort. car tous les instrumens y sont entiers, & il n'y a rien d'oté, ou de changé, le cors est parfait : toutes-fois il git oisif, denué de toute acció & euvre, sans aucun pouvoir, dez l'instant que l'ame (ouvriere de toutes les precedentes funcções) en est separée. Donques à bon droit se font tant d'impressions, changemens & alterations au cors, par les affections ou mouvemens de l'ame. Combien d'évenemens divers en suivent la joye ? Combien de jans dit on estre mors de telle occasion, comme nous avons touché au premier livre ? Il y en a aussi Chap. II. qui sont guéris d'une grande maladie, survenant une soudaine & non esperée joye. Par misme raison, à quelques uns les dans s'agacent, de voir ou d'oüir seulement certaines choses. Les autres, s'ils voyent saigner qu'el-

qu'un, ou s'ils regardet vne grande playe, l'esprit etant surpris, & comme retranché d'une admiration ou cōmiseracion, tombet an pamaison. Et la peur, de quelle efficace la void-on quelquefois ? D'une soudaine peur, le trāblemant froid court par le profond des os, le poil se herissonne, & la vois s'arrete au gosier : on se compisse, on se conchie : quelquefois on an meurt, ou on tombe an tres-grievés & lōgues maladies. Il y ha des jans si craintifs, & qui se defiet tant de leurs forces naturelles, qu'ils se laissent gagner au mal : tellement qu'on ne les peut guerir an aucune fasson, & meurent pour leur opinion comme a credit. Il y an ha d'autres, qui se fainnet des maladies : & demeurās long tams an cette persuation, an ayant grand doute & peur, ils y tombet de fait. Au contraire on void par experience, que de peur quelques maladies cesset : comme le hocquet, & la fievre

Liure 18. du  
Contin.

quarte (cōme dit Rasis) d'une frayeur grande & soudaine. Herodote escrit, & plusieurs apres luy, que le sis de



Croesus, etant muët d'un ampeche-  
 mant naturel, voyant son paire an dā-  
 gier de mort, soudain vint à parler, &  
 cria, *Homme, ne tuë pas le Roy:* & que la  
 reste de sa vie il parla bien distincte-  
 mant. C'est, que à la tres-grād' frayeur  
 survenant un tres-grand desir de par-  
 ler, il put produire si grand effet. Et  
 l'esperance mame souvant profite  
 aus malades: tellemant que le mede-  
 cin fort desiré, appaise de son arrivee,  
 la cruauté du mal. De là et ce propos  
 vulgaire (qu'il ne faut estimer ne faus,  
 ne vain) que celuy guerit plus de janis,  
 auquel plusieurs se fient. Car la force  
 de l'ame, qui au paravant succôboit  
 au mal, et excitee & relevee de l'es-  
 poir: dont maintenant elle assaut la  
 maladie avec telle confiance, que an  
 fin il la surmonte. Que dira on, de ce  
 que l'imaginacion ou convoitise fer-  
 memant imprimee, peut emouvoir le  
 cors, non seulement des vifs, ains  
 aussi des mors, comme par un mira-  
 cle? Il est confirmé par le temognage  
 de plusieurs, & ressu des plus sages lu-  
 risconsultes, que les cors de ceus qui

Plures cu-  
 rat, in quo  
 plures con-  
 fidunt.

ont été tués, si le meurtrier et presant  
faignet: combien que la mort soit ex-  
tinctiō de la chaleur naturelle, & que  
de sa froideur elle fige & arrete le  
sang. Disons nous avec certains Phi-  
losophes, que quelques forces de l'a-  
me sensitive (savoit et, la cupidité de  
vangeance) subsistet ancoraes apres la  
mort dans le sang, jusques à ce qu'il  
pourrisse ? Lucrece poëte & Philo-  
sophe Epicurien, samble estre de cet  
avis, quand il dit :

Liure 4.

*C'est bien alors que la semence abonde  
Dās ses vaisseaus, quād l'equilbō les sonde.  
Puis et plaisir, quand icelle on reduit  
Droit à l'objet que le desir poursuir.  
L'esprit na vrémeut les liens de semance,  
Les chatoulhant: & d'oū il ha l'outrance,  
Il vise tout, & s'efforce d'aller.  
Car nous voyons le sang aussi conler,  
Droit à la part qui ha ressu blessure,  
Et s'y moutrer. Dont si para vantage  
De pres y vient l'auteur de ce forfait,  
Sur luy s'elance & nouveau cours il fait.  
Comme s'il disoit, tout ainsi que  
la palharde affection de l'esprit, desir  
verser la semence contre son amie,*

l'amour de laquelle ha irrité & navré cet esprit, ainsi la chair blessée desire anfanglanter son annemy presant. Quant à moy, pour l'autorité de ceus qui l'affirment, je suis contant de croire, que si le meurtrier survient dans set heures, ou environ, le sang peut estre elancé contre luy. Dequoy aucuns randet cette raison: que celuy qu'on meurtrit, lors qu'on le tue, il et tout attantif au meurtrier: il se voudroit revanger, & ne panse qu'à la vangeance an tres-grand marrisson. Adonc la colere s'inflamme, de laquelle soudain et echauffé le sang, qui hative-ment de toutte sa puillance accourt à la playe, comme pour la defandre. Les esprits ansamble y volet de toutes pars, & de leur naturelle legiereté incontinant se jettet à l'antour du meurtrier, de la chaleur duquel ils perseveret & s'antretienet quelque tams. Dont si ce pādant le meurtrier regarde de pres la blessure, le sang se verse contre luy: parce que la chaleur n'et ancores eteinte, & que l'agitation interieure n'ha pas cessé: &

aussi d'autant qu'il s'estoit auparavant avancé au dehors. Mais faudroit-il point, que pour ce faire, resta dans le cors quelque intelligence, à pouvoir reconnoitre le meurtrier? cōme il aviendra bien aisément à celuy qui n'est du tout mort: ja-soit qu'on le tie- ne pour tel, d'autant qu'il est à l'extre- mité. Autrement il ne se peut faire naturellemant, que la playe ayt telle discrecion, qu'elle ne rejette du sang de là à quelques heures, contre qui que ce soit: à quoy revienet les sudi- tes raisons. Aucuns des Theologiens scholastiques, suivans les precedans discours, veulet que les esprits sortans de la playe (comme dit et) causet l'ef- fluxion du sang: quand il les rappelle, & puis ils repetet le sang. Ce qu'aviēt par la volonté expresse de Dieu, pour plus grand horreur & detestacion du peché. Dont au Genesē Dieu dit à Cain, Le sang de tō frere crie à moy. M. Papon, tres-docte & prudent Ju- risconsulte, lumiere de ce tams, ha traité fort elegamment cette questiō an son livre des Arrests. Nous pour-

Cha. 4.

Livre 4. titr.  
9. arr. 5.



rions icy apporter plusieurs autres effais mervelheus de la raison naturelle, par lesquels (nō sans ebayssēmāt) et amplemant expliquee l'indicible force de l'ame sur noz cors : n'estoit que cecy peut suffire abondamment. Toutesfois il nous samble estre biē vtile, de produire ancor quelques histoires mervelheuses, & la plus-part prodigieuses. Avicenne escrit, d'un qui se randoit paralytique quand il vouloit: & qui n'estoit mors ou piqué des bestes venimeuses, sinon qu'il les y contraignit, lesquelles ( pour l'accōplissēmāt de cette mervelhe) an mourroint sur le chāp. On cōte de l'admirable cōdiciō du naturel d'un praitre, nōmé Restitut, lequel toutes & quātesfois il vouloit (& il estoit souvant prié de ce faire) s'exātoit de tout fantimant, & gisoit cōme mort de sorte qu'il ne sentoit ceus qui le pinsoient ou pignoient, nō pas mairmes si on le bruloit: ains persistoit sans aucune douleur, sauf an apres, de la playe qui luy an demeuroit. Et que ce ne fut de se contraindre, ains que son cors de-

meuroit immobile, d'autant qu'il ne  
fantoit rien, on le prouoit de cet  
argumant, que on ne trouvoit point  
qu'il halehat. ce neantmoins il disoit  
apres, d'auoir oüy la vois des hom-  
mes, comme de fort loin, pouru que  
ils eussent parlé haut & clair. S. Augu-  
stin escrit, auoir conuü vn qui suoit  
quand il vouloit. On fait bien aussi  
qu'il y en ha qui pleurent quand ils  
veulent, & mairmes qui versent grand  
quantité de larmes: ce qu'on attribue  
communément aus fames. Mais voi-  
cy que surpasse toute merueille. On  
ha vü aucuns, qui ayans avalé incroya-  
ble quantité & diuersité de choses, en  
remuant bellement l'endroit de l'es-  
tomac, sortoint comme d'un sac, ce  
qu'ils eussent voulu, & cela bien entier.  
Quelques vns font des pers sans  
puanteur, tant qu'ils veulent, & de  
diuers son: tellement qu'ils semblent  
chanter du ou. Je say bié que plusieurs  
refuseroient d'ajouter foy à ces histoi-  
res: mais (pout retourner au fin à not-  
tre besogne) quand je considère la force  
& puissance de l'ame raisonnable si

jantile, sur ce cors terrien & lourd, certainement rien ne me samble incroyable, moins difficile, que à tous ces mouvemens le cors soit notablement emû. Car l'homme est premierement composé de l'ame & du cors: cettuy cy doit obeyr, & l'autre commander. Puis nous distinguons l'esprit & l'antandemant, où nous reconnoissons double commandement, l'un maitrisant; & l'autre politique. L'esprit exerce sur le cors, la domination maitresse: dont le noble historien ha parlé fort proprement, quād il ha dit, „ Nous vsons du commandement „ de l'esprit, & service du cors. L'antandemant exerce son commandement politique, civil & royal, sur la concupissance. Or donc, en egard à l'excellance de l'ame celeste & divine, il falloit bien que son receptacle fut assés mou & delicat, à fin qu'elle n'en fut rien ampeechee, ains en vsa facilement, cōme d'un instrumēt ployable. Qu'ainsi soit, les jans de grand esprit, le plus souvāt sont mous de charnure, fort maigres, debiles & mala-

difs. Ce que ha bien noté le sage Caton, an ses distiches morals, disant?

*Celuy ha grand esprit, comme pour recom-*  
*panse,*

*Auquel vn cors valhant nature ne dis-*  
*panse.*

„ Sur ce propos disoit Platon an  
„ son Timee: Dieu pouvoit former  
„ le cors de l'homme tant massif, qu'il  
„ eut esté moins subiet aus maus qui  
„ par dehors luy avienet: mais il ha  
„ mieus aimé le faire mou, à fin qu'il  
„ fut mieus préparé à cōtemplacion.  
On escrit qu'un barbare état interro-  
gé, qu'et-ce qu'il jugeoit estre plus  
admirable an ce theatre du monde,  
repondit (non an barbare, ains an sa-  
vant personnage) que l'homme exce-  
de antierement toute capacité d'ad-  
miration. Car il et non seulemāt prin-  
ce des animaus, & d'une splendeur  
divine de raison & antandement, in-  
terprete de toute la nature: ains aussi  
an mode de Prothee, ou d'un chama-  
leon, de puissance legiere & incon-  
stante, il se trāsforme an tout ce qu'il  
veut coup à coup. On trouve cela  
tres-



tres-veritable, quād on observe, que les mouvemans de l'esprit vehemens resolver & defont le cors : & que les plus legieres affections , causet de fort diverses transmutions : tout ainsi, que ez poupes ou polypes, qui à tout propos changet de diverse couleur, selō le sujet du terroir. Ainsi les poulles d'Inde coup à coup teignent de diverses couleurs, selon leurs phantasies & passios, la peau charnuē qui pand a leur gosier. Praique samblable et, ce que journallemāt on observe aus filhes, qui ont le teint delié, net & luyfant : d'et, qu'elles changet souvant de visage. Dont on les nomme journalieres, parce qu'elles sont quelque fois plus , & quelque fois moins belles. Et celā leur avient, selō les passions de leur esprit, joye, tristesse, espoir, desespoir, crainte, soucy , amour, haine, colere, malice, vergogne, anvie, pitié, jalousie, & autres qui emeuvent facilemāt les cœurs, tاندres & mous des femelles, & exprimet au visage les signes de leurs affections. Celles qui ont la peau grossiere, epef-

L

se & ombrageuse, sont quasi toujours d'un misme estat : sinõ qu'il leur avienet de grieves affecciõs, qui les puisset amaigrir. Or antre les choses qui emeuvent fort & soudain le cors, pour avoir touché ou emù l'esprit, les ridicules n'ont pas le dernier lieu: car on void de si soudains, si divers, & remarquables mouvemens contrains du Ris, qu'à-peine on apperçoit autre chose an l'hõme, digne de plus grãd admiraciõ. Des autres passions, il n'y ha guieres de notes qui se presentent au visage: mais du Ris, combien grãdes & an grãd nombre avienet elles, non seulemãt au visage, ains aussi an tout le cors? Car il an et tout emù: vù que cecy accompagne le Ris, grand fante de bouche, retiremant insigne des laivres, la vois ou son antre rompu & chancelant: la rougeur du visage, & la sueur qui aucunes fois an fort par tout le cors: l'etincellement des yeus, avec effusion de larmes: l'affleure des veines au front & au cou: la tous, la rejecciõ de ce qu'on ha dãs la bouche & au nez: l'ebroulement de

la poitrine, des epaules, bras, cuisses, jambes, & de tout le cors, comme vn trepignemant : la grand douleur des costés, des flancs, & du vautre : le vuidange des boyaus & de la vessie : la defalhäce de cœur à faute d'haleine, & quelques autres accidans. Ce qui augmente plus la meruelhe et, qu'une chose de-neant, du tout vaine & legiere, emeuve l'esprit de si grand agitation. D'avantage que si promptement & à coup le Ris echappe, & moins que toute autre affection obeyffe à la raison & à la volôré : ja-soit qu'il excite ses gestes, par le moyen des muscles qui servet à la volonté. Certainement cette affection seräd admirable de toutes sortes : dôt mai-me pour ce respet, le Ris ha deu estre peculier à l'homme, afin que etant doué de l'ame la plus digne, il fantit la plus excellante, admirable, & plaisante affection qui soit. Nous avons au premier livre cherché, & trouvé par vne diligente & penible (ie ne veus pas dire, ingenieuse) anquete, la matiere ou l'objet du Ris, son siege,

L ij

& praique toutes les causes de ces accidans. Ayant fourny à celà (qu'il falloit mettre au auât, & au premier lieu, comme pour fondement) au certuy second livre nous antreprendrôs premierement, de comprendre au brief (que nous appellons definir) l'essence du Ris, puis nous decirons ses differances ou especes, & deduirons ses epithetes. Ainsi on au aura parfaite connoissance, & il ne restera plus de cette besogne, que de reciter quelques admirables vertus du Ris, & traiter divers problemes qui appartiennent à ce fait. Ce que nous remettrons au troisieme livre, pour expliquer tout plus distinctement. La methode que no<sup>s</sup> observerôs, sera, d'inférer au ces deus prochains livres, nouvelles conclusions de ce que no<sup>s</sup> auons demoutré au premier. Car ainsi ils l'illustreront & eclarciront, duquel par cōtre ceus-cy amprunterôt la certitude de leurs conclusions & le fondement de leurs discours. Mais venons au point, & reprenôs le fil de nostre ouvrage.



## CHAP. I.

**I**S A A C Israélite, fort celebre antre  
 les medecins Arabes, ha esté le pre-  
 mier, de tous ceus qui ont entrepris  
 de definir la nature du Ris. car des au-  
 teurs Grecs, nompas vn: comme ceus  
 qui de cette matiere à-peine an ont  
 tât soit-il peu traité. Voicy la defini-  
 tion donnee par Isaac: Le Ris et vn  
 „ trablemant & son des muscles de  
 „ la poitrine, d'un sang boullant, qui  
 „ monte an ces parties là par agitaciõ  
 „ de nature, cõcitée d'un mouvemât  
 „ d'esprit, quâd ce que la joye appor-  
 „ te, tombe an l'esprit. Mais combien  
 absurde et cette definition, M. Fran-  
 çois Valeriole, tref-disert, tref-humain  
 & tref-docte personnage, l'ha bien re-  
 moutré. Car le Ris n'et propremant  
 ny trablemant, ny son des muscles  
 de la poitrine: d'autant que ces mus-  
 cles ne sont vocals, dediés au son & à  
 la vois, ains à la respiration pour la  
 plus-part, & quelques vns au mouve-  
 mât du bras. Et le son qui et appersu

Definition  
 du Ris par  
 Isaac.

Enarrat. 9.  
 liu. 3.

L. iij

au Ris, doit estre rapporté aus muscles du gosier, qu'on nomme *Larynx*, organe de la vois. Quant et du trablemant, le Ris y ressamble aucunement, de ce que les parties emuës du Ris, ont quelque passion, qui les fait représanter celles qui trablet vrayement, ainsi que nous avons anseigné au livre precedant. Mais le Ris et fort improprement appelé trablemât : vù que cettuy cy et toujours contre nature, & procedant de maladie : le Ris au contraire et naturel, & ne finifie aucun mal. Je laisse à mon eciant, la poursuite des autres parties de la definicion, qui contienet les causes efficiante & materielle: parce qu'elles sont assés reprouvees, de ce que j'ay déclaré an mon premier livre. La definicion balhee par Gabriel de Tarrega, me samble plus convenable, quād il dit: Le Ris et vn mouvement sonnant, des mabres spirituels de l'hōme, fait avec situacion des parties du visage, pour avoir obtenu ce que l'hōme veut de joye & de liesse, &c. Mais il y a samblablement plusieurs

Chap. 17.

Quest. 4.  
Definicion  
du Ris par  
Gab. de Tar-  
rega.

choses dignes de reprehension. Hieronymo Fracastorio, tresdocte Philosophe & medecin, definit ainsi le  
 „Ris: C'est (dit-il) vn mouuement cō-  
 „posé d'admiracion & de lieffe: par  
 „quoy aussi il y ha au Ris quelque cō-  
 „traire effort. Car l'admiracion tiēt  
 „aucunement l'esprit an suspend, &  
 „la lieffe l'epant: dequoy il auient  
 que quand le Ris est continué, ce n'est  
 „sans facherie. Laquelle definition  
 le sudit Valeriole refuse aussi, par vi-  
 ves & fermes raisons. car il est faus,  
 que le Ris consiste d'admiracion, vū  
 qu'elle ne fait ne constituē aucune-  
 ment le Ris, ja-soit que aucunesfois  
 elle s'y rancontre. Il eut approché  
 plus pres (à mon avis) de l'essence du  
 Ris, s'il eut mis au lieu d'admiracion,  
 tristesse legiere & fausse. car elle fait  
 certain resserremant, & comme sus-  
 pension an l'esprit, laquelle antre-  
 coupe & arrete l'epanillemant & de-  
 „ploy, qui est fait de lieffe. Melet  
 „de l'opinion des autres, definit le  
 „Ris, vn mouuement qui etant les

De symp. &  
 antipat.  
 cap. 10.  
 Definition  
 du Ris par  
 Fracastorio

Li. de la na-  
 ture de l'hō  
 me.

Definō du  
 Ris par  
 Melet.

L. iiii

„ muscles de la face: ou bien, vn mou-  
 „ vemant de la dilatacion musculai-  
 „ re, qui et poussé des intimes antral-  
 „ les, par agitation del'esprit. Ce qui  
 et aussi à bon droit reprouvé. Apres  
 tous ceus-là, le bon Valeriole a tiffu  
 sa definicion, de telle sorte que i'y  
 trouve peu à redire. Il la balhe ainsi:  
 „ Le Ris et certain mouvemant hatif  
 „ de l'esprit, d'une chose plaisâte, pour  
 „ expliquer la joye conceuë interieu-  
 „ remât: duquel les muscles de la poi-  
 „ trine, & de la bouche, sont emûs de  
 „ quelque impetuosité. Ou: le Ris et  
 „ elargissement des parties de la bou-  
 „ che, & du visage: de l'esprit epandu,  
 „ qui agite les parties pectorales, de  
 „ quelque son & impetuosité. An ces  
 definicions il ha sagemât prins *Mou-  
 vemant*, pour geandre: d'autant que à la  
 verité, le Ris et quelque emocion, &  
 de la classe des choses qu'on appelle  
*Succedantes*. car son essance et toute an  
 accion, & au faire, ainsi que diset les  
 Philosophes: côme sont aussi la vois,  
 le son, l'accion & la passion, qui n'ont  
 aucune permanance ou stabilité, ains

Definicion  
 du Ris par  
 M. Valerio-  
 le.



sont tandis que se font seulemant.  
Or le Ris et effait d'une passion qu'il  
denote, ainsi que nous avōs demou-  
tré au premier livre. Dōt à bon droit  
il et desiny par mouvemant & acciō.  
Quant aus autres partics de la defini-  
cion, on verra asles lesquelles ne me  
plaiset guieres, si on compare ma de-  
finicion avec la sienne, & des autres.  
Je la fais de cette sorte, la plus accō-  
plie de toutes, à mon avis. Le Ris et  
vn mouvemant, fait de l'esprit epan-  
du, & inegale agitation du cœur, qui  
epanit la bouche ou les laivres, secoi-  
ant le diaphragme & les parties pe-  
ctorales, avec impetuosité & son an-  
trerompu: par lequel et exprimée vne  
affeccion de chose laide, indigne de  
pitié. Par ces mots je comprans suffi-  
sammant (si je ne m'abuse) l'antiere  
nature du Ris. car toutes les choses  
qu'on observe au Ris, & par cōsequāt  
font dittes accidans inseparables d'i-  
celuy (comme nous avons ansegné au  
premier livre) d'autant qu'elles con-  
stituet son essance, y sont comprises.  
La premiere qu'on y observe, c'est

Definicion  
du Ris par  
M. Ioubert.

l'ouverture de bouche, & le retiremât des laivres, comme d'une cōvulsion. Ce qui et fait principalemant à cause d'une effusio d'espris: mais cette cause et aidee de quelques autres, qui de pandet toutes de l'agitacion du diaphragme, & de la poitrine. Lequelles parties sont agitées de l'inegal mouvemant du cœur, qui et resserré, & tour-à-tour dilaté, mais <sup>c</sup> plus cecy que celà. Il y ha de l'impetuosité au Ris, parce que les esprits & vapeurs sanguines, sont les principaus instrumans de telles emociions. Et d'autant que la poitrine bat le poumon de maimc inegalité, il an procede vn sō antrecoupé qui sort par la bouche ou par le nez seulemât. La chose ansamblemant triste & joyeuse, laquelle suit la laidé indigne de pitié, emeut tellement le siege des affeccions, qu'il et contraint d'exprimer an la sudite fafson le confu ridicule. Or nous avons demoutré au livre precedant, que telle et la matiere du Ris, & q̄ telle et appersuë du cœur: comme aussi toutes

Cet à dire,  
qu'il et plus  
dilaté que  
resserré.

les autres parties de cette definition y ont esté amplemant agitees. Dont cette definition et absolüe & parfaite, contenant l'essance du Ris: Ce que i'expliqueray ancores d'une autre faſſon, pour plus grande confirmation. Toute definition et accomplie de son geantre, & de ses differances: lesquelles volontiers comprennent les causes de ce qu'on definit. Mouvement tient icy lieu de geantre: tout le reste sont differances propres, lesquelles distinguet le Ris de toute autre agitation du cors. Y sont aussi praique toutes les causes qui font le Ris. Car la chose laide indigne de pitié, et la cause materiele: l'efficiante et, l'effusion des esprits: l'instrumentale, l'emocion inegalle du cœur, dont le diaphragme et ebranlé, & toute la poitrine: la formelle et l'extansion de la bouche & des laivres, accompagnée du son antrerompu & comme chancelant: la finale et, declaracion de l'affection plaisante d'une chose pl'joyeuse q̃ triste. Or il faut bien q̃ la matiere du Ris

soit consuë ou aperçuë de l'esprit : ce que personne peut ignorer, ancor qu'on n'an dit rien. car il ne se fait aucune accion, que an chose disposée. Parquoy i'ay sciãmant & volontairement omis an ma definicion, l'attancion de l'esprit: & n'y ay pas mis aussi, que la conception de l'esprit soit expliquée du Ris: d'autant qu'il samble estre assés, de l'avoir remoutré aus ridicules.

Liure 1.

Nous avons resseré an peu, toute la nature du Ris, colligeans an vne descriptiõ, toutes les choses demoutrees au premier livre. S'ansuit que nous recherchions & expliquions toutes ses especes & differances, synonymes, & diverses appellacions, au moins les principales & dequelles et faite mancion ez bons auteurs.

*Des especes & differances du Ris.*

#### CHAP. II.

**L**ES plus savans nous font antandre, que tout Ris n'est d'une sorte,



ains qu'il y a vn procedant de nature, lequel on nōme naturel : & l'autre fait contre nature, que nous pouvons dire mal-sain. La premiere espece se fait, de la seule conduite de nature, ez cors qui sont an bon point, & non occupés d'aucune affection mal-saine. Tel et celuy que nous avōs decrit au premier livre, auquel convient nostre definicion. Car il ha toujours pour sujet ou matiere, vne chose laide indigne de pitié : laquelle conceüe an l'esprit, emeut le cœur (ansamble les esprits & la chaleur naturelle, qui y sont anclos) à declarer l'affection risolier : etans ansamblemant agités par ce mouvemant, le diaphragme, la poitrine, & les muscles du visage : d'où il faut necessairement, que la vois soit antrecoupee, & que la bouche s'etande de certaine faſſon. L'autre espece de Ris et, vn qui n'ha ledittes causes, & n'et de l'instinct de nature, ains et excité de quelque cause maleſique : cōme celuy qui avient souvant par reverie : duquel Hippocras ha dit, les reve-

Aphor. 53.  
liure 6.Liure 24.  
chap. 17.

„ ries ou folies qui sont avec Ris, ont  
 „ moins de dangier. Item, celui qui  
 „ provient d'avoir beu de la Geloto-  
 „ phylle (si ie ne me faus) de laquelle  
 „ Pline escrit ainsi: Gelotophylle et  
 „ vne plante ez Baëtres, & à l'antour  
 „ du Borysthene. Si on an boit avec  
 „ de la myrrhè & du vin, elle fait voir  
 „ ou concevoir divers objets: dont  
 „ on ne cesse de rire, jusques à tant  
 „ qu'en ayt beu des pignons cuis an  
 „ vin de palmier, avecque du miel, &  
 „ du poivre. le pense que cette espe-  
 „ ce de risée approche fort de la folle  
 „ ou maniaque: d'autant que la manie-  
 „ n'excite pas à rire, sinon quand fauf-  
 „ ses images ou representacions de ri-  
 „ dicules, sont an l'esprit: ce que Pline  
 „ dit avenir, par le sudit breuvage. Or  
 „ la folie qui rand l'hōme anclin à rire,  
 „ et sanguine. dont Aëce dit: Si la ma-  
 „ nie ou folie et du sang seulemant,  
 „ voicy que s'an ansuit. ils sont emus  
 „ à rire demesuremant: par ce qu'ils  
 „ voyet souvant devant leurs yeus,  
 „ quelques petites images ou repre-  
 „ sentacions ridicules: leur visage et

„ ioyeus, & chanter ordinairement.  
 Il avient, preque par maimme raison,  
 bien souvant aus sanguins, que sans  
 an avoir occasion externe ou evidã-  
 te, il leur echappe de rire. ce qu'on  
 impute aussi à folie: comme pour la  
 plus-part sont fats, ceus qui abondet  
 trop an humeur dous. Et parce on dit  
 bien, *Le Ris sans cause, et sine de soie.* Tou-  
 tes ces differances de Ris, ja-soit que  
 nous les disions cõtre nature, ce neã-  
 moins elles sont formees de toute  
 telle fasson, que le naturel et salubre.  
 Il n'y ha que l'abusemant, qui rand ce  
 Ris mal-sain: car quãt au mouvemãt  
 du cœur, & du diaphragme, & tout  
 ce qui ansuit la vraye affeccion risifi-  
 que, il et trouvé an ce Ris maladif du  
 cerveau abusé. Il y ha vne autre espe-  
 ce, de celuy que j'appelle batard, ou  
 non legitime: qui et, vn Ris seulemãt  
 equivoque: d'autant qu'il n'exprime  
 que le geste & maintien externe des  
 rieurs, sans avoir les acciõs qui prece-  
 det le vray Ris. Car il n'y ha ne cœur,  
 ne poitrine agités, moins des esprits  
 versés & epandus: ains il y ha seule-

Risus sine  
 re, signū est  
 stultitiæ.

mant vne simple retraccion des muscles de la bouche, samblable au Ris, lequel on peut aisement contrefaire. De cette espee de maladie fut atteint Cleomenes, fis d'Anaxandride, qui (comme l'on escrit) etant devenu fou, se dechiqueta tout avec vn petit couteau, depuis les talons jusques aus parties vitales, toujours an riant, & mourut ainsi, la bouche vn peu retirée. Tel Ris n'est nom plus Ris, qu'un homme paint et homme: ains il avient par quelques manieres de convulsio, comme celuy qu'on nomme Ris de chien: & et pour la plus-part mortel. Ses causes sont diverses, externes & internes: car il survient aus fievres ardâtes, aus phrenesies, playe de taite, marasmes, &c. Il avient aussi de l'etorse du nerf qui parvient aus testicules: & par l'atouchemant, morsure, ou piqueure de certaine espee d'araigne. On croit aussi, que l'usage de l'herbe Sardonie le fait, & le mager ou boire trop de safran. Mais il vaut mieus traiter à part de cecy, vn peu plus amplemant.

Dn



*De Ris mal-sain, & batard.*

## CHAP. III.

**L**A contraccion des muscles, qui meuvet les jouës & les laivres, fait la morgue & contenance, qu'on appelle proprement Ris, comme nous avons ansegné au premier livre. Or ces muscles sont retirés, etans pleins d'espris & vapeurs de sang, comme fils anduroint convulsion. Ce que audit livre nous avons expliqué (suyvant la doctrine de Galen) accompagnans le rire au bälher: d'autant que cettuy-cy et fait des vapeurs qui räplisset les muscles, & par ce moyen les retiret. On peut aussi prouver par Aëce, que le Ris et fait comme d'une convulsion des muscles maxillaires, quand an depeignant la ladrerie Sattyriase, il dit: Les jouës an iceus sont relevées & rouges, & les muscles maxillaires etans cōme an cōvulsio, le manton et elargy, tout ainsi qu'il avient aussi aus rieurs. Doncques si le crotaphite ou le masseterere (qui sont muscles tirans an haut la machoire

M

Chap. 19.

Livre 3. de  
diffic. resp.Tetra 4.  
ferm. 1. cha.  
120.

a C'est an les  
opuscules,  
où il prouve  
que convul-  
sion n'est  
faite ne de  
replecion,  
ne d'inani-  
cion.

basses, servans à macher) ou ceus qui  
gouvernent les jouës, ou la machoire  
basse, sont convuls & retirés, soit de  
replecion, ou d'inanicion (ou d'une  
cause neutre, comme je<sup>a</sup> soutiens)  
si ce n'est que d'un coté, il se fait ce  
qu'on appelle proprement *Torsure*, ou  
distancion de bouche: si c'est des deus  
cotés, la trogne sera du tout sambla-  
ble à ceus qui riet. Nous l'appellons  
elegamment an mots Grecs, *Spasme*  
*cynique*, d'autant que les chiens cour-  
roucés & menassans, tienent cette  
morgue. Je n'ignore pas, que com-  
munement on prend le spasme cyni-  
que, & la torsure de bouche, pour une  
mame affection: mais ie le veus ainsi  
distinguer, par ce qu'il y ha autre fi-  
gure de toute la bouche convulse, &  
de celle qui ne l'est que d'un coté.  
Cette-cy est appelée *Torsure de bouche*,  
par laquelle la bouche et toute de  
travers: mal certainemât assés evidât  
fil et grand & consumé. Quât au pe-  
tit ou legier, il ne se descouvre que  
quand on parle, ou rid. car adonc an-  
cor qu'on ne veulhe, les laivres vont

M

de travers. La paralysie d'icelles fait  
 malme deformité : toutesfois avec  
 cette differance, que si c'est de para-  
 lysie, la laivre et tournée à la partie  
 saine : si c'est convulsion, à la malade.  
 Or ce Ris mal-sain & batard, comu-  
 nemant ansuit les sievres ardantes, les  
 phrenesies, playes de taite, & grandes  
 pertes de sang, convulsions, maras-  
 mes, & toutes causes qui desseiche-  
 fort le cerveau. Il est mortel le plus  
 souvent, non à raison de soy-malme,  
 ains pour la gravité de la cause d'où il  
 procede : qui est vn mal vehemant &  
 perilheus, tel signifié par la suite de  
 tel accidat. Des causes externes (que  
 les Grecs appellet *Procathartiques*, fai-  
 santes le spasme cynic, ou Ris de chié  
 et d'auoir mangé de la grenollette  
 (ditte au Grec *Batrache*, & au Latin  
*Ranuncule*) de celle nommemant qui  
 ha les feulhes samblables à l'ache: de-  
 quoy ell' est appellé *Apiasire sau Vage*  
 au Dioscoride. On la nôme aussi *Sar-* Li. 2. ch. 171  
*donia*, par ce qu'ell' est fort copieuse au  
 „ Sardaigne. Elle est tres-piquante, &  
 „ (comme escrit Dioscoride, & apres  
 M ij



Liu. 6. ch. 14. „ luy Paul Æginete) ote le sàs à ceus  
 Liu. 5. ch. 51. „ qui an manget, & par certaine tan-  
 „ sion de ners, contraint & retire les  
 laivres, de sorte qu'elles font vn re-  
 chignemant, qui samble au Ris. du-  
 quel mal (certainemant mortel) l'ada-  
 ge du Ris Sardonien et venu an vsa-  
 ge, par malancontre. Pline escrit de  
 Liu. 20. cha. ladicte herbe sur celà maimme, an son  
 11. euvre de l'histoire naturelle, & Solin  
 an son Polyhistor. Alexandre d'Alc-  
 Cha. 10. Genial. li. 5. xandre an parle de cette faffon: An  
 chap. 15. „ Sardaigne il nait vn' herbe, sambla-  
 „ ble à l'ache sauvage, de laquelle si  
 „ on mange, on meurt la bouche re-  
 „ tiree comme an riant. Pausanie aus  
 Phocaïques dit, q l'ile de Sardaigne  
 et immune de toutte herbe venimeu-  
 se, sauf qu'elle an nourrit vne qui fait  
 mourir, samblable à l'ache: & que  
 ceus qui an manget, riet an mourant.  
 Dont Homere, & apres luy plusieurs,  
 ont vsé de ce proverbe, *Rire du ris*  
*Sardonien*, de ceus qui riet d'un Ris  
 mal-sain. Les vulgaires herbiers, pour  
 declarer la forme de cett' herbe, an-  
 samble sa pernicieuse qualite, l'ont



nommee *Ache du Ris*. Et que dirons nous du saffran, reputé antre les melheurs epiceries, ou drogues aromatiques & cordiales? Il fait vn samblable mal (si nous croyons Dioscoride) & Liure 1. chap. 25. autant dangereux, an certaine quantité: comme si on an boit trois dragmes, de trampees an eau. Il et certain que le saffran ramplit fort le cerveau de vapeurs, & de son odeur seule fait pesante douleur de taite. Dont Galé an la composition de l'hiere pierre, Liure 2. des medic. cōp. selon les lieux. diminué le saffra, pour ceus à qui son odeur fait mal de taite: & nous conseilhons de l'oter antieremant, sur tout pour les vertigineus. Car il et fort vaporeus: ce que les muletiers voituriers savet bien, cōme j'antans: car les mulers qui portet du saffran, ils les font aller tous derniers, pour n'antaiter les autres: & jamais ils ne chargeront vn mulet tout de saffran, ains s'ils an ont à porter vne balle, ils la departet à plusieurs. Dōt puis qu'il ramplit ainsi, & elourdit la taite, il peut bien faire convulsion, & exciter le Ris canin, qui soit

M iij

mortel, comme aussi tout ce qui an-  
geandre vapeur & flatuosité au cors,  
Lir. 3. ch. 20. laquelle puisse penetrer aus ners : s'il  
 et vray ce que Paul Aeginette racon-  
 te, de l'avis de Pelops, que la convul-  
 sion se fait, les muscles etans ramplis  
 d'espris & d'air gros & nubileus : le-  
 quel il affirme estre fort froid & gelé,  
 & partant inepte à faire mouvemât.  
 Autresfois c'est vn petit vant, qu'on  
 fait monter le long du cors depuis  
 vn arteil, qui causera la convulsion  
 vniverselle, an Grec ditte *Epilepsie*, &  
 an vulgaire *Mal caduc*, *mal S. Jean*, *haut*  
*mal*, & *mal de terre*. Autre les causes ex-  
 ternes, on fait bien d'annommer l'e-  
 torse des ners qui parvienet aus tes-  
 ticules. car pour telle occasion, ceus  
 qu'on <sup>b</sup> chatre, quelquefois vienet an  
b Le cha-  
trier fait que  
la cause est  
externe. la convulsio du Ris canin: & c'est pour  
 le constantement qu'ont les testicules  
 avec le diaphragme, qui est le princi-  
 pal instrument du ris, comme i'ay  
Chap. 16. demoustré au premier livre. La rai-  
 son de leur constantement et par le  
 moyen des ners, qui de la siesime cõ-  
 jugacion du cerveau vienet aus testi-

cules, dequels le diaphragme ha vne grand'porcion. A raison de ceus-là maimes, on fait quelque grimace de bouche an l'acte venerié (lequel aussi et comparé d'Hippocras à vne legiere Epilepsie) quand an rejettant la semance, les parties genitales santet vntref-agréable chatoulhemant. De là aussi procede an partie, que apres la castracion la vois et plus graile: d'autant que les testicules n'echauffet pl<sup>9</sup> (& par consequant ne fortifiet) les ners & muscles vocals, par l'alliance qu'ils avoint ansamble, au moyen de leurs ners: & par le contraire, la vois angroslit dés aussi tot, que le garson se ruë an jeu d'amours. Je panse qu'on peut bien rapporter à ce ris convulsif & batard, celuy qui se fait par atouchement, morsure, ou piqueure de baite venimeuse. Strabo escrit, que <sup>Geogr. liur.</sup> an Cambyfene, sur la riviere d'Alazonie, nait vne sorte d'aragnes, qui font mourir les vns an riant, & les autres an pleurant leurs parans. Aucuns l'appellet (à mon avis) Tarcotelle, les autres Tarantule, du lieu où il s'an trou-

M iij



ve le plus : qui et Tarante , ville de la Poulhe ou Apulie , au royaume de Naples. Lesjans du pays temognent, que de ceus qui an font offancés, les vns chanter toujours, les autres riet, les autres pleuret, les autres criet, les autres ne font que dormir, & les autres que velher : il y an ha qui sauter toujours, la plus part vomisset, les autres suët, les autres tramblet, & les autres ont toujours peur. Il y an ha qui ont d'autres accidans : mais tous samblet des fous, maniacles & infansés. Telle diversité d'effais leur peut avenir, pour la diverse complexion de leurs personnes (comme nous dirons du vin, au livre qui s'ansuit) ou pour la diverse disposicion de cette baite, laquelle on dit changer tous les jours (voire toutes les heures) de venin. Leur principal remede git aus instrumans de musique. car tandis qu'ils les oyent sonner, ils danset : si l'instrument cesse, ils cheet à terre tous eperdus, avec renouvellemât de lagueurs. Dont il faut qu'ils danset incessamment, tant que ou par sueur, ou par



insensible transpiration, la matiere & qualité du venin soit resoluë & etainte. Outre ces especes de Ris, il y en a vn' autre, qui est contenuë sous le Rire mal-sain: toutesfois il n'est pas seulement spasme cynic, & n'a la forme antiere du vray ris. C'est celuy qu'on a observé en quelques vns, à raison d'une blessure au diaphragme, duquel je veus traiter à-part: aussi bien ce chapitre est assez long.

*Du Ris qui accompagne le diaphragme  
blessé.*

CHAP. IIII.

**A**V premier livre nous avons rap- Chap. 19.  
porté aux vers de la quatrième conjugation, le Ris qui accompagne la blessure du diaphragme: mais que ce soit un legitime Ris, je ne l'ay pas accordé là, ne le puis icy confesser. Toutesfois il surmonte le Ris canin, & celuy qui est du tout feind par dehors seulement, de ce qu'il semble emouvoir le diaphragme & la poitrine. Car en celuy qui est pleinement

convulsif, il n'appert sinon quelque rechignement de bouche & retraction de laivres, ainsi que peu auparavant nous avons remoutré. Donques le diaphragme blessé et secous, & tellement agité, qu'il eueut la poitrine & le poumon de mame mouuement. d'où il peut auenir, non seulement fante de bouche, & comme vne convulsion, ains aussi antreruptiō de vois durant l'expiration, qui sont tenus pour accidans propres du vray Ris. Or qu'ils s'ensuiuet au diaphragme blessé, Hippocras le signifie, appellât ce Ris *Torybode*, c'est à dire tumultueux. Car il dit: Tychon au siege de Dat, fut blessé d'une catapulte an la poitrine. Et vn peu apres: Le Ris estoit „ an luy torybode. Puis an randant la „ raison de ce Ris tumultueux, il dit: „ Il me sambloit que le Medecin (ou „ Chirurgien) an retirât le bois, avoit „ laissé le fer au diaphragme, & c. An cetuy-cy le Ris fut dez le commencement, mais non ja convulsoire. car il tomba an convulsion, seulement le troisieme iour (comme puis apres

Al. 7. des  
epid. à la  
fin.

ecrit Hippocras) & an mourut. Aristote aussi dit: On raconte que ez bathes le diaphragme percé d'un coup, le Ris s'an et ansuyvi. Quant à la raison, il pãse que ce soit de la chaleur, que la playe eueut. Car au paravant il avoit ansegné, que le diaphragme echauffé, bien-tost ouvre le sans: & que nous rions, quand le mouvement parvient hativemãt au diaphragme: lequel ja soit que legieremant s'echauffe, neantmoins il ouvre & eueut le sans contre la volonté: & il pense que telle soit la cause du chatoullhemant. Mais de cettuy-cy nous an traiterons an son lieu bien-tot, & plus amplemant. Plinẽ sãble exprimer la fantance d'Aristote quãd il dit: Au diaphragme et le principal siege de la joye. Ce que on antand, sur tout par le chatoullhemant des esselles, auxquelles il monte: la peau de l'hõme n'etant alheurs plus mince, & parce etant là prochain le plaisir de se gratter. Dont ez bathes & ez jeux publics des escrimeurs, la bleccure du diaphragme ha

Li. 3. des par.  
des anim.  
cha. 10.

21. 10. 4. 1.  
3. 5. 1. 1.



Aphor. 18.  
Livre. 6.

ha causé la mort an riât. Il et bié plus aisé à moutrer, d'où viét que la playe du diaphragme soit mortelle, que par quelle raisõ elle meut le ris. Toutes-fois nous tacherons d'expliquer l'un & l'autre. Et premierement la playe y et incurable, d'autât qu'elle ne peut etre agglutinee, à raison du cõtinuël mouvemant de ladite partie, comme Galen l'interprete sur Hippocras: le-  
„ quel ha pronocé la vessie percee, ou  
„ le cerveau, ou le cœur, ou le dia-  
„ phragme, etre cous mortels. Le mal et pire, de ce q̃ telle partie ha si grãde alliance avec le cerveau, que soudain la phrenesie ou la cõvulsion an aviét au blessé, non autrement que si les rayes du cerveau etoint navrees. Ajoutés-y le tref-grand besoin de respiracion, de laquelle ils jouysset malaisemant, quand l'instrument de la respiracion libre et blecé. Mais le Ris an provient ( qui certainement deplait, & ameine grand' douleur) comme si le diaphragme etoit chatoulhé. Car il et de si mou & delicat fantimant, qu'il ne peut andurer d'etre



touché. Parrant il sebranle, comme an refuyant l'attouchemant d'autruy : & etant blessé, il s'efforce (quoy que an vain) de rejeter par son mouvemant, le mal qui le trauahe, & et plus ancor secous, lors que le Chirurgien le panse : autrement il ha moins de mal. Or le diaphragme agité, tire quant & soy la poitrine, à laquelle il et attaché de toutes pars. Icele etant emeuë par fois & par concussion antre-rompuë, s'ansuivet toutes les choses que nous avons anseigné au premier livre, signifier le vray Ris: s'avoit et, l'ouverture de bouche, la vois branlante ou chancelante, & c. Neantmoins ce n'est pas vn vray ou legitime Ris, vù que il ne procede des choses que nous disons y etre principales: comme l'agitation du cœur, qui ravisse le diaphragme : & la matiere ridicule, qui excite le cœur d'une peculiere affection, & ce d'un appetit sollicité sans attouchemant. Car ce sont les deus principaus an la nature du Ris, que l'objet ridicule, & le cœur

Li. I. chap. 8.

siège des affections : comme nous avons enseigné au premier livre. Puis donc que le diaphragme étant bledé, le Ris n'an et emû que par son attouchemant, & qu'il n'y a aucune matiere de rire, & que le cœur n'an et premierement touché, comme il faudroit (car ce n'est assés qu'il an soit depuis emû) cela ne doit estre dit proprement Ris. C'est bien vn mouvement du diaphragme chancelant : d'autant que son office de respiration l'invite à s'epanir, & la facherie ou douleur y contredit. Parquoy il s'y fait, tout ainsi que par le Ris, vn ebranlement de poitrine & de poumon. Mais il faut que le mouvement commence du cœur, & que il y ayt matiere ridicule. D'avantage il faut que ce soit sans attouchemant, pour estre dit vray Ris. car il ensuit totalement l'apprehension & appetit fantasuel, comme nous avons moustré au son lieu. Le passé aussi que de ces arguments on comprend assés que le Ris avenant de la playe du diaphragme, n'est absoluement convulsif, comme

celuy qu'on dit Canin, ains que outre le rechignemant, il ha plusieurs accidans du Ris legitime.

Reste encore la derniere espee du Ris, qui et fait du chatoulhemant, & samble fort approcher de cette cy. Car ce que apporte le diaphragme offancé, le mame avient de chatoulher, lequel on definit d'un legier maniemant. Outre ce, la mine que cause le chatoulhemant, samble qu'elle procede du consantemant ou voisinage du diaphragme. Car on chatoulhe principalemant sous les esselles, d'autant que la peau y et fort rare, & son santimant et aisé-mant communiqué au cœur, ce diset quelques vns. Mais il convient rechercher plus diligemmant la verité du fait.

*A sçavoir si c'est un vray Ris, celui du chatoulhemant.*

#### CHAP. V.

**N**Ous avons eu beaucoup à faire au premier livre, de parvenir à la



Aphor. der.  
& penult.  
sect 7. de  
son liure.

hauteur & difficulté de cette proposition, commandant et emù le Ris d'un simple objet ridicule. Mais il me semble ancor pl<sup>us</sup> difficile & penible, d'avenir à cette-cy, commandant le Ris et emù par le chatoulhemant. Moÿse, medecin Arabe, ha bien compris, qu'il estoit plus mal-aisé, qu'ad appuyé sur l'auctorité de Galen, il dit: On ne  
 „ fauroit rãdre la raison du Ris, qui et  
 „ excité par un objet de choses vaines  
 „ & sottes, ny de quelconque autre  
 „ Ris: moins de celuy qui et fait par  
 „ le chatoulhemant des esselles, &  
 „ plantes des pies. Toutesfois la difficulté ne nous doit aucunement restiter de l'antreprise, ains plutoſt nous exciter & hausser le courage, no<sup>us</sup> ſouvenans du vieus proverbe, *Les choses difficiles ſont les belles*, ou autrement, *les belles ſont difficiles*. Aussi y ſommes nous engagés de noltre promesse faite au precedãt livre, ayans promis de traiter cette question, laquelle vient icy mieus à propos. Car nous estimans, que le Ris prouenant du chatoulhemaut, soit batard & non legitime, l'avons



l'avons ancor laissé an doute. Mainténât apres avoir jugé de ce qui peut exciter le faus ris, nous prononce-rons plus hardimant noltre fantance contre cettuy-cy. le say bien, que à plusieurs elle samblera absurde, & aus autres seulement paradoxe: toutesfois noltre avis sera confirmé de l'autorité des plus grans philosophes & medecins. Premierement Hieronymo Fracastorio, & avât luy Nicolo Florétino, tous deus personages cōsumés an savoir, ont estimé le ris, qui provient du chatoulhemant, estre quelque samblant & apparance de Ris, sans avoir son vray titre & naturel. François Valeriole, tresdocte & humain, les reprend: & s'ebahit qu'ils se soient an cet endroit devoyés de la „ fantance d'Aristote. Car (dit-il) vù „ qu'au Ris qui provient du chatoul- „ hemant, l'esprit et emù d'avoir cō- „ prins vne chose plaisante (savoir et „ le dous attouchemant, & manie- „ mant de ces parties-là) & que les „ muscles de la poitrine echauffés, „ sont poussés de quelque impetuosi-

Li.3. enar 9.

N

„té qui fait le son , & que de ce  
„mouvemant beaucoup d'esprit se-  
„pand & verse , lequel gagnant le  
„haut, fait l'elargissement de la bou-  
„che , & du visage : & que celà et la  
„vraye nature du Ris, par nous com-  
„prise an la definicion , qu'an avôs  
„donnee: je ne vois aucun ampeche-  
„mant, que la legitime nature du Ris  
„ne luy convienne fort bien. Voilà ce  
que dit le bon Valeriole: mais je feray  
qu'il cessera de s'an ebahir, & que luy-  
mame ( paravanture ) changera d'o-  
pinion : vù que ny Aristote ha dit,  
que ce soit vn vray Ris, ny par sa vraye  
definicion (laquelle certainemant ha  
été par nous proposée) celà peut être  
inferé. Car quant à Aristote, il n'ha  
point exprimé, que le Ris fait du cha-  
toulhemât, soit vray, ou faus : & nous  
concevons aisemant de ses paroles,  
que tel ris et samblable à celuy, qu'on  
dit être avénu par les playes pénétrâ-  
tes du diaphragme, comme luy-mai-  
me ajoute. Car (comme ie demontre-  
ray incontinant) l'un & l'autre et fa-  
cheus & deplaisant, Mais quoy? Vale-

riole maimé prononce evidammât,  
 que le Ris causé desdittes playes n'est  
 „legitime, quand il dit: Ce Ris n'est  
 „vray, ne excité de la cōduite de na-  
 „ture, ains en ha quelques traits gros-  
 „siers, & vne ressamblance. Puis dōc  
 que sans y ajouter aucune differance,  
 ou limitation de vray ou faus, Ari-  
 stote attribue le Ris à cēus qui sont  
 chatoulhēs, & à ceus qui ont le dia-  
 phragme blecé, & que l'un d'iceus  
 est ressu indubitablemât pour batard,  
 pourquoy n'an dira-on autāt de l'au-  
 tre qui luy est cōparé? Or que le cha-  
 toulhemant soit facheus, deplaisant  
 & non agreable, comme est l'ocasiō  
 du vray Ris, plusieurs choses le con-  
 firmet: mais decy principalemât, que  
 nul veūt estre chatoulhé. Dont on dit  
 de ceus qui le sāt plus delicatemât,  
 qu'ils le craignent. De laquelle phtase  
 on signifie vulgairemant, choses nuy-  
 santes & ennemies. car on dit *craindre*,  
 de ce qui est peculieremant odieus ou  
 des-agreable au naturel, & qui luy  
 peut apporter dommage. Comme il  
 y ha quelques vns qui craignent plus

N ij

Chap. 9.

que les autres, le serain, le froid, le soleil, l'épicerie, les aus, quelques-vns le fromage, le vin, la santeur des pômes, les odeurs fortes, & (qui et plus rare & admirable) quelques-vns hayssent le pain. Je me suis aydé an certain passage du premier livre, de la vulgaire façon du parler, laquelle il ne faut pas mépriser: d'autât qu'elle ha plus de significació & energie, qu'on ne pãse communement. Par la sūdite phrase on fait antãdre, que telles choses déplaisent & nuisent à certaines personnes: qui ont ce naturel d'être offencés, de ce que les autres n'an ressentent aucun mal, ou biẽ peu, ou fort tard. Le chatoulhemãt et de maimẽ. car il y'an ha qui ne le sentent pas, ou ils n'an sont riẽ emus: les autres an sont tellement transportés, qu'ils andureroient plus volôtiers toute autre chose, q̃ d'être chatoulhés. Certainement je suis si tãdre an celà, & le crains tellement, que je l'estime à grand' injure & tort, que je vãgerois volontiers, si ce pouvoit faire honetement. Mais on n'et chatoulhé que de personnes amies, &



an jeu, & le plus souvant sans sçavoir  
 que l'on y prenne de plaisir. C'est tou-  
 tesfois vn grief mal, quand on est cō-  
 traint de l'andurer longuemant: dont  
 il n'est fort estrange ce qu'on m'a dit,  
 d'un jantil-homme qui voulut don-  
 ner vn coup de pognard à vn sien fa-  
 milier, qui le chatoulhoit trop: mais  
 il n'eut pas la force, etant rompuë de  
 ce ris, & vn autre luy ota le pognard.  
 Or que quelques-vns soient grâdemât  
 offancés du chatoulhemât, il est mou-  
 tré assés euidamment, de ce qu'ils an  
 peuvent estre reduis à telle extremité  
 de tourmant, que la mort s'an ansuy-  
 vra (de quoy i'an ay donné hystoire au  
 premier livre) non moins que du dia- Chap. 27.  
 phragme blecé. Car on veut & accor-  
 de, que le chatoulhemant appartien-  
 ne au diaphragme: & il samble que la  
 mort qui survient de tous deus, avec  
 vn faus Ris, aviene par mame raison:  
 sçavoir est, parce que l'homme an est e-  
 touffé, à faute de respiracion: laquelle  
 est toujours ampechée, quand le dia-  
 phragme est blecé, ou qu'il est ailleurs  
 distrait par force. Qu'est-ce donc que

N iij

nous ordonnerons du chatoulhemant ? Certainement cete question merite plus ample discours, à laquelle me preparant, je reprâdray vn peu plus haut ce que i'ay anseigné au premier livre, où j'ay recherché le propre siege du vray Ris, & le nom de la faculté qui le produit. Car il samble que nous y ayons laissé la porciõ, qui appartient au chatoulhemant. Donques rebroüons de là le chemin, pour y prandre le fondement de cete anquete, cõprenant le tout brievemant, comme s'ensuit.

Chap. 8.

An expliquant les vertus ou puissances de l'ame, nous avõs posé double appetit sãlirif, dequels l'vn et fait par attouchemant, l'autre sans iceluy. Le premier et suivy de plaisir, ou de plaisir & douleur. ce qui et accomply par le benefice des ners: & il n'ha source d'aucune pansee ou cogitaciõ, cõme aussi il ne cesse par le commandement de la raison. Le segõd et necessairemant accompagné de counoissance, & tel appetit et vn mouvemât du cœur, à raison duquel nous pour-

chassons ou refuyons l'objet qu'il ha  
comprins. Nous avons mis an la clas-  
se de cetruy-cy, l'affeccion qui excite  
le vray & legitime Ris. Ce seroit vne  
grand' absurdité, d'y loger l'essance  
du Ris batard (comme celuy qui pro-  
cede de la playe du diaphragme) vù  
que tel Ris n'a besoin de cogitaciõ,  
ou d'y panser & estre attrantif. Sambla-  
blement celuy qui aviét du chatoul-  
her, ne peut depãdre de l'appetit fan-  
suël sans attouchemant: ains plutot  
de l'autre, sous lequel on loge dou-  
leur, & plaisir ou volupté. Car le cha-  
toulher se fait par attouchemant, &  
cause douleur ou plaisir, ou tous  
les deus ansamble: comme au gratter  
quand il demange fort, & au scarifier  
des jãcives an l'anragee douleur des  
dans. Et qu'et-ce qui ampeche que la  
partie chatoulhee, ansamble & à vn  
coup ne participe des deus: tout ain-  
si que la matiere du vray Ris propose  
quelque chose triste melee avec beau  
coup de plaifante? Car il n'y ha autre  
espece qui approche pl<sup>o</sup> du vray Ris,  
que celle qui et excitee du chatoul-

N iij

her: d'autant que le chatouller se fait d'un legier attouchemant, és lieux où la peau et plus mince, laxé & delicate, comme ez laivres, au manton, aus esselles, antre les artils, &c. L'attouchemant estrangier ameine quelque deplaisir & facherie, aus parties qui ne l'ont accoutumé, mais étant legier il fait quelque espece de faus plaisir: item, de ce qu'il n'offance vrayemāt, & que nature se plaît à la diversité. Or il y ha diversité: car la main du chatouleur et suspendue, ores touchāt, ores se retirāt. Qu'ainsi soit: si on presse quelqu'un, ou qu'on le tiennē ferme embrassē à l'endroit qu'on chatoulhe, il ne sera pas chatoulhé. Christoffe à Vega, tres-grand philosophe & medecin, en son Commentaire sur Galē des lieux affligés, apres avoir dit la cause du fourmilhemant aus parties engourdies, estre l'esprit qui y accourt d'une impetuosité & vehemance (lequel induit douleur, antremlée de plaisir) il ajoute, que semblable espece de mouvemant avient, aus esprits de ceus qui sont chatoulhés,

Liu. 2. cha. 1.



„quād(dit-il) soudainement les par-  
„ties caves du cors, esselles, aines, &  
„le māton sont agitées, auxquelles l'es-  
„prit contenu an abondāce, et trou-  
„blé, & fait inondation, à raison de  
„l'emocion qui luy survient. Mais  
pourquoy et ce, que nous portōs im-  
paciamment cette conjunction de  
douleur & de plaisir, excités par vn  
mignard attouchemant? Il y ha des  
androis an nous, tant delicas & sensibi-  
bles, qu'ils fuyet l'attouchemant de  
toute chose: comme l'eul: mais ancor  
plus les parties vlcérées, ou simple-  
ment écorchées de leur petite peau.  
Il y an ha donc, qui ne peuvet andu-  
rer l'inegalité qu'on fait an chatoul-  
lant: & pourtant elles se retiret, cō-  
bié qu'elles n'an ayet vraye douleur:  
vū que l'attouchemant de ceus qui  
chatoulhet, et benin & suspendu. Il y  
ha d'autres parties, qui n'aperçoivet  
le sans inegal de ce maniement: ou si  
le santet, par ce qu'elles sont moins  
molles, tandres & delicates, ne le  
trouvet pas facheus. Le chatoulher  
peut aussi deplaire, par ce que nous

ne pouvons supporter deus contraires anſamble, ſinon ez autres ſans, moins an l'attouchemant. Nature andureroit mieus le chacun à-part, ores douleur, & tantot volupté. Que dirés vous, de ce que l'un ſurvenant à l'autre promptemāt, fait grand mal? On l'experimante affés, quand on preſante de bien pres au feules mains geleees de froid. Combien grād' douleur ſant on an la racine des ongles? Certes ancor moins ſoutiendra nature anſamble deus contraires, ſans facherie. Il y ha pluſieurs autres doutes ſur le chatoulhemant, comme ceus-cy: 'de deus contraires qui ſont au chatoulher, lequel et le ſuperieur, volupté ou douleur?' Quelle partie premieremant emeuē du chatoulher, excite ce Ris batard? Pourquoy nul ſe peut chatoulher ſoy-maime ( quoy qu'on die communemant, il ſe chatoulhe pour ſe faire rire) & autres queſtions ou demandes, que nous retraindrōs au chapitre ſuyvant le plus ſuccinctemant que faire ſe pourra.

*Sis problemes du chatoulhemant.*

## CHAP. VI.

**N**Ous avons ansegné, que le chatoulhemant et caulé de douleur & volupté ansamble, & qu'il y ha fantimant triste & dous: tout ainsi que le vray Ris et fait des choses qui ansamblemant apportet joye & tristesse. Mais n'y ha il pas l'un des contraires qui surmôte l'autre, de sorte qu'il y ait plus de douleur au chatoulhemant que de volupté: Il s'able qu'ouy, puis que le chatoulhemant deplait. Mais il emut le Ris (quoy que ce Ris ne soit pas legitime) lequel provient de rarefaction & dilatacion de la partie atteinte, comme l'on dit. Or volupté et celle qui epanit: la douleur resferre & contraint. Il faut donc necessairemant, q̄ cōme le vray Ris et excité de chose moins triste que joyeuse, ainsi ce Ris batard soit l'effait de la volupté, plus grande que n'est la douleur. Vray et que cette volupté deplait (comme i'ay dit) par ce que

les parties fort delicates, refuyet l'atouchement estrangier, tant soit il legier & mignard.

II.

Qui et le principal siege du Ris fait par le chatoulhemant ? c'est à dire, quelle partie faut-il que soit emuë, pour faire ce Ris batard ? Il y ha plusieurs androis, où nous sommes chatoulhés, daiquels le principal et aus esselles. Or il faut que ce fantimant du plaisir deplaisant, soit apporté au diaphragme, dez toutes les parties qu'on chatoulhe. Car le diaphragme samble estre le principal instrumât du Ris, par lequel la poitrine et ebrâlee, les poumons randet vn son decoupé, il se fait ouverture de bouche, & re-  
 ,, tiremant des laivres. Aristote s'ac-  
 ,, corde bien à cecy. car il rapporte  
 ,, au diaphragme tout chatoulhemât,  
 ,, quand explicant l'office de cette  
 ,, partie, il dit: Que le diaphragme  
 ,, echauffé pröptemât ouvre le sans,  
 ,, il et prouvé maimme de ce qu'a-  
 ,, vient par le chatoulhemant. Car  
 ,, ceus qu'on chatoulhe, riet soudain,  
 d'autant que le mouvemant parviët

Lin. 3. des  
 part. des  
 anim. ch. 10.



„incontinant à ce lieu, lequel ja-foit  
„qu'il s'an echauffe legieremât, tou-  
„tesfois il ouvre & emeut la pansee  
„contre la volonté. Il ajoute: Et la  
„cause pourquoy le seul homme an-  
„tre tous animaux soit chatoulhé, 'et  
„la minceté de sa peau, & que luy seul  
„de tous animaux rit. Car le cha-  
„toulhemant et vn Ris, par le mou-  
„vemant de la partie qui accomplit  
„l'esselle.

Pourquoy et ce que nul se peut cha-III.  
toulher: Et ce d'autât, que le chatoul-  
hemant et vne soudaine emocion de  
l'ame surprise, comme quelques vns  
repondet? Non. car mairmes ceus qui  
fan aviset, peuvet estre chatoulhés: &  
ceus qui le sont longuemant, ne peu-  
vet estre dits surpris. Que plus et, il y  
a ha qui seulemant an etans mena-  
cés, & voyans approcher celuy qui  
les veut chatoulher, tressalhet au-  
tant que fils l'etoint de faire. Mais  
la raison et, comme au toucher des  
playes & vlcères. Les malades tou-  
chet leurs maus, y appliquet des  
tantes, quelquefois an retiret des os

Liure 25.  
probl. 6.

avec moindre douleur que feroit vn  
Chirurgien. Car personne et étranger  
à foy : parquoy il an andure moins.  
toutesfois de noltre attouchement  
il an fort ancor quelque tel mouve-  
ment. Aristote repond ainsi à ce pro-  
blème: Nous ne serôs pas chatoul-  
hés d'un autre, si nous l'avons pre-  
veu, ou plus-tot si nous voyons le  
chatoulheur. Donques nul peut e-  
tre chatoulhé, si l'attouchement  
qu'on y apporte, n'est caché ou in-  
connu. Or le Ris et vn laps & frau-  
dacion : d'autant qu'on rit, si on et  
blecé au diaphragme. De tout lieu  
nous ne rions pas : & toute chose  
clandestine, et fraudulante. Dont  
il avient, que vne chose maigne ex-  
citera & n'excitera pas à rire. Voilà  
ce que dit Aristote, duquel nous ap-  
prouvons plus les premieres raisons,  
qui samble affoiblir les segondes. Il  
y ha vne samblable question : Pour-  
quoy fremissons nous volôtiers plus,  
si vn autre nous touche de quelque  
sorte, que si nous maignes le fefons ?  
Aristote l'explique aussi, disant : Le

Liure 35.  
probl. 1.

„ siege de l'attouchemant, tant plus à  
 „ plain la chose externe, que la siene.  
 „ car ce qui est naturel & adherât, n'est  
 „ pas aperçu du sans. D'avantage, ce qui  
 „ et fait à cachettes & vite, et trouvé  
 „ pl<sup>r</sup> terrible : & la crainte et certaine  
 „ refrigeraciō. Or l'attouchemât étrā-  
 „ gier ha ces deus cōditions, plus q<sup>e</sup> le  
 „ propre & familier. Finalement cha-  
 „ que chose et naturellemant emeuë  
 „ d'un autre, autant ou plus que du  
 „ sien: ce qu'appert aussi par le cha-  
 „ toulhemant. De ce que nous avons  
 „ jusques icy enseigné, l'essence & les  
 „ causes du chatoulhemant sont assés  
 „ heureusement expliquées: autrement  
 „ fort difficiles & scabreuses. Pour sui-  
 „ vōs donc le pl<sup>r</sup> facile qui reste, de cer-  
 „ taines questions sur le misme sujet.

III.  
 D'où viēt que des parties de nostre  
 cors, les vnes sont emuës du chatoul-  
 hier, les autres nō, ia-soit que le sans de  
 l'attouchemant s'étend par tout? Et  
 ce pour la minceté de la peau, qui n'est  
 par tout de misme? Et ce qu'on cha-  
 toulhe le pl<sup>r</sup>, ez lieux qu'on ha moins  
 accoutumé de toucher? Car on fait



Liure 35.  
probl 8.

plus le chatoulher aus aisselles, & aus arteils du pié (malmemant an la peau d'antre-deus, qui et tres-molle) que ailleurs. Outre ces raisons, Aristote an feind quelque-vnes, qui n'anse-gnet pas bien le fait, ou je ne les an-tans pas.

v.

Mais pourquoy et-ce, que des hō-mes les vns craignent ou haïssent extre-memant le chatoulher, les autres peu ou point? Comme tous ne prenent pas plaisir à maim chose, & ne se fachet de maim, ainsi tous ne craignent, haïssent ou refuyent le maim. Le fremisse-mant approche fort de la grimace faite du chatoulher. Or il y an ha, qui fremisset & grincet les dans, seulemāt d'ouyr ou voir dechirer du drap, les autres d'ouyr fier ou aguïser vne sie ou lime: les autres d'ouyr couper vne pierre ponce, ou rompre vne pierre sous la meule, ou tirer au rebours vn epy de blé: les autres n'an font rien e-mus. Ainsi et-il du chatoulher, que les vns ne peuvet supporter, les autres n'an font point de conte, ne aucun samblant.

On



On demande aussi, si l'homme seul  
faisant le chatoullhemant. Aristote l'af-  
fesseur, & dit que c'est à cause de la min-  
ceré de sa peau, & par ce que le seul  
homme rit. Voire-mais, nous ne pou-  
vons admettre ces raisons, vù que  
n'est pas vray Ris, celuy qui vient du  
chatoullher. Quelqu'un dira, qu'Ari-  
stote entend d'iceluy maimé: vù que  
peu après il exprime, estre tel que fait  
la playe du diaphragme. Ses paroles  
sont: il est raisonnable, que le Ris ne  
soit jamais emû aus autres ani-  
maux, pour la blesseure du diaphra-  
gme, vù qu'ils sont privés de la ver-  
tu de Rire. Ces mots confirment as-  
sés nostre interpretation, à laquelle  
nous avons dit, le Ris du chatoullhe-  
mant estre semblable à celuy du dia-  
phragme blecé: c'est à sçavoir, batard  
& illegitime. Mais pourquoy n'au-  
ront les bêtes la vertu & faculté du  
Rire faus, par le chatoullhemant? Et  
ce d'autant que leur peau est plus es-  
paisse, & pour la plus-part couverte  
de poil: Mais nous trouvons la peau  
fort mince & delicate en plusieurs

O

andros des chiens, des chas, des  
finges, & autres animaux. Et quoy?  
L'homme sant bien le chatoulher à  
travers de plusieurs abilhemens gros  
& epais. La peau nuë des baites plus  
delicates, et elle plus epaisse que tant  
d'abilhemens? qui outre ce ne santet  
rien, & ampechet de santir si exacte-  
mât que l'on fait, étant nu. Et ne void  
on pas, que les chiens etans chatoul-  
hés au ventre, & au dedans des cui-  
ses, où la peau est très-molle, dresse  
leur cuë, & font quelque grimace  
samblable au Ris d'ain. Certes j'ose  
bien dire, que comme les baites do-  
mestiques & dociles contrefont l'hô-  
me an plusieurs actes, ainsi ont elles  
quelque rude faïçon ou fiction duris,  
quand on les chatoulhe: mais non  
ja que le diaphragme an soit emû.  
Dont aussi la poitrine n'an est ebran-  
lee, & ne rand aucun son antrecoup-  
pé. Car celà est peculier à l'homme,  
qui ha autremant figuree la poitrine,  
& autre connexion du cœur au dia-  
phragme, ainsi que nous avons mou-  
tré au premier livre. Item son ame ha

bien autre vertu sur le cors, pour l'emouvoir : lequel cors aussi et plus mou & sensible que nul autre, ayant le sans de l'attouchemant plus exquis & exacte (quittant l'excellance des autres sans, aus autres animaux) comme étant l'animal le plus prudent de tous. Dont il devoit juger le mieus des premieres qualitez, & de leurs températures: jugement tresdifficile. Par tant de raisons je pense assez prouver, que le seul homme et fort emu du chatoullhemant, & qu'il declare par un notable sine, l'insigne sentimant qu'il en ha: c'est par un Ris vrayement faus, mais qui fait un grand bruit. Voilà ce qu'il nous falloit demonstrier & expliquer du chatoullhemant: au quoy nous avõs etes plus copieux pour la diversité de la matiere, qui nous y ha contrains, la voulans traiter de bon ordre. Revenons à nostre propos, des especes & differances du Ris, pour voir s'il y en ha plus.

Or si l'on veut sçavoir plus de choses sur le Ris, on peut voir le chapitre de la page 241.



*Des autres differances du Ris, & de ses epithetes.*

## CHAP. VII.

**A**Yans commencé à traiter des especes & differances du Ris, nous avons premierement distingué le batard du legitime: puis nous avõs expliqué le batard an plusieurs fortes. car il y an ha plusieurs especes, d'auquelles nous avõs dit, le chatoulhemant an estre vne. Celles qui s'ansuiuet, on les dira plus vrayement epithetes, que especes du Ris: ou bien ce sont differances accidantales, qu'on observe an vn misme Ris. Elles peuvent estre infinies: dont je ne m'arreteray qu'aus plus notables, reculant sommairement celles qu'on trouve aus plus dignes auteurs, ou qui sont plus frequantes an la commune maniere de parler.

An l'espece des hommes il y ha autant de visages differans, qu'il y ha de figures au monde: autant de diversités, tant au parler, que à la vois, & (s'il vous plait) autât de divers Ris.



Il y an ha que vous diriés quand ils riet, que ce sont oyes qui sifflet : & d'autres q̄ ce sont des oysons gromelans. Il y an ha qui rapportet au gemir des pigeons ramiers, ou des tourtelles an leur viduité : les autres au chat-huant, & qui au coq d'Inde, qui au paon. Les autres resonnent vn piou piou, à mode de poulets. Des autres on diroit q̄ c'est vn cheval qui hanit, ou vn ane qui brait, ou vn porc qui grunit, ou vn chien qui jappe ou qui s'etragle. Il y an ha qui retirer au son des charettes mal ointes, les autres aus calhous qu'on remuë dans vn feu, les autres à vne potee de chous qui bout : les autres ont vn' autre raisonance, outre le minois & la grimace du visage, qui et an divers si diverse que rien plus. Parquoy de pour suyvre toutes les differances particulierement, cōme il seroit impossible, aussi seroit-il inutile. Neantmoins on peut antandre & savoir, que les principales differances procedet de deus sources : l'vne et, de la vois fort diverse, à raison de la conformation du

O iij

gossier, de la langue, du palais, & des autres parties qui servent à la voix: l'autre et, de la diverse agitaciō du cœur & du diaphragme. Car à la voix claire, douce, resonante & haute, repond vn samblable Ris: tout ainsi que à la voix obscure, rude & casse, le Ris est proportionné aus-dittes qualités. Ceus font vn long Ris, qui ont longue haleine: les autres court & souvant repeté. Celuy et plus vite, auquel les instrumans de la respiracion sont plus mobiles & souples: aus autres il et tardif, & comme d'vne contrainte. Mais qu'et-il de besoin expliquer telles choses. Chacun peut à part soy observer infinies sortes & maniere de Ris. Nous n'avons intencion que d'ajouter aus devant-dittes, les differences accidantales, & les principaus epithetes du Ris, qu'on lit ez bōs auteurs: à fin que chacun antande leur finificacion.

Il est tres-propre & convenable au Ris, d'etre dit tramblant: vū que l'interuption de la voix samblable au trablemant, et de l'essance du vray

Ris trāblāt.

Ris, comme nous avons anseigné au  
premier livre. Parquoy tout Ris et  
surnommé, d'un bien propre & com-  
mun epithete: *trablant*. Dont Lu-  
crece dit convenablement: *Liu. 2.*

*D'un Ris trablant cachinnet tous*  
*emus,*

*De pleurs moullans, bouches, jouës. &*  
*yeus.*

Or les premieres differâces du vray Ris, meritet estre le *modeste* & le *cachin*. *Ris mode-  
ste.*

Le *modeste* et celuy, que nous avons  
premierement decrit au precedant  
livre: lequel aussi nous avons accou-  
tumé d'appeller simple & petit Ris: *Cha. 18. &  
19.*

Le *cachin* et immodeste, débordé,  
insolant & trop long, qui romt les  
forces, & et accompagné de tous les  
accidans que nous avons expliqués  
sur la fin dudit livre. Au *cachin* et

samblable celuy que les Grecs aussi  
appellet *syncrousen*, de ce qu'il crole  
& ebranle fort. Car c'est un Ris exces-  
sif & immodeste. Quelques uns pan-  
set, que c'est le Ris *Sardonien*; paravan-  
ture, d'autant que l'interprete d'He-  
siode le tourne Ris *Sardonien*, & que *Ris syn-  
crousen.  
Ris Sardo-  
nien.*

O iij



Centur. 5.  
chil. 3. ada. 1.

xiu. 5. ch. 15.

Ris d'hotelier.

ce soit à dire, Ris ample, ou plat, & large: comme quand quelqu'un rit la gorge fort deployee. Mais le Sardorien signifie proprement, un Ris feint & simulé: duquel voyés Erasme an ses Adages, & avant luy, des ecrivains modernes, Alexandre d'Alexandre an ses jours genials, où il dit: On vse de ce mot, *Ris Sardorien*, à l'endroit de ceus qui contrefont les joyeus, ayans martel an taite, outrés de facherie: & qui d'une careffe voilet & couvret leur mal-veulhance. Tel ris et menteur, simulé & traître, plein d'amertume & mal-talât, ou (pour le moins) de feintise: duquel on fait beau-samblant, à celuy qu'on n'aime point: cōme le Ris qu'on dit vulgairement d'*Hotelier*. Aussi bien anciennement celuy qu'on nomme aujourd'huy *Hospes* an Latin, s'appelloit *Hostis* (sinifiant ennemy) d'où les Français ont retenu ces mots de *hote* & *hotelier*. Le Ris Sardorien est dit aussi de quelques uns, pour un Ris de folie, ou d'arrogance, ou d'injure, ou de moquerie. Or cet epithete du Ris, est trouvé



ecrit de plusieurs sortes ez bons auteurs. An Cicéron & an Lucian nous lisons, *Sardonion*, an Homere *Sardaniō*, an Virgile *Sardoum*, an l'interprete de Lycophron, *Sardlon*, an Plutarque *Sardianon*. Erienne le grammerien nous avertit, qu'il se dit aussi *Sardoicon* & *Sardianicon*. Qui veut savoir son origine, plus amplemant que nous n'avōs deduit cy dessus au troisieme chapitre, lise les Adages d'Erasme, sur ce mot de *Ris Sardonien*. Et que l'on puisse feindre la morgue du visage, & plusieurs autres fines ou accidās du vray Ris (comme s'il n'estoit fait à poste) nous l'avons assés remoutré au premier livre. C'est que par le moyen des muscles, tant du visage que de la respiration, qui servet à nostre volonté, on peut tellemant contrefaire le Ris plein & antier, qu'on ne le sauroit demantir. Ce Ris feint & contrefait, non mal-sain, comme celuy qui concurrence avec le *Ris canin*, le plus souvant procede d'un mauvais courage, & de malice couverte. Tel fut celuy duquel Homere parle, an recitant que Cte-

Chiliad. 3.  
cent. 5.  
adag. 1.

Chap. 21.

Ris canin.

fippe(l'un des prochassans l'amour de Penelope)jetta vn pié de beuf prins d'une corbelhe, contre Vlysse, qui dans sa maison estoit assis an habit & contenance de mandiant, & que ledit Vlysse declina le coup, an detournant vn peu sa taite, & riant sardoniquement.

*Il se sou-rit d'un Sardonien Ris,*

*Ayant troublés grandement ses esprits.*

Sur lequel passage, Eustathie son interprete nous avertit, que celuy rit d'un Ris Sardonien, qui ne fait qu'elargir les laivres, & au reste il est interieurement trauallé de colere ou de tristesse. Nous auons touché le Ris canin, lequel est ainsi dit, de ce que le rieur decouvre seulement les dans. La metaphore ou trāslacion est prise des chiens, qui ont cela pour fine de courroux, de moutrer les dans. Car tel est le Ris de ceus, qui ne riet du cœur. De là est le plaissant mot du Parasite de Plaute, se plaignant que les jeunes jans n'auoient ry aucunement de ses propos, & qu'ils n'auoient pas maimes imité les chiens, qui moutret les dās.

Cette faſſon de rire et decrite an Ho-  
mere, parlant de Iuno :

*Des laures Vn chacun l'apperceuoit bien  
Rire ;*

*Mais ſon front nubileus on ne voyoit re-  
luyre.*

Il an fait macion de rechef, quand Iliad. 8.

il attribué au valhant Ajax, allant cō-  
batre cors à cors, ou an duél: dont  
auſſi on l'ha appellé depuis an-ſa, Ris

Ris Ajax.

*Ajacin*, quand on rit de rage, felonie,  
& mal-talant. Heſiode ecrit de Iupi-

Oeuvre &  
iours liu. 1.

ter, qu'il rit de maim, etant courrou-  
cé à l'ancontre de Promethee, pour  
luy avoir prins furtivemant du feu.

On l'eſtime auſſi fatal, quand le dan-  
gier et imminant à quelqu'un, lors  
qu'il ſe rit & ſe jouë, plongé an volup-  
tés ou maleſices. Au ris Sardonien

feint & ſimulé, peut etre raporté ce-  
luy qu'on nomme autremât Ris *Me-*

Ris Mega-  
ric.

*garic*, quand on rit etant marry antic-  
remant. De tous ces propos on peut

aſſés antandre, que tels Ris ſont vo-  
lontaires, & qu'il n'y ha ſinon la mine

Soub-ri.

du viſage, qu'on appelle *Sou-ri*, dont  
il et fort differât de l'autre Sardonié,



mentionné au troisieme chap. de ce livre, qui est de convulsion, & mouvement contraint. Au *Cachin*, & *Syncronien*, et tres-semblable le Ris excessif, qu'on appelle *Catonien*, lequel est fort débordé & ébranlant. Car on dit, que Caton le Sanceur, ne rit jamais de sa vie qu'une fois, & que lors il rit excessivement, quand il vit un ane manger des chardons : & qu'étant tout rompu de rire, il s'écria, ces laivres ont de semblables laitues. De cet epithete du Ris use jantilemant Ange Politian, en ses epitres, disant : O chose facieuse, & digne d'un Ris Catonien!

Ris Catonien. Il y a aussi un Ris, qu'on nomme *Ionique*, propre aux mous, delicats & adonnés à leurs plaisirs, car on a taxé les delices des Ioniens entre les Grecs, comme la pompe, superfluité, mignardise & mollesse des Sybarites entre les Barbares. A maine sans on dit *Ris-chien*, de Chio, Ile de grans delices. Je trouve un autre Ris, dit *Agrioge*, du jaseur & bavard, qui se plaint au bourdes & toute badinerie, riant temerairement, sans avoir ou tenir

Ris Ionique.

Ris-Chien.

Agrioge.



contenance. Nous avôz parlé cy dessus du Ris tumultueux, qu'Hippocras appelle *Thorybode*, lequel n'est point légitime, ains de convulsion: comme aussi le Ris *Inepte*, ainsi nommé de Quint Serain, an la curacion de la rate. Je pense qu'il y ha plusieurs autres nuncupacions, & epithetes du Ris, que ie lairray chercher aus curieus, & de plus grand loisir, an Pollux, & autres auteurs approuvés. Il faut revenir au grâd chemin, & poursuivre ce que nous reste à faire. C'est (à mon avis) d'expliquer plusieurs demandes, qu'on fait communemât du Ris: auxquelles ie repondray le mieus qu'il me sera possible, an m'appuyant toujours sur les demonstrations faites jusques à presant. Et adôc je panseray avoir mis fin, à tout ce qu'on peut dire de ce bel argumant.

Ris Thorybode.

Ris Inepte.

## LE TROISIEME

LIVRE DV Ris, contenant les problemes & demandes principales qu'on peut faire du Ris.

## PROÆME.

Psal. 17.

**L**E Prophete Royal David ha donné vn bel arrêt à ses pensees, discours, & souhaits, quand il s'est ecrié, parlant à Dieu tout puissant, eternal & incomprehanfible, *Je seray adonc rassasié, quand ta gloire m'apparaistrà.* Et c'est d'autant que nostre ame, faite à la samblance de son createur, divine & immortelle, et de si grande capacité, qu'elle peut comprendre an soy tout ce qui et au monde, composé du ciel & de la terre, & de ce qui et an iceus. Car tout celà etant limité & finy, et comprehanfible par consequant, au moyen de la Philosophie, qui et science des choses divines &

humaines. Mais quant à l'essence de Dieu, elle ne peut estre comprise de l'esprit humain, vù qu'elle est infinie, & l'esprit est finy. Car il faut toujours, que le vaisseau soit capable, d'autant qu'il doit comprendre. Or l'ame n'est qu'un point, cōparee à son createur immanse, & qui n'a point de lieu ou place, etant plus grād que tout. Mais comparee aus autres creatures, ell'est cōme un petit Dieu, qui cōprend toutes choses faites pour l'usage de l'homme, & n'est comprise que de soy-mesme. Voilā pourquoy en ce bas territoire, où elle est comme pelerine, il n'y a rien qui la contante, ains y demeure infaciable, quoy que le plus souvāt tout luy vienne à souhait. Car ou cecy n'est de duree, où l'on se passe tantot sa phantasie, ou l'esprit se tourne à imaginer autre chose. Celuy qui a quelque defect an sa personne, ou qui est detenu de grāde maladie, voudroit estre le plus pauvre homme du monde, sans parans, sans amis, sans honneurs, & avoir le cors à son aise. Il luy samble pour lors, qu'il ne desi-

me b

teroit plus rié, & que son esprit seroit rassasié. Mais ayât obtenu celà, il souhaite des amis, des honneurs, & des richesses: estimât que sans telles choses, il vivroit miserablement. Puis il luy semble, qu'ayant vn tel estat, ou vne telle alliâce, ou vn tel revenu, qu'il ne pourroit desirer davantage. Mais an etant venu à bout, & jouÿssant de tous ses plus grans desirs, luy an vient des autres: & s'il estoit devenu Roy d'vn grand pays, maimes contre toute esperance, il voudroit ancor avoir les autres royaumes de ses voisins: & puis les autres d'alantout, pour n'avoir point de voisin, ains estre paisible monarque de tout le monde. L'esprit ancor ne pourroit estre sou & plein, d'autant qu'il et plus capable que de celà. Car il peut imaginer & comprendre de ce mōde, qui et connu de luy, vn autre monde qui n'est pas: & desirer d'an avoir deus, voire trois ou quatre mondes, & infinis an nombre. car il peut compradre celà, & de l'vn venir aus autres. Celuy qui n'ha des enfans, desire infiniment d'an



d'an avoir, & dit, soit fis ou filhe, qu'il  
fan cōtanteroit. Ayāt des filhes, il ne  
souhaite plus qu'un fis : & seroit con-  
tant de mourir (dit il) pourvū qu'il eut  
un heritier provenu de ses reins. Ayāt  
le fis, il antre an panséant, de le faire  
grand personnage, & ce pendant de  
vivre tant qu'il le voye bien pourvū.  
Cela n'est si tôt avēu, qu'il souhaite  
avoir d'autres fis, de peur qu'iceluy  
mourant, il se trouve sans baton de  
vieillesse. Quand il an ha plusieurs, il  
antre an panséant de les avancer  
tous, le mieus qu'il luy sera possible.  
Et si l'un devient Abbé, il voudroit  
incontinent le voir Archevaique, &  
(celuy samble) il ne souhaiteroit plus  
rien, disant, que sa maison an seroit  
assés honorée & rantée pour tous.  
Et il parvenu là : il faut monter plus  
haut, & desirer jusqu'au Papat. Et le  
Pape ancor ne fauroit estre contant,  
voire il an et beaucoup plus loin, que  
quand il etoit simple praitre. Ainsi  
celuy qui et fort amoureux, voudroit  
au reste n'avoir rien an ce monde, &  
jouyr de ses amours. Car la beauté &

P

grace de son amie luy samble infinie,  
& qu'il ne pourroit souhaiter plus  
grand bien. An jouit-il ? Tantot a-  
pres vn'autre fame ou filhe luy sam-  
ble plus belle, de melheur grace, ou  
mieus avenante : & de peu à peu (fil  
n'est bié institué an la crainte de dieu,  
& reformé an ses meurs) il dresse ses  
pratiques pour avoir la fruicion de la  
segonde : l'estimant le plus contant  
& satisfait qui fut jamais, fil an peut  
venir à bout. Dont souvant il met an  
arriere, & postpose à cette poursuite,  
tous biens, honneurs & dignités.  
Qu'an avient il ? Comme à celui qui  
chasse tout le jour apres vn lievre, tra-  
valhant fort sa personne, son cheual,  
& ses chiens. car, quoy qu'il conte, il  
le veut avoir : & puis quád il l'a prins  
il ne l'estime pas cinq sous : mais il le  
falhoit prandre, puis que il l'avoit  
souhaité & antreprins. Ainsi cet autre  
apres vne grande poursuite, jouyssant  
de ses amours, tantot il s'an reva au  
change. Il an faut autant dire de tou-  
tes choses, que nottre esprit souhaite,  
cuidant pour lors d'avoir son com-

ble, & estre tout rāmply, quand il aura ce que il desire fort. Mais l'esprit et ancor plus capable, & pouvant toujours plus comprendre, il persevere à souhaiter: quoy qu'ô die souvāt, *Je suis content, je ne veux plus rien, j'ay tout ce qu'on peut desirer*. Car qui et celuy tant bien appointé, & auquel Dieu ayt départy tant de graces & biens, soit de l'esprit, du cors, ou de fortune, qui ne voulut estre ancor plus savant, plus beau, & plus avancé, qu'il n'est? De ce qui ne peut estre autrement, comme de la talhe du cors, & de la proporcion des membres, on dira bien, *Je m'en contente*. si et ce qu'on voudroit bien estre plus grād, plus beau, plus fort, & plus adroit. Et ne void on pas infinites femmes & filles, qui sont belles, & ont beau teind, ce neātmoins elles se fardet, & ranget autrement leurs cilhes & forcils, qu'ils ne sōt de nature, chāget de teind & de cheueus praique tous les jours? Si elles pouvoient aussi bien changer la forme de leurs front, nez, bouche, manton & autre parties du visage, voire de tout le cors, ô cō-

P ij

bien volôtiers elles fy travailheroient : comm'elles se font plus grandes avecque des patins : & le cors graile, an le ferrant bien fort, & rehaussant les hâches : le pié petit & menu, avec des scarpins bié etroits, qui leur gatet les piés, y faisant naitre des cornes & verruës? Ce qui et plus supportable aus fames (auquelles on attribué le petit pié, pour vn trait de leur beauté) qu'aus hommes, tres-mal avisés de se tordre ainsi les arceils, & offancer leurs piés an dâgier de la goutte, ditte Podagre, qui an procede bien souvant de là à quelque tams. Venôs aus biens de fortune. Qui et celuy tant bien appointé, ranté, souvré, & à son aise, qui refusa vn heritage, qu'on luy presenteroit, ou qui luy viendrait de succession? disant, *J'ay assez : je n'en veus plus.* Et toutesfois il dira bien souvant, *Je ne veus plus rien : j'ay assez.* Mais c'et durant qu'il ne luy et rien presanté, & qu'il n'espere plus d'avoir autre bien : nompas que le souhait luy manque. Ce seroit contre le naturel de noltre esprit, s'il fesoit



autrement, comme l'on peut comprendre de ce qu'à été dit. A parler proprement & veritablement, celui et sou & plein, satisfait & contant, lequel n'accepteroit aucune chose presantee, & laquelle il put obtenir, soit an biens terriens ou corporels, soit an honneurs, faveurs, amitiés, cognoissances, intelligeances, & autres commodités humaines. Comme on dit, celui etre sou & rassasié, qui ha son estomac plein & satisfait, de sorte que si on luy presantoit toutes sortes de viandes & de breuvages, il n'an accepteroit rien. Aussi son estomac ha son complimant, & ne pourroit comprendre davantage, sans se forcer, contraindre & offencer: dequoy il se santiroit mal, & n'an auroit que deplaisir. Mais noltre esprit et si ample & capable, que riē ne le peut accomplir des choses mondaines, caduques & transitoires. Il y ha toujours place de reste: d'autant qu'il et plus grand que tout cela ansamble, car il faut bien qu'il soit plus grand, que ce qu'il peut comprendre. Don-

P iij

ques nostre esprit ne sera jamais rassasié, que la gloire de Dieu ne luy apparaisse : laquelle étant infinie, remplira tellement nostre ame de sa moindre porciō, qu'elle ne pourra cōprendre autre chose. Et voilà tout l'arret de ses discours, pensees & souhaits. Laquels ce pendant ne sont du tout à mepriser, ains plusieurs sōt tres-louables an elle : comme et, le curieux desir de philosopher à plein fond. Dequoy elle n'est jamais soule, depuis qu'elle an ha taté quelque peu, an le bien savourant. Et c'est l'occupacion qui la declare plus divine, que autre de ses accions : comme aussi certainement l'homme philosophe tiēt beaucoup de la divinité. Or c'est ce qui m'a fait, si avant anfoncer au discours de mon argument, an cette matiere du Ris, la plus jantile & galharde qui ayt eté jamais touchee. Car d'un propos je suis conduit à l'autre, & d'un curieux desir je vay toujours recherchant, comme insatiable, tout ce que j'an peus comprendre. Je pense bien

que je n'auray jamais achevé, & qu'il y aura toujours à redire, ou ajouter quelque chose: mais ce pendant, je veux satisfaire aucunemāt à mes semblables (ce sont les curieux, & d'esprit philosophique) en les gratifiant d'une brieve explication de plusieurs problemes ou demandes qu'ils peuvent faire, ayās leu mes precedās discours. Je say bien qu'ils en seront plutot annuyés, que sous ou rassasiés: mais aussi n'antreprans-je pas d'accomplir leur desir, & satisfaire à leur appetit (chose impossible, suyvāt ce que dessus) mais seulemāt pour etourdir leur faim (comme on dit en proverbe) de quelque viāde grossiere. Car nous ne serons jamais bien resolu, de ce que nottre esprit desire antandre & savoir, pour en estre parfaitemant eclarcis, que nous n'ayons la vision de Dieu, auquel et toute la sapiāce, & parfaite counoissance de pl<sup>re</sup> que ne nous pouvōs cōprendre ou imaginer. mais en attendant cette felicite, nous amusons honnaitement nottre esprit

P iiii

& passons le tams an ce monde, à rechercher les causes des effais merveilleus. Et c'est la felicité que le jantil Ovide ha si elegamment louée an ses Fastes, disant,

*Bien heureux sont ceus-là, qui premiers le soucy*

*Ont eu d'aller au ciel pour connoitre cecy.*

*Je croy qu'ils ont aussi, dessus les mondains vices*

*Leur taire surhaussé, & dessus les delices.*

*Leur magnanime cœur ha tenu à mepris Venus, le vin, la guerre, & du plaider les cris,*

*La vaine ambition, des grans thresors la fain :*

*Et l'honneur plein de fard, les a pressés an vain.*

Or an cette contemplacion, nous sommes guidés partie de nos sans, partie des discours que noltre ame peut faire sur les objets qui luy sont rapportés. Tellemant qu'on peut dire, celuy etre le plus savant, qui et le moins ignorant, ou qui ha quelque vray-samblable reponse, avis & juge-



mant, ez doutes qu'on luy propose.  
Dieu nous face la grace, d'estre toujours contans de la raison, & an toutes choses moderer nos affections: auquel seul appartient toute louange, honneur & gloire, aus siecles des siecles. Amen.

*A sçavoir mon si le seul homme rit,  
& pourquoy.*

CHAP. I.

**L'**Ecolle des Philosophes affirme, que le Ris est propre à l'homme: c'est à dire, qu'il convient à tout homme, au seul homme, & toujours: s'entend, de pouvoir rire: car (comme ils disent aussi) ce qui est mis en définitions signifie puissance, & non pas acte. L'expérience verifie cela, car outre l'homme, nul animal rit, sinon paravanture d'un Ris batard, simulé ou contrefait, tel que nous appellons Canin & Sardonio. Or la vertu & puissance de rire, et à bon droit peculiarlement concedee à l'homme, afin qu'il eut moyen de recreer quelquefois son esprit, tra-

valhé & lassé d'occupacions serieuses, comme de l'estude, contemplacions, composicions, traité d'affaires, administracions publiques, & samblables propres à l'homme. Car de tous les animaux, le seul homme est né apte à l'estude, contemplacion, negociacion, & toute sorte d'affaires: lesquelles occupacions le rendent vn peu rude, severe, chagrin, difficile, brusque, facheux & melancholique. Et d'autant qu'il convenoit à l'homme d'estre animal sociable, politic & gracieux, afin que l'un vequit & cōversât avecques l'autre plaisamment & beninement, Dieu luy ha ordonné le Ris, pour recreacion parmy ses deportemens: afin de lacher quelque fois commodement les reines de son esprit: tout ainsi qu'il ha donné le vin aus hommes, pour tramper & adoucir la severité & austerité de la viellesse, comme disoit Platon: etant cette liqueur moyenne, & la plus tamperee de tous les sucs qui peuvent nourrir l'homme. Aussi le Ris nous est tres-agreable de ce que il retient certaine

riure des  
lois.

mediocrité antre toutes ses affectiōs, ainsi que nous avōs demoutré au premier livre. Et non seulemant cette affectiō nous plait, ains aussi et la plus seure de toutes : par ce qu'il n'y ha point d'extreme epanouïssmant de cœur (qui et fort dangercus) comme il avient de la grand'joye : ny vehemante constriccion, comme an la grand' tristesse. Dont plusieurs de petit courage, se pāmet aisément de joye, ou de tristesse, & quelques vns an meuret : mais on ne lit pas, que beaucoup de jans soint mors de rire. Que diries vous ayant prins garde, que de grand' ließe communément vient grand' tristesse? C'et vne observation vulgaire: d'où et venu le dictō, *De grande joye, grand deplaisir* : & de la vielle sātance Latine, *Le deul occupe le derrier de la joye*. D'où vient celà? Le cœur etant fort dilaté, il se fait grande dissipacion de ses espris : à raison de laquelle (ja-soit que ne survienne autre occasion de facherie) on deviēt triste. Car lors que au cœur restet peu d'espris, il se resserre, pour retenir ce

Extrema  
gaudij lu-  
ctus occu-  
pat.

peu qu'il y en ha. Or toutes & quantes fois le cœur se contraint ainsi, l'animal se cōtriste & demeure etonné. Ce que le vulgaire antand tref-biē, quād il dit de celuy qui et fort triste, *Il ha le cœur serré*. De ces propos on peut mes-huy comprendre (à mon avis) pourquoy c'est que nature ha donné l'affection risoliere à l'homme, occupé & attantif à choses arduës & difficiles (qui le randet melancolique) & comme au plus sage animal. Et d'autant que nature n'antreprand rien temerairement, & aussi qu'il n'appert pas qu'elle ayt onques voulu chose qui ne fût consonante à raison, il ha fallu qu'elle ayt accommodé la forme de l'homme, à etre bien ancline au Ris, & ayt fabriqué industrieusement au cors humain, des instrumans convenables à produire le Ris. Car elle n'ha pas faïonné tous les animaux d'une mame sorte, & puis donné à cettuy-cy la puissance de rire, la deniant aus autres. ce que toutesfois nous croyōs piement, etre au plein pouvoir de Dieu, quand il voudroit vser



de sa puissance absoluë : mais sa magesté vſe le plus ſouvent de l'ordinaire, an triant & choiſſant les matieres naturellemât propres à ſes ouvrages.

Ce que Galen, comme ignorant de la divine route puissance, recognoit ſeul an Dieu, ſ'attaquant à Moyſe par trop inſolamment. Donques le Createur ha ainſi formé nôtre ame, que antre pluſieurs autres facultés, elle ha pouvoir & aptitude au Ris. Et c'et (je panſe) ce que diſet les Philoſophes, que la puissance de rire depand de la forme de l'homme, & qu'elle et cachée an ſon ame, ou qu'elle influë d'icelle immediatement : comme nous diſons communement des propriétés de quelque choſe. Or la vertu formatrice, qui preſide an la ſemance (où elle n'et que potentialement la nature de l'animant, côme parlet nos Phyſiciens) prepare & batit d'icelle matiere, vn cors tres propre à l'ame qui luy et à venir. Et c'et l'admirable angin de nature, que de fabriquer & construire vn ouvroir, & des outils, tres-commodes aus meurs & condi-

Liure II. de  
l'vſage des  
part. ch. 14.

cions de chacune ame. Elle dōques ha  
 faſſonné, baty & compoſé le cors hu-  
 main, de telle faſſon, qu'il obeyt faci-  
 lement auſſi tôt que l'eſprit et emu  
 de l'objet riſſique, & ſoudain le re-  
 preſante d'un Riſ exterieur. Nous a-  
 vons anſeigné au premier livre, que le  
 cœur & le diaphragme an ſōt les pre-  
 miers inſtrumēts; y ajoutant au outre,  
 que ez hommes le pericarde et attar-  
 ché au diaphragme (principal ſiege de  
 la joyeuſeté, ſelon Plin) d'une gran-  
 de largeur, fort differammāt des bai-  
 tes; dequoy auſſi nous colligeōs, que  
 l'homme ſcul peut rire. Veſal, tref ex-  
 cellant anatomiſte, ha bien obſervé,  
 que ez hommes toute la pointe du  
 pericarde, & vne bōne partie du cou-  
 té droit, s'attache tref-fermemant,  
 & an grande largeur, au cercle ner-  
 veus du diaphragme, devers le couté  
 gauche: & que cēlà et peculier à l'hō-  
 me. car aus ſinges, aus chiens, & aus  
 porceaus, le pericarde et fort loin  
 du diaphragme. J'ay anatomisé plu-  
 ſieurs tels animaux, & autres, auxquels  
 tous je trouve, que le mediſtin y

Chap. 17.

Chap. 16.

Li. II. ch. 37.

Li. 6. ch. 8.

antrevient, faisant le lien de ces deux parties, long de deux ou trois doigts. Parquoy le cœur n'a tel pouvoir aux baines de mouvoir le diaphragme, que aux hommes: auxquels le pericarde et immediatement attaché au diaphragme, d'une insercion large & ferme, & d'un fort lié. Aristote nous fait bien antandre, que le Ris provient d'une affection du diaphragme, mais il n'explique pas assés la cause. car ce qu'il dit, la cause du Ris estre le chatoulhemant, il m'est suspaît. Pourtant aussi ie ne ressoy point ce qu'il infere, que la cause pourquoy le seul homme et chatoulhé, soit la minceté de sa peau, & ce qu'il rid seul d'antre tous les animaux. Comme s'il pansoit que le Ris & le chatoulhemant fussent convertibles, tellement que l'un importa l'autre, ou que l'un fut cause ou dependit de l'autre. Mais nous avons moutré au second livre, que la peau est fort mince an plusieurs baines, qui neantmoins ne riet pas pour estre chatoulhees. Il y a de grans personages, qui cõtet au

Li. 3. des  
part. d. s  
anim. ch. 10.

Chap. 6.

nôbre des causes du Ris, l'admiraciô. par lequel moyé on pourroit (côme il samble) aisemât exclorre du ris les baitesbrutes. Mais cette opiniô ha été tref-doctemêt refutée, par le tref-humain Fransois Valeriole : de ce que l'admiracion ne fait pas rire, ains seulement tient l'esprit an suspend. D'avantage, le seul homme n'admire pas, si nous croyons Pline, qui l'accorde aus cerfs. Et les palumbes ou pigeons ramiers (côme aussi les perdris) voyâs de nuit la lumiere du feu faite pour les prandre, sont si etônées d'admiracion, qu'on les peut prâdre à la main. Et j'antâs que les becaffes & becaffins sont de maimme humeur. Quelqu'un pourroit icy objcer : puis que nous disons, que la faculté risifique et cōtenuë, sous l'appetit sanfuël privé d'attouchemant, pourquoy, s'il est cōmun aus baites, ne seront elles aussi aptes au Ris? Ou pourquoy ne le rapportons nous plutôt, à l'intelligeâce raisonnable, vû que par ce moy en les baites seroient exclufes de la faculté risoliere? La solucion de ces problemes

Livre 3.  
chap. 9.

Livre 8. ch.  
32.

Obieccion.



mes, depand de ce que nous avons  
 anseigné au premier livre, là où nous  
 avons expliqué les parties ou puis-  
 sances de l'ame. Car pour emouvoir  
 le Ris, outre ledit appetit sensuel, il  
 samble que soit requise la cognois-  
 sance & imaginacion : vñ que les af-  
 feccions ne peuvet estre emues, sinon  
 de la chose conceuë & cognuë. Or  
 Nature n'ha donné aus baites cou-  
 noissance, que des choses apparte-  
 nantes aus necessités de la vie, à leur  
 nourriture, à la conservacion de leur  
 espeece, & defance de leurs cors. Si on  
 allegue quelques vnes, avoir autre in-  
 telligēce que de ces choses là, com-  
 me l'on dit des Elephans, celà et rare  
 & imparfait, ou se rapporte aus sudi-  
 tes counoissances. Mais à l'homme  
 étoit deuë la notice de toutes choses,  
 par les sens & affecciōs, à ce qu'il n'y  
 eut rien de caché à celuy qui appro-  
 che plus pres de Dieu. La cause pour-  
 quoy nous ne sommes d'avis, qu'on  
 loge la puissance de rire, sous la vertu  
 raisonnable de l'ame, c'est d'autāt que  
 le Ris bien souvant n'obtempere à la

Q

volonté: ainsi que plus amplemant nous avons déclaré au premier livre. Donques il n'y ha pas melheur raison, que la suditte, de laquelle nous puissions antandre, pourquoy le seul homme rid. Toutesfois elle et fort confirmee, de la definicion par nous donnee: laquelle si on examine curieusement, on comprandra aisemāt, que ez baïtes ne se peut trouver tout, ce qu'elle requiert.

*Savoir-mon si le seul homme pleure, comme  
luy seul peut rire.*

## CHAP. II.

**L**ES Philosophes enseïgnent, que les contraires hantent vn mesme sujet. Que le Ris soit contraire au pleur, il n'y a aucun cōtredisant. P'antans le pleur, non la seule & simple effusion de larmes, laquelle peut aussi bien avenir par le Ris (comme nous avons dit au premier livre) ou par le mal des yeus: ains aussi tout ce changemant qu'on voit, an ceus qui sont affligés de tristesse, durāt qu'ils pleu-

ret. Il faut icy noter an passant, ce de-  
 quoy Isaac nous avertit: que le pleur  
 exprime bien vn mouuement con-  
 traire au Ris, comme il nait d'une dis-  
 famblable passion du cœur: mais qu'il  
 n'est pas contraire actif (ainsi qu'on  
 parle au Physique) comme le chaud  
 et contraire au froid. car ceus cy a-  
 gissent antr'eus mutuellemant, & s'al-  
 teret reciproquemant de leur con-  
 trarieté. Mais le Ris n'est si contraire  
 au pleur, qu'il ne le ressoiue quelque-  
 fois avec soy. Car on void pleurer de  
 rire, & quelqu'un peut rire ayât dou-  
 leur (toutesfois, c'est vn Ris batard)  
 comme nous dirons cy après. Objection.  
 Revenons à nostre propos. Si le pou-  
 voir de Rire est peculier à l'homme, pour-  
 quoy ne dirons nous aussi, que le pleu-  
 rer luy sera peculier? Toutesfois les  
 Logiciens n'expriment pas cela, quād  
 ils assignent le propre de l'homme à la  
 quatrieme mode: comme si le pleur  
 n'appartenoit autant bien au seul hō-  
 me. Mais on le peut tacitement an-  
 tandre, si et vray ce que nous disions Reponce.  
 vn peu au paravant, que les contrai-

Q ij



res ont vn mame sujet. Car aussi l'experiance nous anseigne, qu'il n'y ha aucune baite qui pleure, nulle qui mouche le nez, qui crache, ou qui jette ordure de ses oreilles. L'homme antre tous animaux, d'autant qu'il ha tres-grand cerveau, non seulement an proporcion de la grandeur de son cors; ains aussi à l'estimacion du pois (car vn homme ha plus de cerveau, que deus beufs) abonde fort esdits excremâs, qu'il verset par les yeus, narilhes, bouche & oreilles. Ce n'est pas que son cerveau soit froid, cōme l'on dit, ains de ce qu'il ha besoin de grād' quantité de sang, pour angeandrer beaucoup d'espris, qui sont necessaires à ses accions principales. Et d'autant qu'an beaucoup de sang, il n'y ha guieres de matiere propre à celà, nom plus qu'à la nourriture du cerveau, il y an reste beaucoup de superflu, que l'on appelle excremât. Dont il ne faut sebahir, lors qu'il se comprime, sil verse grand' quātité de larmes. Vray et que le pleurer et plus aisé, à ceus qui de leur complexion &



nature, ou à raison de l'age, du sexe, & de la region, sont plus mous & humides. dont nous voyons promptement larmoyer les phlegmatiques, les enfans, les vielhars, & les fames: voire il y ha des fames si promptes à pleurer, que les larmes leur distillent des yeus, pour peu que leur cerveau se retraigne. de sorte que le vulgaire estime, qu'elles peuvent larmoyer quand il leur plait: & qu'il y ha vn pleur feint, comm' vn Ris. On dit d'auantage en jaserie, que les fames ont des eponges pleines d'eau antre les epaules, & de là vn tuyau au long du cou, qui va aus yeus. Dont si elles veulent pleurer, seulement en pressant les epaules, elles expriment abondamment de cette eau, qui môte aus yeus par son canal. Donques au seul homme conuiét le pleur: lequel n'ha pù estre donné aus baïtes, à cause qu'elles à peine comprennent ou consoivent les choses qu'induïset à pleurer. Et si quelquefois les apprehendet, il n'y ha pas en leur cerveau (qui est petit, & sec) matiere de larmes. Quelques baïtes étant fort

Q iij

Liure 8.  
chap. 40.

tristes, ont hurlemant, comme font les chiens. Et plusieurs d'antr'eus, ont fait grand' preuve de leur tristesse, an divers tams & lieux, ainsi que l'on raconte: comme de mourir sur le tōbeau de leurs maitres, toujours hurlans piteusement, sans qu'ils an peussent estre chassés, ne voulans manger ne boire. Plin recite, qu'un chien ne departit jamais du cors de son maitre (qui avoit esté mis à mort, par autorité de iustice) jettât de tristes hurlemans, environné d'un grand cerné du peuple Romain. Et quand quelque un luy eut jetté de la viande, que ce chien la porta à la bouche du mort. Puis quand on eut jetté le cors dedés le Tybre, ledit chien se mit à la nage, essayant de le soulever & soutenir: grād' multitude de jans etât eparse, à cōtāpler la fidelité de cette baite. Les chats aussi exprimet un gemissement samblable à celui des hommes. Item les pigeōs ramiers, & les tourterelles gemissent: lesquelles contrantes d'un mary, jamais n'an admettet un autre: iceluy mort, jamais ne perchet sur ra-

meau vendoyât, ne cessant de gémir, Egl. 1.  
 Dont Vergile dit, *ub utitur si totum*

*La tourte sui un orme haut cleué, au  
 l'air, ve eny ommeos shong zioi*

*A tout'heure du jour gemira sans cessen*

*On dit aussi du Crocodile, qu'il*

*feind si bien la vois d'un hōme pleu-*

*rant, qu'il invite à soy les personnes,*

*& devore les invités. Dont et venu*

*au proverbe de dire, larmes de crocodile,*

*pour trahison convertie d'une piteuse*

*mine. Mais nulle baite, vrayement*

*pleure, nonobstāt que quelquesvnes*

*jettent des larmes, cōme l'on dit. Car*

*Plutarque affirme, que les cerfs & les*

*sangliers larmoyet : & que les larmes* Sympo. 7.  
cha. 2. & au

*des cerfs sont sales, & des sangliers* liur. des cau-  
les naturell.

*douces. Il explique la cause de cette*

*diversité. Les medecins Arabes font*

*merveilheusement grand cas, d'une*

*Pierre qu'ils nommet *Bezaard*, pour*

*le plus excellent contreyenin & con-*

*trepoison qui soit au mōde; & diset q*

*c'est des larmes des cerfs Oriantais :*

*laquels ayans mágé des serpās, pour*

*rejeunir & devenir plus forts, antret*

*dans un fleuve : où ils demeurent plō-*

Q iij



gés fins à la taite, jusques à tant qu'ils fantet la vertu du venin separee. Ce pendant ils jettet vne larme, quelque fois grosse comme vne aveline ou noysette, qui se fige & andurcit: tant, qu'elle chet lors que le cerf sort du fleuve, & on la trouve là. Voyés ce qu'an escrit Avenzoar auteur Arabe, & Theomneste grave auteur de la medecine veterinaire ou cheualine, & Pline an son histoire naturelle. Scribon Large, tres-ancien medecin Romain, samble an faire manciō an- contre les baïtes venimeuses. Là où il donne l'ordure de mauvaïlle odeur qu'on trouve au coin de l'eul, qui touche le nez du cerf quand il et prins. & dit, que les chasseurs de Sicile l'amassot diligeamment. Cardan an ses subtilités, reprād Scribon de celā, disant que cette pierre et coutumieremant trouuee an Pely, region del'Inde Orientale, & nompas an Sicile. Iule Cesar Scaliger samble an avoir parlé mieus, & plus asseuremant, an l'exercitation 112. contre Cardan. Elle ne se „ trouve au cerf (dit il) avant qu'il ayt

Liur. 1. trait. 3  
chap. 6.

Liure 1. de  
la veter.

Liure 8. cha.

27.  
Chap. 163.

Liure 7.



„fant ans. Apres cet age elle nait cō-  
 „tre les os, au coin de l'eul, & se rand  
 „eminante quelquefois jusqu'à la  
 „bouche, plus duré que corne. Exte-  
 „rieurement ell'est ronde, fort luy-  
 „sante, de couleur fauve, ayant quel-  
 „ques veines plus noires. Ell'est filize,  
 „qu'elle echape des doigts, & se derobe,  
 „de sorte qu'il s'able qu'elle ait mou-  
 „vemant. C'est un remède contre ve-  
 „nins tres-soudain. On en donne aus  
 „pestiferés, avec fort peu de vin: de-  
 „quoy ils suent tant, que vous diries  
 „que le cors se fond tout. Aucuns niet  
 „q'cela soit larme du cerf, ains vraye  
 „pierre: mais on peut voir (si ell'est an-  
 „tiere) l'endroit par où ell'a esté arra-  
 „chée de l'os.

Nous ayons bien voulu discourir  
 un peu sur cette pierre, tant à cause  
 de sa reputacion, que d'autant qu'on  
 la tient pour larme de cerf. Mais tel-  
 les ne sont vrayes larmes, comme cel-  
 les que le seul homme rand: ains par  
 similitude sont ainsi appellées, ne plus  
 ne moins que l'hurlemant & le ge-  
 missement sont nommés pleurs, & le

Liu. 7. ch. 19.

rechignemant ou Ris barard (tel que nous appellons Cynique, ou de chié) et dit Ris par similitude. Donques le pleur et peculier aus hommes, aussi bien que le Ris: nonobstant qu'il y ha à des personnes, qui jamais ne pleurent: car aussi an et il trouvé qui ne rient jamais. Plin e erit, qu'on ne vît onques pleurer ou rire Phocion. Au contraire, Democrite rioit, & Heraclite pleuroit de tout ce qui avenoit. Ce sôt marques & notes d'une mauvaise nature, comme il dit: tout ainsi qu'an Antoine, fame de Druse, laquelle ne cracha jamais, & an Pomponie poëte consulaire, qui ne ronta jamais: lesquelles choses, toutefois sâblet estre propres à l'homme. Nous enseignerons cy apres, par quelles raisons cela peut avenir. car il est bien seant d'expliquer, outre les choses frequantes, celles qui avienent rarement: & mairies leur traité an et vrayement plus plaisant, d'autant qu'elles approchet des miracles.

*De ceux qui n'ont jamais ou fort peu  
souuant ry: & d'où vient cela.*

## CHAP. III.

**S'**il faut ajouter foy aus histoires,  
Plusieurs n'ont jamais ry. Premie-  
remant Crasse, pere-grād de ce Cras- plin. liu. 7.  
chap. 19.  
se, qui mourut ez guerres contre les  
Parthes, fut nommé Agelasse (com-  
me on dit) par ce qu'il ne rit jamais.  
On escrit aussi, que Phociōn ne fut ja-  
mais veu pleurer, ne rire, comme no-  
avons dit vn peu auparauant. L'Em-  
pereur Numeriā, & Philippe le jeune,  
jamais ne furent vus rire. Ange Poli-  
ciā escrit, qu'an son pais d'Italie, il y ha  
vne famille, qui ha le surnom de ne  
rire point. Apollonie Tyanee assura  
que Nerva regneroit, de ce qu'il ne  
l'auoit jamais veu, ne rire, ne jouer.  
On dit que Caton Censorin ne rid  
jamais qu'vne fois: & ce fut pour  
voir manger à vn āne de rudes char-  
dons: dequoy nous auons fait man- Li. 2. cha. 7.  
cion cy dessus. Ainsi trouuons nous,  
que Lucie & M. Crasse (celuy qui ac-  
cusa Carbon) n'ont ry qu'vne fois an



leur vie. On escrit de Philippe Cæsar, qu'il fut dès le cinquieme an de son age, tant severe & d'esprit si triste, qu'il ne peut onques estre emeu à rire aucunement, par l'invancion de qui que ce fut. On dit aussi de Socrate (tres-renommé pour sa grande sagesse) qu'il estoit toujours de maim visage, ne plus joyeus, ne plus troublé. Platon fut si modeste, qu'on ne le vit jamais rire, sinon moyennement. Dejoces, fis de Phaorte, qui pour son equité fut eleu Roy des medes, ne permettoit qu'aucun an sa presance rid ou crachat Trophonie, estoit vn oracle de Iupiter an Lebadie (les autres liset, Lelidie) au pais de Boeotie, an vne fante sous terre. duquel on raconte cette mervelhe: que qui y avoit esté demander avis, jamais depuis ne rioyt, ayant toujours l'esprit trauallé & triste. de cette fable peut estre prins ce qu'on dit du puis S. Patrice an Hybernie, ce dit Erasme: auquel cens qui ont esté, ne peuvet jamais plus rire, d'autant que de là (diset aucuns) on voit ou oyt, ce qu'on fait an anfer,

Alex. d'Ale.  
liu. 6

Chil. 1. cent.  
7. adag. 77.



comme là étant son antree. Ainsi affirmet quelques vns, que Lazare frere de Marthe & de Magdeleine, depuis qu'il fut ressuscité & revenu des enfers, ne fut jamais veu rire. Quelle peut estre la cause de cecy? Je dirois volontiers, que tous ceus-là ont esté fort tristes & melancholiques, ou de nature, ou par accidant. Car l'humeur epais & terrestre (tel que nous disons estre le suc melancholique) et tardif au mouvemant & à l'alteracion: d'autant qu'il est sec, rude & pesant. Pour ce tous les melancholiques sont plus ou moins constans, fermes, roides, & opiniatres: ils ne se soucient guieres que des choses serieuses, ne prenent plaisir aus ridicules, & n'an font pas emeus. Car ce sont choses legieres & qui n'ont analogie ou proporcion, avec leurs esprits graves. Pline dit Li. 7. ch. 19.  
„tres-bien de leur condicion: Cette  
„tension d'esprit, quelquefois deviét  
„rigueur & affreuseté de nature, dure  
„& imployable & ote les humaines  
„affections. Les Grecs, qui an ont eu  
„l'experiance de plusieurs, appeller

„telles jans *Apathes*, c'est à dire exams  
„de passion. Maimes (qui et chose  
„mervelheuse) la plu-part des auteurs  
„de sagesse, ont été tels: comme Dio-  
„gene Cynique, Pyrrhon, Heraclite,  
Timon, & c. Ce dernier fut si triste,  
qu'il fuyoit la compagnie des hom-  
mes, comme vn Lougarou: dont il  
fut surnommé *Misanthrope*, c'est à dire  
haineus des hommes. Il appert de  
cecy manifestement, combien et  
vray ce que nous avons dit au pre-  
mier livre, la severité estre la grand  
peste & destruccion du Ris. Car ceus  
qui sont reduis à l'apathie des Stoi-  
ques, vuides de toute liesse, ne sont  
aucunement tantés des choses ridi-  
cules. Et c'est d'autant, qu'ils sont peu  
ou point emeus d'aucune passiō d'es-  
prit, n'ayans les cœurs ne mous ne la-  
ches, ains durs & serrés de nature. Ité  
ceus qui ravassent & pāsent toujours al-  
heurs, les songe-creus, etōnés, crain-  
tifs, desians, ou qui desirent extreme-  
ment quelque chose, comme les a-  
moureux transportés de folie. car tels  
ne prenent garde à choses ridicules,

Chap. 4.

ou ils n'an font rien emeus. Certainement il y en ha, qui parviener à telle fermeté & roideur (pour ne dire, rudesse) qu'ils ne peuvent facilement estre marris, ne joyeus, de chose que ce soit. Au contraire, ceus qui sont fort inclinés à rire, sont mous & ployables, phlegmatiques, ou sanguins, dous & paisibles, pitoyables, joyeus & ebau-dis. Tels s'emeuvent soudain de quelque occasion: comme aussi bien tôt on les void appaisés & variables en leurs affections. Cela proviét d'un naturel tandre, qui resloit facilement toute impression: d'autant que (comme disent les physiciens & Medecins) toute substance subtile & lache, et plutôt alteree, que n'est l'épaisse & serrée. Il ne faut donc pas s'emerveiller, si aucuns sont d'esprit tant severe & austere, qu'ils ne s'emeuvent des choses plaisantes, & par consequant ne rient jamais, ou bien tard: maimement veu qu'il samble, que aus melancholies l'esprit extravague, & et presque dehors, s'alienant du cors, faisant des chateaus en Espagne, comme on dit

mob



an proverbe. Parquoy ils sont fort taciturnes, mornes, & reveurs. Il n'y a rié routesfois qui ampeche, q̄ tels ne soient robustes & valhans, preus, courageus, & magnanimes, voire (si nous

Livr. 3. des  
part. des ani-  
maus .ch. 4.

croyons Aristote) an tous animaux courageus & valhás, le cœur et petit, epais & dur : aus baites craintives & fuyardes, il et grand, mou & lache : comme au rat, à la belette, au lievre,

Chap. 11.

counil, cerf, âne, &c. Ces propos confirmet, ce que nous avons dit au premier livre, que la construccion ou barmant du cœur, fait beaucoup à recevoir facilemant ou difficilemant les

Chap. 12.

affeccions. Car, comme nous avons là demoutré, le cœur moulet, tandre & lache, et promptemāt resolu d'une grand' joye, jusques à evanouyr, & mairme à mourir. Au cōtraire, le cœur dur & ferré, et plus emū de la chose triste, que de la joyeuse : dōt il etouffe plus aisemant sa chaleur naturelle.

Voyci comme il an va. Au rancontre de quelque chose plaifante, le cœur promptemant se dilate : qui et autant que dire, le cœur an reste emū.

dont



dont à ceus qui ont le cœur ample,  
lache, & moulet, echapet beaucoup  
d'espris. Le cœur petit & dur, se dilate  
mal-aysemant, & ses esprits n'y sont fa-  
cilement eueus: d'autant qu'ils sont  
pressés dans vn vaisseau etroit. Au  
cœur plus grand, la chaleur et moins  
vehemente (comme nous auons an-  
segné au premier liure, suyvât Aristote) & y ha moindre quantité d'espris,  
an proporcion de l'autre. Dont aussi  
il y ha moins d'affaire à emouvoir & a-  
giter ceus-cy, d'autât qu'an vn ample  
lieu, les esprits ne sont pas foulés. Or  
non seulement les jans de cœur, &  
magnanimes, ont été pour la plus-  
part melancholiques, ains aussi les plus  
ingenieus & sages, qui ont été prin-  
cipalement auteurs de sapiance, cō-  
me nous auons dit cy dessus, recitans  
les paroles de Plin. Ainsi dit Aristote  
an ses problemes: Ceus qui ont  
été renommés de grand esprit, ou  
an l'estude de Philosophie, ou an  
l'administracion de la republique,  
ou à composer des vers, ou à exer-  
cer les ars, tous ont été melancolies,

Chap. II.

Liure 30.

Probl. I.

R

„ & aucuns d'iceus tellemant ,  
 „ qu'ils an ont été transportés de fo-  
 „ lie: comme antre les Heroës & plus  
 „ grans personages ( qu'on nomme  
 „ *Dimi-dieus*) on dit d'Hercule, d'Ajax,  
 „ & de Bellerophon : daiquels l'un  
 „ devint totalemant anragé, l'autre  
 „ se plaifoit aus lieux desers. Dont  
 „ Homere dit,

*Iceluy-là étant hay de tous les Dieus,  
 Erre seul par les chams & solitaires lieux:  
 Rongeant son pauvre cœur: & fuyant,  
 ainsi comme  
 Vn sauuage animal, les vestiges de l'hom-*  
*me.*

„ On an ha trouvé plusieurs autres  
 „ du ranc des Heroës, qui ont de mai-  
 „ me été malades. Et des derniers tās,  
 „ nous avons antandu, que Empedo-  
 „ cle, Socrate, Platon, & plusieurs au-  
 „ tres personnes notables, ont été de  
 „ cet humeur: & aussi la melheur part  
 „ des poëtes. Car cette maladie tra-  
 „ valhe plusieurs tels personages, à  
 „ cause de cette habitude du cors: &  
 „ quelques-vns de leur nature an-  
 „ clinet manifestemant à icelle af-

„ seccion : mais praique tous ont été  
 „ tels de nature, & c. Quant à la pru-  
 dance, on croid qu'elle est causée de  
 secheresse : tout ainsi que l'humidité  
 & mollesse fait la niaiserie. Car pour  
 telle raison, les hommes sont volon-  
 tiers plus sages que les fames, & les  
 hōmes d'age que les enfans. Dōt He-  
 raclite samble avoir bien dit, *leur sei-*  
*che, esprit tref-sage.* Etaton aussi l'a vou-  
 lu, disant que l'ame à cause de l'humidi-  
 té du cors, oublie ce qu'elle savoit  
 auparavant que d'être retraincte & at-  
 tachée au cors, mais à mesure que de  
 jour à autre le cors se desseiche de  
 plus en plus, l'ame se moutre plus sa-  
 ge & plus savante. Pource les enfāns  
 plus secs de nature, expliquet les dōs  
 & graces de leur esprit, plu-tôt que  
 les moulets: voire quelques-vns trop  
 tôt, laquels nous disons estre d'esprit  
 precoce (c'est à dire, meurt avant sa  
 saison) & qu'ils ne sont de duree pour  
 vivre longuemant. Car en tels cors il  
 y a peu de l'humidité, qui cause la  
 longue vie. Donqs si c'est la secheresse,  
 qui conduit l'esprit à prudance,

Au Timée.

R ij



comme l'humidité cause la sortie, il s'ensuit que la grand' seicheresse fera la grande prudence, & la moyenne rabattra autant de la parfaite prudence, qu'elle sera participante de large humidité. Or les mous, comme fames & enfans, ne sont pas seulement peu avisés, & moins sages, ains aussi sont emeus fort aisément de toute occasion, soit elle triste, ou joyeuse. Ce que appert clairement ez enfans, lesquels s'ejouissent ou fachet de plusieurs choses, qui ne les emouvront aucunement s'ils estoient plus âgés. L'inconstance provient de la même cause: d'autant que la mollesse semble inepte à agir, & tres-apte à patir. Or toute affection et passion. Dont s'il y ha eu quelques hommes prudans & ingenieus, qui n'ont rien esté, ou fort peu emeu des passions de l'esprit (maimes de celles qui epanouissent le cœur, comme le Ris & la liesse) il est vray-semblable, qu'ils ont esté melancoliques: c'est à dire de complexion froide & seche. dequoy aussi je conjecture qu'ils ont esté grâilles & mai-



gres, ayās les cœurs petis, durs & serrés, lesquels estoient plus facilement emeus des choses tristes, que joyeuses. Que la chaleur, outre l'humidité copieuse, fasse grandemāt à la joyeuseté, Aristote l'ansegne, disant : La  
 „ chaleur cause assurāce & liesse. & par  
 „ tāt les enfans sont coutumieremāt  
 „ pl<sup>r</sup> joyeus, & les vielhars pl<sup>r</sup> tristes.  
 „ Car ceus là sont chaus, & ceus cy  
 „ frois. Aussi apres le jeu d'amours,  
 „ praique à tous hōmes l'esprit et ab-  
 „ batu, & an devient triste: pour ce  
 „ qu'ils sont non seulemant desse-  
 „ chés, ains aussi refroidis, par la sou-  
 „ traccion d'une sustance neccessaire  
 „ aus parties. Dont si quelqu'un, ou  
 „ de nature, ou bien par accidant, ha la  
 „ sechresse jointe à la froideur, rel se  
 „ moutrera toujours triste, & inepte à  
 „ joyeuseté. Laquelle condicion ou cō-  
 „ plexion et fort elognee du bon natu-  
 „ rel humain: & predit vne courte vie  
 „ & mauuaise santé. Pourtant Plin<sup>e</sup> ha  
 „ tref-biē dit, que ce sont marques d'un  
 „ mauvais naturel, comme an Antoine  
 „ fame de Druse, de n'avoir jamais cra-

Liu. 30.

probl. 1.

Liu. 7. ch. 19

R iij

ché, & c. car on n'estime la nature tre-  
bonne de chaque chose, quand ell'e-  
xerce bien ce qui est propre à son es-  
pece. Si donc le Ris est approprié &  
dedié à l'homme, celui qui s'en abstiét  
du tout, n'a point la symmetrie &  
moderation de la température ou cō-  
plexion humaine. Outre ce, la corpu-  
lance l'enseigne suffisamment. car cha-  
cun approuve & loue l'*Eufarcie*, c'est  
à dire, l'être moyennement charnu.  
Or cette condition n'est trouvée, que  
ez cors humides & chauds. Le contraire  
et pour les melancoliques, lesquels à  
raison de cela sont grâilles (comme  
dit et) secs & durs, n'ayants presque  
que ners & os. J'ajoute encore, que  
les meurs, qui suivent la<sup>m</sup> trame du  
cors (ainsi que Galien a bien ample-  
ment remoustré, suivant Platon &  
Aristote, en un traité qu'il en fait ex-  
pres) sont de beaucoup plus excellen-  
tes & agréables ez sanguins, qu'ez  
melancholiques. Car les sanguins sont  
naturellement doux, gracieux, pitoya-  
bles, misericordieux, humains, cour-  
tois, libéraux, civils, affables, faciles,

M. loubert  
ha ce mot  
familier,  
pour dire  
température  
ou complexi-  
on. Ainsi  
dit on la  
trame du  
fer, & de  
l'acier, en  
famblable  
significati-  
on. Pour dire  
température.  
& le vin est  
dit tramé,  
pour tam-  
peré.

& traitables, hardis, amiables, accompagnables, & de bonne chere: deuelles cōdiciōs & vertus, le vray naturel de l'homme et naïvemāt exprimé. Au contraire les frois & fcs, forlignans & estrangés de la condition humaine, sont pour la plu-part & naturellemant âpres, rudes, cruëls, inhumains & atroces, chiches, farouches, brusques, difficiles, craintifs, opiniâtres, inexorables, solitaires, &c. Dont si quelqu'un met an avant, que des Agelastes il y an ha eu, non seulement de fort prudans & ingenieus, ains aussi bonnes jans, & de loüables meurs, qu'il oye la reponce que Socrate donna à ses disciples, pour le Physionomien: duquel ils se moquoient, par ce qu'il avoit jugé leur maître (qu'on estimoit le plus continant & chaste de son tams) estre pallhard. l'etois (dit-il) tel de nature: mais la Philosophie m'a anseigné autres meurs. Ainsi nous n'avons egard, qu'à la complexion & inclination naturelle: & disons avec Aristote, que les su nommés grans per-

Objection.

Reponce.

R iij



sonnages, ont esté praiqué tous tels de nature. Par ce discours, assés prolix & melé, il n'appert pas seulement, pourquoy quelques vns sont ineptes à rire, ains aussi d'où vient que les vns y sont plus prompts, les autres plus tardifs. A quoy nous ha contraint la maniere d'enseigner, veu que les contraires opposés l'un à l'autre, sont mieus eclarcis, & des contraires et mame discipline. Mais par ce qu'il y peut avoir quelques restes de cette question ( je dis de celle qui propose, le Ris estre plus familier aus vns, que aus autres ) poursuivons le surplus brievement & à part.

*D'où vient que les vns rient plus souvent, & soudain, que les autres.*

#### CHAP. IIII.

**I**Epanse qu'il appert suffisamment de ce qu'ha esté dit, ceus rire plus aisément & plus souvent, qui sont bien nés, & d'heureuse complexion.



Ce que avient de la quantité du sang loüable, pur, net, clair, & plus subtil que gros. Car le sang étant vicieus & mauvais, grossier & trouble, ou malmes an petite quantité, il faut necessairement qu'il en avienne du contraire. Parquoy les malhabitués & malades, ou qui relevent fraichement de maladie, les malfains & melancolies, ne rient pas volontiers. Et c'est d'autant, que les uns ont peu de sang, les autres l'ont grossier, & les autres mal net. Dont aussi ceus qui s'adonner du tout à l'estude, & contemplacion, ou à quelque grand affaire, presque tous sont agelastes, tristes, rudes, severes, & de sourcil ranfrongné: par ce que la vertu vitale étant affoiblie, par la consommation des esprits, il leur reste peu de sang, & iceluy est grossier comme atrabilaire. Au contraire les enfans & jeunes gens, qui n'ont point de soucy & sont an bon point, on les trouve prompts à rire, d'une face joyeuse, ouverte, galharde, & plaisante. Par misme raison les fames

generalemant, riet plus souvant &  
 plus aisément que les hommes, & les  
 gras que les maigres. Car les gras &  
 les fames, angeandret beaucoup de  
 bon sang, duquel provient beaucoup  
 de graisse, si on se traite bien, an repos  
 & tranquillité d'esprit. Il faut rappor-  
 ter à cette classe & ordre, ceus qui  
 ont large poitrine, & qui abonder an  
 chaleur. Car on void ceus là plus  
 anclins au Ris, & quand ils s'y ruët  
 facilement sont transportés du ca-  
 chin, d'autât que par cette conforma-  
 cion, beaucoup d'espris peuet mō-  
 ter an haut. Or que le Ris soit emeu  
 de l'abondance de la chaleur, & du  
 sang, on le peut confirmer par l'au-  
 torité de plusieurs. Melet premie-  
 remant au livre de la nature humai-  
 ne, Le Ris (dit-il) et appellé des  
 Grecs *gelos*: & on interprete *gelos*  
 de *hele*, qui signifie chaleur. car ceus  
 qui sont chaus, on les tient pour  
 fort anclins à rire. Et an vn autre  
 lieu: *Hema* (qu sinifie sang) et dit  
 de *etho* qui signifie ie brule. Car il  
 et le plus chaud de tous les hu-

„meurs qui sont an noltre cors : &  
 „ceus aiquels le sang abõde , leur es-  
 „prit et plus joyeus . Il samble aussi  
 qu'Homere veulhe dire , que le Ris  
 provient de quantité de chaleur , où  
 il appelle le Ris *asbeste* , c'est à dire , que  
 lon ne peut etaindre . Hippocras rap-  
 porte aus elemans la cause , que des  
 hommes les vns sont tristes , & les  
 autres joyeus . car ( comme il veut )  
 ceus qui ont le sang purifié , sont le  
 plus souvant riars , vermeils de visa-  
 ge , & de beau teint . Et la raison pour-  
 quoy la quantité & bonté du sang ,  
 communément rand l'homme joyeus ,  
 c'est que tel humeur et plus que tout  
 autre convenable à nature : dont na-  
 ture an étant ebaudie & joyeuse , a-  
 quiesce mieus au Ris . D'avantage du  
 sang benin , clair & subtil , qui soit co-  
 pieus , se font beaucoup d'espris clairs  
 luyfants & remuans . Or ce sont les es-  
 pris qui agitet le cœur , apres que l'ob-  
 jet les a emeus : ce qu'ils andurent faci-  
 lement . Donqs il appert manifeste-  
 ment , que les plus savans & experts  
 Physionomiens , ont traibon avis de



panfer que le Ris debordé signifie a-  
bondance de sang : & que les causes  
de lieffe, sont toutes celles qui angeâ-  
dret beaucoup de sang. Qu'ainsi soit,  
le vin peu trampé (an moyenne quan-  
tité toutesfois) etand le front, & rand  
l'homme joyeus : d'autant que d'ice-  
luy procede le bon sang. Parquoy il et  
bien dit, *Le vin rejouyssant le cœur de  
l'homme.* car il ote evidamment toute  
tristesse & facherie. Dont Zeno sou-  
loit dire (comme on le raconte) tout  
ainsi que les lupins amers, devienet  
dous pour avoir trampé an l'eau, ainsi  
l'homme s'adoucit par le vin. Et Ga-  
len au livre <sup>n</sup> su-nommé, prononce  
que le vin beu sobremant, allège de  
toutte facherie & tristesse. Mais celà  
et mervelheus, que pour avoir trop  
beu, les vns riet, les autres pleuret : vù  
qu'une mame chose ne peut de sa  
nature produire contraires effais.  
Nous eplucherons d'avantage cette  
question au chapitre suivant (de l'a-  
vis principalemant d'Aristote) par-  
ce qu'elle samble appartenir à ce fait.

n Que les  
meurs sui-  
vet la com-  
plexion du  
cors.



*Pourquoy et-ce, que du vin les vns rient,  
les autres pleurent.*

## CHAP. V.

**L**E vin beu sans mesure, angeandre  
diverses meurs, randant les hom-  
mes ou plus dous & traitables, gra-  
cieus, humains, facecieus, pitoyables,  
plaisans, joyeus, bouffons & badins :  
ou tout au contraire, audacieus, te-  
meraires, furieus, coleres, mutins, noi-  
seus, quereleus & bateurs, quelques-  
vns mornes, pesans & andormis. Ce  
que on peut plenemant antandre, an  
prenant garde aus yvrôgnes, cômant  
le vin les change par degrés. Car fil  
se prend à vn de nature froid & raci-  
turne, qu'on nomme *Saturnien*, an luy  
donnant à la taite vn peu galharde-  
mant, il le rand joyeus, & l'excite à  
deviser. Passant outre à le coiffer, il  
luy fait avoir plus de paroles, que  
n'ha vn charletan, le randant asseuré  
an babil & antretien, voire disert &  
eloquant : dont le Poëte dit,

Fœcundi  
calicesquem  
non fecere  
disertum?

*Qui et celui qu'après boire d'autant,  
Ne soit disert, plaisant, & caquetant ?  
S'il continuë à faire Caraus, il de-  
vient audacieus, pret & deliberé: puis  
an poursuivant ce train, il devient  
outrageus & petulant: puis comme  
anragé & forcené. Mais an fin sur-  
monté totalemant du vin, il se rand  
hebeté & assoty. Vray et, que comme  
quelque-svns an continuant la be-  
vette, changet de meurs, & devienet  
autres coup à coup, selon la mesure  
du vin, ainsi il y an ha de si fort habi-  
tués an chaque fasson de meurs, qu'ils  
ne peuvet etre changés autremant.  
Car tel q̄cettu-cy et toujours durant  
son yurognerie, tel et quelqu'autre  
de sa nature: savoir et, l'vn babilhard,  
l'autre egaré de sans, l'autre piteus ou  
pleureur. Tellemant que si on ne co-  
gnoit privemant le naturel des per-  
sones, on y et souvant trompé & abu-  
sé: prenant celui-cy pour yvre, qui  
ne l'et pas, & celui-là pour sobre, qui  
et bien yvre. Donques le vin change  
les meurs, selon le sujet qu'il rancon-  
tre. Car, cōme dit et, les vns devienet*

pleureurs, comme celuy lequel Homere fait ainsi parler :

*On dit, qu'il sort de mes yeux vn grand  
pleur,*

*Quand Bacchus m'a vaincu de sa li-  
queur.*

Les autres s'ont fort tristes (sans pleurer, toutesfois) & taciturnes, mais mement des melancholiques ceus qui sont pansifs outre mesure, & comme ravis. Il y en a ha que le vin rend brutals amoureux : de sorte qu'ils n'auront pas honte de baïser, mames devant les jans, telle qu'un homme sobre ne voudroit avoir baïsé à cachettes, à cause de sa laideur. Cheremon disoit à ce propos, que le vin s'applique & accommode aus meurs du beueur : & qu'il rend contraires, non les choses qui sont de mames, ains les dissimulables. cōme le feu remollit certaines choses, & andurcit les autres : savoir et, il fond la glace, & andurcit le sel. Ains le vin rend plus habiles les tardifs, & retarde ou apesantit les mobiles. Ou comme le bain deroidit & rend souples les cors durs & ferrés,

*liap*

Liv. 2. des  
lois.

an les faisant plus habiles: & affoiblir  
randant vains & flettris les cors mous  
& humides: ainsi le vin an detrapant  
l'interieur de l'homme, le change di-  
versément. De cecy on peut facile-  
ment antandre, combien sagement  
Platon conseilhoit, que les enfans a-  
vant l'aage de dis & huit ans, ne beuf-  
set point de vin: remoutrant que le  
vin n'avoit esté ottroyé de Dieu aus  
hommes, que contre la rudesse & au-  
sterité de la vielhesse: comme vn bon  
remede, à faire rejeunir & oblir les  
facheries, & que l'esprit rude samol-  
lissant fut plus traitable, comme le fer  
se remollit au feu. Car la vielhesse et  
dure, austeré & pleine de chagrin: nō-  
pas à raison des ans proprement, ains  
à cause de la complexion, qui et deuē  
à tel age. Car comme l'adolescence  
et chaude, & abonde an sang: ainsi la  
vielhesse ha peu de sang, & et froide.  
Parquoy le vin et propre aus vieus,  
daiquels il revoque la froideur à cer-  
taine commodacion ou symmetrie  
de leur chaleur. Mais à ceus qui croif-  
set ancores, il et tres-nuyfant: d'autāt  
qu'il



qu'il echauffe outre mesure leur nature bouillante, & fort emüe, les stimulant & aiguillonnant comme furieux, aus demesurés & débordés mouvemens. Or que aucuns foint cōcités du vin à rire, les autres à pleurer, il ne le faut pas seulement attribuer à la complexion du cors, cōme nous l'avons proposé, ains aussi doit estre à bon droit rapporté à la nature du vin. Car ceus qui s'an ramplisset, si le vin est excellent & subtil, s'ils sont de bonne complexion, & ont quantité de bon sang, ils se demenent tant de rire, & sont tellement decontenâcés, representans diverses gesticulations, ou mines de leur cors, qu'ils en font rire ceus qui les voyent. Car de tel vin, la chaleur naturelle est augmentée en quantité: dont le sang enclos dans les vaisseaux, en est agité. Au contraire, ceus qui ont beu du vin gros, epais, trouble & au bas (mêmement si de leur complexion ils sont plains de sang vicieux, ayant en soy beaucoup d'amertume, aigreur, & suc noyratte) ils ne sont emeus à rire, ains plutôt à

S

noïse & à riotte, fureur & rage, quelquefois à pleurer. La raison et prai- que samblable, de ceus qui sont ma- lades d'humeur melancholique, dai- quels on void les vns pleurer, les autres rire, à ce les contraignant la nature du mal. Mais d'autant que ce propos, outre ce qu'il appartient au traité du Ris, peut donner grand e- clarcissement au discours commen- cé, il en faut parler plus au long, com- me nous ferons au chapitre suyvant. Ce pendant je ne veus mepriser, ce qui ha esté veu en cette ville de Mô- pelier, depuis peu de tams an-sa. Vne fame vaive, de bon age, non sujette à maladies, pour avoir mangé des potirons vn soir à son souper, fut toute la nuit suyvante, comme folle de rire & de chanter, sans autre mal ou changemant qu'on y appersut. Neantmoins on luy fit plusieurs re- medes. Landemain celà luy fut passé. Elle disoit avoir songé, qu'elle rioit : & ne se souvint autrement, de chose qu'on luy eut dit ou fait. M. Hollier, tres-savant medecin de Paris, racõ-

te ez commentaires de sa pratique (là où il traite de la suffocation vterine) de deus filhes d'un presidant de Roüan, qu'on voyoit rire durant vne heure ou deus, fort dissoluëmât, toutes & quantes fois la matrice leur montoit an haut. Et nous an avõs vù quelques-vnes de mairmes.

*Que des melancholiques les vns rient,  
les autres pleurent.*

#### CHAP. VI.

**N**Ous avons demoutré vn peu Chap. 4. & 5.  
au paravant, que la melancholie naturelle, qui et ancor dans les bornes de la santé, et annemie du Ris: jasoit qu'elle puisse randre les personnes ingenieuses, prudentes, & magnanimes. Mais la maladie, qu'on appelle *Melancholie*, & *Manie*, de tant qu'elle et contre nature, & depand communement de la bruleure des humeurs, produit aus esprits des hommes divers effais. Daiquels nous ne toucherons icy, que ceus qui servet

S ij

Li. 3. cha. 14.

Aphor. 53.  
liure. 6.Livre 30.  
probl. 1.

à nostre affaire ce sont, le Ris & le pleur. Des melancholiqs (dit Paul Æginete) les vns riet toujours, les autres toujours pleuret. Hippocras juge moins dangereux, & plus guerissables ceus, qui ont la folie de rire. car il prononce, estre plus dangereuse celle qui est studieuse. De ces deus effais, samblet avoir donné vn rare exemple, deus excellans Philosophes, Democrite & Heraclite : d'auquel l'vn rioit toujours dequoy qu'il avint, & l'autre an pleuroit. Mais le tres-prudent Hippocras temogne en ses epitres, ayant esté appelé des Abderites pour guerir Democrite, de sa pretendue folie, qu'il n'estoit point fou, ny reveur, ains le plus sage homme de son tams. Or par quelle raison il avient, que des fous les vns sont joyeus & anclins à rire, les autres (qui font la plus grand part) tristes, mornes, & pleureurs, Aristotele l'enseigne par l'exemple du vin, duquel nous sommes servis cy-dessus. Le fait est tel : La maladie qu'on appelle melancholie



(c'est vne alienacion d'esprit, sans fièvre) et faite de l'abondance de l'humeur melancholique, lequel et la lie & le limon du sang. Si cet humeur, ou quelque autre, se brule & devient Bile-noire, il excite la Manie, autrement dite Rage. Ce sont maus divers, & qui ont differantes façons, selon que l'humeur est froid ou chaud. Car le froid cause plusieurs facheries & angoisses d'esprit: le chaud donne assurance & liesse. Dont si les humeurs melancholiques, faisans la maladie dite melancholie, se chauffent, l'homme devient plus joyeux & audacieux. An la Manie ou Rage, tandis que l'humeur brule, on y apperçoit quelque liesse & fureur: l'humeur etant brulé, & comme réduit an sandre, par ce qu'il brule moins, la folie n'est plus si temeraire que au paravant. Quand an fin l'ardeur, cesse l'homme est plein d'angoisse, tristesse, & chagrin, aimant d'estre solitaire. Pour lors et faite l'espece de folie, qu'on nō-

S iij

Chap. 3.

me studieuse. Donques on void (dit Aristote) divers & inegaus melancholiques, d'autant que la force de la melancholie est diverse & inegale. Car elle peut estre grandement froide, & fort chaude aussi. dequoy il appert, qu'elle peut recevoir diverses qualités moyennes, & en divers degrés. Or l'espece du Ris excitée de melâcholie, pour certain doit estre des mal-saines, d'elles nous avons parlé au second livre. Et tel et (ou peu s'en faut) le Ris cause de douleur, auquel il n'appert rien de plaissant, qui joint au triste, fasse le ridicule. Parquoy à bon droit nous le disons batard, d'autant qu'en sa matiere on void manquer l'autre partie. Mais il nous en faut parler au suyvante chapitre plus particulierement.

*Savoir-mon si quelqu'un an se doulant  
peut rire.*

## CHAP. VII.

**I**l y ha certaines especes de Ris, qui samblet proceder de douleur : cōme il appert de ceus, qui pour le diaphragme blessé, ont vn Ris mortel: ou qui sont piqués d'une tarantule, &c. A tel Ris peut estre samblable, celui qu'on represante maugré soy, quand on et frappé contre le dos ou talhant de la jambe, auquel endroit il n'y ha point de chair: ce que j'ay souvant epruvé. Du coup on fant vne tres-grād' douleur, & on rid neâtmoins, comme quand on et chatoulhé. C'est que telle douleur, etant communiquee au diaphragme (ainsi qu'il et vray-samblable) on fait vne grimace risolieré, non autrement que quād soudain on antre dans vn bain fort chaud, ou bien froid. Car le chaud & le froid deplaiset egalemant, & font fremir de leur rancōtre. Ainsi quand on manie vne playe, ou qu'on fait

S iij

quelque legier mal an jeu, nous plaignons de la douleur, comme an riât. Ainsi le chatoulher, quoy qu'il soit deplaisant, nous cōtraint à rire. Mais ancor sans attouchemant, le Ris peut estre emû, à raisõ de quelque douleur ou facherie, nõ de cors, ains d'esprit. Qu'ainsi soit, ce Ris Sardonien plein d'amertume, duquel nous avons traité au segond livre, et principalemant avec tristesse, colere, & depit. On pourra dire, que c'et vn Ris feind & contrefait à nōtre plaisir. car telle cōtenance de bouche, & la trogne du visage, peut estre contrefaite ainsi que nous voulons, cōme il a esté suffisamant remoutré au premier livre. Cella et vray : mais aussi quelquefois de la poitrine sort vn Ris contraint, & non volontaire, quand l'esprit et extrememant angoissé de quelque facherie. Je peus confirmer cecy d'un bel exâple. Quand les Carthaginois eurent demandé la pais, & qu'il estoit mal aisé d'asssembler l'argent qu'il leur falloit payer, etans epuisees les finances par la longueur de la guerre:

Objection.

Reponce.



la Cour pleine de deul & de tristesse, on dit que Hannibal se rid. Hasdrubal le reprind aigremant, de ce qu'il avoit ry, an cette misere & calamité publique, luy maimemât qui estoit cause de ce deul & lamantacion. Auquel Hannibal dit, Si, comme on void des yeus la fasson de mon visage, on cut peu voir celle du cœur, il vous apparoitroit facilement, que ee Ris par vous repris n'est d'un cœur joyeus, ains praique forcené du mal qu'il fant. Mais comment peut avenir cela? Qui aura bien antandu, ce que nous avons demoutré au premier livre, il le pourra cōprendre aisement. Car là nous avons prouvé, que le Ris et suscitè de joye & de tristesse ansamblement : & que le minois de la bouche (voire praique de tout le visage) et de mame aus pleureurs, que aus rieurs. Daiquelles propositions ja ressuës, on peut colliger & conclurre, que tât la tristesse, comme la joye, peuvet fassonner le Ris. Toutesfois (ce que nous avons aussi demoutré) la joye surmonte an l'affection risifi-

Chap. 14.

Chap. 19.

Chap. 14.

Chap. 6.

que, comme la chose et plus joyeuse que triste. Ha ce donq eté le seul de-plaisir, qui ha meü Hannibal à rire? Non, à mon avis: car il y avoit quand & quād l'esperance, laquelle toujours accompagne les hommes valhans & magnanimes, comme les couïars & pufillanimes font d'ordinaire an de-fiance. Or nous avōs ansegné au pre-mier livre, que par l'esper (qui jamais ne manque à jans de cœur) il avient praique le maim, que de lieffe. Car le cœur s'epant doucemant, comme s'il vouloit embrasser l'objet que l'es-poir luy presante: & le cœur s'emeut de panser au bien qu'il pretand, autāt (peu s'an faut) que du bien presanté. Puis donc que l'esper dilate, & la tri-stesse an comprimant serre le cœur, ces deus passions meles ansamble, peuyet avoir emeu le Ris à Hānibal. Nous y pouvons ajouter la raison, qui depand de la confession d'Hānibal. On dit qu'il repondit, son Ris avoir eté, nō d'un cœur joyeus, ains praique forcené: ce qui et fort vray-sambla-ble. Car nous avons remoutré vn peu

auparavant, que des fous, maniacles & furieux, les vns pleurent, les autres riet : & il avient quelquefois d'une grieve tristesse, & d'une rage, que le cœur an sera grandement troublé, à cause des vapeurs & fumées melancholiques, qui le travailhet, nō pas assiduëlement, ains par intervalles. De là (sans doute) peut avenir, qu'il ebrâlera fort le diaphragme. Or au mouvement de ces deus, s'ensuivet facilement toutes les autres choses que l'on requiert au Ris. Mais ce Ris qui provient de douleur, ne mérite d'etre dit vray & legitime: veu qu'il suit rât seulement l'impétuosité du cœur, sans aucune raison, ou propre occasion qui soit presante. Donqs il est batard, puis que l'antiere definition du Ris ne luy appartient pas.

Aus sudittes questions & problemes du Ris plus familier au vns que aus autres, & à quelques vns fort vsté, nous ajouterons cettuy-cy pour le dernier: pourquoy on dit communement, *La ratelle fait rire*. lequel probleme suivra bien ces propos, d'autant

que de la rate provient quelquefois  
vn Ris batard & Sardonien , ainsi  
que nous expliquerons au chapitre  
suivant.

*Pourquoy dit-on que la rate fait rire.*

#### CHAP. VIII.

Splenride-  
re facit, co-  
git amare  
accut.

Chap. 6.

**O**N allegue vulgairement ces vers  
d'un pentametre Latin,  
*Le Ris de la ratelle vient,  
Et l'amour du foye prouient.*  
De laquelle fantance il est finifié,  
le siege de l'amour estre au foye, & ce-  
luy du Ris an la rate. Quât à l'amour,  
ce ha esté vrayement l'opinion de  
Platon, que nous avons refutée au  
premier livre: au moins nous l'avons  
autrement interpretée, disans que  
l'amour ne se rapporte à la faculté  
vegetative, laquelle est deuë au foye:  
finon que vous preniez l'amour, pour  
vne volupté & appetit d'angeandrer.  
Car l'amour proprement ditte, est vne  
affection particuliere, & vn mouve-  
ment du cœur, ne plus ne moins que



la haine. comme les contraires sont naturellement an vn mame sujet. Liu. 1. ch. 9.  
Nous an avons prouvé autant du Ris: savoir et, qu'il an suit certaine affection & mouvemant du cœur: & Lia. 1. ch. 14  
avons anseigné, quel et ce mouvemant. Donqs pourquoy dit on, *La rate fait rire*, comme si l'ouvroyr & le siege du Ris estoit an la rate, ou que la rate fut instrumât du Ris? Plin. Li. 11. ch. 37.  
Plin. ecrit, que aucuns ont pansé, l'etre par trop anjouë, proceder de la grandeur de la rate: & que ceus auxquels on l'haotee, ne riet point du tout. Mais quiconque sera versé le moins du monde an l'anatomie, antandra facilement que cela et fort absurde, panser qu'on puisse oter la rate, sans qu'on an meure, & bien tôt. Car à la rate appartient de si notables veines & arteres, qu'il seroit impossible ( mames an l'endroit qu'elle et ) d'arreter par aucun moyen le flux de sang. Je laisse à part, combien grand et le besoin & service de la rate à tout le cors: de sorte que je ne me peus asses ebayer, de l'imprudance d'Érasistrate, qui ha

Liure 3. des  
part. des a-  
nimans, cha.  
7.

Li. II. ch. 37.

bien osé écrire, que elle estoit an vain:  
d'autant qu'on n'apperçoit (dit-il) au-  
cun ouvrage ou vſage d'icelle. Il ſam-  
ble qu'Aristote ne ſet guieres forvoié  
de cette fauſſe opinion, quand il e-  
crit, la rate etre neceſſaire par acci-  
dant, tout ainſi que les excremans,  
tant du vautre, que de la veſſie. dõt  
il avient (dit-il) que an quelques vns  
la rate manque à ſa grandeur, & c.  
Il et bien certain, qu'on ote le Ris an  
otant la ratelle, ſi vous antandés (cõ-  
me il et vray) que l'homme an meurt.  
dont ce qu'on dit vulgairement, la  
rate pouvoir etre otee aus laquais, &  
qu'ils an devienet plus legiers, et cho-  
ſe controuuee, du tout inepte & ab-  
ſurde. Car ils an mourroît, & par cõ-  
ſequant deviédroit immobiles. Plu-  
ne écrit bien, qu'aucuneſois an la  
rate git l'ampechemant de courir:  
& que pour ce on la brule aus cour-  
riers, qui travailhet le plus: & qu'on  
atteſte, les bêtes vivre apres qu'on  
leur ha oté la rate par incifion. Je  
confeſſe volõtiẽrs, que ceus auxquels  
la rate s'anfle, & et dure, ſont cours  
d'haleine, & ne ſont bons laquais, à

cause de leur pefanteur: nō pas qu'on puisse estre privé de la rate. cela et fabuleus. Mais pourquoy luy ha on attribué la cause du Ris? Parce qu'elle et molle & lache, ressamblant à vne eponge, retirant à soy la porcion du sang plus grossiere, & bourbeuse, à laquelle se plait la rate, & s'an nourrit. Ainsi elle et cause de lieffe, par accident. Car de tant plus que le sang et clair & pur, tant plus et l'esprit joyeus & gay, comme par cy devant nous avōs ansegné. pour ce que de tel sang plusieurs esprits sont angeandrés, & iceus reluyfans, futils, & fort agiles: ce que fait beaucoup à la promptitude & varieté des affeCTIONS. L'humeur melancholique et comme vnelie crasseuse, fort elongné des principes de vie, ennemy mortel de lieffe & liberalité, cousin germain de mort & maladie. Si la rate l'epuise bien, l'esprit an devient plus joyeus: autrement il et triste & pañsif, cōme on void à ceus qui philosophet. Aussi l'homme et naturellement fort anclin & attantif à contemplacion, de cé qu'il ha beaucoup d'humeur melācholiq: à

raison duquel il et estimé le plus prudent de tous les animaux . Car nous avōscy dessus annoté, que tel humeur fait à la prudance, & au bon antandement. Or il estoit bien seant à l'homme, de s'ejouyr & rire : & pource il ha eu la rate fort convoiteuse & rapineuse de cette lie : dont par consequant, il ha sa rate fort noire. Car ayant grand force d'attirer l'humeur melancholique , qui d'alheurs et copieus an l'homme, elle ne peut falhir d'etre bien noire. Donqs tandis que celà se pratique bien, l'homme et plus joyeus: mais si la rate n'attire autant de melancholie ( ou à peu pres ) qu'il y an ha , ou à cause de sa foiblesse , ou qu'il y ha plus d'humeur, qu'elle ne peut succer & eboire, le sang demeure noir ( comme aussi sera la rate ) & l'esprit an devient triste. Il echait quelquefois, que à cause des opilacions, la lie qui et attiree & anclofe dans la rate, ne se peut libremāt vuider. dōtil sy fait vne tumeur dure, que nous appellons *Seyrre*, menasfant d'hydropisie : à quoy succede vn amai-



amaigrissement & transissement de tout le cors. Voilà pourquoy l'empereur Trajan souloit dire, en detestant & reprouvant les exactions, tailles, & subsides deraisonables, que le fisc ou domaine du Prince, et comme la ratelle: par ce que tant qu'elle croit, les autres membres diminuer, se fondet & affoiblisset. Ceus qui sont ainsi accommodés, n'ont pas l'inclinaison à rire, d'autant que leur sang est fort obscur, grossier & trouble. Pourtant Flore n'a pas mal dit, que les rateleurs confirmés, ne peuuent rire, ne flatter. Mais que dirons nous au poëte Quint Serain, qui attribué à la rate grosse & anflée, la cause de certain Ris: voicy que chantet ses vers,

*La rate anflée à l'homme nuit:*

*Et toutesfois elle produit*

*Vn Ris inepte: tellement*

*Qu'elle ressamble proprement*

*A l'herbe dite Sardonie,*

*Qui faisant rire ote la vie.*

Ha-il point voulu finifier la manie ou folie, qui procede souvant de la rate mal disposée: dont grand hu-

T

Au chap. de  
la cure de la  
rate.

meur melancholique monte au cer-  
veau ? Mais celà ne feroit pas le Ris  
Sardonien, tel que nous l'avons de-  
crit au segond livre, qui et de certai-  
ne convulsion. Aussi n'y ha-il pas dâ-  
ger de dire icy, que de la grosse rate  
puisse avenir convulsion : s'il et vray  
(ce que tient noltre Galen) que l'hu-  
meur melancholique fait aisement le  
haut-mal, dit au Grec *Epilepsie*, qui et  
vne convulsion vniverselle de tout le  
cors. Ainsi le poëte Serain auroit sur-  
nommé bien proprement, *inepte*, vn  
tel Ris. Donques suyvant le dire cō-  
mū, la rate fait rire : & le fait toujours  
par accidant, quand elle antretient la  
pureté & netteté du sang. Autresfois  
ell' et cause du mechant Ris Sardo-  
nien, en causant vne convulsion.

*Savoir mon, si l'enfant rid avant le qua-  
rantieme jour de sa natiuité.*

#### CHAP. IX.

liv. 7. ch. 1.

**P**LINE remoutrant la miserable  
condition de l'homme, & que na-  
ture luy et maratre, dit fort elegam-

„ mant; Ell' abandonne incontinent,  
 „ dez le jour de sa nativité, l'homme  
 „ tout nu, au braire & au pleurer. &  
 „ nul autre de tant d'animaux et de  
 „ laissé aux larmes, voire dez le pre-  
 „ mier point de sa vie. Car quant au  
 „ Ris, certainement le plus avancé,  
 „ n'est donné à aucun avant le quar-  
 „ tieme jour. Toutesfois nous avons  
 „ appris, qu'un homme appelle Zo- Li. 7. ch. 16.  
 „ roastre, rid le même jour qu'il na-  
 „ quit: & que le cerveau luy baroit si  
 „ fort, qu'il repoussoit la main mise  
 „ dessus, presage de son savoir futur.  
 „ Solin, dit le semblable, que la pre-  
 „ miere vois de ceus qui naissent, et le  
 „ brayement, car le tintement de la  
 „ joye et différé jusqu'à au quaranti-  
 „ me jour. Mais nous en avons connu  
 „ un, qui rid à la même heure qu'il  
 „ naquit, savoir et Zoroastre, qui fut  
 „ incontinât expert en tres-bons ars.  
 Les autres diset, qu'il rid le premier  
 jour, etant eyelhé du sommeil, ce que  
 fut doublemant miraculeus: s'il est  
 yray ce qu'ecrit Aristote, que les an- Lin. 7. hist.  
des animaux  
chap. 10.  
 fans ez premiers quarante jours, ne

T ij

Prob. 109.

riet, ne pleuret an veilliant, ains qu'ils font quelquefois l'un & l'autre an reposant & dormant. Hierome Garimbert, qui a écrit des Problemes an Italien, s'efforce de maintenir & interpreter la fantance d'Aristote: mais s'il y avient heureusement, ou non, les autres an jugeront. Je me contenteray de mettre an avant, ce que me semblera meilleur, selon mon jugement: ayant recherché au préalable, pourquoy la premiere vois de l'enfant est le braire. Car on ne peut dire proprement, que l'enfant pleure adonc, veu qu'il ne larmoye point. Certainement celà est merveilleux, que l'homme etant seul d'entre tous les animaux apte au Ris (qui est son propre an la quatrieme sorte) neantmoins luy seul d'entre tous animaux, commence par le braire. Quelques uns disent pour leur raison, que les enfans an naissant, prevoyans & devinans les miseres de cette vie, plaignent leur condition. Et que les bairres, combien qu'elles naissent à beaucoup pire estat, parce que elles ne le counoissent, ne



s'an plainet pas aussi. Car l'homme  
 et le plus prudât de tous les animaux.  
 Aucuns des nôtres diset religieuse-  
 mant, que l'occasion et telle: Comme  
 ainsi soit que de la faute de nos pre-  
 miers parans, nous sommes tous su-  
 jets à peché & à mort, tous ceus qui  
 vienent au monde, prevoyans cette  
 calamité, samblent les accuser. Et pour-  
 ce on dit, que les males crient AA, cō-  
 me se plaignans d'Adam: & les filles  
 EE, comme voulans dire Eve, qu'ils  
 counoisset avoir esté la cause de ces  
 maus, mais à la verité, les enfans n'ex-  
 priment aucune lettre distinctement:  
 ains la differance et, an ce que les ma-  
 les ont le plus souvent la vois forte  
 & haute, les femelles plus graile: &  
 l'A, et plus resonnant, grave & haut,  
 que n'est l'E. De tous ceus qui ont  
 traité ce propos, Alexandre Aphro-  
 disien me samble avoir le meilleur <sup>probl. 61.</sup>  
 avis, quand il dit: Il ne faut ouyr <sup>liv. 1.</sup>  
 „ ceus qui estiment, que l'anfat soit cō-  
 „ traint de plaindre & pleurer, de ce  
 „ que l'esprit ayant perdu son habita-  
 „ ciō celeste, commence d'habiter an

T iij

„vn corsterrien. Ains les enfans,dez  
„aussi tôt qu'ils sont hors du van-  
„tre de la maire, commancer à pleu-  
„rer, ou ( pour mieus dire ) gemir,  
„d'autant qu'ils sentet deja choses  
„etrangeres , & non acoutumees .  
Car d'vn cors chaud & mou, où ils e-  
toint cōtenus, ils sortet à vn air froid  
ou frais. Et de vrayles parties internes  
de nostre cors, jusques au cerveau (le-  
quel neantmoins on dit estre froid)  
sont plus chaudes que l'air auquel  
nous sommes, mêmes que celuy de  
l'atē an plein midy. Brayet ils point  
aussi, etans ebays & surprins de la lu-  
miere, qu'ils n'avoient ancor vū ? Car  
les choses non acoutumees, quoy que  
soint agreables de leur nature, nous  
troublet & emeuver, sur tout quand  
elles sont presantees soudainement  
& à coup. On peut ajouter icy l'at-  
touchement des choses dures & ru-  
des, à vn cors si moulet, qu'il ne sam-  
ble que bave, ou fromage nouveau,  
auquel Galen l'acompare. Car pre-  
mierement il et ressu des mains de la  
sage-fame : laiques ne peuvet estre

si delicates, que le cors de l'anfant, quand elles seroient bien d'une filhe de quinze ans, cōregardees sogneusement avec des gans d'aucagne. Mais au cōtraire, les matrones sont pour la plus part vielles riddees, qui ont les mains seiches, maigres, dures, rudes, & mal-plaisantes. Puis l'anfant et anveloupé d'un linge, qui n'est si mou (pour mou qu'il soit) que le cors de l'anfant. Se faut-il ebyr, que ce cors tandrelet offansé de tant de choses, s'an plaigne an brayant? Il est tant mou, & ha esté si mollemant dans la matrice, que dehors tout luy et dur & rude. Dont ceste cy est l'une des principales causes du premier brayement. Mais pourquoy ne rid l'anfant avant quarante jouts, sinon (paravanture) an dormant, ainsi qu'a passé Aristote? Pouvons nous dire, que nompas même ce terme là passé, les ansans sont veus rire, jusques à tant qu'ils aye et aquis tant de force, qu'ils puissent aussi marcher? Car les membres sont fort mous au commencement, & les muscles servans à la vo-

T iij

lonté, ne sont guieres fermes an leur accion. à mesure qu'ils se desseichet, ils font mieus leur devoir. Puis donc que le Ris et fait par le moyen des muscles, le Ris de ces petis tandrons qu'ils contrefont ainsi que petis singes, sera des premiers mois imparfait & batard. Ajoutés à celà, qu'ils ne consoivet an leur esprit le ridicule, vù qu'ils ne counoisset des premiers mois, que ce qui et necessaire à la vie, tout ainsi que les bêtes. Dont ils ne sont emeus d'aucuns objets, soient delectables ou deplaisans, ou de quelque autre condicion: sinon que par l'attouchemant. Que diries vous de ce que Aristote dit, que les anfans ne fantet pour la plus-part quand on les gratte, durant les premiers quarante jours? Dequoy on peut inferer, que ils ne fantet aussi le chatoulher, qui excite au moins vn Ris batard, côme nous avons déclaré. D'où vient celà? Pource qu'ils sont fort mous, ils ont le jugement du sans fort confus. Ce qu'Hippocras avant tous autres samble avoir sinifié, là où dit: Les an-

Li. i. hist. des  
animaus.  
cha. 10.

Liq. 2. cha. 3.

Lin. du sep-  
tiem. anfan-  
temant,



„ fans ne rient pas, jasoit qu'on les  
„ chatoulhe & ierite, avant qu'ils aye  
„ passé quarante jours. car les forces  
„ sont hébetées de la mucosité. No<sup>o</sup>  
accordons bien, qu'ils santet fort e-  
xactemant & delicatemant, comme  
tous ceus qui ont le cors bié tandre.  
Mais la trop grand' mollesse, cōfond  
la counoissance de ce qui le touche.  
Ainsi et-il de leur esprit, qui trampât  
& noyé an grand' humidité, à-peine  
dicerne il quelque chose, de ce que  
les sans apperçoivet: comme etât an-  
lassé & ambroulé, ou bien submer-  
gé & couvert d'un profond gouffre  
d'humeur: l'ame pour lors ne s'occu-  
pant qu'à l'exercice de la faculté ve-  
getante, dont la vie ne se peut exam-  
ter. Elle ressoit bien les especes des  
couleurs, & des sōs, mais elle n'y cou-  
noit rien: dont n'a et emeuë, etant  
ancores tardive à les comprandre, à  
raison du sudit ampechemant. Tout  
ainsi qu'un François qui et parmy des  
Alemans, n'entendant aucun mot de  
leur langage, neâtmoins les oyt bien  
& les veid rirc: mais s'il rid point avec

eus:ou ce fera des laivres seulemant  
(tout ainsi que fait vn anfant) jusqu's  
à tant qu'il ayt comprins & antandu  
la sinificacion des paroles. L'anfant  
par laps de tams diminué de cette  
grand' humidité, ha son ame plus li-  
bre, & les instrumans corporels luy  
obeïffet mieus. Lors elle commence  
à vser du vray Ris, quand l'esprit con-  
soit le ridicule, & an peut emouvoir  
le cœur, & les autres instrumans re-  
quis à cet affaire. Or que le Ris des  
anfans ez premiers mois ne soit pas  
legitime, il et fort aisé d'an juger, si on  
y prend garde. Car ils ne font que re-  
tirer la bouche, tout ainsi que au Ris  
canin(ou si vous aimés mieus, com-  
me on fait au Sou-ris, qui et de mi-  
gnardise, careffe, & attrait amoureux)  
sans aucune agitaciō du diaphragme  
& de la poitrine, sans aucune secou-  
se des poumons, & finalement sans  
aucun son de vois antre-coupee. Et  
ce Ris ne leur avient pas moins an  
veillant, que an dormant, comme  
nous avons souvant observé, contre  
l'opinion d'Aristote, à laquelle aussi

contredit le bon Hippocras, disant <sup>Liv. du septièm. anfan-remant.</sup>  
 „ ainsi: Les anfans dez qu'ils sont nés  
 „ ils sâblet rire & pleurer an dormât:  
 „ Velhans aussi ils riet & pleuret in-  
 „ continât d'eus memes, avant qu'ils  
 „ passet quarâte jours. Quant au Ris,  
 cela avient à ceus qui sont d'esprit  
 galhard, joyeus, & bien nourris, d'une  
 abondance de sang & d'espris. Car  
 quand ces matieres gagnent le haut,  
 elles ramplisset de sorte les laivres,  
 qu'il s'an fait vne retraccion, laquelle  
 et à la verité plus marque de joye,  
 que de Ris. Les anfans peuvet bien  
 aussi accommoder ainsi leur bouche  
 volontieremant, & à leur eciant, con-  
 trefaisans le minois des rieurs, sans  
 qu'ils an ayet ou apperçoivet aucune  
 occasion: c'et, que les anfans veulet  
 imiter les gestes de ceus qui leurs riet  
 & les mignardet an sou-riant. Car le  
 „ naturel de l'homme (dit Aristote an  
 „ ses Poetiqu's) et de savoir imiter  
 „ dez son anfance: & differe de tous  
 „ autres animaux, an ce qu'il et tref-  
 „ idoine à imiter, & de ce qu'il aquiert  
 „ les premieres disciplines an imitât,

,, & que chacun se plait fort à l'imitacion. Puis donq que ceus qui caresset les anfans, font cette mine, les anfans qui les veulet imiter, samblet rire. De memes riet ils an dormant, à cause de l'abondance des esprits qui retiret la bouche. car ils vset de grande nourriture, etans toujours pandus à la mamelle. dont ils angeandret beaucoup de sang, & par consequant beaucoup d'espris, sur tout an dormant: lesquels par fois se pouffans au dehors, tout ainsi qu'ils peuvet remuer tête, bras, & jambes an dormant, aussi peuvet ils mouvoir la bouche. Mais tantôt nous parlerons de cecy plus au long: revenons à notre propos. An fin nous colligeons de ce que dessus, les anfans ne rire point avant quarante jours, non pas même de long tams apres, jusques à tant que leur cors ait quelque force. Dont le Ris precocce ou avancé, (lequel nous avons observé an quelques vns avât vint & cinq jours) n'est pas Ris legitime & vray, ains feind & contrefait ez anfans de grande



vivacité, duquel Virgile, grád poète-philosophe, samble avoir antandu an son æglogue à Pollion, disant: Ægl. 4.

*Commance mon petit anfant,  
De counoître d'vn Ru ta-maire:  
Laquelle ha eu dis mois durant,  
Facherie longue & amaire.  
Commance donc anfant petit,  
Ceus (ô parans) qui n'ont poine rid,  
Dieu de sa table les dedaigne:  
Et la Deesse pour compaignie,  
Ne les veut auoir an son lit.*

Lequel passage interpretant Ange Policiá dit, que celuy qui n'ha rid, n'et antretenu an vie, parle Dieu Genius, & par la deesse Iuno. Car on croyoit ancienement, que chacun avoit son Genius & sa Iuno, presidans à sa vie. Ce que Virgile ha voulu signifier, par cette figure de parler, d'autant qu'à Genius (le Dieu de bonne chere, dont il et dit, *Verses du vin à Genius*) la table et consacrée: & à Iuno, le lit, ainsi qu'anseigne mames, Iun Philargyre, interpretant ce passage, an disant: Aus anfans nés de noble maison, on met vn lit au por-

Miscell.  
chap. 89.

„tal de Iuno sage-fame, quiet de la  
 „mesure de celuy d'Hercules, &c.  
 „Donques la table & le lit, sont ar-  
 „gumés que l'enfant doit vivre, puis  
 „que on les y mettoit dez le cōman-  
 „cement. Or l'homme ha an soy la  
 „propriété de rire: dont celuy qui  
 „ne rid, commant luy peut la vie e-  
 „tre vitale, comme dit Ennius? Il ra-  
 „xe par là doctement & silemant,  
 l'interpretacion de Servius grammai-  
 rien tres-celebre, lequel an lisant le  
 pronom *qui*, au datif singulier, *cui*,  
 rapporte cet acte du Ris, aus parans  
 de l'enfant: comme si Virgile disoit:

*Car les parans qui n'ont point rid,  
 Dieu de sa table, &c.*

Et de quoy peut servir le rire des  
 parans, sou-riens à l'enfant, pout le  
 rendre vital? Certainement Virgile  
 n'est pas si lourdaut, de recomman-  
 der & estimer l'enfant an le congra-  
 tulant, auquel les parans ayeut rid: ains  
 celuy qui fait rire de bonne heure,  
 comme faisant preuve de sa gaillhar-  
 disse & vivacité, par l'action plus pro-  
 pre au naturel de l'homme. Donques

il faut que ce mot, *qui*, soit nominatif pluriel, & le mot de *parans* soit antandu au vocatif: de sorte que Virgile parlant à eus, leur explique pourquoy il exhorte l'enfant à rire: comme s'il disoit,

*O vous ses paire & maire, en vie ne demeurez*

*Les enfans qui n'ont ry, mais bien n'ôt ils se meurer*

*Sa table Genius du tout leur interdit;*

*Unosamblablement ne les vent an folie.*

Donques ceus qui plus-tôt contrefont les rieurs, sont plus vifs, alai-gres, & (comme parle nostre Hippo-  
cras) *Prothymoteres*, c'est à dire, ont le cœur ou l'esprit prompt & habile. De-  
quoy et signifie l'abondance de la cha-  
leur naturelle pure & nette: d'où pro-  
cede (si ell' est bien contregardée) la  
bonne santé & longue vie.

Aph. 13. li. 1.

*Savoir-mon, si quelqu'un peut vivre  
an dormant.*

## CHAP. X.

Liure 2.<sup>de</sup>  
mouve. des  
muscles.

**G**ALEN dit sagement, que l'opinion de ceus qui affirment l'ame des dormans estre oisive, et remeraire & folle : sinon qu'ils cuidet, telle necessité de repos, estre nompas totale cessacion, ains comme quelque intermission de sa vigueur. Car les plus andormis & plongés an soumeil, remuēt diversemāt leurs mābres, quelques vns parlet, & les autres cheminet: ce qu'il dit avoir fait luy-mæme, quand vne fois il eut besoin de cheminer toute la nuit. Il marcha prēqu'un stade antier (qui sont 125. pas) tout andormy, & (que plus et) songeant : & ne sevelha plus tôt, qu'il eut chopé contre vne pierre. l'ay ouy parler d'une filie à Paris, qui souloit aller chaque nuit se baigner dans la riviere, tout an songeant. ce qu'elle cōtinua longuemant, jusques à tant que son paire, an etant averty, l'attendit vne fois au chemin, & la foërta tres-bien,  
pour



pour le luy faire perdre : dequoy la  
filhe s'evelha, & fut fort etonnee, de  
se voir toute nuë ammy la ruë. On  
raconte aussi (mais il samble incroya-  
ble) qu'un ecolier, ayant eu querelle  
le soir au paravant avec vn de ses cõ-  
pagnons, se leva tout andormy, & alla  
tuer son annemy dans vn' autre chã-  
bre, dedans son lit : puis sans retour-  
ner coucher, sans s'evelher, ainsi qu'on  
pre-suppose. Car landemain matin,  
la iustice requise de par l'hote, le trou-  
va ancor andormy : & saisi q̃ fut sa da-  
gue, trouuee sanglante, il confessa  
d'avoir songé, qu'il tuoit celuy que  
l'on disoit meurtry. Il y ha plusieurs  
tels exemples, par lesquels on peut  
confirmer, qu'outre les facultés na-  
turelles & vitales de l'ame (qu'il con-  
ste estre tres-puissantes ez dormans)  
les animales aussi travailhet : je dis cel-  
les qui sont dediees & sujettes à not-  
tre volonté, faites par le moyen des  
muscles : comme le cheminer, l'am-  
brasser, le parler. La respiraciõ et aussi  
volontaire, combien que elle etant  
necessaire à la vie, samble aucune-

Y

Liure 2. du  
mouv. des  
muscles.

Chap. 11.

mant contrainte, ainsi que Galen ha  
tre-bien demoutré. Le Ris luy et præ-  
que samblable, veu qu'il et formé à  
l'aide des muscles, ja-soit qu'il n'o-  
beyffe toujours à la volonté, & qu'il  
ne prenne d'elle la source de sa gene-  
racion. Mais s'avoir-mon, si le Ris doit  
estre plus-tôt dit naturel que volon-  
taire, nous l'enseignerons incontînât.  
Nous avons icy à expliquer, d'où viét  
que l'on rid aussi an dormant, com-  
me atteste l'experiance. Cy dessus  
nous avons dit, que de la fantance  
d'Aristote, les enfans riet an dormât  
avant le quarantieme jour, & nom-  
pas an velhant. Mais Hippocras nous  
temogne (ce que l'experiance con-  
firme) qu'ils riet aussi an velhant: tou-  
tesfois le Ris leur et plus frequent au  
soneil. La raison ha eté ditte au pré-  
cedant chapitre, que c'est pour la quā-  
tité des esprits & vapeurs sanguines,  
qui multipliet an dormant. dequoy  
les muscles de la bouche, etans par-  
fois ramplis (comme ces matieres  
futiles y montet a-buttees) ils an sont  
retirés, tout ainsi que an la convulsio.

Hierome Garimbert estime, que les Probl. 109.  
 ansfans riet an dormât, pour ce qu'ils  
 songet. Et telle est l'opinion de moz  
 fames: laquelle peut estre reprouvée,  
 quant aus ansfans qui sont dans les  
 quarante jours: s'il est vray ce que dit Livre 4. de  
l'hist. des a-  
nim. cha. 10.  
 Aristote, que les ansfans ne songet au-  
 cunement etans nés de nouveau, &  
 que la plus grand part commence à  
 songer apres la quatrieme année.  
 Toutesfois luy-même samble con- Li. 7. ch. 10.  
 fesser an un autre passage, qu'ils son-  
 get bien plus-tôt, voire avant qua-  
 râte jours. Aquoy s'accordet, tant les  
 medecins, que la raison avec l'expe-  
 riance. Car Hippocras an l'aphor. 24.  
 du troisieme livre, où il propose les  
 maus des ansfans nouvellement nés,  
 il met entre autres, les peurs & fray-  
 eurs an songeant: dæquelles Galen  
 au commentaire donne raison. Ainsi  
 Rhazis & Avicenne, confirmans la  
 raison d'Hippocras affirmet, que les  
 ansfans songet deus mois apres leur  
 naissance. La raison qui contrainst de  
 recevoir cette proposiciõ, et telle: Les  
 bêtes songet evidãmant, or l'ansfant

V ij

n'est point inferieur à la baite, quāt à la phantasie (au-moins depuis qu'il est sevré, ayant passé deus ans) laquelle sans doute opere an eus. Donques ils songet avāt quatre ans. Ce que nous voyons par experiance. Car il y an ha qui ne marchet, ne parlet que biē peu, lesquels toutesfois an dormant crient, diset quelques mots, dōnet des coups de piēs, & de poin, s'affiet, & se veulet dresser (comme les grans qui songet) repetans ce qu'ils ont fait le jour. Quelques-vns repondet pour Aristote, qu'il n'y ha point de vrays songes, avant quatre ou cinq ans, ains actions moyennes antre dormir & velher. L'aymeroie mieus dire, que ce grand Philosophe ha antandu, des songes dæquels on se souviennet. Car il ajoute sagemant, que les anfans se peuvet tard souvenir de leurs imaginations. C'est d'autant que leur cerveau est si mou, que les impressions & concepcions an sont tantôt effacees. Et voicy la differance que nous mettons, antre l'obly des anfans, & des vielhars ( car tous deus ont la memoie



re fort courte) que les vieus, des choses qu'ils comprennent journallement, ils n'en retiennent guieres, & ne s'en souviennent pas de là à quelques jours: parce que en leur cerveau sec & dur, les impressions sont legierement engravees. Dont bien tôt en sont effacees. Mais ce qu'ils ont su autres fois, leur demeure fort imprimé, retenu de la secheresse. Au contraire, les enfans apprenent fort soudain, & obliet de mêmes: toutesfois de ce qu'ils apprenent maintenant (d'autant qu'il s'engrave plus avant) ils s'en souviennent plus long tans, que les vieus. Donques (dira quelcun) ils se peuvent souvenir du ridicule, qu'ils ont observé au velhant. Mais que peut avoir observé, ou se souvenir un enfât de cinq ou sis mois, veu qu'il ne connoît les choses, côme nous avons remoutré? Chap. 9.

Ou fil l'antand & connoît au velhât, pourquoy et ce qu'il ne rid adonc? L'objet presant ne l'emeut il autant, que fait celuy qui est representé de là memoire à l'antandement? Mais il ne se faut plus longuement arreter

à cecy, veu que nous tenons le Ris des petis anfans pour contre-fait & illegitime, cōme le Ris de chien. Dōt les raisons qu'on allēgue pour Aristote, conyiendront mieus à l'autre Ris, qui et fait des grans an dormant. C'et qu'an songeant, ils remettēt an memoire ce qu'ils ont vūle jour: de quoy ils sont peu moins eueus, que des choses presantes. Parquoy ceus qui sont plus anclins & addonnēs à rire, & riet tout le jour fort de mesure māt, riet aussi volontiers an dormant. Ce que jay souvant observē à des fames grasses, joyeuses, galhardes, & qui n'a voint guieres de pansēmant: comme au contraire, d'autres pleurer fort an dormant. Et il n'et pas plus mal-aisē de rire pour lors, que de parler ou cheminer: lesquelles accions l'ame exerce pareillemant, au moyen des instrumans, qui servet à la volonté. Il n'y ha pas faute d'objait: car la memoire le peut repretēter, cōme nous venons de dire, & l'avons remoutrō au premier livre. Aussi la facultē n'et du tout assopie, laquelle l'esprit agit

.e. q. 10

Chap. 4.

ja V

durant le sommeil. D'avantage les instrumans requis à former le Ris, comme le diaphragme, la poitrine, le poumon, les muscles de la machoire basse, & des laivres, agissent bien an dormant pour autres occasions. Si donc les instrumans y sont appareilhés, & les objais ramanteus n'y manquent pas, à quoy tiendra-il qu'on ne rie an dormant? Les causes etans disposées & ordonnées ainsi qu'il appartient, il est impossible que naturellemât l'effait ne s'an ansuive, comme ansegner les Physiciens. Mais savoir-mon, si le Ris absoluément et naturel ou volôtaire, ou melé de tous deus, nous l'ansegnerons au chapitre suivant, an nous aquitant de ce qu'avons promis par cy-devant.

*D'où vient que le Ris echappe fort  
soudain, Et qu'on ne le  
peut retenir.*

CHAP. XI.

**C**E sont des grâs merveilleus du Ris,  
commant il echappe si vite, qu'il

V iij

samble venir sans noltre su. & à la de-  
robee: & commât quelquefois nous  
laissans gagner au Ris, nous ne le pou-  
vons arreter, & supprimer. Car quâd  
nous rions à tout rompre, amportés  
du Cachin, il n'et an noltre puissance  
de fermer la bouche, n'y d'avoir l'ha-  
leine à noltre commandement: de  
sorte que l'air defalant, aucunefois  
on et pour etouffer. Et-ce point d'au-  
tant, que les esprits sortet de grand  
vitesse, & d'un soudain inopiné mou-  
vement? Car cette acciō samble tou-  
te spiritueuse, & partant impetueuse,  
comme aussi noltre Hippocras ha  
surnommé les esprits *impetueus*. Or veû  
que cet esprit coureur, tant par la te-  
nuité de sa sustâce tres-elaboree, que  
de sa chaleur tres-sutile, passe an un  
moment par tout le cors, & et raui  
par tout, il ne se faut emerveiller, s'il  
va tât vite qu'on ne le puisse arreter.  
Car il n'et pas an noltre puissance,  
d'appaiser les esprits qui sont emeus  
dans le cœur: & ancor moins de re-  
primer ou retenir, ceus qui an sortet,  
& sont transportés impetueusemant:



veu que leur violâce est extreme. Davantage, le mouvemant du cœur et naturel, & non-pas volontaire, tant celuy qui fait la Diaſtole & Syſtole perpetuëllément, que celuy des affections ou paſſions de l'ame : ainſi que nous l'avôs mouſtré au premier livre.

Chap. 6.

Mais vous direz, le Ris ſe fait par le moyen des muſcles, qui ſont inſtrumens au ſervice de la volonté. Le

Obieccion.

Reponſe.

Je le confeſſe: mais quand ils ſont cōtrains de ſuivre le mouvemant du cœur, pour lors ils ſemblent être naturelle-ment emeus, tout ainſi que le cœur. Et peut être dit tel mouvemant, ravy, comme et l'un des mouvemens des ſet planettes. Ancoraſ inſiſterés vous, diſant, que la reſpiraciō n'est pas moins neceſſaire & contrainte, qu'est l'obeiſſance des muſcles au mouvemant du cœur par le Ris: & toutesſois nous diſons avec Galen, que la reſpiraciō est purement volontaire, & non-pas naturelle: nonobſtant qu'elle ſoit, continuëllément pratiquée, tant an dormant, que ſans y paſſer. Et la raiſon pourquoy nous la diſons volontaire,

Obieccion.

Li. du mouvement des muſcles.

et que nous la faisons lōgue ou courte, frequante & hative, ou rare & tardive, comme il nous plait : & la retenons longuemant, voire la supprimōs du tout, comme fit le serviteur Barbare. Or de l'arreter quand il nous plait, & puis la reprendre, c'est vn euvre volontaire, & non d'vn instinct ou mouvemāt naturel. Car (dit Galē) si ce qu'on fait, on le peut arreter à sō plaisir, & le faire aussi ou plu tōt, ou plus tard, plus grand & plus petit, c'est biē vn mouvemant volontaire. Tel n'est pas celuy du cœur & des arteres : car il ne se hate ou retarde, agrandit ou appetisse, s'arrete ou refait à nōtre veul, ains leurs mouvemans sont naturels. Et que toute la respiracion soit volontaire, ledit Barbare le moutra bien, qui (comme Galen recite) transporté de colere, & resolu de mourir, ne fit que se getter par terre, & retenir son haleine. Il demeura longuemant immobile, an fin se veautrant vn peu, mourut ainsi. La mēme raison ne peut estre rapportee au Ris : veu que comme le mouvemant du cœur

Reponse.

et totalemant naturel, & n'obeyt à la  
volonté, ainsi l'agitacion & ebranle-  
mant des muscles qui l'ansuiver, et  
involontaire. Vray et que la raison,  
donnee au seul homme, bien souvant  
tache d'appaier les affections, & le  
mouvemant qui les suit: savoir et,  
quand elle enseigne & remontre que  
celà est mal seant. A cette suasio quel-  
quefois le cœur cōsant, & luy obeyt  
politiquemant, ainsi que nous avons  
dit au premier livre. Autresfois il n'y  
ha raisō qui le retiene, ains cōme vne Chap.  
bête et ravy & trāsporté des affeccions,  
voire biē souvant il tire à soy la volō-  
té & la raison même. Car la force des  
passions et aucune fois si vehemante,  
& le lien des puissances de l'ame et si  
etroit, que l'une amporte l'autre. dōt Primi mo-  
le Physiciē dit, que les premiers mou- tus nō sunt  
vemans ne sont au pouvoir de l'hō- in porestate  
me. Si donc la raison peut au fin cō- hominis.  
māder à la notable emociō du cœur,  
le Ris cesse incontinant. Et s'il n'y a-  
quiesce aucunemant, la volonté s'ef-  
forcera de retenir les muscles, & les  
contraindre de n'obeyr à l'affection.



Mais le plus souvât & la volonté même, & les muscles ses instrumâs, sont ravis & amportés au dépit qu'ils au-  
 ayent. Et quant aux muscles, c'est bien  
 toujours tant que le Ris dure. Car  
 telle est la nécessité de suivre & obéir  
 afin que s'ils étoient retifs & résistans,  
 il n'avint danger de suffocation, où  
 que les membranes de la poitrine ne  
 vinssent à se rompre & déchirer: cōme no-  
 us avons dit au premier livre. Et pour ce, le  
 cœur ému tire aisément le diaphrag-  
 me, lequel secourt la poitrine, & la poi-  
 trine ébranle les autres instrumâs de  
 la volonté, involontairement toutes-  
 fois. Ainsi ce mouvement du cœur,  
 qui est purement naturel, se fait servir  
 au dépit qu'ils au-ayent, des instrumâs  
 de la volonté: et sans contraindre & for-  
 cés de la nécessité. Pourtant il se faut  
 moins étonner, si telle agitation  
 ne peut être arrêtée de la raison, ains  
 passe outre cōme une bête. Car tou-  
 tes les affections sont involontaires,  
 & sont émuës & mues du seul na-  
 turel. A elles s'accommodent les mus-  
 cles, si la raison le permet, & qu'il y ait



deliberacion: comme an la colere de  
 fan vanger, an la peur de fanfuir, &c.  
 Mais au Ris, à peine la raison peut an  
 fin ætre la maitresse: d'autant que la  
 necessité contraint les organes de la  
 volonté, de ceder & complaire à telle  
 affection & au mouvemant du cœur.  
 Donques le Ris ęt volontaire, com-  
 bien que veulhés vous ou non, il soit  
 excité de la force du cœur, ainsi que  
 nous disons de la respiracion. Et me-  
 mes il sera volontaire, de ce que bien  
 souvant il s'arræte au commandemāt  
 de la raison, quand elle remoutre &  
 persuade tel Ris ętre absurde. Et que  
 d'alheurs, les instrumans de la volon-  
 té font l'accion du Ris, quoy que ce  
 ne soit par commandemant de la vo-  
 lonté. A cecy æt preque samblable, Liu. 2. du  
mouv. des  
muscles.  
 ce que Galen ha prouvé de la respira-  
 cion: savoir ęt, qu'on la peut dire vo-  
 lontaire-contrainte. Voicy ses paroles:  
 „ quand bien on ne pourroit de tout  
 „ an tout retenir son haleine, ancor  
 „ ne diroit-on pas que la respiracion  
 „ ne soit volontaire. Car des accions  
 „ qui se font par mouvemant volon-

„ re, il y en ha qui font libres, & les  
 „ autres servet au besoin du cors. Les  
 „ premieres, se fôt toujours sans aucū  
 „ ampechemant: les secondes, nom-  
 „ pas toujours, ains an quelque tams,  
 „ & par mesure. Car le cheminer, par-  
 „ ler, & prandre, sont acciōs absoluē-  
 „ māt libres: d'aller à selle, & de piffer,  
 „ ce sont remedes à quelque besoin  
 „ du cors. Or il y ha des jans qui se  
 „ sont tenus de parler deus ou trois  
 „ ans (cōme on dit des Pythagoriens)  
 „ pour leur plaisir ou volonte: mais de  
 „ retenir sa fiente, ou son vrine, durāt  
 „ quelques annees, ou quelques mois,  
 „ on ne peut, nompas même guieres  
 „ de jours. Car ces matieres presset  
 „ tellement, & donnet quelquefois  
 „ telle angoisse, ou de leur quantité  
 „ pesante, ou de leur acuité piquante,  
 „ que quelques vns ne peüvet attan-  
 „ dre d'erre aus privés. Donques l'ac-  
 „ cion de respirer et samblable à cel-  
 „ les-cy, voire elle cōtraint beaucoup  
 „ plus, & sa necessité et pl<sup>h</sup> hatee. Car  
 „ il ęt à craindre qu'on ne meure, si  
 „ on ne respire: & c'et vn' extreme fa-

„ cherie que d'aitre etouffé . dont ne  
„ se faut ebayr, s'il ęt fort mal-aisé de  
„ retenir du tout son haleine. Pour-  
„ tant que personne n'estime, de ce  
„ que nous pouvons abstenir totale-  
„ māt de parler (s'il nous plait) & nous  
„ ne pouvons retenir la respiracion,  
„ que la parole soit euvre volontaire,  
„ & non la respiracion . Voilà ce qu'il  
an escrit: & à son imitation nous pou-  
vons dire, que les mouvemens qu'on  
voit au Ris, sont volōtaires (combiē  
qu'ils soient fais par contrainte de la  
necessité) sauf & excepté celuy du  
cœur, qui exprime les affections . Or  
si celā ęt vray, au Ris y aura vn melin-  
ge de mouvemens naturel & volon-  
taire, tout ainsi qu'an la vuidange des  
excremans intestinaus & de la vessie.  
Car la vessie & les boyaus rejettet &  
repouffet leur contenu, par vn mou-  
vemāt naturel, si la volōté le permet,  
& que les muscles du vautre aidet à  
ce naturel mouvemant, an cōprimāt  
les intestins & la vessie . An la respira-  
cion il n'y ha rien du naturel, outre la  
necessité, laquelle n'et jamais contee



318 LE TROISIEME  
entre les causes efficientes, ou les in-  
strumentales.

*Savoir-mon, si le mouuement naturel des  
arteres est changé par le Ris,  
& quel il est.*

#### CHAP. XII.

**I**L est certain, que les arteres imitent  
proprement le mouuement du cœur.  
Toutesfois on peut douter, si elles  
sont instrumens des divers mouue-  
mens qu'on void au Ris : cōme de l'e-  
largissement de la bouche, l'agitaciō  
de la poitrine, des bras, &c. Car si les  
arteres seruent au cœur, tout ainsi que  
les ners au cerveau, & les veines au  
foye, il semble que les arteres se doi-  
uent accommoder à exprimer les pas-  
sions du cœur. Mais nous ayons an-  
ségné au premier livre, qu'elles ne  
sont cause des mouuemens qui font  
le Ris : ains que ces choses sont faites  
à l'aide des ners, qui seruent à la vo-  
lonté. Dont il s'ensuit, que les arteres  
ne cōcurrent point à la facture du Ris.  
Mais

Chap. 5.

Liv. 1. ch. 5.



Mais la question est, savoir mon si par le Ris les arteres sont aussi agitees, outre leur coutume : lequel doute nous avés long rams ha promis d'expliquer. Donques il sera bon d'en dire quelque chose.

Galen enseignant, comme le pous Livre 4. des  
caus. du  
pous, ch. a. et changé des affections de l'ame,  
„ dit: Par le courroux le pous est haut,  
„ grand, vehemant, vite, fréquent.  
• „ Par la joye grand, rare, & tardif, ne  
„ differant rien au vehemance. Par la  
„ tristesse, petit, languissant, tardif &  
„ rare. De la peur reslante & vehemâ-  
„ te, vite, elancé, desordonné & ine-  
„ gal. De la crainte inveteree, il est  
„ samblable à la tristesse, &c. De ces  
propos il appert evidamment, que le  
mouvemant des arteres est alteré par  
les passions de l'esprit. Ce que nous  
pouvons aussi confirmer par raison,  
en cette maniere. Les arteres sont e-  
muees du cœur, d'un mouvemant au  
sien du tout samblable. Si donc par  
les affections le cœur est diversemant  
emeu, ainsi que nous avons escrit au  
premier livre, le pous des arteres va- Chap. 6.

X

riera aussi par les affections : & au contraire, le changement du pous selon les passions, arguëra le cœur samblablement emeu. De laquelle preuve nous confirmons ailes, que toutes affections sont duës au cœur. Or que des arteres on puisse deviner les passions de l'ame logées au cœur, Erasistrate medecin trè-expert & ingenieus, l'a bien moustré, quand du pous elâcé il reconnut l'amour d'Antioche à l'androit de sa maratre. Dôt la question et an Galen, s'il y ha quelque pous amoureux. Puis donc que la principale cause du Ris, æt du nombre des affections, sans doute le pous doit estre changé par le Ris : de sorte qu'an imitant & suivât le mouvement du cœur, il sera plus frequât, plus haté, & aucunemâr inegal. Mais quel et le propre pous des rieurs? Galen ha bië anseigné, q toutes les affections de l'esprit changet le pous, & qu'ës simples il et simple, & præque toujours egal : çz melets & confuses inegal. Ce qui et déclaré par l'agonie ou frayeur, la honte, & le Ris : la-

quelles passions ne differet guieres au  
mouvemant du cœur. La frayeur ou  
agonie, et vne passion melee de peur  
& de colere. La peur retire au dedans  
le sang & les esprits dont les parties  
externes du cors sont froides: la co-  
lere les attire au dehors, les fond &  
echauffe. Or à ceus qui ont peur, le  
pous est très-petit & fort debile: au cō-  
traire, aus courroucés il est très-grand,  
fort & vehemant. Donques au la  
frayeur le pous sera inegal, melé de  
deus contraires: & au la honte sem-  
blablement: car c'est vn mouvemant  
qui approche de la cholere, par le-  
quel celuy qui se sent coupable, se  
courrouce à soy même, pour la faute  
commise, & presque s'an chatie & tã-  
se, craignant la sancture, jugemant &  
reprehension d'autrui. Lors au pre-  
mier lieu, les esprits recourent au dedans  
puis soudain ils revienent au dehors.  
car s'ils ne retournoient, ce seroit pu-  
rement crainte & non-pas honte. La  
honte ou vergongne se fait tout à  
coup, la vertu animale n'attendant  
aucun mal, comme dit Galen: ains el-

Liv. 2. des  
caus. des  
symp.



le aviët de certaine mollesse & crainte naturelle, quand on ne peut andurer d'être au-pres d'une personne pl<sup>u</sup> digne, ains on en voudroit abstenir, & desire (si on pouvoit) de s'en retirer incontinent. Parquoy cōme refuyant tant seulemant, laditte vertu se retire au dedans, sans aucune refrigeraciō. Car soudain la raison incitant & exhortāt la partie de l'ame passible (c'est à dire, qui est etonnée & hôteuse) elle revlēt & s'emeut en dehors. Le mouvement du Ris n'est guieres dissāblable à ceus-là, cōme nous avons proposé. Car le Ris est fait d'une fausse liesse, & de fausse tristesse, ainsi que nous avōs moutré au premier livre. Il y ha donc contraires mouvemens, dequels l'un va en dehors, & l'autre en dedans: & par ce que celui qui elargit surmonte, il se verse beaucoup de chaleur, avec le sang & les esprits. Quant au pous du Ris, il est inegal: tout ainsi que ces dites affections, sautelant par interruptions, comme il est vray-semblable. & pour ce respec il convient fort avec la honte, & la frayeur. Que

Chap. 14.



plus et, le courroux, ia-soit qu'on le  
tienne pour simple, toute fois il et exci-  
té de contraires mouvemens, qui se  
rapporret aucunement à ceus-là. Car  
premierement le sang se ramasse au  
cœur à grand' force, où il bouil quel-  
que peu de tās: puis il sort an dehors  
plus ardent qu'il n'estoit. Le premier  
de ces mouvemens, et tel que de tri-  
stesse, pour la facherie qu'on ha de  
l'injure ressuë, donc le sang refuit &  
se retire. L'autre et d'un esprit qui de-  
mande vengeance: & pourtant il re-  
tourne au dehors. La honte fait de  
même, sauf que c'est par autre moyen,  
& plus doucement. Dōques ces qua-  
tre passions ont presque semblable  
analogie ou proportion au pous: sa-  
voir et, le Ris, la honte, le courroux &  
la peur: lesquelles convienet aussi an  
plusieurs autres accidans. Car la rou-  
geur du visage, le larmoyer, la sueur,  
& la rejection des excremens tāt des  
boyaux, que de la vessie, l'ameche-  
mant de la libre respiration, & quel-  
ques autres accidans, ne sont moins  
ez dittes affections, que au Ris: Du-

X iij

Liv. 2. des  
caul. des  
symp. ch. 5.

quel ils differet autremât an plusieurs choses, & mememant an cecy, que nul onques mourut de colere si nous croyons Galen (ce qu'il faut antâdre, de mort soudaine, sur le champ, & immediatemant) mais de frayeur, plusieurs. An outre, quelques vns sont mors de vergongne, comme l'on dit: mais du Ris, fort peu de jans, comme nous dirons an son lieu.

*Pourquoy et-ce que les grans rieurs  
deuienet aisemant gras.*

#### CHAP. XIII.

Chap. 4.

**N**Ous avons suffisammât demoustré cy dessus, que le Ris sement facilement, d'une abondance de chaleur, & de sang: & qu'il ęt fort familier à ceus qui sont bien nés, an bon-point, gras & reffais. Mainténât il faut dire, pourquoy c'æt, que du rire frequant on devient gras. Car celà revient præque à vn, & se contorne: que ceus qui riet plus volontiers, sont plus anclins à venir gras, & que les gras riet plus volontiers.

Pour expliquer cette question, il faut  
an premier lieu sçavoir, qui est la cause  
efficiente, & la matiere de la graisse;  
car de là on prendra l'essence du fait.  
La matiere de la graisse est, la porcion  
plus douce, grasse, huyleuse & aëree  
du sang loüable & pur, laquelle est  
plus copieuse, & ne se consumant an  
la nourriture des membres, non ab-  
sorbee d'une chaleur cuisante, ne co-  
vertie an humeur coleric, ne an se-  
mance (car c'est vne même matiere  
de la colere, du sperme & de la grais-  
se) rancôtrant les membranes ou pel-  
licules, & la peau, s'y epaissit & fige, à  
raison de leur densité principalemēt.  
Ce qui est œuvre de chaleur, & non-  
pas de froideur: comme j'ay demou-  
tré an vn Paradoxe contre l'opinion  
de Galen. Car le froid ne merite estre <sup>para. 7. dec.</sup>  
dit auteur de chose si loüable, com-  
me est la graisse. Et c'est vrayement la  
chaleur, qui peut separer la porcion  
aëree & huyleuse du sang, & la mou-  
voir ou porter sçà & là an forme de  
grosse vapeur, jusques à tant qu'elle  
s'arrête, epaissie de la densité des mem-

X iiij



branes, & non de la froideur : qui' est moindre an telles parties spermaticques (ainsi que j'ay prouvé an vn autre Paradoxe) que ez sanguines. Cette même chaleur, fait quelque chose d'avantage an la matiere de la graisse. Car il la cuit, & an cuisant l'épaissit, la randât de samblable couleur aus parties qu'elle s'attache. A ce faire, il est de besoin que la chaleur soit douce & tamperée. car la chaleur acre & bouillante dissipe & consume la matiere. Pourtant ceus qui sont colerics de nature, lors qu'ils s'adonnent au repos, sans soucy, & sans peine, s'ils font bonne chere, & se traitent bien, ils deviennent aisément gras, & perdent leur naturelle maigreur. D'où nous pouvons colliger, que ce n'est la chaleur brulante & seiche, ains la douce & molle, qui est cause efficiante de la graisse. Or si cela est, & la même chaleur humide (qui accompagne le sang copieux) nous rand anclins au Ris, cōme cy dessus nous avons ansegné, de même source procederont l'habilité à rire, & l'amas de la graisse. Car c'est l'a-



bondance du sang, & de la chaleur, qui nous rand plus prompts à rire : cōme au contraire les frois & secs, personnes melancholiques, sont ineptes au Ris. La même chaleur enveloppee de grand & douce humidité, fait de la graisse an abondance: veu qu'elle ne peut estre piquante, etant detrampee de beaucoup d'humeur, & que ne luy manque matiere à foison. Or le Ris fait à la generation de la graisse, an cette sorte: On void que le Ris dilate les pores, & rarefie tout le cors. Par le même aussi le sang est attenué, fondu, & aisement resolu an grosse vapeur. De la frequante agitation & concussion, praeque de tous les mambres, ladicte vapeur (qui est la porcion plus grasse du sang) est portee & ravie par tout le cors. Ainsi donc il se fait beaucoup de graisse, veu que l'humidité aëree dissoluë an vapeur, passe facilement par le cors rarefié: & de la chaleur emuë, il est elaboré. cōtre les mēbranes & la peau. Il y ha bien an plusieurs personnes grand' humidité alimentaire: mais

par ce qu'elle n'æt attenuëe, ou q̃ leur cors æt trop serré, il s'an fait fort peu de graisse, ains præque toute s'an va an chair. Or le Ris fait l'vn & l'autre: car il rarefie les cors, & attenuë les humeurs: & an outre, il conduit la vapeur sã & là, sans qu'il la dissipe. De ces raisons on peut an fin colliger, pourquoy c'æt, que la rejouyssance & le rire souvant randet les cors plus gras. Le mæme discours anseigne, pourquoy ceus qui sont chaus de nature, comme les colerics, fort proms à rire, angraisset aïsemant, s'ils assamblent quelquefois beaucoup de loüable humidité. Car c'æt vne mæme matiere, celle de la graisse & de la colere. Apres ceus-cy, riet plus volontiers (& de là aussi devienet plus gras) les phlegmatics. car ils ont asses copieuse la matiere de la graisse, & la chaleur æt an eus suffisãment excitee du Ris, telle qu'æt requise à cet ouvrage. Le moins de tous riet, & à peine jamais s'angraisset (s'ils ne changet de complexion) les frois & secs, qu'on nomme proprement melancolics,

Car ils combatet de deus qualités les causes de la graisse, qui sont la chaleur & l'humidité. La même cōdiciō contredit au Ris, veu qu'il ert excité de la chaleur, comme nous avons demoustré. Chap. 4.  
Donques le Ris ert familier à ceus qui angraiffet facilement: & par contre, ceus angraiffet facilement, auxquels le Ris ert familier; Mais savoir-mon si le Ris prodigue ert sain ou non, il le faut voir à-part. Car quelqu'un ( paravanture ) pourroit cuider, que d'une chose saine, ou qui finifie bonne santé, il n'an pourroit avenir vne qui fut mal saine. Toutesfois le ris ha fort nuy à plusieurs, & an ha fait mourir quelques vns, comme l'on dit. Parquoy nous estimons ertre digne d'inquiscion, quel bié & quel mal peut apporter le Ris: ce que nous voulons deormais eplucher.

*Quel bien apporte le Ris, & si quelque malade peut guerir à force de rire.*

## CHAP. XIII.

**C**OMME l'être joyeux, & prompt à rire, signifie un bon naturel, & pureté de sang, ainsi par contre, cela aide à la santé du cors & de l'esprit: ainsi que l'experiance, jointe à la raison, nous moutre. Car si le Ris a pû sortir q̃lques vns hors des grâdes maladies, comme nous avons proposé au premier livre, combien d'autres commodités, que l'on aperçoit moins, nous peut-il apporter? Le cœur (dit Salomon en ses Proverbes) ambelle le teind, mais l'esprit triste dessèche les os. Parquoy ceus sont bien sages, & pourvoyet bien à leur santé, qui vivent joyeusement, riet souvant, & ne s'accablet d'un fardeau de pansemens & affaires, se tuans pour les biens de ce monde, cōme dit le vulgaire. Ils suivet prudamment le trāsfain conseil de Marsile Ficin, où il exhorte ses amis en cette sorte: Vivés

An la preface.

Ch. 17. vers. 22.



„joyeusement, dit-il. Le ciel vous ha  
„créés de sa lieffe, laquelle il ha de-  
„claré de sa faſſon de rire (qui ſont, ſes  
„dilatacion, mouvemât & ſplendeur)  
„comme an ſ'ebaudiſſant. Il vous  
„conſervera auſſi par vottre lieffe. Et  
„vn peu apres : Afin que vrayement  
„vous viviés ſans ſoucy, n'ayés pas  
„même ce ſoucy, que vous ſouciés  
„jamais ſogneusement, par quelle  
„diligence principalement vous  
„pourrés éviter les ſoucis. car cet v-  
„nique ſoucy, brule plus le cœur des  
„hommes (helas miſerables) que tout  
„autre ſoucy. Qui fait vſer de ce re-  
„medo, il allongit ſa vie: veu que la  
„longueur d'icelle depend (pour la  
„plu-part de ſa chaleur naturelle. Sur  
ce propos on dit vulgairement, que le  
rire & être joyeux, ampeche de venir  
vieux. Mais pour moutrer an brief, le  
grand bien & profit qui provient du  
Ris, nous expliquerôs celle des preu-  
ves, qu'à bon droit ſemble la plus mal  
aiſée de toutes: c'art, que l'on peut  
mêmes par le Ris éviter le dangier  
imminent de la mort.

premiere  
histoire.

On conte d'un malade, qui estoit fort bas: auquel le medecin ayant ordonné un potus de rhabarbe, voyant depuis que le malade estoit ampiré, revoqua son ordonnance: & ne voulut que la medecine luy fut balhée. Dont l'apothicaire l'ayant laissée sur la table du malade, & étant sorty de la chābre (avec les autres assistans) apres mōsieur le docteur, pour sçavoir ce qu'il jugeoit de cette maladie: le malade resta seul en la chābre avec un vieux Cinge. Cettuy-cy bien tōt apres saute sur la table, prend & decouvre le gobelet, tate la medecine cōposée de doux & d'amer. L'ayant goûtée, il fait une grimace, secouant les oreilles. Puis en regoute un peu: & la trouve comme entre-deux. An sū il se hazarde de boire tout. Mais ayant senty plus d'amertume au fond que au dessus, il jette le gobelet d'une colere si grande, & d'une mine si ridicule, que le malade attendant à cette cingerie, se mit si fort à rire, que depuis il commanda à faire melheure chere.

Seconde  
histoire.

On lit aussi d'un qui guerit par le

Ris, que luy eueut vn autre Cinge, de sa mine & contenance, voulant contrefaire le medecin. Le medecin avoit fait detourner l'vrine sur vn rechaut. Peu apres il sort de la chambre tantôt mal du malade, qui avoit perdu la parole, & sembloit ne voir, ne ouïr plus. Les assistés sortet quand & le medecin, pour savoir ce que luy an sembloit. Ce pendant le Cinge prād l'vrinal; le remet sur le feu: puis le prend par le bord; d'une main: & de l'autre soutient le fond: comme il avoit veu faire au medecin. Mais il le trouva incōtinant si chaud, qu'il jetta tout par terre, d'une telle grace, que le paciant attantif à ce mystere, se print bien fort à rire; & tantôt apres recouvra la parole.

On raconte d'un autre Cinge, qui fut aussi cause de la guérison de son maitre, medecin de profession, l'abandonné des autres medecins: & dit on que celà avint à nōtre ville de Mōpelier. Ce medecin estoit estrangier, sans fame & sans anfans, sery de jans qui attandoit sa depoulhe. Dont le

Troisième  
histoire.



voyant fort bas, chacun d'eus se faisoit de quelque chose. Le Cinge voyant ce remuement de menage, prind pour sa part le chapperon rouge fourré, que son maître portoit aus actes solamnels: duquel il s'affula d'une telle grace devant luy, que le patient print si grand plaisir à contempler toutes ces cingeries, qu'il fut contraint de si fort rire, que cette emocion par tout le cors epandue, eueut tellemant nature (par la continuacion de l'aïse qu'il y prenoit) qu'il en recouura la santé. C'est, que le lien, duquel les forces de nature estoient ampechees, fut rompu de l'impetuosité causée du ridicule: ne plus ne moins que au fils de Crœsus, muet de nature, la frayeur rompit l'ampechement de sa langue: ainsi que nous avons dit au second livre. Car de la frayeur (composée de tristesse & de colere) la chaleur bouillante au cœur, soudain revenant au dehors, & se ruant sur l'ampechement de la langue, peut rompre & dissiper ledit ampechement: cōme le tétard & guery, selon Hippocras, par la palindromie

An la prefa-

ce.

c.

Aph. ar. li. 3.



lindromie(c'æt à dire, recourse) de la chaleur naturelle. Ainsi an ces maladies, le plaissant acte des Cinges ( animal de soy ridicule ) excita & releva la nature accablee, abbatuë, & côme etouffee du mal. Ce que peut faire bien aïsemant, le plaisir aquis du rire. Car telle joye emeut la chaleur languissante & ansevelie, la repand par tout le cors, & la fait venir au secours de nature : laquelle ampognant ce moyen, & propre instrument, se recounoit : & ranforcee de tel secours, combat la maladie avec plus d'hardiesse, tant qu'elle surmonte le mal. Car c'æt nature proprement qui guerit les maladies. Le medecin, les remedes, & le service des assistans, sont le secours qui favorit nature. Donques la dignité & excellance du Ris æt fort grande, puis que il ranforce tellement l'esprit, qu'il peut soudain chäger l'etat d'un malade, & de mortel le randre guerissable. Mais on dit, q du Ris quelques vns an sont mors, & j'an say qui an sont devenus malades. Donques le Ris n'æt pas toujours

Y

Chap. 85. de  
l'art. medec.

sain, cōme aussi de soy il n'et mal-sain,  
ains des choses qu'on dit an mede-  
cine, *non naturelles*. Galen les appelle  
choses necessairemāt alterantes not-  
tre cors, & causes conservatrices. On  
les diroit (paravanture) plus elegam-  
mant, choses necessaires & inevita-  
bles, ores saines, ores mal-saines, selō  
qu'on an vse, ou abuse. Or passons ou-  
tre, & voyons finalement quels maus  
peut apporter le Ris.

*Quels maus cause le Ris prodigue, &  
trop continué.*

#### CHAP. XV.

Chap. 4.

**L**n'y ha rien si vtile, & si plaissant,  
qui ne puisse devenir dommagea-  
ble & facheus, pour etre longuemāt  
continué. Car quant au plaisir & vo-  
lupté, personne (à mon avis) ne dou-  
te, que les viandes les plus savoureu-  
ses & friandes, ne vienēt à la parfin an  
hayne & fastid, quand on an vse par  
trop. Dont et venu le proverbe Grec,  
*Le chou reiteré ou recuit, c'est la mort.* Par  
mæme raison, cōme nous avous dit  
au premier livre, les ridicules, quoy

qu'ils soient fort plaisans, perdent leur grace, & ne sont plus tire, quand ils sont trop souvent répétés. Ainsi du Ris (quoy qu'il soit de sa nature plaisant & agreable) quand il est excessif, le vante au deul tellement, qu'il semble estre batu, qu'il se rompe, & creve: les machoires, la poitrine, & le poumon en sont fort las & travaillés. Adonc le Ris deplait, & apporte grand' douleur. Samblablement les choses qui de leur nature peuvent profiter, ne sont pas seulement inutiles ou des-agreables, ains aussi dommageables par la même occasion: c'est à dire, quand on en use trop. Dont il ne se faut ebahyr, si on dit que le Ris fait mal à quelques vns. car souvent il ameine danger de suffocaciō, quand il est trop prodigue & débordé: excitant la toux vehemente, & comme un estranglement. D'avantage, il trouble & agite la viande, fraichement ressuë de l'estomach (quand il survient durant qu'on mange, ou bien tōt apres) au grand prejudice de tout le cors. Car le vantricule digere mieux

la viande au repos, & à loisir. Dont nous reprouvons l'agitation faite incessamment après le repas, au courant la poste, voltigeant, sautant, dâsant la volte, & semblables vehemens exercices, qui doivent preceder, & non suivre le past, au bon regime de santé. Or le poulmon, la poitrine, le ventre, & par certaine consequence tout le reste du cors, sont exercés par la lecture haute & claire, & par la crierie, comme dit Celse: moins toutesfois que du Ris excessif, lequel ne peut estre enduré du ventre farcy de viandes: qui au devient plus debile, quand estant appesanty de sa charge, il est secoué & frappé du diaphragme agité: car il s'en deul, non moins que s'il avoit ressu des bastonnades. Dequoy il vient, que la viande luy echappe, avant qu'elle soit à plein digerée: tant par ce que de la vehemente emociō, telle viande est precipitée aus boyaus, & ravie des mambres echauffés, que aussi d'autant que l'estomach lassé & dolant, ne la peut bien retenir. De là proviēne lescrudités, & d'icelles sou-

Li. 2. chap. 2.



1.  
vant reïterees, la foiblesse de l'estomach. Si donc on ordonne sagement aus debiles d'estomach, de ne lire, ne châter, ny parler haut & fort, de long tams apres le repas (parce que telles accions ampechet la coction, & ramplissent la tæte de vapeurs (dont ell' est elourdie, comme l'experiãce demou- tre) combien plus et à craindre ce mal, d'un Ris demesuré, qui emeut estrangement & travaille l'estomach & le poumon? Or il ne faut pas me- priser les maus, qui procedet de la crudité d'estomach: lesquels sont si divers, & en si grand nombre, que qui les pourroit conter,

*Pourroit aussi conter les fleurs*

*Du prin-tams: & combien d'arêine*

*La mer, trouble de ses erreurs,*

*Contre le bord d'Aphrique amène.*

Voilà vn mal de trã-grand' con- sequance, ainsi que l'on verra ancor mieus par la suyte de nos propos: & c'est principalemât quãd le Ris est im- portun, à heure moins convenable, & sans mesure. Il y ha des autres in- convenians que le Ris demesuré ap-

Y iij

1. porte, à quelque heure qu'il soit fait :  
 2. dequels l'un est, la fonte des hu-  
 3. meurs, & leur expansion par tout le  
 cors, bien souvant dangereuse. Car  
 tardis qu'ils croupissent an quelque lieu,  
 & ne bouget, à cause de leur epais-  
 seur qui les rend tardifs, ils ne font  
 que appesantir le cors. Mais fondus  
 & agités, ils peuvent estre pournés jus-  
 ques au bout des bras & des jambes,  
 où ils causent les gouttes. Et pourtant  
 aus goutteux nous défendons de vin,  
 parée qu'il ha grand vertu de fondre,  
 & est vn très-bon penetreux, comme  
 disent nos praticiens. Par mame rai-  
 son (ce me samble) le Ris trop fre-  
 quant & dissolu, excite à quelques  
 vns la goutte. Car il fond & dissout  
 les gros humeurs, an echauffant le  
 cors euidamment par son agitation :  
 qui cause aussi l'effusion de dis hu-  
 meurs par tout le cors : à ce favorisant  
 la très-grand lacheté des pores, cau-  
 sée par le même Ris. Pour autre rai-  
 son, le Ris de mesure est souvant dan-  
 gereux. c'est, de tant qu'il resout, affoi-  
 blit, & effemine le cors qu'il ha rare-

Vinū est pe-  
 netrator op-  
 timus.

fié. item, qu'il refroidit par accidant, la chaleur etant resoluë. Par ce il peut nuire de beaucoup, aus malades qui sont debiles( mæmemant s'ils ont au paravant eu quelque maladie chaude)an resolvant les forces languissantes. A ceus qui ont vne maladie froide, il conviët de toutes pars : mais à la chaude, qui de sa nature enerve ou affoiblit, le Ris debordé æt nuisant. Outre ce, le soudain & vehemant Ris nuyt, de ce que nature ne peut andurer aucun chagemant soudain & violent, comme dit Hipp. luy etant contraire, tout ce qui est trop. Mais ce qui est fait de petit à petit, il est sur : & mæmes quand on va de l'un à l'autre. A ce propos le sage Platon a très-bien ordonné, qu'on s'abstint du Ris immodéré, disant : Il ne faut pas aussi être prodigue du Ris. car tel Ris est suivy d'un grand changemant. Dõt il ne faut admettre, que quelqu'un repesante des jans de très-grand autorité, rians dissoluëmant: ancor moins les Dieux. Parquoy nous ne devons ouyr Homere, où il dit :

Y iiij

Aph. fr. li. x.

Liure 3. de la Repub.

*Inextinguible Ris semut antre les Dieux,  
Quand ils viret Vulcan courir parmy les  
cieus.*

parce qu'il estoit devenu boiteus. Insulá, citát ce mæme lieu de Platô, pãse q̃ la cause dudit chãgemát dãgereus, qui ansuit le Ris prodigue, æt d'autant que à la vehemante dilatacion, communemant suit vne grande constrictcion. Or le cœur æt dilaté merveilheusement ( dit-il ) quand nous sommes secous du Ris, & trãsalhons de joye, ce qui æt cõsonant à ce que nous avons cy devant ansegné. Le mæme soufcrit à la fantance de „ Marfile Ficin, où il dit: An tout „ age il æt fort profitable pour la „ vie, de retenir quelq̃ peu de l'anfan- „ ce, & de chercher roujours divers „ plaisirs & recreacions: mais nõ pas „ vn rire lõg & dissolu. car il dilate par „ trop l'esprit aus parties externes. A ces mots Insulan ajoute: Les grandissimes voluptés( sur tout celles qui font fort rire)attiret au dehors la chaleur naturelle, la verset & dissipet: à quoy il s'ansuit vn refroidissement &

Chap. I.

Li. 2. de la  
trip. vie. ch.  
8.



foiblesse. Car quand ne seroit, que le grand eparpilhemant de la chaleur & des esprits, celà cause foiblesse: veu que la vertu vnice, et toujours plus puissante. Dôques le Ris dissolu nuit infinimât, sur tout aus personnes fort grasses: puis qu'il diminue la chaleur naturelle: car de telle cause augmentee, la mort s'an peut ansuyvre: qui n'est autre chose que extinction de chaleur naturelle. Aussi quelquefois on sevanouit de rire, par la grâde dissipation d'espris, comme nous auons dit au premier livre. Or l'evanouissement est vne petite mort, ou chemin à la mort: car bien souuent il precede, & la mort s'an ansuit, à faute de secours. Qu'ainsi soit, on tiét quelques vns aucuncfois pour mors, qui ne sont qu'evanouys: mais ils an meurent de fait, pour n'estre secourus. Si celà est vray, la mort peut bien auenir aussi de trop rire: laquelle est le plus grand de tous les maus, s'il est vray ce qu'on dit, la mort est la plus epouvantable de toutes les choses horribles. Mais nous an par-

Chap. 27.

Pourquoy  
le Ris ex-  
cessif nuit  
pl<sup>us</sup> aus gras  
qu'aus mai-  
gres.

Ab assuetis  
non fit pas-  
sio.

Aphorif.  
44. liu. 2.

lerons davantage au chapitre pro-  
chain, apres que nous aurons pour-  
la fin de cettuy cy, dit la raison,  
pourquoy le Ris excessif nuit plus  
aus gras, que aus maigres: veu que  
il leur est plus familier, amy, &  
coutumier, suyvnt nos precedan-  
tes demoustrations. car il semble  
que le Ris leur doit moins nuire,  
veu que (comme nous disons sou-  
vant en nos escolles) *Des choses ac-  
coutumees, ne se fait passion.* Mais de-  
ja nous avons prouvé, que le Ris  
engraisse fort: & d'alheurs on fait  
bien, que la graisse demesurée of-  
fence grandement, & est reprou-  
vée, tant au titre de cause, que de  
fine, comme parlet nos Medecins.  
Car elle signifie, qu'il y ha peu de  
sang dans les vaisseaus, & par con-  
sequant peu de chaleur & d'espris;  
& la graisse est souvent cause de  
suffocacion, & etouffement de la  
chaleur naturelle, par vne compres-  
sion & surcharge. Voilà pourquoy  
notre Hippocras disoit bien: Ceus  
qui sont naturellement gros &

„gras, meuret plus-tôt que les grai-  
 „les. Or le Ris excessif leur cause  
 double mal: l'un, qu'il les rand tou-  
 jours plus gras, au danger de suf-  
 foquer: l'autre, qu'il fait grād degast,  
 & dissipacion d'espris, d'arquels ils  
 ont petite provision. Donques il ap-  
 port suffisamment, par tant de maus:  
 que nous avons recité, que le Ris im-  
 portun, intampetif, demesuré, & dis-  
 solu, ainsi que toute autre chose ex-  
 cessive, est dangereux: & pourtant il le  
 faut éviter, veu que les meilleures  
 choses du monde peüent nêire, pour  
 estre par trop frequantes, ou au trop  
 grande quantité.

*Savoir-moy si quelqu'un peut  
 mourir de rire.*

CHAP. XVI.

**V**Oicy nostre dernier coup, & la  
 derniere ligne (comm' on dir) de  
 toutes choses. Nous ne pouvōs pas-  
 ser plus outre, quand nous touchons  
 la fin, qui est l'article de la mort. Or

Mors vlti-  
 ma linea re-  
 rum.

Chap. 47.

Liv. 1. ch. 27.  
Ch. 4. & 5.

nous avons dit naguieres, qu'on peut  
evanouyr de rire, & l'avons assés de-  
montré au premier livre: où nous a-  
vons aussi proposé cette question, sa-  
voir mon s'il est possible d'an mourir.  
Car il samble mal-aisé: d'autant que à  
la grand' dilatacion du cœur, & effu-  
sion de ses esprits (an quoy git le prin-  
cipal dangier de mort) survient sou-  
dain la cōstrieccion, ainsi que nous a-  
vons anseigné audit livre, & que ces  
deus mouvemās s'antre-suiwet alter-  
nativement: an quoy consiste l'assu-  
rance du Ris. Car par tel moyen la  
perte & dissipacion des esprits & de  
la chaleur naturelle, se fait de peu à  
peu, nō-pas à tas: & pourtant il y ha  
moins de dangier. Toutesfois nous  
savons pour l'avoir ouy dire, qu'au-  
cuns sont mors de rire: comme ce-  
luy que les garfès chatoulheret jus-  
ques à mourir, ceus qui ont le dia-  
phragme blessé, &c. Mais ce sont Ris  
batars & illegitimes, ainsi que nous  
l'avons prouvé au second livre, car ils  
sont causés d'atrouchemār: & le vray  
Ris provient du seul mouvemant de



l'appetit sansuël, sans atouchement.  
 Mais q̄ repondrōs nous de ceus, qu'il  
 conste par escrit, ætre mors du vrây  
 Ris? On avoit apreté des figures à Phi-  
 lemon. Son âne les vient manger an  
 sa presance. Il ctie au serviteur, qu'on  
 le viene chasser: mais le garson arriva  
 trop tard, qui estoit allé querir du vin:  
 Auquel Philemon dit, Puis que tu as  
 eté si tardif, donne maintenāt ce vin  
 à l'âne. Lors voyant que l'âne an beu-  
 voit, le bon vielhard se mit tellemant  
 à rire, qu'il an etouffa. Verrius ha-  
 temogné, q̄ Zeuxis tres-excellāt pein-  
 tre, mourut an riant sans fin, de la gri-  
 mace d'une vielhe que luy mames a-  
 voit peind. Mōsieur Boissonnade me-  
 decin d'Agen, tre-docte, expert & di-  
 ligeant, homme de biē & d'honneur,  
 m ha temogné que la paumiere (c'et à  
 dire, la maistresse du jeu de paume de  
 laditte ville d'Agen, fame agee, mou-  
 rut à force de rire, oyant conter vne  
 chose fort inopinée, etrange & ridi-  
 cule. Il er vray que ces exemples  
 sont fort rares: si æt-ce qu'au pre-  
 mier livre nous avons donné vne at-

Diogene  
 Laertien at-  
 tribué cette  
 histoire à  
 Chailippe  
 philosophe  
 Stoique. Et  
 il peut bien  
 etre venu  
 de mames  
 à tous deux.

Chap. 27.

tainte à ce doute, commandant il se peut  
 faire, que le Ris ameine la mort. dont  
 il nous reste icy à expliquer plus exa-  
 ctement, commandant cela avient. Je  
 pense que la principale cause de la  
 mort, qui procede de rire, est la faute  
 de respirer. Car je n'accorderois pas  
 volontiers, que d'une risée se fit telle  
 dissipacion d'espris, qu'il est requis à la  
 mort : veu qu'au Ris la dilatacion est  
 soudain surprise de la constriction  
 du cœur. Toutesfois aux hommes que  
 nous avons proposé estre mors de  
 rire, telle dissipacion d'espris pour-  
 roit estre venue, par le moyen que  
 je diray. Ceus qui bade fort leur an-  
 tandement aux hautes cogitations &  
 invancions, par l'ardant étude, &  
 assiduele cogitation, endurent gran-  
 de perte d'espris. Et s'ils fût pour lors  
 à jun (ce qui est meilleur certainemant.  
 car l'estude n'a telle vigueur, quand  
 le ventre est plein de viande) leurs  
 forces s'affoiblissent aisement. Car el-  
 les sont refaites du manger & du boi-  
 re: opportunement toutesfois, & au  
 juste mesure. autrement elles ne sont

moins languissantes d'une surcharge  
 d'alimás, q̄ de leur souffrance & disette.  
 Donques si on differe longuemant à  
 prendre nourriture, & que ce pādant  
 l'esprit soit occupé an choses de grā-  
 de importance ou meditacion, on se  
 fantira foible & defalant: comme si  
 quelqu'un travailloit fort ayāt faim,  
 dont il deviendrait tout langoreus &  
 vain. Aussi nottre Hippocras dit bien.  
 „ Où il y ha faim, ne faut pas travail-  
 „ her. Car si toujours on fait grād' de-  
 pāce de ses esprits, & on n'y an remet  
 par fois autāt, ou à peu pres de ce qui  
 est dissipé, on viēt tātôt an decadance,  
 & an fin à telle foiblesse, qu'on fant  
 son ame comme pendante à vn filet.  
 T'ay souvant epruvé celà, quand je  
 passois quelques nuis sans guieres  
 dormir, travaillant mon esprit à cō-  
 mantaires & composicions, rabattāt  
 de mes repas le plus que je pouvois.  
 Il me sambloit quelquefois qu'un pe-  
 tit soufflé eut rompu le filet, duquel  
 je fantois mon ame comme attachée  
 au cors. Ainsi peut estre avēu au bon  
 hōme Philemō, qui paravātūre avoit

Aphor. 16.  
 liv. 2.

passé plusieurs nuis sans dormir, & pour lors il dinoit assés tard: par ce que s'amusât à quelque discours fort attantivemant, il ne sentoit la faim, ou bien la meprisoit. Or que celà luy avint an jun, il æt aisé à soupçonner: car on luy appretoit des figues, & le garson estoit allé au vin. Donques il ne se faut ebayr, si son ame etant languissante, & n'ayant guieres plus d'espris, apres la grâde dissipacion qu'an avoit causé l'estude, si (dis-je) le Ris demesuré dissipa le reste, aneantit ses forces, rompant le lien de son ame, ja fort extenuee an vn cors tout vsé & consumé de l'estude. A vn homme bien quarré, bien repu & refait, duquel l'ame soit fort oyfive dâs vn cors reposé, jamais celà n'avient droit: mais au graile, maigre, transy & delicat (tels sont la plus-part des simples Philosophes, du tout adonnés à contemplacion, sans avoir aucune charge an la republique) qu'on dit communemant n'estre qu'esprit, il n'est pas difficile de perdre ainsi son ame, avec ses esprits: læquels ne peuvent æ-



LIVRE DV RIS. T. II. 351  
vet estre retenus du cœur debile, ex-  
traordinairement agité. Il faut ajou-  
ter à cecy, que Philemon estoit vieus,  
ainsi que dit l'histoire. Or il est cer-  
tain, que les vieus ont peu de cha-  
leur & de force: dont il est plus aisé  
qu'ils meurent soudain de joye, ou  
d'autre affection, que les jeunes. Et  
que Zeuxis aussi fut vieus, outre ce  
que nous en lisons, il est bien vray-  
semblable: d'autant que chacun se  
rend toujours avec le tems, plus par-  
fait & excellent en son art. Si la gra-  
ce & perfection de son ouvrage, luy  
donna occasion de rire excessivemēt,  
& de mourir ensemble, on peut bien  
conjecturer de celà, que l'ouvrage es-  
toit merveilleus, & le peintre fort cō-  
sumé en son art. Ainsi la paumiere  
d'Agen, pour estre vielhe, & (paravan-  
ture) à jun, outre ce qu'aus fames la  
chaleur naturelle est plus debile, & le  
lien de l'ame plus fragile, put bien  
mourir de rire. Je cuide avoir satis-  
fait par ces raisons, au probleme &  
question qu'on pouvoit faire, de ceus  
qui meurent de rire. Ce sont exam-

Z

352 LE TROIS. LIVRE DV RIS.  
ples & evenemens fort rares, dont  
aussi le fait requiert plusieurs condi-  
cions.

J'ay achevé an ces trois livres, la  
principale histoire du Ris, & tout ce  
qui m'est venu à l'esprit jusqu'à pre-  
sant, touchant cette matiere. Si de-  
formais je rancontre an rauassant, au-  
tre chose de cet argumant, j'an tra-  
seray vn quatrieme. Ce pendant je  
prie aus lecteurs, qui ont la grace de  
mieus philosopher, ne vouloir de-  
daigner cette besogne, ains y am-  
ployer quelque peu de leur industrie,  
pour l'anrichir de leurs doctes & so-  
lides raisons.

F I N.

**I**E suis fort satisfait & content, quand l'antans que ma versiõ ha plu a l'auteur de ce beau traité: duquel l'an attandois plus-tôt reproche. Il me fait cet honneur de dire, que j'ay bien exprimé ses sentances, & en termes bié significatifs. Il me loüe aussi d'avoir a peu pres suivy son orthographe: demeurant ferme en cette opiniõ, qu'il convient ecrire tout ainsi que l'on parle, veu que l'écriture tient lieu de la parole. Je l'ay ouy quelque-fois en bone cõpanie faire un long discours, par lequel il mourroit à l'eul, d'où avoit procedé, que le seul François écrit autrement qu'il ne pronõce: veu que toutes autres nations écrivent, & ont jadis écrit suyvant la naïve prolocution, sans feindre ou dissimuler aucunes lettres, comme etans, ou manques, ou superflus. J'en fis un petit Dialogue, à l'instant que j'eus retenu son discours: lequel je vous envoie à part. Vous trouverez aussi, que j'ay

Z ij

transcrit le premier livre ( jadis traduit par M. Loys Papon ) de même orthographie, afin que vous vissiez le tout d'une parure. A Dieu soyés.

A M. IOBERT, CON-  
seiller & medecin ordi-  
naire du Roy.

**M**ONSIEUR, sçachant qu'on imprime a Paris vostre beau traité du Ris, ie me suis aduise d'y enuoyer l'epistre d'Hippocras à Damagete: par laquelle est expliquée la cause morale du Ris de ce grand Philosophe, autrement qu'elle n'est entendue vulgairement: Vous priant de permettre, que ma traduction de Grec en François, telle quelle, ait lieu au derriere de vostre oeuvre. Je m'assure que plusieurs prandront bien plaisir de lire cela, pour sçauoir à la verité, que le Ris Democritique n'estoit pas de folie ou resuerie, ains d'extreme sagesse & parfaite philosophie: ainsi que le tres-venerable Hippocras tesmoigne fidellement. De Mont-pelier, ce 15. de Mars. 1579.

Vostre affectionné amy & beau-  
frere, I. GVICHARD.



LA CAVSE MORALE  
DV RIS DE L'EXCEL-  
lant & tref-nommé DEMO-  
CRITE, expliquee & te-  
mognee par le divin HIP-  
POCRAS, an ses Epitres.

*Traduite de Grec an François, par M. I.  
GVICHARD, Doct. reg. an Me-  
decin de l'vniuers. de Montpellier, conseiller  
& medecin ordinaire du Roy de Na-  
uarre.*

HIPPOCRAS A DAMAGETE,  
SALVT.

**E**T ce que je me dou-  
tois bien, Damagete.  
Democrite n'at pas  
fou, ains plus sage que  
tous. Il nous ha randu  
plus sages, & par nous  
tous les hommes du monde. Je t'ay  
r'anvoyé (ô amy) la nef, vrayemant  
Æsculapienne, Il faut ajouter à l'an-  
Z iij

segne qu'ell' ha du Soleil, l'ansegne  
de santé. Elle fit voile heureusement  
& parvint an Abderes le même jour  
que j'avois promis d'y estre. Là nous  
trouvames tous les citoyens assam-  
blés au port, qui nous attandoient (cō-  
me il est vray-semblable) non seule-  
ment les hommes, ains aussi les femmes  
jusques aus vielhars, garçons, & enfāts:  
tous fort tristes & desolés cuidans  
que Democrite fut devenu fou: lequel  
au contraire excelle à philosopher  
sincerement. Mais quand ils m'eurent  
veu, ils prindrent courage, & revindrent  
à eus-mêmes, faisant moutre de bon  
espoir. Philopœmen me vouloit cō-  
duire premierement au logis qu'on  
m'avoit apreté: & chacun le trouvoit  
bon. Mais je leur dis: O Abderites, je  
n'ay rien plus hatif, ny à cœur, que de  
voir Democrite. Antandans ce pro-  
pos, ils m'an louïerent fort: & biē joyeus  
soudain me conduirent par le marché.  
Les vns nous suivoient, les autres cou-  
roient devāt, les autres venoient à l'an-  
tour: & tous me crioient, Sauve-le, gue-  
ry-le, remédie-y. Je les exhortois,  
d'esperer bien: & que paravanture il

DV RIS DE DEMOCRITE. 357  
n'auroit aucun mal : ou que s'il en a-  
voit, ce ne seroit gueres, & aisément  
on le corrigeroit, me confiant de la  
bonne saison. Ainsi parlant, j'allois  
toujours vers luy : Or sa maison n'e-  
toit pas loin du port, ny mêmes tou-  
te la ville, sa maison étant voisine des  
muralhes. Derriere vne des tours, il y  
ha vn haut coutaut, vmbragé de Peu-  
pliers grans & epais : d'ou l'on voyoit  
aisément ladicte maison. Pour lors  
Democrite estoit assis sous vne plane,  
basse & large, ayant vn habit grossier,  
qui ne luy couvroit pas les epaules. Il  
estoit dechaut, seul, assis sur vn siege  
de pierre, fort palle & maigre, avec v-  
ne grand' barbe. Pres de luy à main  
droite, couloit vne petite fōtaine, par  
vne basse colline qui resonoit douce-  
mât. Sur cette colline y avoit vn tãple  
dedié (comme je peus cōjecturer) aus  
Nymphes, antourné de vignes sauva-  
ges. Democrite avoit sur ses genous  
vn livre bien accoutré : & quelques  
autres sã & là autour de luy. Il avoit  
aussi vn grãd amas de diverses bates,  
toutes dechiqutees & anatomatisees

Z iiij

Aucunesfois il escrivoit hativemant, courbé sur s<sup>on</sup> livre : q<sup>u</sup>lquesfois il se reposoit, s'arretât du tout & l<sup>o</sup>guemant discourât an soy-même. Cela fait, tâtôt après il se levoit & pourmenoit, revisitât les antralhes de ces bêtes: puis les laissoit & retournoit s'assoir. Les Abderites, qui estoient à l'antour de moy, fort tristes: (& peu s'an falloit qu'ils ne pleurassent) Voyés, disoient ils Hippocras, la vie de nostre Democrite: combien il æt fou, ne sachant ce qu'il veut, ne ce qu'il fait. L'un d'autre eus, voulant ancor mieus expliquer sa follic, se mit à pleurer à haute vois, comme vne fame qui pleure la mort de son anfant: puis an gemissant il se plaignoit, tout ainsi qu'un voyageur qui ha perdu quelq<sup>ue</sup> chose. Democrite oyât cela, se mettoit si fort à rire, qu'ils cessoit d'ecrire, an secoüant souvât la t<sup>ête</sup>. Ad<sup>onc</sup> je leurs dis: Vous Abderites, ne bougés d'icy. quand je l'auray veu & ouy de plus-pres, je cōprandray bien au vray sa disposicion. Cela dit, je dessans tout bellemant, car le lieu æt an pâte, & si rabbouteus,



que j'eus assés de peine à m'y sauver. Approché que je fus de luy, je le rancontray (je ne say commât) tout ravy, écrivant d'une concitacion furieuse. Parquoy je m'arretay, attendant qu'il fut an repos. Peu après, ayant antremis cette impetuositè d'ecrire, & posé sa plume, il me regarda venant à luy, & me dit: Dieu vous gard forain. Et vous aussi (dis-je) tressage Democrite. Adonc luy honteus, à mō anis, de ce qu'il ne m'avoit appellé par mō nom, Et vous (dit-il) comment at-ce qu'on vous appelle? car l'ignorance de vottre nom, ha esté cause que je vous ay appellé forain. On m'appelle Hippocras Medecin, dis-je. Lors, dit-il: La noblesse des Asclepiades, & la grand' renommée de vottre savoir an Medecine, fort celebre, at parvenuë jusques à nous. Et quel affaire, ô amy, vous meine icy? Mais premierement asseyés vous. vous voyez que ce siege tapissé de feulhes verdes & tādres, n'est pas mal plaisant, ains plus agreable à s'asfoir, q̃ les chaires anvieuses de la fortune. Quand je fus assis de rechief

il me dit: Etes vous icy venu pour affaire privé ou public? Dittes le ouvertement, car nous vous y aiderös, an tout ce que nous pourrös. Et moy: La vraye cause, dis-je, qui m'ha fait venir icy, et vottre respekt: pour communiquer avec vn hōme si sage que vous etes. Et l'occasion m'an et donnee de ma patrie, qui m'ha fait son ambassadeur. Donques (dit-il) vous logerös premierement chez moy. Or pour sonder de toutes pars mon hōme (combien qu'il me fut ja assés notoire, qu'ils n'estoit point hors du säs) je luy dis, Counoissés vous Philopœmen, vottre concitoyen? Ouy, dit-il, bien fort: vous dittes le fis de Damō, qui demeure pres de la fontaine Hermaide: C'et cettuy là, dis ie: il et mon singulier amy & parant. Mais vous Democrite, recevés moy d'un meilleur logis: & me dittes an premier lieu, qu'et-ce que vous ecrivés icy. De la folie, dit-il apres s'etre vn peu cōtenu. Lors je dis, O Iupiter, que vous ecrivés bien à propos contre la ville. Quelle ville, Hippocras, dit-il? Je luy répös, rié rié Democrite, je ne say cō-

māt ce mot m'et echappé. Mais qu'e-  
crivés vous de la folie? Quelle autre  
chose, dit-il, sinó qu'et-ce, & cōmant  
elle s'angeādre an l'hōme, & cōmant  
elle an et otee. Et ces bêtes que vous  
voyés, je les decouppe à ses fins: non  
que j'aye an haine les euvres de Dieu,  
ains pour chercher la nature & le siege  
de la colere. Car vo' savés biē, q' c'et la  
cause de la fureur & folie des hōmes,  
quād elle redonde par trop. Ell'et biē  
naturellemāt an tous, mais an quel-  
ques vns pl<sup>9</sup>, an autres moins: & sa de-  
mesuree quātité fait les maladies, etāt  
cōme matiere sujette, q' quelquefois bōne  
& quelquefois mauvaise. Adōc je luy  
dis: Par Jupiter ó Democrite, vo' dit-  
tes celà vrayemāt & sagemāt: & je vo'  
juge biē heureux, de jouir d'un si grād  
repos: duquel il ne no' et permis etre  
parcipās. Car ou les chās, ou le mena-  
ge, ou les anfās, ou les trafics, ou les  
maladies, ou les mors, ou les servi-  
teurs, ou les mariages, & choses sam-  
blables nous an otet l'opportune cō-  
modité. Sur celà le bon homme fut  
transporté à son accoutumee passion,  
& se mit à rire fort excessivemant.

Quand il se fut arreté, je luy dis: Et dequoy riés vous, Democrite? Les choses que j'ay dittes, sont elles bonnes, ou mauvaises? Il se mit ancor plus fort à rire. Les Abderites qui voyoint celà du coutau, se frappoint les vns la tête, & les autres le front: & il y en avoit qui s'arrachoint les cheveux. car (comme ils me dirent apres) Democrite avoit ry adóc plus fort que de coutume. T'insiste là dessus, disant: ó Democrite (le plus sage hõme du monde) je desire antãdre la 'cause de cette vottre passion: de quelle rísee je vous ay samblé dine, ou bien le propos que i'ay tenu: afin que celà m'estant connu, je cesse d'an donner plus occasion: ou que vous an étant repris, reprimiés vottre Ris, comme étant mal à propos. O Hercules, dit-il, si vous Hippocras m'an pouves reprandre, vous ferez vne cure telle que jamais vous ne fites. Et cõmant (dis-je) ne series vous repris, bon homme: ou commant ne pansés vous ætre absurde, quãd vous riés de la mort d'un homme, ou de sa maladie, ou de ce



DV RIS DE DEMOCRITE. 363  
qu'il ha perdu le sans (devenant an-  
ragé, ou maniaque) ou d'un meurtre,  
ou de quelque autre chose de pis ?  
Et au contraire, des mariages, des fe-  
stins, de faire des enfans, des myste-  
res & choses sacrees, des magistras,  
dignités & honneurs, ou de quel-  
ques autres choses qui sont totale-  
ment bonnes? Car vous riés & vous  
moqués des choses, dont il faut avoir  
pitié: & ce dequoy il se faudroit re-  
jouyr, vous riés samblablement: de  
sorte qu'il n'y ha aucune distinction  
du bien & du mal en vottre androit.  
Sur ce, il repondit: Vous dittes bien  
celà, Hippocras: mais quand vous  
l'aurez antandu, je say que vous esti-  
merez mon Ris, & pour vous & pour  
vottre pays, meilleur remede & cu-  
re, que n'est vottre legacion, & en  
pourrés faire sage les autres. Para-  
vanture que pour cecy, vous m'ense-  
ignerés reciproquement la medecine:  
quand vous aurés apris, combien so-  
gneusement tous hommes samusans  
à choses indines d'aucun soin, & ef-  
forçans de faire choses de nulle va-

leur, consommet leurs vies an choses ridicules. Lors ie luy dis : Et quoy, bon Dieu ! tout le mōde ne s'avise il point d'estre malade ? & n'ha il point où anvoyer pour sa curacion ? car qu'æt-ce qui peut estre hors de luy ? Democrite reprenant la parole, dit : Il y ha infinis mōdes. Ne veulhes pas (ô Amy) malicieusement extenuer les richesses de nature. Et bien (dis-ic) Democrite, vous anseignerés celà an son rams. car je crains que par fortune an parlant de l'infinité, vous ne veniés à rire. Maintenant randés moy seulement raison de vottre Ris. Adonc luy me regardant de travers, dit : Vous pantiés qu'il y ayt deus causes de mon Ris, savoir æt, les biens & les maus. Mais je ne me Ris que de l'homme, plein de folie, & vuide de toutes accions droites : qui an ses conseils se porte puerilemant, & follement : qui supporte des travaux sans fin, de nul profit : qui va jusques au bout du monde, & par infinies contrées (poussé de convoitise excessive) cherchant or & argeant, ne cessant

DV RIS DE DEMOCRITE. 365  
jamais de telle poursuite: ains toujours se travaillant pour aquerir davantage de biens, afin qu'il ne soit des moindres, & qu'il n'ayt cette hôte de n'être dit heureux. Je me Ris aussi del'homme, qui va foulant les antralhes & veines de la terre, pour des mines, où il est souvent accablé & etouffé: au lieu qu'il se pourroit contenter, de ce que la terre (maitre commune de tous) produit suffisamment pour l'entretien des hommes. Il y en a qui veulent être grands seigneurs, & commander à plusieurs, lesquels neantmoins ne peuvent se commander à eux-mêmes. Ils épousent des femmes, lesquelles bien-tôt ils repudient. Ils aiment, puis ils haïssent. Ils sont fort desirieux d'avoir des enfans, & lors qu'ils sont grands, les envoient loing d'eux. Quelle vanité & absurde diligence est cette-cy (ne différant rien de la folie) de fouler dans la terre, pour en sortir de l'argent: ayant de l'argent, l'employer aux terres: ayant des terres, en vendre les fruits pour avoir d'au-

366 LA CAUSE MORALE  
tre argeant ? Combien de changes  
font ils ? Ceus qui n'ont dequoy, an  
desiret avoir: quand ils an ont, ou ils  
le dissipet follemant, ou le tienet ca-  
ché, sans qu'il serve à personne. Le me  
ris quand je les voy mal faire: ancor  
plus, quād je voy leur mauvais succees.  
Ils outre-passet les lois de verité, ayās  
des procès mortels ansemble, se plai-  
sans au debat & contancion antre  
freres, parans, & citoyens, dont au-  
cunesfois ils s'antre-tuet: le tout pour  
ces richesses, daquelles nul at maitre  
apres sa mort. Vivans debordemant,  
ils n'ont aucun soucy de l'indigean-  
ce de leurs amis, & de leur patrie. Ils  
poursuivet choses indignes, ayans an  
grand estime les inanimees, ache-  
tans bien cher vne statue si naïve-  
mant exprimee, qu'il ne luy manque  
que la parole: & ce pendant ils hay-  
set ceus qui leurs diset la verité. Outre  
ce, ils appetet choses mal-aisees: Car  
celuy qui habite an terre ferme, vou-  
droit etre an la mer: & celuy qui et an  
ile, vouldroit etre an terre ferme. Ran-  
versans tout à leur appetit, ils louët la  
force



force pour la guerre: & journallemāt  
ils sont vaincus de lassivité, avarice,  
& autres passions, d'auquelles ils sont  
malades. Pourquoi donc avés vous  
repris mon rire, ô Hippocras. Car  
nul rit de sa propre folie, ains de celle  
d'autrui: comme ceus qui se panset  
estre sobres, se riet des yrrongnos: les  
autres se riet des amoureux (combien  
qu'ils soient attrains de plus grād mal)  
les autres de ceus qui naviget, les au-  
tres de ceus qui labourer: car les jans  
ne s'accorder pas, ny ez ars, ny ez a-  
ctions. Là dessus je luy dis: Il est vray,  
Democrite: & il n'y a rien qui plus  
propremant declare la misere des hō-  
mes, que celā. Toutes fois les affaires  
de cette vie causer telles necessités,  
tant du menage, que du trafic, &  
par mer, & par terre: veu que nature  
n'ha pas fait l'homme pour estre oisif.  
Et de là procedant la convoitise, abu-  
se l'ame de plusieurs qui ont bō sens,  
laquels s'estudiet à faire tout aussi bte  
& serieusement, comme si ce devoit  
estre vne chose certaine & stable, mais  
ils ne sont pas si avisés, qu'ils puissent

368 LA CAUSE MORALE  
 prévoir le mal. Car, ô Democrite, si  
 quelqu'un lors qu'il se marie, crai-  
 gnoit la future separation, ou celui  
 qui nourrit des enfans, pensoit à leur  
 mort, il ne le feroit qu'à regret. De  
 même au art il de l'agriculture, navi-  
 gacion, dominacion, & toutes choses  
 de cette vie, & celles chacun se nour-  
 rit d'une bonne esperance, sans pre-  
 somption d'erreur, pensant au meil-  
 leur, & non au pire. Commant dōc  
 vous en pouvés vous rire, que soyt  
 bien à propos? Lors Democrite me  
 dit, Vous estes fort tardif d'esprit (ô  
 Hippocras) & loin de mon opinion,  
 ne considerant point à cause de vot-  
 tre ignorance, la mesure tant de s'as-  
 surer que de se troubler. Car si les hō-  
 mes disposoient telles choses d'un  
 prudent avis, ils en feroient aisement  
 delivres, & ne garderoient de rire.  
 Mais au contraire, eus, comme si les  
 choses estoient fermes & stables en ce  
 monde, s'enorgueillissent solemant, ne  
 pouvās retenir leur desordonnee im-  
 petuosité, à faute de bone raison, dis-  
 cours & jugemāt. Car ce seul avertis-  
 semāt leur souffiroit, q̄ toutes choses

DV RIS DE DEMOCRITE. 369  
 ont leur tour, leq̃l surviēt par soudāis  
 chāgemās, & induit prōptemāt tou-  
 tes manieres de cōtours. Eus, cōme  
 si la chose estoit fermē & perdurable,  
 obliās les accidās qui survienet ordi-  
 nairemāt, quelquefois souhaitās ce q̃  
 leur revient à deplaisir, & cherchās ce  
 que ne leur ęt profitable, s'envēlopet  
 de plusieurs calamités. Si quelqu'un  
 pāsoit de faire toutes choses selō son  
 pouvoir, certainemāt il sātretiēdroit  
 an vne vie sūre & tranquille, se cou-  
 noissāt soy mēme, sans etādre sa cou-  
 voitise à vne infinité: ains se cōtantāt  
 des richesses de nature, mairē nourri-  
 ce de tous. Car tout ainsi qu'an l'am-  
 bōpoint du cors, le danger des acci-  
 dās ęt tout évidant, de mēmes les  
 grans succès de la fortune sont dāge-  
 reus: & les plus segnalés, sont an plus  
 grād mal-heur. Voillā que me donnē  
 matiēre de rire. O hommes insansēs,  
 vbus ętes biē punis de vōtre folie, a-  
 varice, insaciabilitē, anviē, inimitiē,  
 trahison, & tōutte mechācerē ( car  
 il ęt impossible de nombrer & ex-  
 pliquer les especēs de leurs vices )

A a ij

370 LA CAYSE MORALE  
 vous plaifans an celà, & faifans de vice vertu: menteurs & vains, addonnés à toute volupté, contampteurs des lois & de la bonne discipline. Il y an ha qui nict, que l'homme puisse prévoir les choses avenir, mais telles jans n'ont ne veuë, ne ouyë. car l'homme qui ha ces fantimans clairs, d'une droite intelligeâce s'avise du prefant, & prévoit l'avenir. Les autres se fachet de tout, & neantmoins ils y retournet. Ayans quitté la navigacion, ils s'y remettet: ayās rejezté l'agriculture, de rechef ils labourer. Ils repudiet vne fame, & an prenet vn' autre qui n'et pas meilleure. Ils souhaitent d'anviehir: etans vieux, ils s'an plaignet: n'ayās aucun arret à leurs desirs. Les Roys & princes louët la condition des personnes privees: le prince desire d'etre Roy. Les magistras & autres qui ont charge an la republique, portet anvie aus artisans, de ce qu'ils sont hors de danger: & les jās de metier vouldroint etre magistrats, pour avoir auctorité. C'et, d'autant que personne ne void la droite voye de



DV RIS DE DEMOCRITE. 371  
 vertu, nette, plaine, & aisee: dont per-  
 sonne n'y veut antrer, ains tous s'an  
 vont par vn chemin difficile, rabbou-  
 teus, âpre & tortu, hurtans sa & là,  
 trebuchans à chaque pas. Les vns sy  
 avanset, les autres y reculet: & quel-  
 ques-vns y vôt fort vite to<sup>r</sup> hors d'a-  
 leine, comme si on les chassoit. Là  
 vous an voyés, qui anflés d'ambiciō,  
 & elevés an l'air, trebuchet de la pe-  
 santeur de leur malice, & se rompet  
 le cou. Il y an ha qui demolisset, &  
 puis batisset: qui font des presans &  
 largesses, puis s'an repantet, & rom-  
 pet l'amytié pour vn rien. An quoy  
 ils ne differet point des anfans qui se  
 jouët. Mais an leurs cupidités, que  
 font d'avantage les bêtes, sinon qu'el-  
 les se contienet mieus dans les bor-  
 nes de suffisance, l'homme etant in-  
 factable? Où ęt le Lion qui jamais ca-  
 cha de l'or an terre? Où ęt le taureau  
 qui jamais combatit pour avoir plus  
 de pature? Quel Lyōpard n'ha jamais  
 eté sou? Le sanglier ha soif: mais il  
 ne appete que de l'eau. Le loup ayāt  
 mangé tant que luy fait besoin, ne

A a. iij.

veut plus rien. Mais l'homme beuvât & mangeant tout le jour, n'a jamais contanté son appetit. Les bêtes ont certain rams de s'accoupler: l'homme est toujours epoinsonné d'un fou desir de palhardise. Je vous prie, ô Hippocras, ne dois-je pas rire de celuy qui se travaille pour l'amour, ou autre chose vaine, maimement s'il meprise tout danger, & oblie tout devoir pour y parvenir? L'homme est plein d'infirmite dez sa naissance. Ez premiers ans il est invtile, & faut qu'un autre le gouverne. Croissant il deviet insolant & fou, ayant besoin d'un pedagogue. Etant grand, il est audacieus & temeraire. Devenu vieus & caduc, il est miserable, quand il recollige & ramatoit ses peines & travaux. Il deviet tel, des ordures de la matrice maternelle: à raisõ de quoy les uns pleins de chagrin, de pit & colere, sont toujours en guerre & en debat: les autres sont plõgés en palhardise & en corrupciõ de filhes: les autres en yvrõnerie, les autres en diverses cõcupissances. O si nous pouviõs voir le cõeur & les pansées au decouvert, & sans aucũ

DV RIS DE DEMOCRITE. 373  
voile, observer ce que se fait au dedàs:  
Nous verriôs les vns mager golumât  
& sans mesure, les autres qui randet  
leur gorge: les vns qui apretet des poi-  
sons, les autres qui tramet des trahi-  
sons: autres qui cõtet leur tresor, au-  
tres joyeus, autres pleuràs, autres qui  
accuset leurs amis, & autres qui sont  
fous d'ambiciõ. Et de tousceus cy, les  
vns jeunes, les autres vieus: qui demã-  
dât, qui refusât, qui pauvre, qui riche:  
les vns affamés, les autres fous jûsqu'à  
la gorge: les vns sordides & mesquins,  
les autres magnifiques & qui antre-  
tienet grand cour. Les vns tuët, les au-  
tres anterret: les vns mepriset ce qu'ils  
ont, & sattâdet à autres biës. Il y an ha  
d'effrôtés & impudàs: de prodigues,  
de chiches, d'infaciabes. Les vns sont  
batus, les autres braver & piaffet,  
pleins de vaine gloire: Les vns sadõ-  
net totalemât aus chevaux, les autres  
aus chiës, les autres à medalhes, pier-  
reties & antiquallhes, les autres aus  
peintures. Qui prand plaisir à faire  
ambassades, qui à la guerre, qui  
à la pretrise, qui à la marchandise,

A a iiij

374 LA CAUSE MORALE  
 qui au labourage: les vns à farces & morisques, les autres à belles harangues & oraisons. Les vns travaillent fort volontiers, les autres sont oisifs & paresseux. Brief c'est chose infinie, que la diversité de l'esprit humain. Et qui, voyant tant d'ames indignes & malheureuses, se peut tenir de rire, quand c'est de leur intemperance? Je crois même que vottre medecine leur deplait, tant ils sont sujais à leurs delices & plaisirs, reputans sagesse ce qui est folie & sottise. Certes je pense, que an vottre art (ô Hippocras) plusieurs choses sont sujaites à calomnie, injure, & ingratitude. Car les malades, fils echaquet, rapportet leur guerisō aus dieus, ou à fortune, ou a leur bonne cōplexion: derobans tout l'honneur au medecin, lequel souvant ils haysset depuis, etans bien indinés qu'on pense, qu'ils luy soient redevables. Et outre ce qu'ils ne veulet attester, ou confesser leur obligation, ils sont bien aises, que les ignorans de l'art (qui neantmoins an font profession) soient de



D V R I S D E D E M O C R I T E. 375  
mæme avis, etans piqués d'anvie. Je  
crois bié que vous en avés beaucoup  
eprouvé, & que vous êtes moqué de  
telles anvies, folies, & procedures. Ce  
disant, il sourioit: & adonc il me sam-  
bloit d'une face divine, ayant chan-  
gé la sienne. Lors je luy dis: O mani-  
fic Democrite, les beaus presans & e-  
traines que je rapporteray de vous à  
Cos, ma patrie. Vous m'avés tout rā-  
ply d'admiraciō de vottre sapiāce. Je  
m'an vays estre la trōpette de vos veri-  
tés. Celā dit, je me leve, & prans con-  
gé. Il me veut suivre: mais voyant  
qu'un autre (je ne say d'oū) luy appor-  
toit des livres, je le laissay incontīnāt,  
& remontay vers les Abderites, qui  
m'attandoient à la guette. auxquels je  
dis: O hommes, je vous remercie grā-  
demant, de ce que m'avés anvoyé  
querir. Car j'ay veu le tres-sage De-  
mocrite, qui seul peut randre sages  
tous les hommes du monde. Voilà ce  
que j'avois à t'ecrire, Damagetc, tou-  
chant Democrite: que j'ay recité avec  
un mervelheus contantemant d'es-  
prit. A Dieu.

# DIALOGUE SVR LA CACO- GRAPHIE FRAN-

SAIZIE.

*Expliquant la cause de sa corruption.*

ANTRE-PARLEVRS.

*Français & Wolfgang.*

FR.



E me suis souvāt informé, de plusieurs savans personnages, d'où il ert avēnu, q̄ le seul Français prononce autremant son lāgage, qu'il ne l'ecrit. L'Hebreu, le Grec, & le Latin sont ecrits comme on les pronōce, avec quelques petites observacions & reigles. Ainsi ert-il des langues vulgaires d'aujourd'hui, l'Italiene, l'Espagnole, & l'Alemannde, qui sont des pl<sup>o</sup> fameuses de la Chre-tianté. Tantans qu'il ert ainsi des autres: & que la seule Fransaise, n'observe an son ecriture sa duē prolacion.

Qui est vn mal & vice bié notable si on y veut auiser de pres. Car outre ce qu'il y ha defaut à ne pouoir, ou ne saoir represanter par escrit ce qu'on prononce: il y ha du domage bien grand, pour ceus qui veulét apprendre ce langage: d'autât qu'il leur faut à chaque mot vne observacion, de saoir dissimuler quelques lettres an pronôfant, lesquelles on ne veut toutesfois permettre estre omises de l'ecrivain.

L'an ay esté an fort grand' peine, l'es-pace de sis ans, durant lequel tās, j'ay merueilleusement travaillé à comprendre la droite prolacion de ce langage, pour anseigner par apres les miens avec plus grande facilité. Car il y ha plusieurs Alemans qui vienent an France expressement pour apprendre la langue: lesquels voyans l'écriture si repugnante au parler, s'an degoutet, & perdet courage d'y profiter, sinon par trop long tams. Car ils voyet, qu'il faut oblier l'écriture pour la bien prononcer, & la prolaciō pour écrire à la mode des Français. A cause

VVOLF.

dequoy certains Princes d'Alema-  
gne m'ont donné charge, d'essayer à  
comprendre exactement ce langage,  
pour le savoir par apres cōmuniquer  
aus leurs, & an parlant & an ecrivant,  
ainsi qu'il le faut prononcer. Et pour-  
ce j'ay mēprisé to' livres ecris an Frā-  
sais, & me suis contraint d'apprendre  
le langage, an conversant familiere-  
ment avec ceus qui parlet mieus, ob-  
servant trā-sogneusement la vraye  
prolacion. De laquelle m'estant bien  
assuré, j'ay commencé d'exprimer  
par escrit le naïf parler du Fransais : de  
forte que (à mō avis) le plus nouveau  
& estrangier, qui sache lire an Latin,  
ou an autre langage de ceus qui yset  
de samblables lettres, il le prononce-  
ra dans peu de jours, aussi bien que  
moy. Ainsi j'espere de contanter ceus  
de ma nacion, qui attendet ce bien  
de moy : & par mēme moyen feray  
satisfaccion à la Fransaise, laquelle se  
peut plaindre, que l'Alemande a causé  
la corrupcion de son ecriture.

FR.

Cōmant celà? voicy vn propos fort  
nouveau, & que je desire bien d'an-



tandre.

A ce que je peus compradre, par les discours que j'ay souvant fais à-part moy, sur le même doute que vous avés touché au commencement, d'où et avenu que du seul François, le langage et autrement écrit, que prononcé, je trouve que les Allemans en sôt cause.

O que j'aime bié d'ouyr cecy, pour en savoir la source. Car je ne me peus assés ebahyr, de voir que le François (lequel n'a pas faute d'esprit & de jugement) n'exprime par écrit ce qu'il prononce.

Il est bien aisé de comprendre l'erreur: & il n'est guères plus difficile d'y bien remedier, si on se veut laisser conduire à la raison: & n'être point de ceus, qui opiniâtres & sans discours, ne savent sinon alleguer la coutume, ou l'ancienneté.

Je vous prieray donc, pour l'amitié qui est entre nous, de me faire ce bié, que je sache, tant la cause du mal, que le remede. Car j'en suis de long tans desirous, & acquiesce facilement

aus remontrances qu'on me fait par  
raison.

VVOL.

Mais comment le pourrois-je faire,  
sans être soupçonné d'impudace, ou-  
tre-cuidance & temerité, si je, qui suis  
Alemand, fais leçon à un François, de  
son propre langage? Ne dira-on pas  
soudain, que *la truye veut enseigner Mi-*  
*nerue?*

Sus Miner-  
vam docet.

FR.

Laissons ces reproches à-part. Ce-  
luy qui desire d'apprendre, apprend de  
qui que soit. Outre ce, il ne faut point  
trouver estrange, qu'un étranger nous  
remontre nos fautes, & nous remette  
au bon train. Car cela est ordinaire, que  
nous appercevons moins nostre er-  
reur, qu'un autre. Et d'autant que  
nous sommes dez nostre enfance in-  
struis & accoutumés à cette façon  
de faire, ne nous avisons point qu'elle  
soit tant lourde; ains au contraire,  
comme celuy qui s'est nourry au quel-  
que vice, l'estime ou vertu, ou chose  
indifferante: ainsi est-il de nostre  
écriture, que nous pensons ortho-  
graphier, tant plus mal nous le fai-  
sons. Car celuy est plus estimé, qui

SVR LA CACOGR. FRANS. 381  
 ajoute plus de lettres à vn mot. Or  
 pour cultiver ce cháp, plein de char-  
 dōs & epines, qui couvret & etouffet  
 præque toutes les bonnes plantes, il  
 faut vn laboureur bien expert & ru-  
 sé, qui sans affection (& même sans  
 pitié) arrache tout le superflu. Tel  
 peut estre vn étranger, bien versé aus  
 autres langages, comme vous estes,  
 plu-tôt qu vn François naturel: lequel  
 n'aura pas telle hardiesse, ny le moyé  
 d'y pouvoir avenir, s'il n'a par l'ex-  
 periance des autres langues, acquis  
 vne grande ruse, de savoir escrire tout  
 ce qu'il prononce.

JOVV

On me pourroit ancotes objecter, <sup>VVOL.</sup>  
 que je ne dois mettre ma faus, an <sup>Mittere fal-</sup>  
 la moisson d'autrui. Toutesfois puis <sup>cem suam</sup>  
 que vottre amitié, & grand desir me <sup>in messum</sup>  
 contregnet à vous deduire ce que  
 j'an pãse, me voicy tout prêt à y met-  
 tre la main.

On ne peut estre repris, d'arra- <sup>FR.</sup>  
 cher les mauvaises plantes de la  
 terre d'autrui: ains au cōtraire c'est en-  
 vre charitable, de faire ce bié à celuy  
 qui ou par ignorance & lacheté, ou à

causib

faute de bon moyē, laisse venir sa terre an friche. Mais je vous prie, ne cōtestons plus de cette antrēprise, qui ne peut estre sinon loüable à son auteur, & de tra grand proufit à la posterité. S'il y ha du reproche, je le prās tout sur moy. Commancés donc (s'il vous plait) à me discourir, d'où est venu, que les Alemans ayt corrompu nostre ecriture, comme vous avés dit. & puis vous me ferés antandre, le moyen d'y remedier.

VVOL.

Vous savés biē par voz Chroniques & Annales, que les Françons (nacion Alemande) occuparet les Gaules, environ l'an de grace quatre sans & sis, sous VVarmond, que vous appellés Pharamond, premier Roy. Et d'autāt qu'ils y ont tenu bon, se trouvant les plus forš, tout le país a esté nommé France, de leur nom. Or comme il est bien vray-samblable (car ainsi aviet-il ordinatiement) ceey corrompit le langage de peu à peu quand les Françons essayoint, pour se faire ant adre, de parler toujours quelque mot du Gaulois, lequel ils apprenoint de l'ordinaire



SVR LA CACOGR. FRAN. 383  
 dinaire & mutuelle confabulacion: &  
 les Gaulois reciproquement s'effor-  
 foint de contrefaire le Francô, auquel  
 il avoient affaire ordinairement. De  
 celà provint vn certain jargon, mix-  
 tionné & confus du Gaulois Franco-  
 nisé. Ainsi pour le jourdhuy nous  
 voyons, que les Italiens & les Espa-  
 gnols frequâtans ou habitans an Frâ-  
 ce, se contraignent à reprefanter le lâ-  
 gage Fransais, & les Fransais l'etrân-  
 gier. Dont il se forge du commence-  
 mât, vn je ne say quel barragouyn, cō-  
 trefait & composé des mos corrom-  
 pus d'vne part & d'autre. Tellemant  
 que si depuis on veut reprefanter par  
 escrit ce qui an provient, on voit que  
 les vocables ne sont purs Fransais, ne  
 Espagnols, ne Italiens. De même  
 peut-il être avénu au tams jadis, que  
 les Francons dominoient & tenoient  
 par force la Gaule, an étans souve-  
 rains seigneurs, & tels qui ont bien su  
 maintenir leur possessiō, car vos Roys  
 an sont dessandus.

le croy facilement ce que vous dit-  
 tes, quant à l'origine de nos Princes.

FR.  
 Bb

Car il est plus sâblable au vray, qu'ils soient venus de l'Alemagne nostre voisine, que des anfas d'Hector le Troyen, cōme quelques historiēs veulent. Cōtinués (je vous prie) de remoutrer, cōmāt le naif Gaulois fut premieremāt corrópu. car j'y trouve assēs grād' verisimilitude, ainisique vous le racōtés.

VVOL.

Vous savés, que l'Alemant an salâgue prononse plusieurs consones: de sorte que ou le Fransais n'an mettroit qu'une, il an escrit & prononce trois ou quatre, mæmēmāt à la fin des diccions. Au contraire, l'Italiē finit tous ses mos an voyelles, sinon quelques monosyllabes & enclitiques. Le Frâfais & l'Espagnol tienet moyen antre deus, terminans leurs diccions, partie an voyelles, partie an consones. Ainisidōques le Francō, voulāt contrefaire le Gaulois, pronōsoit les mos Frâfais à sa mode: savoir est rudemant, avec plusieurs consones, & le Gaulois pour cōtrefaire le Frâcon, andurcissoit les siēs. De sorte q̄ pour dire, *beausyeus, dous & graciens*, ils pronōsoint *beaulx yeulx, doulx & gratieulx*. pour dire, *les pretres escriuer*, ils disoient *les prebstres escripuent*: &

SVR LA CACOGR. FRANS. 385  
 ainsi des autres mos: leq̃ls il secrvoient  
 quād&quād selō la prolaciō de ce lā-  
 gage là peu à peu corrópu & abatardi.

S'il at vray, qu'ils prononfasset ain-  
 si plusieurs consones, l'écriture estoit <sup>FR.</sup>  
 bien meilleure adonc, qu'elle n'at à  
 presant, autant qu'elle s'accordoit à  
 la prolacion. & je counois bien aisé-  
 māt, que (d'oū qu'il soit avenu) le par-  
 ler des Gaulois ha été jadis plus rude,  
 que maintenāt. car même depuis peu  
 de tās an fa, on l'oyt pl<sup>e</sup> adoucy, & on  
 l'adoucit tous les jours d'avātage.

Ce que je dis, n'at sinō cōjecture, nō  
 pas chose qui puisse ętre prouuee, ne <sup>VVOLE.</sup>  
 par temoins, ne par auteurs: si ce n'at  
 par les vieus Romās, ecris an vulgaire,  
 qui ont de mos pl<sup>e</sup> bruques, scabreus &  
 garnis de cōsones, que les modernes.  
 Or lōg tās apres avoir adoucy la pro-  
 laciō, on ha neātmoins retenu la viel-  
 he fassō d'ecrire, pour je ne say quelle  
 supersticiō. cōme si c'estoit sacrilege,  
 d'oter le superflu d'un mot, d'autant  
 qu'ō l'ha trouvé ainsi ecrit, ou an La-  
 tin (d'oū il s'able derivé) ces lettres y  
 sōt ecrites. Cōme si le parler ressu &

Bb ij

approuvé de l'usage, n'avoit pl<sup>9</sup> d'autorité sur les diccions, que l'ancien ou le pretendu primitif: veu même-mât, que s'il plait à l'usage (cōtre leq<sup>l</sup> on ne peut alleguer aucune præscription, ou reigle) il elognera tant les mos, de là où ils samblet empruntés, qu'ils ne fantirōt plus riē à leur source. car il ha toute puissance sur le parler, cōme dit Horace an son art Poétique.

*Plusieurs mos renaitront, qui ont eté perdus:*

*Et plusieurs se perdront, qu'on honore le plus,*

*Si l'usage le veut: lequel ha vriere soy  
Du parler proprement le pouvoir &  
la loy.*

FR.

Vous me faites souvenir, de l'opiniō qu'ont aujourd'hui an Italie, ceus qui desirēt orner & enrichir leur langage. Ils elognet les vocables du Latin, tant qu'il leurs let possible: afin q<sup>i</sup> par suite de tams, leur langage ne samble plus emprunté. Aussi c'æt vn grand mepris, de l'estimer pris d'vn autre: veu que celà fant à sa belitricerie & māt-



SVR LA CACOGR. FRAN. 387  
 dicité. Ainfi les François se font grâd  
 tort, de vouloir entretenir an leurs  
 mos certaines lettres superflües, qui  
 ne servet q̄ de temogner l'amprunt, &  
 par cōsequât prouver la pauvreté de  
 leur langage. C'est bien tout le cōtrai-  
 re de ce qu'ils pretander, que la deri-  
 vation fasse honneur à leur langue.

Maintenant vous pouvés antâdre  
 la fasson de l'écriture, d'où elle ha cō-  
 mâcé, & pour quelle raison sa corrup-  
 tion ha été cōtinuée. Car vous voyés  
 ancor aujourd'hui, la plu-part de vos  
 jans, qui ne peuvét s'accorder à retrâ-  
 cher le superflu, & ce que l'usage ha  
 fait perdre à la prolacion.

Il est vray que plusieurs alleguet, la  
 derivacion devoit être observée: &  
 s'arretet fort an cette opiniō, se vou-  
 lants moutrer suffisans & antandus par  
 dessus le vulgaire, qui ignorant le La-  
 tin, ressoit telle écriture à leur imita-  
 cion. Mais j'an say vn grand nombre  
 qui feroit autrement, s'il savoit la ma-  
 niere d'ecrire naïvement le François,  
 cōme il at proferé. An quoy ils treu-  
 vet tant de difficultés, qu'ils n'oset

Bb iij

antreprandre se devoyer du grand chemin, combien qu'il soit fort epineux, obscur, & long.

VVOLF. Toutesfois vous en avés (comme j'antans) qui ont fait depuis n'aguieres, des reigles d'Orthographie pour vottre langue.

FR. Il est vray, que Loys Meigret y ha pris peine, & s'est efforcé de remettre, l'écriture à son devoir. Mais ses reigles plaisent à peu de jans, & on y treuve fort à redire. combien que (à mon avis) il n'est pas loin de la verité, qu'il ha diligéamant recherchee. Puis vous avés M. Jacques Pelletier, & M. Pierre de la Ramée, tous deux grans personnages, qui y ont travaillé.

VVOLF. Je voudrois bié avoir lû, ce qu'ils en ont fait, pour voir si je m'en pourrois servir, à ce que j'antrepràs. Car peut estre que nous accorderons, sinon en tout, au moins en plusieurs choses: & ils me donneront plus grand'aisance & adresse à mon discours.

FR. Voicy le livre que Meigret en ha composé, lequel j'achevois de lire, quand vous estes arrivé. Je cherchois quelq

resolucion, du doute que je vous ay  
proposé au commencement de not-  
tre devis: mais il n'en fait aucune mē-  
cion. Je le vous donne pour le lire à  
part-vous. & puis (s'il vous plait) m'en  
dirés vottre avis: effectuant la promes-  
se que m'ayés faite, de m'enseigner la  
droite ecriture, si celle de Meigret ne  
vous semble parfaite. Le livre est as-  
sez brief: vous l'aurez feulheté en peu  
d'heures. Je vous prie que demain  
matin nous nous revoyōs, pour met-  
tre fin à ce discours. Ce pendant je  
recouvreray les autres deus auteurs,  
que vous pourrés voir à loisir.

J'en suis content. A Dieu.

VVOL.

*Fin du Dialogue sur la cacographie*

*Françoise.*

**Bb** iij

ANNOTATIONS SVR  
L'ORTHOGRAPHIE DE  
M. IOVBERT, par Christo-  
phle de Beau-chatel.

**E** P A N S E qu'il n'y a  
personne, qui puisse  
mieus rendre raison de  
l'orthographie de M.  
IOVBERT, que moy:  
parce que d'ez long tams j'ecris sous  
luy, & ay transcrit beaucoup de ses  
œuvres Françaises. Dont je me suis a-  
visé, de gratifier le public de ces peti-  
tes annotations, pour dissoudre plu-  
sieurs difficultés & questions, qui peu-  
vet naitre de telle orthographie.

- I. Premierement il tient cette maxi-  
me, qu'il faut écrire, tout ainsi que  
l'on parle & prononce: comme il est  
très-bien remoustré an l'Apologie de  
son Orthographie, par Isaac son fils  
ainé. Et à celà s'accordent tous les plus  
speculatifs de nostre tams, qui ont  
traité cet argument: mêmeant le  
très-renommé Pierre de la Ramee, de



Baif, Peletier, Maigret, & autres de  
jantil esprit, libres & curicus. Antre  
laquels M. Honnorat Rambaud ne  
doit estre nommé des derniers, ayant  
fait de nouveau vne ample & fort bel-  
le declaraciō des abus que l'on com-  
met an ecrivant. M. LOVBERT dif-  
fere des sudis, grans & tre dignes ca-  
stigateurs de la Cacographie Fransai-  
se, an ce principalemāt, qu'il ne chāge  
pas de lettres, qu'il ne tranche les siē-  
nes, ne les charge d'acsans, ne les mar-  
que de crocs, autrement que fait le  
commun : dont la lettre et soit cou-  
rante, & ne retarde point le lecteur.  
Dequoy je fais juge, quiconque ha  
lū bien a trantivemant l'écriture, tant  
des vns, que des autres.

II. Il s'adonne plus, a oter les super-  
fluités, que de rien ajouter à la lettre  
commune. A raison dequoy, il ne se  
fert point du ç, ains prand an son lieu  
vn s simple, apres vne consonne, & le  
ss double apres vne voyelle.

III. Il ne tranche point l'e nommé fe-  
minin, cōme font aucūs : d'autāt qu'il  
est si fréquent que rien plus : & on ha

III

de la l'ort

graphie

V

de la l'ort

graphie

II

Du ç

III

De l'e femi-  
nin, & mal-  
culin.

meilleur conte ( comme de chose plus rare ) de marquer d'un acent grave ou aigu, l'*e* qu'on dit masculin, ainsi *e*, ou ainsi *é*: & c'est quand l'*e* retient son vray son.

III.  
De l'*e* diph-  
thongue.

Il y a un autre *e*, qui a une diphthongue, sonant *ai*, comme la première syllabe de *aimer*, *maître*, *faire*: lequel M. IOBERT marque volontiers ainsi *e*, ou d'un *æ*: comme au Latin ces caractères sont pour représenter le *ai* des anciens: qui depuis a été changé en *æ*.

V.  
Du *et* con-  
jonctif.

A ceux-cy se rapporte le *et* conjonctif, lequel ne sonne que *ai*, sans aucun *e* final nō pas mairies étant suivy d'une voyelle: laquelle fait communément qu'on prononce le *T* & *S* final, lesquels vous aisez autrement, s'ils ne sont à la fin du période, ou que vous arrêtez à ces mots. Mais pour ôter le scandale du grand changement, au lieu d'écrire *ai*, il aime mieux observer par tout le caractère *et*, ja ressu de tout le monde, pour le *ai* conjonctif.

Du *et* verbe.

Dequoy le verbe *et*, pour dire *est*, demeure bien differant: & ancor

SVR L'ORTHOGRAPHIE. 393  
 plus quand on le marque d'un e,  
 pour finifier qu'il sonne *ait*. Le T, y  
 æt fort necessaire: car il sonne ma-  
 nifestemant audit verbe, ancor qu'il  
 soit devant vne consonne. Com-  
 me quand on prononce, *il et aimé*:  
 où vous n'oyés pas prononcer *il ai*  
*aimé*, comme si le *et* estoit conjonctif.  
 Les voicy tous deus an mame san-  
 tance, bien differans de son: *il et ai-*  
*mé & chery*: où le premier sonne *ait*, le  
 segond *ai*. Mais il faut ætre avisé, d'e-  
 crire ce mot *aimé* par un e simple, an  
 toutes les deus syllabes, & non la pre-  
 miere par *ai*. car il sonne de maimes  
 que l'imperatif *eme* an latin, qui fini-  
 fie achette. sauf que le mot Latin ha  
 son acsant sur la premiere, *éme*: & le  
 Fransais sur la derniere, *émé*.

VI.

L'infinitif *estre*, doit suyvre la mæme De l'infini-  
 ecriture de son indicatif, comm' il æt tif *estre*.  
 prononcé *aitre*. & ne sera point etran-  
 ge de l'ecrie ainsi, *estre*.

VII.

M. I O V B E R T conselhe aussi de Du s & c  
 marquer samblablemât le E, qui estoit superflus,  
 suivy d'un S, ou d'un C: lesquels il apres le E.  
 rejette comme superflus, autant

qu'on ne les prononce pas, ains y sont lādittes lettres pour faire que l'E sonne ai. Comme an ces mos *me*, *presque*, *honeste*, *fenestre*, *ainpesche*, *beste*, *teste*, *anqueste* : il les escrit par *ē*, *mē*, *prē*, *hō*, *fē*, & c. ou par *æ*, *mæ*, *præ*, *hōæ*, *fēæ* & c. Ainſi pour écrire *mect*, *rejet*, *parfect*, *object*, il écrit *mēt*, *rejet*, *parfēt*, *objēt*, ou *mæt*, *rejet*, *parfæt*, *objæt*, ou *mait*, *rejait*, *parfait*, *objait*.

VIII.

De *ē* ou ai,  
an *pere*, &  
& sambla-  
bles.

Ce que ſemble etrange du comman-  
cemant, mais l'accoutumance le rend  
aggreable & facile.

Il ſe ſert auſſi de cet *ē* ez mos *pere*, *mere*,  
*frere*, *mer*, *amer*, *amere*, *cler*, *clere*: qu'il écrit  
par *ē*, ou *æ*: & ancor plus volōtiers par  
*ai*. Ceus qui ſe plaiſet à latinizer (c'æt  
à dire, retenir tant qu'ils peuvet des  
lettres qui ſont ez mos Latins) ne  
doivēt pas trouver celà mauvais: Car  
on écrit latinemant *pater*, *mater*, *frater*,  
*mare*, *amarus*, *amara*, *clarus*, *clara*, & non-  
pas *peter*, *meter*, *freter*, *mere*, *amerus*, *clerus*.

Je diſ *clerus* pour *clair*, & non-pas pour  
*clergé*. C'æt grand cas, que les latini-  
zeurs ne ſe ſont aviſés de cette ortho-  
graphie, qui leur dōne ſi ouvertemāt



SVR L'ORTHOGRAPHIE. 395  
 sur les dois. Pareillemant ces mos cō-  
 posés, *desquels, lesquels, esquels, tresbiē, &c.*  
 perdans leur S, sont ecris par *ε*, ou *æ*,  
 ou *ai*, suivant leur prolacion, ainfi:  
*dequels, trēbien, ou dequels, trēbien, ou dai-*  
*quels, traibien, &c.* Dont il apert, que le  
 caractere *ε* repōdant au diphthōgue  
*æ* ou *ai*, et de grand vſage: & celuy qui  
 antreprend d'imprimer suivant l'or-<sup>IX.</sup>  
 thographie de M. I O V B E R T, faut <sup>Du i & u.</sup>  
 qu'il an ait bonne provision, ou qu'il  
 se ſerve du diphthongue *æ*.

An ces deus voyelles *j* & *v*, il re-  
 quiert cette curieuſe obſervaciō, que  
 l'*i* conſonne, ſoit figuré par vn *i* long,  
 droit ou courbé ainſi *i*, ou ainſi *j*. Sā-  
 blablemant, que l'*v* conſone, ſoit fi-  
 guré d'un tel *v*: & celuy qui demeure  
 voyelle, ſoit tel *u*: quand ce ſeroit biē  
 an lēttres capitables: ainſi que plu-  
 ſieurs ont bien obſervé devant luy.  
 Et de fait, ſi vn Allemand, ou autre  
 qui ſoit tout nouveau à l'écriture Frā-  
 faiſe, n'ēt averty de cette differance  
 (laquelle on peut bien exprimer, par  
 ces divers caracteres *v* & *u*) avāt qu'il  
 antandela ſinificacion des vocables,

il les corrompra aysément. Car pour dire *a vient*, il pourra lire *au-ient*, ou *au-jent* par *i* consone : ou bien il divisera le mot en trois syllabes, *au-i-ent*, sachant que *au* fait en plusieurs mos sa syllabe a-part : cōme en *auditeur*. Mais si l'étranger fait, que l'*v* æt toujours consone, quand il æt ainsi marqué *v*, il ne pourra faillir de lire *a vient*, en deus syllabes. L'équivoque (a faute de celà) æt træs-manifeste en ce mot *preuue*, qu'on peut lire *pre-vuë*, c'æt a dire *preuisa* en Latin, & *preu-ve*, c'æt à dire *probatio*. Ainsi tous mos qui finisset en *ue*, seront æquivoques, si on ne distingue l'*u* & l'*v*, ou que l'on mette sur l'*e* vne diærese. comme *saluë*, *moruë*, *moluë*, *golüë*, *tortuë*, qui sont trisyllabes, retenant l'*u* pour voyelle. Autrement ils feroient trisyllabes, prononcés par *v* consone, *sal-ve* ou *sal-vé* (qui æt vn terme de guerre) *mor-ve*, *mol-ve*, *gol-ve*, *tort-ve*. Ainsi les mos, *aura*, *pleurer*, *courir*, *amoureux*, *mervelheus*, *deu-voit*, *sau-voit*, *anu-ers*, &c. pourroient ætre prononcés *a-vra*, *ple-vrer*, *co-vrir*, *amo-vreus*, *mer-u-elheus*, *deu-voit*, *sa-vroit*, *a-nu-ers*, de celuy qui

SVR L'ORTHOGRAPHIE. 397  
 n'antandroit ancor leur finificacion.  
 On pourroit lire *pron-i-sion, ans-vi-ver,*  
*no-vu-eau, &c.* pour dire *provision, ans-*  
*sui-ver, non veau.* car il n'yha syllabe ainsi  
 departie, qui ne soit prononçable.  
 Ainsi le mot *sauant*, pourroit estre pro-  
 noncé *sa-u-ant*, comm' on dit *cha-u-*  
*ant*: lequel toutesfois on escrit *chat-*  
*huant*, ja-soit qu'on le prononce sans  
 t, *cha-huant*. Item *ouures & euvre*, pour-  
 roint estre lûs trissyllabes, *o-vu-res, e-vu-*  
*re*, de celuy qui n'antand pas que c'æt,  
 & neanmoins fait, que double *uu* fait  
 souvant vne syllabe, comme an *vue* &  
*uide*; laquels si on prononçoit *vre* &  
*vide*, se seroient mos proprement la-  
 tins: comme *vule*, qui signifie la lu-  
 ètre. J'ay esté contraint discourir plus  
 longuemant sur cette lettre V, à cause  
 des æquivoques & erreurs que l'on y  
 peut cōmettre an lisant, si on ne di-  
 stingue l'*u* voyelle, & l'*v* consone.

Quant à l'*I*, qui æt aussi quelque-  
 fois consone, il ya samblable rai-  
 son: mais il æt secouru de l'*Y* Grec,  
 nommé *ypsilon*, lequel n'æt jamais  
 consone. Pourtāt il sert (à qui s'en fait

X.

aider proprement) d'éviter plusieurs æquivocations. Comme an ces mos *yens & yure*, qu'on ne pronócera pas *jens* ne *jure*. Ainsi au milieu des diccions, *voye, soye, joye*, laquelles si on escrit par vn I latin, il y faut vne diærese, pour moutrer que l'I n'ët pas consone.

Diærese ou dialyse.

Diærese ou Dialyse, sont deus poins mis par dessus vne lettre, ainsi i: qui moutret, que l'i doit ëtse separé des lettres voisines. Sans celà, on pourroit prononcer les sudis mos *voye, soye, joye*, par j consone. lequel M. I o v-  
BERT amploye volontiers pour vn G, devant le A: comme an *jans, jantil, &c.* an lieu que les autres escri-  
vet *gens & gentil*. Du *gea & geo*, pour *ja & jo*, an ces mos *mangeant & mangeoit*, il an ha ëté touché an l'avertissement donné sur la segonde partie des Er-  
reurs populaires.

XI.

De la diæ-  
rese sur di-  
verses let-  
tres.

La diærese, ou dialyse, ët de grand importance à la droite lecture & intelligence des mos, non seulement sur l'I, ains aussi sur l'A, & sur l'E, ainsi que ie moutreray par exemples. Quant a l'I, voyés que an ces mos  
*obeissant*



SVR L'ORTHOGRAPHIE. 399  
*obeissant* ( qui est quadrissyllabe ) si on  
ne marque ainsi le *i*, on les peut pro-  
noncer mal à propos, & sans aucune  
significatiō, *obeissant* trissyllabe, comme  
*abaissant* : & *pert-vis*, pour dire *pertuis*.  
Ainsi pour *deduire* trissyllabe, on liroit  
*ded-vire* : & pour *jouir*, *jō-vin* : pour *acuité*,  
quadrissyllabe, *ac-vité*. Læquels incō-  
venians seront evités, si on fait & ob-  
serve, que cet *u* ne soit jamais conso-  
ne, ains cetuy-cy *u* : & qu'on remar-  
que soigneusement les dialyses neces-  
saires. Aussi quād on distinguera biē,  
l'*i* voyelle, & l'*i* consone, on ne lira  
pas *ser-jeus*, pour *sericus*, ne *mar-jere*,  
pour *matiere* : ne *man-je*, ou *man-jemant*,  
pour *manie* & *maniemant*. Mais la dia-  
rese est fort requise, là où il n'est pas  
question, si l'*i* est voyelle ou consone,  
ains s'il fait ou nō fait vn diphthōgue,  
avec le *A*, ou le *O* : comme an *fai*, *moi* :  
læquels toutesfois sont plus propre-  
ment ecris, par *Y* grec, *fay*, *moy* : cōme  
tout autre *i* final : ainsi qu'il est remou-  
tré amplemant an la fuditte Apolo-  
gie, par Isaac mon Cousin. La dia-  
rese pour le *A*, & pour *E*, principale.

C c

mant, quand ils suivet V, et d'aucuns  
marquee sur ledit V, ainsi ù. M. I O V-  
B E R T trouve melheur, de la marquer  
sur la lettre maine qui doit estre sepa-  
ree, venât apres: cōme an *suade, couard,*  
*remuant, due, duël, vuë, vouë, rouët, attribué,*  
*sanfuël, remuë, auouë.*

XII.

Du hyphen. *hyphen*, par laquelle on fait vnion de  
deus mos: comme an mal-heur, vray-  
samblable. & c. Ce qui ęt bien neces-  
saire. car on se pourroit abuser an pro-  
nonfant (à faute de cela) comme s'il y  
avoit *malieur, & vray-zamblable*. Car M.  
I O V B E R T se sert du *lh*, pour l liqui-  
de & glissant (cōme il ha ęté touché  
au fudit avertissemant, sur la seconde  
partie des Erreurs populaires) & le S,  
antre deus voyelles, sonne cōme vn  
Z. Lequelles incōgruités n'aviendrōt  
pas, si les mos sont separés-vnis, par  
maniere de dire: car la premiere lettre  
d'apres le hyphen, sonne comme à la  
taite d'un mot, & non comme au mi-  
lieu. Ainsi *ja-soit* s'il n'etoit conjoint  
d'un *hyphen*, ou que le mot *soit* ne fut  
elogné du *ia*, on pronōsceroit *ia-zoir*: qui

veut à dire caquetoit, devisoit. Sur cette marque il faut aviser, que plusieurs écrivains & imprimeurs en abusent, pour des mots qui doivent être séparés. Car le hyphen ne doit servir proprement, que aux vocables qui répondent à des simples, comme ceux qui s'ensuivent: *de-quels, tre-bon, ja-soit, tan-tôt, plu-tôt, plu-tard, au-moins, ceus-cy*: lesquels répondent à *quorum, optimum, quam vis, cito, citius, tardius, saltem, isti*.

Touchant au T, mis entre deux voyelles, pour sonner comme double *ss*, M. I O V B E R T le quitte volontiers, écrivant *narracion, appellacion, deuotion*: & aussi après une consonne, en certains mots: comme en *conception, diction*, & semblables. Car il est plus aisé d'observer, que le T soit toujours prononcé rudement, & d'écrire par C les syllables plus douces. Rien ne vaut d'alleguer icy le Latin, qui adoucit le T entre deux voyelles, comme en *fudis* mot. Car qu'est-il de besoin, que l'idiot soit chargé de cette règle, luy qui

XIII.

Du T liquide, entre deux voyelles.

Cc ij



ne sachant rien du Latin, se contentent bien du François ? Et puis, nous sommes ancoraes à savoir, si les Latins prononçoient mollement le T, entre deux voyelles. Au contraire, nous savons que les plus polis & elegans latineurs de ce tams, veulent qu'on prononce, le T, an *ratio*, *oratio*, *donatio*, *dictio*, comme an la premiere de *Tius*. Et quoy ? an *Tityrus* & an *titillo*, les deux T sont prononcés de tous an misme son, ja-soit que le second se trouve entre deux voyelles. Donc pour éviter ces controverses & incertitudes, il vaut mieus écrire par simple C, les syllabes qui sonnet *ci*, comme par double *cc*, celles qu'on écrit par *et* : ainsi que M. I O V B E R T observe le plus souvant.

XIII.

Du *ca*, *co*, &  
*cu*.

De cette observation s'approche, celle du C devât A, O, & V, où il sonne comme vn Q : sauf, quand on le crochette par dessous : comme on fait vulgairement an ces mots *frança*, *renonça*, *deça*, *François*, *reçoit*, *leçon*, *façon*, *conçoit* &c. M. I O V B E R T aime mieus les écrire par vn simple S, quand le C,



et precedé d'une consone: comme an  
*fianfa*, *fransais*: & d'un double *ss*, quād  
 le C et antre deus voyelles, comme  
*deffa*, *ressoit*, &c. Le C, devant V, n'est  
 pas communement crocheteur, mais  
 on le fait larron ou amprunteur d'un  
 E, qui se met antre deus: comme an  
*revent*, *convent*, *appercent*. M. IOVBERT  
 rejette l'E, & écrit ces mots par S, dou-  
 ble ou simple, suyvnt la reigle des  
 precedans, *ressut*, *consut*, *apersut*. Ainsi  
 de plusieurs autres diccions il re-  
 tranche l'E superflu: écrivant *sur* &  
*assuré*, *emu*, *ebu*, *lu*, *elu*, *vu*, *su*, au lieu  
 de *seur*, *asseuré*, *emcu*, *ebcu*, *leu*, *eleu*,  
*veu*, *seu*.

Il faut bien observer la difference<sup>XV.</sup>  
 de *peut* & *put*, signifians pouvoir, l'un du<sup>Peut & put.</sup>  
 présent, & l'autre du passé. Car ils sō-  
 nēt diversēment, & par consequant  
 doivent être diversēment écrits: comme  
 an ce propos: *il ne put alors*, *ce qu'il peut*  
*maintenant*. Et ne faut allēguer icy  
 l'equivocacion du verbe *put*, d'oū est  
 ditte puanteur: car le propos l'clar-  
 cit suffisamment. Aussi qui voudroit  
 éviter toutes equivocaicōs, lesquelles

Cc iij

se commettret an François, ou an Latin, il faudroit changer l'orthographe de mille diccions, qui neammoins sont allés antaduës par la suite du propos: comm' il ert trè-bien deduit an la suditte Apologie.

XVI.

Du B superflu.

M. I O V B E R T ha de peu à peu oté le B, des mos *subril*, & *subjet*, où le B ert totalement superflu: nompas an objet: car il y ert prononcé,

XVII.

Du G superflu.

Le G aussi ert rejezté des mos *digne*, *signe*, *signifie*, *bening*, *benigne*: & samblables, qui ne le sonhet point.

XVIII.

Du H superflu.

Pour maimè raison il ote le H de *cholere*, *melancholie*, & samblables mos Grecs: de peur qu'on ne prononse la premiere syllabe doucemât, comme an *chose*, & *choisie*.

XIX.

Du M change an N.

Le P otant cassé de ces vocables *tans*, *prompt*, *vont*, *donte*, *comte*, le M leur ert demeuré: mais voyant qu'il n'ert pas bien logé devant S, & devant T, M. I O V B E R T luy ha substitué vn N, comme on le prononce, ecrivant *tans*, *pnont*, *vont*, *donte*, *conte*.

XX.

Du S superflu.

Il retenoit ancor le S an tost: mais s'avisant de l'ô circonflexe (repondant

à l'*omega* des Grecs ) peut suffisamment rendre le son convenable, il ha rejeté le S, & écrit *ror*.

Il commence aussi de mépriser le XXI.

Tan *mots*, du singulier *mor* : voyant que le T de plusieurs autres singuliers, & rejeté du pluriel, ou converti en S. Aussi la diction ne sonne que bien, *mos* : ainsi que *mos* Latin signifiant coutume. De mêmes sont *tout, mort, fort, fait, &c.* que l'on écrit au pluriel *tous, mors, fors, fais*.

Or il ne faut pas accuser d'incertitude, ou inconstance, celui qui n'écrit toujours d'une façon, continuant de retrancher les superfluités, suivant son premier avis. Car le retranchement ne doit être fait tout à un coup, afin qu'il ne soit trouvé si étrange. Ainsi a-t-il du changement de quelques lettres, car après avoir ôté le S, de *monstrer*, mon oncle change maintenant le N en V, ainsi qu'on le prononce, *montrer* : & de ces mots *cognoître, incognu, &c.* il change le G en V, écrivant *counoître, ineonnu, &c.* ainsi qu'on les prononce. De *notre, votre, &c.*

C c iij



il changeoit le S en T, écrivant *nottre*  
 S changé en *votre* : mais il commence à prandre  
 V. vn V, au lieu dudit S, & d'écrire *noutre*,  
*voutre*.

XII. Il observe tant qu'il peut, que ces  
 Z pour us. mos *nous*, & *vous* etans pluriels des  
 possessifs (repondans à *nos*ter & à *vest*er  
 des Latins) soient écrits par Z: comme  
*noz* raisons, *noz* yeus, *voz* affaires, *voz*  
*main*s. qui semble meilleur, que d'écri-  
 re *nous*, ou *nos*, comme font quelques  
 vns.

XIII. Finalemant il faut être averti de  
 Apostrophes an d'avanta- ge & l'on. deus apostrophes, qu'il marque fort  
 curieusement. L'un et an d'avantage,  
 & l'autre an l'on, auxquels mos commu-  
 nemant on ne s'avise pas de l'apostro-  
 phe. Quât au premier, il est assés notoie-  
 re, que *avantage* fait son mot à part:  
 tellement que *d'avantage*, c'est de (qui  
 signifie d'un) *avantage*. Touchant au se-  
 gond, il est plus secret & caché. car peu  
 de jans se prennent garde, que *on* soit dit  
 pour *homme*, par vne fort ancienne ab-  
 breviacion. Ainsi *l'on* fait, c'est à dire  
 l'homme fait: *l'on* s'abuse, l'homme s'a-  
 buse.



Voilà (amy Lecteur) que j'ay pansé d'annoter brievement sur l'orthographe de M. I O V B E R T, afin que tu y sois plus idoine: & que tu antandes les raisons de sa conuenâce: excusant l'auteur par tout où tu trouveras écrit autrement. Car il faut rapporter la diversité ou repugnance à l'imprimeur, qui n'ha pas su toujours bien observer ladicte orthographe, à cause de sa nouveauté. a raisõ de quoy tu trouveras assés de mos samblables ecris diversemât. Prás an gré ces petites Annotaciõs, qui te soulagerõt beaucoup à la lecture, & si te donneront outre ce, grand cõtantemât, quãd tu sauras quelque raisõ de cette orthographe.

A Dieu.

Ἀρτ' ἂν αὐτοῖσι φέρων χρέμα γέλοιον,  
 Οὐτ' αὖ σπυδαίοις ἀνδράσιν ἑμπεσεία.  
 Σπυδαίοις δὲ γράφοντες ἑξέρπειο γέλοιον,  
 Οὐτοῖς αὐτοῖσι χρέμα γέλοιον ἰφαιή.  
 Ἰουστ' αὖτε ἔχουσαν.

Δίς ποτ' ἄκροτέρῃ χεὶ δάκρυα, πορφύρεαίαν  
 Πρῶτον ἐφ' ἑσπομένην κραδίος ἰθὺν καὶ κόρυδα.  
 Διούτερον αὖ μετέπειτ' ἐπὶ δ' μοι ἀμφὶ Γαλιῶν,  
 Νύκτ' ἢ ἡμέρᾳ ἑξέρπειο βαρὺς ἀεραμύμων.  
 Οὐ φέρεις ταῦτόν αὐτὰρ ἄνθρωποι ἑλλαδί χρέμα,  
 Καὶ αἱ ἀφ' ἑσέως ἡνὸς ἐπ' ἄρτι γέλοιον.

1a. Βυρσάτη.

# EIVSDEM; IN EVNDEM

**B**is quondam fudit lacrimas Medicina repens,  
 Hippocratis primum concita morte senis;  
 Deinde salutiferi casu percussa Galeni,  
 Pluribus effusis ora rigavit aquis.  
 Sed iam ob LOVBERTVM renocās in pectora vires,  
 Insolito leta munere sortis onat.

*Du mesme, an mesme sans.*

**P**Ar deus diverses fois la Medecine sainte  
Iadis tant larmoya, que l'humeur de ses yeus  
Coulant an abondance arroufa tous les lieux,  
Dæquels ell'abuoyoit iusqu'au ciel sa cõplainte.  
Voyant an premier lieu la lumiere etre etainte  
De la gent Meropique: an segond que les Dieus  
Eprins du Pergamois, l'auoint rauy és cieus,  
Pour iouyr des dous fruis dont son ame est an-  
ceinte.

Mais apres tant de pleurs, apres vn tel annuy,  
Après tant de tourmans, on la voyt aujourd'hui  
Rire plus que iamais: se tenant assuree,  
Que par son fis IOVBERT, ell'aura quelquefois  
Autant d'heur & hõneur, qu'ell'auoit par la vois  
D'Hippocras & Galen eté bien honnoree.

**S**I sunt omnia risus, ut putabat  
Euum Democritus per omne ridens:  
Risum qui bene nouerit que causas  
Risus, omnia nouerit necesse est:  
Quod mortalia cuncta digna risu,  
Cui risus magis ipse, uanitasque.  
Ergo si titulo quis ante lecto  
Risus, ridiculum putet libellum,  
Risum si sapit, abstinere: ipsum  
Donec legerit ante ter libellum.  
Quod si rideat ante, nesciat que  
Quare rideat, ipse rideatur,  
Fiat ridiculi pars libelli.  
Nam quis ridiculum negabit esse,  
Qui ridet, neque nouit unde ridet?

*Ioannes Auarus, poeta Regius.*

N LAVR. IOVBERTI, LIBRVM  
DE RISV, IO. EDOARDI DV  
Monin, Burgundi.

**E**rgo modum tandem Phæbi cortina querelis  
Fixerit: iste liber γῶδι σκαῦδον ἔχει.

Auspiciis, Ioberte, tuis modò γῶδι σκαῦδον

Exoritur: sophia phillida solus habes.

Namque hominis proprium, risu statuere Platonis,

Hoc genius dij clamat Aristorelis.

Talia lethæo iam tot labentibus annis

Mensa lacu, Franci promiss ad ora fori.

Quis tibi tam faciles stimulos sub pectore vertit?

Phæbus, an id mirum? filius eius eras.

EIVSDEM IN EVNDEM, EX EO

QVOD MEDICORVM PVERI

aiunt, contrariis curari

contraria.

**H**ic docet aduersis curari aduersa libellus:

Risus enim lacrimas hic domat Atropicas.

Ergo nihil vetuit ridendo dicere verum:

Fallere ridendo iamne Charonta licet?

Nempe Charonta licet ridendo fallere, fallis

Iobertus risu transstra Charontis, ohe.



**V**Eux tu ſçauoir le lieu, la cauſe, les effets,  
 Du Riſ, affection appartenant à l'homme:  
 Veux tu auſſi ſçauoir à la verité comme,  
 On peut louer au Riſ les façons & les traits?  
 Et cōme vn doux ſoubris ſert d'infinis attraiſts,  
 Soubris qui bien ſouuent assigne la perſonne,  
 Et au lieu assigné en riant on ſ'etonne,  
 Cōme amour par ſoubris faiſt de ſi braues faiſts?  
 Tout celà eſt icy. icy eſt d'auantaige,  
 Et comme rit le fol, & comme rit le ſaige,  
 Comme le vieil Craſſus riſt vn coup ſeulement.  
 Et pourquoy Chryſippus riât de mort ſe paſme,  
 Alors qu'il voit manger des figues à vn aſne!  
 Où ſe paſmant, la mort luy fut vn doux courmât.

**EPIGRAMME SUR LE**

*traicté du Riſ, fait par M. Ioubert  
 docteur en medecine.*

**C**Eluy qui en ſes eſcrits ioint  
 Toujours le dous avec l'utile,  
 Merite d'emporter le point  
 Sur tous, par ſa grace gentile.  
 Tel eſt Ioubert, qui par ſon ſtyle,  
 Va deridant les plus marris:  
 Enſemble eſtant graue & facile,  
 Teſmoin ce beau traicté du Riſ.

*I. Lemaſtre Angeuin.*

*A Monsieur Iouber.*

**I**E ne puis, mon I O U B E R T, qu'à ton Ris ie ne  
rie,

Pour ne le voir icy contraint ne contrefair :

Mais dous & agreable, & dont le dous effait

Donnera à chacun de s'eslouir anyie.

Ce n'est vn Ris legier, anfant de moquerie,

Mais graue & à propos: que ton grãd sauoir fait

D'an haut pleuuoir sur nous, comme vn moëte  
bien fait,

La terre eslouyffant de quelque douce pluye.

Parce bien fait exquis de mon sterile esprit,

L'an ay fait vn fertile, aussi tôt qu'il apprit

Tant d'obscures raisons & secrets de ton liure,

Qu'il an devint s'auant. Voilà pourquoy je doy

Ores rire à ton Ris, sans l'indiscret an suivre,

Qui rit bien, mais souuant il ne fait pas pour-  
quoy.

S. CERTON. CH.

### Extraict du Priuilege.

Par grace especiale & priuilege du Roy, donné à Poitiers le trentiesme iour d'Aoust, 1577. il est permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regeant, & chancelier de l'uniuersité en medecine de Montpellier, de choisir sel Imprimeur & Libraire que luy plaira, pour imprimer toutes ses œuvres & liures: avec inhibition & defance à tous autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de ne les imprimer, vendre, ne distribuer, durant le tans & terme de dix ans, apres la premiere impression de chascune œuvre & liure. Le tout à peine de confiscation des liures, d'amende arbitraire, & de tous despans, dommages & interests. comme plus à plein est contenu par les lettres patentes dudit priuilege, signé HENRY. & plus bas, verifiees & anregistrees au siege presidial d'Agnois, le 1. de Novembre, 1577.

Ledit M. Laurens Ioubert a permis, par scedula signee de sa main, à Nicolas Chesneau, marchand libraire luré de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, son traité du Ris diuisé en trois liures, pour le temps & terme de cinq ans, à conter du dernier jour de l'impression. Faict à Paris le mois d'Apuril, 1579.

Acheué d'imprimer, pour la premiere fois, le 16. Autil.